N° 388 — Tome CIV 16 Août 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS,
EDMOND BARTHÈLEMY, Rte DE BURY, JANKO CADRA, FERNAND CAUSSY,
JEAN CHUZEVILLE, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, FAGUS,
JEAN DE GOURMONT, HENRI GRAPPIN, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, RENÉ KERDYK, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, GEORGES PALANTE, FRITIOF PALMÉR, ARMAND PRAVIEL,
RACHILDE, JULES ROMAINS, ANDRÉ ROUVEYRE, JOSÉ THÉRY,
A. VAN GENNEP, J.-L. WALCH.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

N° 388. — 16 AOUT 1913

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

UN MYSTIQUE HINDOU

—

RABINDRANATH TAGORE

—

Le développement de la pensée moderne présente une caractéristique remarquable : le sec rationalisme d'il y a trente ou quarante ans a fait place, chez les esprits cultivés, à une disposition complaisante envers les phénomènes de la vie spirituelle. C'est une réaction qui se manifeste et à laquelle il fallait bien s'attendre. Les négations par trop catégoriques de la science, ses affirmations et ses promesses parfois aventurées ou mal comprises n'ont pas été sans décevoir un bon nombre de gens qui étaient animés des meilleures intentions ; comme par représailles, ces gens s'intéressent à présent aux variétés de la pensée religieuse et tendent à accorder à la vie mystique un rôle important et permanent dans l'expérience humaine.

Pour quiconque consent à observer loyalement les manifestations actuelles et à suivre les courants profonds de la pensée contemporaine, il apparaît indubitable que, pendant ces dernières années, on s'est tourné avec une curiosité croissante vers le mysticisme, en entendant par là l'émotion religieuse, directe et personnelle. Comme pour le Tractarianisme en Angleterre, il y a soixante-dix ans, ce réveil de la pensée religieuse a son origine chez les penseurs et les poètes. Ce réveil ne saurait se confondre avec les efforts que fait l'Eglise « organisée et consciente », et servie par une armée de prêtres disciplinés et désintéressés, pour retrouver toute son acti-

vité et reconquérir toute son influence. Le mouvement qui nous occupe s'appuie sur une conception opposée de la religion, où il veut voir un commerce direct entre Dieu et l'âme individuelle, une foi qui repose non sur l'autorité ou la tradition, mais sur les exigences de l'âme, sur son appétit d'une nourriture divine que satisfait l'expérience spirituelle. Ainsi se vérifie la prophétie de George Tyrrel : « Le christianisme de l'avenir sera fait de mysticisme et de charité. »

La vie mystique reprend donc sa place légitime dans l'expérience humaine, au même titre que l'art ou la poésie. Que ce soit une manifestation pathologique ou d'ordre plus élevé, qu'elle permette la compréhension de vérités nouvelles ou fournisse une interprétation inconnue encore de vérités anciennes, on convient qu'il faut l'étudier avec des méthodes vraiment scientifiques. Il ne s'agit plus ici d'attaques, de diatribes acerbes au nom de théories pseudo-scientifiques ; l'homme de science sait,en toute conviction, qu'il doit rechercher l'exacte valeur de ces faits, et, pour y parvenir, les connaître exactement et intimement. Aussi prête-t-il volontiers l'oreille aux mystiques les plus étranges et les plus effrénés, car rien ne dit par avance qu'on n'en puisse tirer quelque chose qui mènera à une révélation inattendue. Mais peut-on vraiment étudier du dehors de pareils phénomènes? Le détachement scientifique, nécessaire à un jugement sain, permet-il au simple spectateur une observation impartiale et complète? Non, répondra le mystique, si vous ne ressentez pas vous-même ces phénomènes, ainsi que vous les appelez, vous ne les comprendrez jamais. Autant prétendre alors que les aveugles jugeront des couleurs mieux que les voyants ! Il n'est pas aisé de réfuter cette réplique,d'autant moins que les psychologues affirment maintenant que toute connaissance profonde,intime, la connaissance qui provoque l'activité créatrice provient bien moins du raisonnement et de l'étude que de l'émotion et du sentiment. Quoi qu'il en soit, rien ne nous interdit d'accorder notre attention et de prendre intérêt au mouvement de religiosité auquel nous assistons. Ne l'a-t-on pas fait déjà pour toutes ses manifestations, depuis Plotin jusqu'à Bergson et Eucken, en passant par les grands mystiques du Moyen-Age?

§

Les conditions physiques et psychiques du ravissement et de l'extase sont à peu près connues, mais on a trop insisté peut-être sur les aspects anormaux et pathologiques de l'enthousiasme religieux. Les troubles du système nerveux, sous leurs formes multiples, peuvent être considérés aussi bien comme une conséquence naturelle que comme une prédisposition à l'exaltation spirituelle. Les révoltes des organes contre une tension qui dépasse ce qu'ils peuvent endurer en l'état actuel de leur évolution ne doivent pas plus discréditer les intuitions ou les visions du mystique que les infirmités physiques ou morales d'un grand artiste ne doivent déprécier ses créations. La psychologie a rassemblé et coordonné les phénomènes de la conversion subite, elle a énuméré les diverses méthodes permettant d'atteindre artificiellement l'extase, elle a émis des théories plausibles sur l'obscurcissement de l'âme, cette redoutable réaction qui suit habituellement les transes de l'extase prolongée, elle a fait le départ entre les véritables phénomènes mystiques et les absurdités surnaturelles et légendaires qui surabondent dans les Vies des Saints. Mais elle est arrivée à ce résultat par l'examen extérieur et superficiel de l'expérience spirituelle, ce qui lui interdit d'élaborer une philosophie adéquate et satisfaisante du mystérieux. Car s'il n'est pas une communion complète de l'âme humaine avec un « au-delà » qui soit non seulement un idéal subjectif, mais aussi un fait objectif suprême, le mysticisme n'est rien. S'il n'y a pas d'Etre Suprême, doué d'une existence objective, source éternelle de toute bonté, de toute beauté et de toute vérité, alors le mystique est dupe et sa foi est vaine. Mais c'est ici le domaine de la métaphysique et nous nous égarons hors des limites définies de la psychologie, qui doit se borner à l'étude des états de conscience et du jeu des émotions et de la volonté. Les vérités qu'elle révèle sont relatives et contingentes ; elle n'a rien à dire à qui recherche la vérité finale, à qui se préoccupe seulement du rapport qui existe entre l'expérience mystique et la vérité absolue. Elle arrive même trop facilement à se limiter à l'étude médicale des phénomènes mentaux d'aspect morbide, et elle perd de vue l'effort suprême à faire pour résoudre la grande énigme de l'existence.

Les commentateurs récents manifestent un enthousiasme qui, du reste, dissimule assez souvent une connaissance imparfaite du sujet. Ils s'élèvent contre toute analyse et dénigrent l'intellect, comme si la réflexion était un obstacle au progrès spirituel. C'est à la mode, d'ailleurs : les disciples impatients de Bergson déprécient l'analyse intellectuelle, préconisent l'intuition, et le culte de « l'élan vital » prétend dispenser ses fidèles de la nécessité de penser logiquement et leur offre de parvenir à la sagesse par la route plus facile des émotions et de la volonté. Que le Divin se révèle par intuition, nul ne le nie, mais,à cette révélation, la spéculation peut bien aussi avoir sa part et elle l'a prise souvent : il n'est pas besoin, pour le prouver, de citer nos auteurs. En tout cas, pour quiconque douterait de la sottise qu'il y a à mépriser le rôle de l'intellect dans le développement spirituel, il suffira de comparer le sain équilibre, la beauté morale, l'efficacité pratique des mystiques philosophes aux extases suivies d'affaissement et de troubles nerveux, aux hallucinations et aux catalepsies, à l'érotisme sublimisé et aux misères physiques des émotionnels qui sont la réprobation du mysticisme.

§

S'il faut en croire les auteurs qui, depuis quelque temps, l'ont expliqué et pour ainsi dire popularisé, le mysticisme n'est pas plus une théosophie qu'une théurgie, et il n'éprouve aucun penchant pour le surnaturel. Les dispensations et les faveurs miraculeuses dont surabonde la théologie mystique de l'Eglise Romaine n'ont pas leur place dans le nouveau mouvement qui dédaigne ces thaumaturgies et s'en méfie, — ce qui n'empêche pas, bien entendu, le catholicisme officiel de profiter de ces tendances tout en exploitant le renouveau de superstition qui s'est manifesté depuis la prétendue « faillite de la science ».

Les mystiques modernes pratiquent une religion spirituelle sous sa forme la plus pure, comme une expérience intime et personnelle, dont la preuve consiste dans la vérification des hypothèses sur laquelle elle s'est appuyée, de l'acte de foi initial sans lequel aucune vie religieuse n'est possible. Elle n'a d'autre récompense que le bonheur que procure cette expérience purifiée. Dans son essence, le mysticisme est absolument autonome, c'est-à-dire qu'il n'a besoin ni d'institutions, ni de

dogmes, ni de traditions historiques. Tout cela, il le trouve, certes, autour de lui, et il l'accepte, puisqu'il le faut, avec reconnaissance et soumission, mais il préfère s'en passer : c'est pourquoi il est, par essence, le même en tous temps et en tous lieux. Les chefs-d'œuvre de la littérature mystique n'exigent aucune culture littéraire ou historique pour être compris, et ils échappent aux dénominations qui divisent la Chrétienté en camps hostiles. C'est Maeterlinck qui a dit quelque part qu'un livre ne vieillit qu'en proportion de son anti-mysticisme ; l'immortalité est donc acquise au Quatrième Evangile, à la Théologia Germanica, aux Révélations de l'Amour Divin de Juliana de Norwich, etc., et à des œuvres d'art comme celles de Blake, d'Emerson, à celles de Maeterlinck aussi...

§

Au même titre, l'œuvre du poète hindou Rabindranath Tagore pourra réclamer l'immortalité. La poésie du mysticisme cherche à exprimer la vision directe de la réalité par l'âme ; aussi peut-on lui accorder qu'elle atteint au but secret de l'art. Son importance pour le progrès spirituel de l'humanité ne saurait donc être exagérée. Les poètes mystiques sont des voyants : les thèmes de leurs effusions lyriques sont pris au plus profond de notre intimité ; leurs vers expriment des sentiments, des émotions qui s'entremêlent à ce qu'il y a d'essentiel, de plus secret en nous, et que nous ne parvenons à sentir, à voir, pour ainsi dire, que parce qu'ils nous les révèlent. Ils possèdent une sorte de lumière mystérieuse qu'ils projettent sur notre âme, ils parlent une langue inconnue que nous comprenons mieux que le langage quotidien. Dans la multiplicité de la création, ils voient, ils entendent, ils annoncent l'infinie simplicité du Divin ; ils nous révèlent, du monde et de la vie, une vision désintéressée et sublime. Leurs paroles n'ont rien des élucubrations que dicte la sentimentalité métaphysique : elles sont sonores et étrangement vivantes, elles s'adressent à l'intimité la plus fervente et la plus occulte de l'âme individuelle. A la cohorte de ces élus inspirés, il faut dès maintenant ajouter Rabindranath Tagore.

Avant d'examiner son œuvre, essayons de savoir qui il est. Les renseignements sont rares. Il naquit à Calcutta en 1861. Musicien et poète, son premier ouvrage important fut un opéra

composé à dix-huit ans, que suivirent des pièces de théâtre, des romans, des nouvelles, des poèmes et finalement ce *Gitanjali* ou *Song offerings*, qui vient d'être accueilli en Angleterre avec un enthousiasme tel que l'éditeur en publia sans interruption des éditions nouvelles (1). C'est, dit-on, Mr William Rothenstein, le peintre et dessinateur bien connu, qui, lors d'un récent séjour aux Indes, découvrit ce poète que l'administration officielle paraissait ignorer. Il le décida à venir en Europe. Il y a quelques mois, Rabindranath Tagore débarquait à Londres, et, ces jours derniers, on le vit assister au Congrès des religions qui se tint à Paris.

Dans la belle préface qu'il a écrite pour *Gitanjali*, le grand poète irlandais W. B. Yeats raconte qu'ayant lu la traduction de quelques-uns des poèmes de Tagore il interrogea un Bengali, docteur en médecine, qui, nullement surpris de l'impression profonde qu'avait ressentie Mr Yeats, répondit : « Je lis chaque jour Rabindranath. Un vers de lui fait oublier tous les tourments de ce monde. » Et Mr Yeats poursuit :

Si l'on avait montré des traductions de Pétrarque ou de Dante à un Anglais vivant à Londres au temps de Richard II, il n'aurait trouvé aucun livre pour satisfaire sa curiosité sur l'auteur et il aurait questionné quelque banquier florentin ou quelque marchand lombard, comme je vous questionne. Si abondante et si simple est cette poésie qu'autant que je sache une renaissance s'épanouit dans votre pays et je ne peux la connaître que par ouï-dire.

Et le médecin expliqua :

Nous avons d'autres poètes, mais aucun d'eux n'est l'égal de celui-ci, et la période présente, nous l'appelons l'époque de Rabindranath. Aucun poète en Europe ne me semble aussi fameux que Tagore l'est parmi nous. Il est aussi grand en musique qu'en poésie, et l'on chante ses vers depuis l'Occident des Indes jusqu'en Birmanie, partout où l'on parle le Bengali. Il était déjà célèbre à dix-neuf ans, quand il écrivit son premier roman, et l'on joue encore, à Calcutta, les pièces qu'il écrivit peu après. J'admire tant la perfection de sa vie! Très jeune, il s'inspirait de la nature et restait tout le jour en contemplation dans son jardin ; de vingt-cinq à trente-cinq ans peut-

(1) *Gitanjali* (Song Offerings) by Rabindranath Tagore, a Collection of prose translations made by the author from the original Bengali, with an introduction by W. B. Yeats, Macmillan and C°, 4 s. 6 d. Le recueil est dédié à Mr William Rothenstein.

être, âge auquel il éprouva une grande douleur, il écrivit les plus beaux poèmes d'amour de notre langue.

Le médecin ajouta avec une émotion profonde :

Aucune parole n'exprimera ce qu'à dix-sept ans j'ai dû à ses poèmes d'amour ! Après cela, son art devint plus profond, — religieux et philosophique : toutes les aspirations de l'humanité se retrouvent dans ses hymnes. Il est le premier parmi nos saints qui n'ait pas refusé de vivre et qui ait chanté la vie, et c'est pourquoi nous lui donnons notre affection... Il y a quelque temps, il devait lire le service divin dans l'un de nos temples, le plus vaste de Calcutta, et non seulement le temple fut comble, avec des fidèles perchés même dans les fenêtres, mais on ne pouvait plus circuler dans les rues d'alentour.

D'autres Hindous qui vinrent voir Mr Yeats témoignèrent, pour cet homme, d'une vénération qui avait « quelque chose d'étrange dans notre monde où nous dissimulons les grandes et les petites choses sous un même voile de futile comédie et d'irrévérencieuse dérision ».

Chaque matin à trois heures, et je le sais pour l'avoir vu, raconte un autre Hindou, il s'assoit immobile en contemplation et ce n'est qu'au bout de deux heures qu'il s'éveille de sa méditation sur la nature de Dieu. Son père, le Maha Rishi, poursuivait parfois sa méditation jusqu'au soir du lendemain. Une fois, sur le fleuve, il tomba en contemplation devant la beauté du paysage et les rameurs attendirent pendant huit heures avant de continuer leur voyage.

Depuis plusieurs générations, la famille de Tagore a produit des hommes remarquables :

Aujourd'hui, il y a Gogonendranath et Abinindranath Tagore, qui sont des artistes ; et Dwijendranath, le frère du poète, est un grand philosophe. Les écureuils descendent des branches et grimpent sur ses genoux et les oiseaux se posent sur ses mains.

Après avoir rapporté ces curieux propos, le poète irlandais ajoute :

J'ai porté sans cesse, avec moi, le manuscrit de ces traductions ; je l'ai lu dans le train, dans les omnibus, au restaurant, et il m'a fallu souvent le fermer de peur de laisser voir jusqu'à quel point j'étais ému. Ces poèmes qui, dans l'original, sont, m'assure-t-on, d'un rythme infiniment subtil, qui ont d'intraduisibles délicatesses de couleur et d'invention métrique, révèlent un monde dont j'ai rêvé

toute ma vie. Œuvres d'une suprême culture, ils apparaissent néanmoins comme la pousse du sol même, ainsi que l'herbe et les roseaux. Une tradition où la poésie et la religion sont identiques s'est continuée à travers les siècles, prenant aux savants et aux ignorants des métaphores et des émotions et rapportant à la multitude la pensée de l'érudit et du noble. Si la civilisation du Bengale reste entière, si cet esprit commun qui, on le devine, soutient l'ensemble, ne se divise pas, comme chez nous, en une douzaine de branches qui s'ignorent, quelque chose de ce que ces vers ont de plus subtil parviendra, en quelques générations, jusqu'au mendiant des routes... Comme les prédécesseurs de Chaucer, Rabindranath Tagore compose de la musique pour ses paroles, et l'on comprend qu'il soit si abondant, si spontané, si hardi dans sa passion, si plein de surprises, puisqu'il accomplit quelque chose qui n'a jamais semblé étrange, qu'il n'a jamais fallu défendre. Ces poèmes ne sont pas enfermés dans des plaquettes luxueusement imprimées, jetées sur les tables de belles dames qui en tournent les pages avec des mains indolentes pour avoir un prétexte à soupirer sur une existence dénuée de but et de sens, qui est tout ce qu'elles connaîtront de la vie; ils ne seront pas non plus laissés de côté par les étudiants au moment qu'ils entrent dans la vie, mais les générations passeront et les voyageurs sur les grandes routes et les rameurs sur le fleuve les psalmodieront. Les amants qui s'attendent découvriront à les murmurer cet amour divin qui est un abîme enchanté où leur passion amère se baignera et retrouvera sa jeunesse. C'est vers ceux-là qu'à tout moment le cœur du poète s'élance sans dérogation ni condescendance, car il sait qu'ils comprennent puisqu'il est plein de la connaissance intime de leur vie. Le voyageur au vêtement de bure écrue sur laquelle la poussière ne se voit pas, la jeune fille qui cherche sur sa couche les pétales tombés de la guirlande de son royal amant, la servante ou la jeune épousée qui attend le retour du maître au foyer vide sont des images du cœur qui se tourne vers Dieu. Les fleurs et les fleuves, le murmure attardé aux volutes du coquillage, les lourdes pluies du juillet de l'Inde, la chaleur desséchante sont des images de ce que ressent le cœur rapproché ou éloigné de ce qu'il désire; et l'homme assis dans sa barque sur le fleuve et jouant du luth, comme ces personnages pleins d'un sens mystérieux dans les peintures chinoises, c'est Dieu lui-même. Tout un peuple, toute une civilisation, inconcevablement étranges pour nous, semblent absorbés dans cette imagination. Et cependant ce n'est pas cette étrangeté qui nous émeut, mais c'est de retrouver notre propre image, comme si nous nous étions promenés dans le bois des saules de Rossetti, ou si nous avions entendu, pour la première fois, en littérature, notre voix comme dans un rêve.

§

Rabindranath Tagore a traduit lui-même ses poèmes en prose anglaise rythmée, si simple et d'expression si choisie et si précise que le sens n'est jamais obscurci par des gaucheries de langage et qu'elle exprime admirablement l'accord de l'émotion et de l'idée, de l'émotion provoquée par la contemplation méditative de l'univers. Il faut lire ces poèmes lentement, à haute voix, pour en sentir toute la beauté, et se convaincre aussi qu'ils sont composés par un musicien, par un artiste familier avec une musique plus subtile que la nôtre. Dans l'original, en Bengali, ces poèmes, pour la forme, se rapprochent à la fois des canzoni provençaux et des odes et rondeaux de la Pléiade, avec des rimes qui ont parfois quatre syllabes, et la métrique en est comparable au vers libre que pratique avec un art si sûr notre grand lyrique Vielé-Griffin.

Tous ces poèmes se chantent. Les airs et les paroles sont intimement alliés et ne sauraient se séparer sans dommage; certains « modes » de cette musique ont une signification particulière: les uns s'emploient pour les chants du soir, les autres pour les chants de l'aube, d'autres encore pendant la saison des pluies, de sorte qu'un Bengali peut, dès la première mesure, reconnaître l'atmosphère et le lieu du poème. La traduction anglaise, qui combine la grâce féminine de la poésie à la force mâle de la prose, rappelle la « version autorisée » de la Bible, ou les plus beaux passages des meilleurs Elizabéthains.

§

Pour comprendre ce que peut être le mysticisme hindou, comment il se différencie de celui de sainte Thérèse ou de saint François, de Dante aussi et de Ruysbrœck, il faudrait établir un parallèle entre notre conception de Dieu et celle qu'en ont les Orientaux; nous ne pouvons que l'indiquer ici.

La théologie chrétienne a été obsédée par l'idée du péché, du jugement et la nécessité d'une rédemption. Le Dieu chrétien est un souverain tout puissant et un juge redoutable dans sa miséricorde même, en qui un bien petit nombre seulement continuent à croire de ceux qui reçoivent une éducation religieuse chrétienne. L'Etre Suprême anthropomorphe et omnipotent qui passe son temps à nous surveiller sans avoir su nous protéger

efficacement contre le péché, qui nous condamne avec une cruelle rigueur pour des faiblesses et des fautes inéluctables et dont la responsabilité lui incombe, ce Dieu-là cesse vite d'en imposer. Il ne nous a pas créés, quoi qu'on prétende ! Il est notre création, c'est nous qui l'avons fait et nous pouvons dès lors le défaire. Le culte d'une pareille divinité ne saurait être qu'extérieur et formaliste, la religion qui ne peut offrir que ce Dieu insuffisant ne provoque aucun universel amour, ne donne aucune joie sublime; elle n'inspire que bien rarement ce désir ardent et perpétuel de la présence divine qui est la faim et la soif inextinguibles du mystique. En Orient, au contraire, le Dieu n'est pas imaginé dans d'aussi faillibles limites, les religions sont impersonnelles et se confondent avec de vastes philosophies qui permettent des spéculations où disparaît l'infime personnalité humaine avec ses passions, ses tourments, ses faiblesses, ses misères. En Occident, nous avons perdu la croyance en un Dieu qui est insuffisant, et c'est l'Orient qui nous offre l'expression de la croyance en Dieu la plus élevée que notre temps ait formulée.

Sur l'autel de son âme, l'Occidental remplace, par l'image de soi-même, le dieu méprisé, déchu, détrôné, et il s'offre à soi-même un culte orgueilleux. L'Oriental trouve sa Divinité dans l'infini de l'Univers et au plus profond de son cœur, et il en acquiert une humilité merveilleuse (1).

Tu m'as créé infini, selon ton plaisir. Ce vase fragile, tu le vides maintes et maintes fois, et tu l'emplis sans cesse de vie nouvelle.

Cette petite flûte de roseau, tu l'as emportée par les collines et les vallons et tu y as soufflé des mélodies éternellement nouvelles.

Sous l'immortelle caresse de tes mains, mon cœur infime perd ses limites dans la joie et donne naissance à des paroles ineffables.

Tes dons infinis ne me viennent que sur ces mains si menues que je tends vers toi. Les âges s'écoulent : sans cesse tu me gratifies de tes dons, et le vase jamais ne déborde.

Du fond de son humilité, le mystique apostrophe en ces termes l'homme présomptueux :

Insensé ! qui essaies de te porter toi-même sur tes propres épaules. Mendiant ! qui viens mendier à ta propre porte !

(1) La traduction française des poèmes que nous citons au cours de cet article a été faite avec Miss Wertheimer, à qui nous adressons ici l'expression de notre gratitude pour l'aide précieuse que sa version nous a apportée.

Dépose tes fardeaux entre les mains de celui qui peut tout porter, et ne regarde jamais en arrière avec regret.

Ton désir éteint tout de suite la flamme de la lampe qu'il effleure de son souffle. Il est profane — ne prends pas tes dons de ses mains souillées. N'accepte que ce qui est offert par l'amour sacré.

Et avec une sereine confiance, il s'adresse à son Dieu :

Tu m'as fait connaître à des amis que je ne connaissais pas. Tu m'as donné un siège à des foyers qui ne sont pas le mien. Tu as ramené tout près celui qui était loin, et fait de l'étranger un frère.

Un malaise m'étreint le cœur lorsqu'il me faut quitter ma demeure habituelle ; j'oublie que là où est l'ancien est aussi le nouveau, et que là aussi tu habites.

Dans la vie et dans la mort, dans ce monde et dans d'autres, n'importe où tu me mènes, c'est toi, le même, l'unique compagnon de ma vie infinie qui, toujours, avec des liens de joie, lie mon cœur à l'inconnu.

Quand on te connaît, il n'y a ni étrangers, ni portes closes. Exauce ma prière, que je ne confonde jamais le bonheur du contact de l'unique avec l'agitation de la multitude.

Une mystérieuse initiation, toute personnelle, permet de percevoir la présence de Dieu, toujours et partout :

... Quand tu étais le partenaire de mes jeux, je n'ai jamais demandé qui tu étais ! Je ne connaissais ni timidité ni effroi, ma vie était turbulente.

Dès l'aube matinale tu m'éveillais de mon sommeil, comme mon camarade, et tu me conduisais en courant, de clairière en clairière.

En ces jours-là, je ne me souciais jamais de ce que voulaient dire les chansons que tu me chantais, mais ma voix reprenait les mélodies et mon cœur dansait à leur cadence.

A présent que le temps des jeux est passé, quel spectacle soudain vient me surprendre ? Le monde, les yeux baissés vers tes pieds, te témoigne son respect et sa crainte, avec ses étoiles silencieuses.

Constamment, le poète exprime son désir du divin compagnon, il réclame la présence divine :

Laisse là tes psalmodies et tes cantiques, et cesse de dire ton chapelet. Qui adores-tu dans ce coin sombre et solitaire du temple, les portes toutes closes ? Ouvre les yeux, et vois, ton Dieu n'est pas devant toi !

Il est là où le laboureur retourne le sol aride, et où celui qui trace les chemins casse les pierres. Il est avec eux par le soleil et par la pluie, et son vêtement est couvert de poussière. Ote ton manteau sacré, et, comme Dieu, descends sur le sol poudreux.

La délivrance ? Où trouveras-tu cette délivrance ? Notre maître lui-même s'est joyeusement chargé des liens de la création ; il est lié à nous à tout jamais. Sors de tes méditations et laisse tes fleurs et ton encens ! Quel mal y a-t-il si tes vêtements sont déchirés et tachés ? Va à Lui, et demeure auprès de Lui dans le labeur et avec la sueur de ton front.

C'est avec ce Dieu, qu'on ne trouve pas dans les temples, que le mystique se confond :

Mon voyage dure longtemps et la route est longue.

Je suis sorti sur le char du premier rayon de lumière et j'ai poursuivi mon itinéraire à travers les déserts du monde, laissant ma trace sur maintes étoiles et maintes planètes.

C'est le trajet le plus lointain qui rapproche le plus de toi, et c'est la discipline la plus compliquée qui mène à l'harmonie la plus simple.

Il faut que le voyageur frappe à toutes les portes étrangères avant d'arriver à la sienne, et il faut errer à travers tous les mondes extérieurs pour arriver enfin au tabernacle le plus caché.

Mes yeux se sont égarés au loin et au large de l'horizon avant que je les ferme et que je dise : « Te voici ! »

La question et le cri : « Où ? » se fondent dans les larmes de mille fleuves et inondent le monde sous le déluge de cette certitude : « Je suis ! »

§

Nous ne retrouvons pas ici, lorsqu'il s'agit de la nature, les images conventionnelles de la poésie hindoue. Ce poète moderne a rompu avec la tradition : il ne renonce pas à la société des humains pour vivre dans la solitude au milieu d'une nature à laquelle il ne se mêlerait pas. Au contraire, Tagore observe directement et il vit consciemment de la vie des choses :

Le renoncement ne m'apporte pas la délivrance. Je sens l'étreinte de la liberté par mille liens de délices.

Tu verses toujours pour moi une rasade nouvelle de ton vin à la couleur et au parfum divers, emplissant cette coupe d'argile jusqu'au bord.

Mon univers allumera à ta flamme ses cent lampes diverses et les placera devant l'autel de ton temple.

Non ! je ne fermerai jamais les portes de mes sens. Les délices de la vue, de l'ouïe et du toucher éprouveront ta joie.

Oui ! toutes mes illusions brûleront dans un éclat de joie et tous mes désirs mûriront en fruits d'amour.

Le spectacle de la vie ne fait pas oublier que l'homme est ici-bas en quête d'un bien plus précieux infiniment et qu'il doit se donner tout entier pour recevoir l'amour du compagnon divin qui chemine près de son cœur.

Mes désirs sont nombreux et mon cri est pitoyable, mais tu m'as toujours sauvé par de durs refus et cette forte miséricorde a été façonnée d'outre en outre dans ma vie

De jour en jour, tu me rends digne des grands dons simples que tu m'accordes sans que je les demande — le ciel et la lumière, ce corps, et la vie et l'esprit — me sauvant ainsi des périls d'un excès de désirs.

Parfois je m'attarde dans l'indolence, et parfois je m'éveille et me hâte en quête de mon but, mais cruellement tu te caches à moi.

Jour après jour tu me rends digne de t'accepter tout entier, en m'opposant de temps en temps des refus qui me sauvent des périls d'un faible et incertain désir.

Par un effort constant, le mystique soumet son âme à la volonté divine, dont il voit les manifestations en toutes choses :

Si tu ne me parles pas, je remplirai mon cœur de ton silence et je le subirai. Je me tiendrai coi, et j'attendrai comme la nuit en sa vigile étoilée, la tête baissée avec patience.

Le jour viendra sûrement, l'obscurité passera et ta voix ruissellera du ciel en fleuve d'or.

Alors tes paroles prendront l'essor dans les chansons des nids de tous mes oiseaux,et tes mélodies s'épanouiront en fleurs dans tous mes bosquets de forêts.

L'esprit toujours en éveil discerne partout la présence divine :

Parmi les ombres profondes du juillet pluvieux,à pas furtifs tu marches, discret comme la nuit, évitant tous les veilleurs.

Aujourd'hui le matin a fermé ses yeux, insoucieux des cris persistants du bruyant vent d'Est, et un voile épais s'étend sur l'azur du ciel qui veille sans cesse.

Les forêts ont fait taire leurs chants et les portes de toutes les maisons sont closes. Tu es le passant solitaire dans cette rue déserte. Mon unique ami,mon bien-aimé! les portes de ma maison sont ouvertes— ne disparais pas comme un rêve.

...Es-tu dehors par cette nuit orageuse,poursuivant ton voyage d'amour, mon ami? Le ciel gémit comme un désespéré.

Je n'ai pas sommeil,ce soir. A tout moment j'ouvre ma porte et je regarde dans les ténèbres, mon ami!

Je ne vois rien devant moi. Je me demande où se trouve ta route.

Par quel sombre rivage du fleuve noir, par quelle orée lointaine de la forêt menaçante, par quelles inextricables profondeurs de tristesse, cherches-tu ton chemin pour venir jusqu'à moi, mon ami?

... Il vint s'asseoir à mes côtés, mais je ne m'éveillai pas. Quel sommeil maudit! Malheur à moi!

Il est venu quand la nuit était paisible, il avait sa harpe à la main et mes rêves ont retenti de ses mélodies.

Hélas! pourquoi mes nuits sont-elles toutes ainsi perdues? Ah! pourquoi n'aperçois-je jamais celui dont le souffle effleure mon sommeil?

Ne croirait-on pas lire, dans ces fragments, certains versets du Cantique des Cantiques?

... Les entraves sont résistantes et mon cœur s'endolorit quand j'essaie de les briser.

Je ne désire que la liberté, mais j'ai honte de l'espérer.

Je suis certain que la richesse inestimable est en toi et que tu es mon meilleur ami, mais je n'ai pas le courage de me passer des choses frivoles qui m'entourent.

Le linceul qui me couvre est un linceul de poussière et de mort. Je le déteste, mais je le serre entre mes bras avec amour.

Mes torts sont nombreux, mes insuccès sont grands, ma honte est secrète et accablante, mais quand je viens te demander ce qui m'est bon, je tremble de crainte que ma prière soit exaucée.

... Tous ceux au monde qui m'aiment tâchent par tous les moyens de m'enchaîner. Mais il en est autrement de ton amour qui est plus grand que le leur, et tu me laisses libre.

De peur que je les oublie, ils ne me laissent jamais seul. Mais les jours se suivent et tu restes invisible.

Si je ne t'appelle pas dans mes prières, si je ne te garde pas dans mon cœur, ton amour pour moi attend toujours mon amour.

... C'est toi que je veux, toi seul ! Que mon cœur le répète sans cesse. Tous les désirs qui, nuit et jour, me distraient sont trompeurs et vides.

Ainsi que la nuit cache dans ses ténèbres la prière pour que je renaisse la lumière, du fond de mon âme retentit le cri : « C'est toi seul que je veux! Toi seul ! »

De même que l'orage désire s'abîmer dans la paix, quoiqu'il la rompe de toutes ses forces, de même ma révolte frappe ton amour, et s'écrie encore : « C'est toi que je veux ! Toi seul ! »

Un amour qui trouve de tels accents pour s'exprimer n'est-il pas d'une pureté infiniment plus grande que la passion de la Sulamite quand elle s'écrie : « Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé est à moi » ?

... Quand le cœur est dur et desséché, viens à moi avec une averse de miséricorde.

Quand la vie a perdu sa beauté, viens avec l'accord soudain des chants.

Quand, de toutes parts, l'activité tumultueuse soulève son vacarme et m'exclut de l'au-delà, viens à moi, ô seigneur du silence, avec ta paix et ton repos.

Quand mon cœur misérable est accroupi, relégué dans un coin, enfonce la porte, mon roi ! et entre avec le cérémonial d'un souverain.

Quand le désir aveugle l'esprit avec le mensonge et la poussière, ô toi, très saint ! toi, vigilant ! viens avec ta clarté et ton tonnerre.

... Il n'a pas plu depuis bien des jours, mon Dieu, dans mon cœur aride. L'horizon est farouchement dénudé ! Pas le plus mince voile de nuage tendre, pas la plus vague promesse d'une fraîche averse lointaine.

Envoie ta tempête en courroux chargée de mort, si tel est ton désir, et, sous le flagellement des éclairs, fais frémir le ciel d'un bout à l'autre.

Mais rappelle, mon Dieu, rappelle cette muette et pénétrante chaleur, calme, âpre et cruelle, qui brûle le cœur d'un affreux désespoir.

Fais que le nuage de la grâce se penche du haut du ciel, comme le regard noyé de larmes de la mère, au jour du courroux paternel.

... Au petit jour, on a dit tout bas que nous partirions en bateau, toi et moi, seuls, et que personne au monde n'apprendrait notre pèlerinage sans but et vers un pays qui n'existe pas.

Sur cet océan sans rivage, à ton sourire attentif et muet, mes chants s'enfleront en mélodies libres comme les vagues, libres des entraves de la parole.

L'heure n'a-t-elle pas sonné ? Reste-t-il de la besogne à achever ? Vois, le soir est descendu sur la rive, et, dans la lumière qui s'éteint, les oiseaux de mer volent vers leurs nids.

Qui sait quand on larguera les amarres, et quand le bateau, comme le dernier scintillement du soleil couchant, se perdra dans la nuit ?

... Je ne sais depuis quelle heure lointaine tu ne cesses de venir à ma rencontre. Ton soleil et tes étoiles ne pourront pas toujours te cacher à mes yeux.

Le soir et le matin, j'ai bien souvent entendu tes pas, et ton messager est venu au dedans de mon cœur pour m'appeler en cachette.

Je ne sais pourquoi, aujourd'hui, toute ma vie tressaille, et une sensation de joie palpitante passe à travers mon cœur.

On dirait que l'heure est venue de terminer ma tâche et je sens dans l'air le parfum subtil de ta douce présence.

En choisissant ceux qu'on veut citer parmi ces poèmes, on est persuadé que celui qu'on lit est plus beau que le précédent, et que le suivant le dépassera encore.

Si ce n'est pas mon destin de te rencontrer en cette vie, laisse-moi éprouver toujours le regret de ne t'avoir pas vu ; ne me permets pas d'oublier un seul instant, fais-moi ressentir, dans mes rêves et mes heures de veille, les affres de cette souffrance.

Pendant que mes jours s'écoulent dans la cohue du marché de ce monde, et que mes mains s'emplissent des gains quotidiens, fais que je sente toujours que je n'ai rien gagné. Ne me permets pas d'oublier un seul instant et que j'éprouve les affres de cette souffrance dans mes rêves et mes heures de veille.

Quand, las et haletant au bord de la route, j'étale mon lit dans la poussière, fais que je croie que le long parcours du voyage n'est pas diminué devant moi, — ne me permets pas d'oublier un seul instant et que je ressente les affres de cette souffrance dans mes rêves et aux heures de veille.

Quand mon logis sera paré d'ornements et qu'on jouera de la flûte, fais que j'aie le sentiment de ne pas t'avoir invité à ma maison — que je ne l'oublie pas un seul instant et que je ressente les affres de cette souffrance dans mes rêves et aux heures de veille.

N'entend-on pas, dans la strophe suivante, des accents d'allégresse, comme ceux de l'espoir messianique?

N'as-tu pas entendu ses pas silencieux ?

Il vient, il vient, il vient sans cesse.

A chaque moment et à tout âge, de jour et de nuit, il vient, il vient, il vient sans cesse.

Par les jours parfumés de l'avril ensoleillé, à travers le sentier de la forêt, il vient, il vient, il vient sans cesse.

J'ai chanté de nombreuses chansons selon l'humeur changeante de mon âme, mais toutes ont toujours proclamé : il vient, il vient, il vient sans cesse.

Sur le char orageux des nues, par les ténèbres pluvieuses des nuits de juillet, il vient, il vient, il vient sans cesse.

Dans les souffrances qui se renouvellent, ce sont ses pas qui m'oppressent le cœur, et c'est le divin contact de ses pieds qui fait resplendir ma joie.

En quels termes pourrait-on commenter ces accents ? La méditation a purifié la pensée jusqu'à la plus parfaite simplicité, et malgré son ampleur et sa profondeur, le sens de ce lyrisme se révèle sans effort à l'esprit.

Lumière ! où est la lumière ? Embrase-la avec les flammes dévorantes du désir !

Voici la lampe sans étincelle, — est-ce là ton destin, ô mon cœur ? Ah ! la mort serait mieux pour toi !

L'angoisse frappe à ta porte et t'annonce que ton maître t'appelle au rendez-vous, à travers les ténèbres de la nuit.

Le ciel est couvert de nuages et la pluie ne cesse pas. Je ne sais pas ce qui s'agite en moi, je ne sais pas ce que cela veut dire.

L'éclair qui passe rend ma vision plus obscure et mon cœur tâtonne pour trouver le sentier vers lequel la musique de la nuit m'appelle.

La lumière ! Où est la lumière ? Embrase-la des flammes dévorantes du désir. Il tonne et le vent s'élance en hurlant à travers l'espace. La nuit est noire comme une pierre noire. Fais que les heures ne s'écoulent pas dans les ténèbres. Avec ta vie embrase la lampe de l'amour.

... Lumière ! ma lumière ! lumière qui emplit le monde ! Lumière qui baise les yeux ! Lumière qui adoucit le cœur !

Ah ! la lumière danse au centre de ma vie, mon bien-aimé ! Les cieux s'entr'ouvrent ! Les vents se déchaînent ! L'allégresse parcourt la terre.

Les papillons déploient leurs ailes sur une mer de lumière. Les lys et les jasmins s'épanouissent sur la crête des vagues de lumière.

La lumière s'irradie en pluie d'or sur les nuages, mon bien-aimé, et s'éparpille en une profusion de gemmes.

La joie voltige de feuille en feuille, mon bien-aimé, et une gaîté sans mesure. Le fleuve du ciel a débordé par-dessus ses rives et la joie déborde par le monde.

... Que tous les accords joyeux se confondent dans mon dernier chant — la joie qui fait danser par le monde les sœurs jumelles : la vie et la mort,

la joie qui passe dans la tempête secouant tout ce qui vit et le contraignant à rire, la joie qui se pose calme avec ses larmes sur le rouge lotus épanoui de la douleur, et la joie qui jette dans la poussière tout ce qu'elle a et ignore tout le reste.

... Oui, je sais, ceci n'est rien que ton amour, bien-aimé de mon cœur, cette lueur dorée qui danse sur les feuillages, ces nuages qui voguent indolemment dans le ciel, cette brise fugace qui laisse sa fraîcheur sur mon front.

Mes yeux sont inondés de la clarté de l'aube — voici ton message à mon cœur. Ton visage s'incline vers moi, tes regards plongent dans mes yeux et mon cœur a touché tes pieds.

§

Aucun poète occidental n'est allé aussi loin dans l'intimité de l'âme humaine et de la nature, tout en professant une philosophie aussi claire et aussi vaste. George Meredith serait peut-être le poète qui s'en rapproche le plus, ui aussi, il a une foi radieuse dans la nature et voit en elle notre seule amie visible (*A Beading of Earth*) sans admettre cependant qu'elle soit également belle et bonne. Tagore aime la nature telle qu'il la trouve, sans se lamenter sur ce qu'elle a de mortel, sans voir dans la vie des choses le symbole attristant de la mortalité de l'homme. Il est un vrai mystique : il sait que rien ne meurt.

Lorsque je partirai, que ce soit ma dernière parole que rien de ce que j'ai vu ne se peut surpasser.

J'ai goûté au miel caché du lotus qui s'épanouit sur l'Océan de la lumière et ainsi ai-je été béni — que ce soit là ma dernière parole.

J'ai joué à mon gré dans cette salle aux formes infinies et là j'ai aperçu celui qui est sans formes.

Tout mon corps et tous mes membres ont tressailli au contact de celui qui échappe à notre contact et si la fin doit survenir ici, qu'elle vienne — que ce soit là ma dernière parole.

Aucun des aspects de la nature, aucune des conditions de l'existence humaine ne sauraient parvenir à l'attrister.

Je n'ai pas eu conscience du moment où, pour la première fois, j'ai franchi le seuil de la vie.

Quelle puissance m'a ouvert la porte de ce vaste mystère, comme éclot une fleur dans la forêt à minuit ?

Quand, au matin, j'ai vu la lumière, j'ai senti que je n'étais pas un étranger dans ce monde, et que l'inscrutable qui est sans forme et sans nom m'avait pris dans ses bras sous la figure de ma mère.

Ainsi, dans la mort, ce même inconnu m'apparaîtra comme quelqu'un

que j'ai toujours connu, et parce que j'ai aimé la vie, je sais que j'aimerai aussi la mort.

L'enfant pleure quand la mère lui retire son sein droit, mais ses pleurs s'apaisent vite dès qu'elle lui donne l'autre.

Ici encore Tagore va plus loin et plus profond que nos poètes occidentaux. Il passe de l'humain au divin avec un tel naturel, avec une telle simplicité, une telle aisance, qu'il oblige à une lumineuse compréhension :

Quand je t'apporte des jouets colorés, mon enfant, je comprends pourquoi il y a un tel chatoiement de couleurs sur la nue et pourquoi les fleurs sont diaprées de si riches nuances — quand je te donne des jouets colorés, mon enfant.

Quand je chante pour te faire danser, je sais vraiment pourquoi il y a de la musique, sous les branchages, et pourquoi les vagues font retentir le chœur de leur voix jusqu'au sein de la terre attentive — quand je chante pour te faire danser.

Quand je tends de douces choses vers tes mains avides, je sais pourquoi il y a du miel dans la cupule de la fleur et pourquoi les fruits s'emplissent secrètement de suc savoureux — quand je tends de douces choses vers tes mains avides.

Quand je baise ton visage pour te faire sourire, mon enfant chéri, je comprends l'allégresse qui irradie du ciel au matin et le délice que la brise d'été apporte à mon corps — quand mes lèvres t'effleurent pour te faire sourire.

Où trouvera-t-on, avec une signification plus profonde, plus de grâce et plus de tendresse que dans le poème suivant :

Le sommeil qui voltige sur les yeux de l'enfant, sait-on d'où il vient ? Oui. On raconte qu'il a sa demeure dans le village féerique, parmi les ombres de la forêt faiblement éclairée par les vers luisants, où il existe deux timides fleurs enchantées. C'est de là que vient le sourire pour baiser les yeux de l'enfant.

Le sourire qui voltige sur les lèvres de l'enfant qui sommeille, sait-on où il est né ? Oui. On raconte qu'un rayon pâle du croissant de la lune nouvelle a effleuré le bord d'une nue fuyante de l'automne et que dans le rêve d'un matin frais de rosée naquit le sourire qui tremble sur les lèvres de l'enfant quand il dort.

La douce et tendre fraîcheur qui veloute les membres de l'enfant, sait-on où elle est restée si longtemps cachée ? Oui. Quand la mère était encore une jeune vierge, elle enveloppait son cœur d'un silencieux mystère d'amour — la suave, la douce fraîcheur qui a velouté les membres de l'enfant.

§

Nous avons vu des exemples de curieux réalisme dans cette poésie lyrique. Sans doute, comme on l'a indiqué déjà, ces images concrètes ont un symbolisme spécial, mais néanmoins

c'est avec un rare bonheur que le visible s'y combine avec l'invisible. Certaines cérémonies et réjouissances locales sont évoquées parfois, mais il est à peine besoin de savoir que le poète fait allusion à la fête des lampes pour saisir l'étrange beauté du poème qui suit :

Sur la berge du fleuve désert où poussent les herbes hautes, je lui ai demandé : « Vierge, où vas-tu, couvrant de ton manteau ta lampe allumée ? Ma maison est ténébreuse et triste, prête-moi ta lumière. » Elle leva ses yeux noirs et me dévisagea dans le crépuscule. « Je viens au fleuve », dit-elle, « pour confier ma lampe au courant à l'instant où le jour disparaîtra à l'Occident. » Je restai seul parmi les grandes herbes et suivis du regard la timide flamme inutilement entraînée à la dérive.

Dans le silence des ténèbres envahissantes, je lui ai demandé : « Vierge, toutes les lumières sont allumées, où vas-tu avec ta lampe ? Ma maison est ténébreuse et triste, prête-moi ta lumière. » Elle leva ses yeux noirs vers mon visage et resta songeuse. « Je suis venue », dit-elle enfin, « consacrer ma lampe au firmament. » Je restai là, regardant inutilement brûler sa lampe dans l'espace.

Dans les ténèbres sans lune de minuit, je lui ai demandé : « Vierge, que cherches-tu, ta lampe serrée contre ton cœur ? Ma maison est ténébreuse et triste, prête-moi ta lumière. » Elle s'arrêta songeuse, contempla mon visage dans l'ombre et dit : « J'ai apporté ma lampe pour la joindre à la fête .» Je demeurai là, regardant sa petite lampe perdue inutilement parmi les lumières.

Il n'est qu'une lumière pour le mystique et c'est celle qui « emplit le monde, qui baise les yeux, qui adoucit le cœur, la lumière qui danse au centre de la vie, qui frappe les cordes de l'amour, qui emplit l'univers d'allégresse ». C'est la lumière de la vie spirituelle qui se marie au chant harmonieux de la beauté parfaite. C'est la perception de cette clarté et l'inspiration de ces chants de beauté qui initient le musicien-poète aux secrets de l'univers. Ces *Song Offerings*, ces offrandes lyriques, sont le sacrement de sa communion ineffable avec la divine Nature. C'est cette communion mystique, personnelle et passionnée, qui donne à ces chants leur pureté incomparable.

Tu es descendu de ton trône, tu es venu à la porte de ma chaumière.

Je chantais seul dans un coin et la mélodie a frappé ton oreille. Tu es descendu jusqu'à la porte de ma chaumière.

Les maîtres du chant sont nombreux dans tes salles, et les hymnes y retentissent à toute heure, mais la ballade simple du novice a touché ton amour. Une cantilène plaintive se confondit avec la vaste musique du monde et, avec une fleur pour récompense, tu es venu t'arrêter à la porte de ma chaumière.

... Quand tu me commandes de chanter, il me semble que mon cœur va se briser d'orgueil. Je lève les yeux vers ta face et mes larmes obscurcissent mes regards.

... Tout ce qu'il y a d'âpre et de dissonant dans ma vie se fond en une suave harmonie, et mon adoration déploie ses ailes comme un oiseau joyeux prend son essor par-dessus la mer.

Je sais que tu prends plaisir à mon chant. Je sais que c'est mon chant seul qui me fait admettre en ta présence.

Du bord de l'aile éployée de mon chant, j'effleure tes pieds, qu'autrement je ne pourrais jamais atteindre.

Ivre de la joie de chanter, je m'oublie et je t'appelle ami, toi qui es mon maître !

... J'ignore comment tu chantes, mon maître ! je t'écoute toujours dans un silence ébloui.

La lumière de ta musique illumine le monde. Le souffle vivant de ta musique court d'un ciel à l'autre. La course sacrée de ta musique se fraie un passage à travers les obstacles de pierre, et se poursuit dans un élan sans fin.

Mon cœur languit de se mêler à ton chant, mais lutte en vain pour élever la voix. Je voudrais parler, mais la parole n'éclate pas en chant, et je me lamente, confondu. Ah ! tu as pris mon cœur au filet sans fin de ta musique, mon maître !

... J'implore un moment d'indulgence pour m'asseoir à ton côté. Les travaux que j'ai en main, je les finirai plus tard.

Loin de la vue de ton visage, mon cœur ne connaît ni repos ni répit, et mon labeur devient une peine sans fin dans un océan de peine sans rivage.

Aujourd'hui l'été est venu à ma fenêtre, avec ses soupirs et ses murmures, et, courtisans empressés, les abeilles chantent leur hommage au bosquet en fleurs.

A présent il est l'heure de rester calme, face à face avec toi, et de chanter la dédicace à la vie par ce silencieux et débordant loisir.

... Mon chant a délaissé ses parures. Il n'a plus l'orgueil des festons et des atours. Les ornements troubleraient notre union ; ils s'interposeraient entre toi et moi ; leur tintement étoufferait tes murmures.

Ma vanité de poète meurt de honte devant toi, ô maître poète ! je me suis assis à tes pieds. Laisse-moi seulement faire ma vie simple et droite, comme une flûte de roseau, pour que tu l'emplisses de ta musique.

... Je suis ici pour élever mon chant vers toi. Une place m'est gardée dans un coin de ta salle.

Je n'ai dans ton monde aucune tâche à accomplir ; ma vie inutile ne peut qu'éclater en mélodies frivoles.

Quand l'heure sonnera pour ton adoration muette dans le temple ténébreux de minuit, commande-moi, mon maître, de paraître devant toi et de chanter.

Quand, dans l'air du matin, la harpe d'or sera accordée, honore-moi en exigeant ma présence.

Par mes chants, je t'ai cherché toute ma vie. Ce sont mes chants qui me conduisaient de porte en porte et c'est avec eux que je tâtonnais autour de moi, essayant de toucher le monde et la vie.

Ce sont mes chants qui m'ont enseigné tout ce que j'ai appris ; ils m'ont montré les chemins cachés, ils ont mis à portée de ma vue les étoiles sur l'horizon de mon cœur.

Ils m'ont guidé tout le jour vers les mystères du pays des plaisirs et des peines, et à quels palais m'ont-ils enfin amené au terme de mon voyage ?

... Que tous mes sens se tendent pour toucher ce monde à tes pieds, dans un salut suprême, mon Dieu !

Ainsi qu'un nuage lourd de la pluie de juillet s'abaisse sous le fardeau de ses averses, que mon esprit se penche vers ta porte dans un salut suprême.

Que toutes mes chansons s'unissent en un seul cantique et se perdent dans un océan de silence pour un salut suprême.

Ainsi qu'une horde de grues vole jour et nuit pour regarder ses nids dans les montagnes, que toute ma vie porte vers sa demeure éternelle, en t'adressant à toi son salut suprême !

Pour ce mystique, Dieu est éminemment le créateur de la vie et de la beauté dans lesquelles il se reflète. Il est le chantre divin et tout ce qui existe est son chant. Pour exprimer sa vision de l'univers le poète a sans cesse recours à des images musicales et Dieu lui-même est l'inconnu dont le luth retentit sur les eaux harmonieuses.

Le jour n'est plus, l'ombre descend sur la terre, l'heure approche où j'irai au fleuve remplir ma cruche.

L'air du soir est vibrant de la triste musique de l'eau. Ah ! elle m'appelle pour que je sorte au crépuscule. Dans le sentier désert nul ne passe, le vent se lève, un frisselis ride le visage du fleuve.

Je ne sais pas si je reviendrai, je ne sais pas qui le hasard placera sur ma route. Là, au gué, dans la petite barque, l'inconnu joue sur son luth.

Quel autre langage permettra de parler de Dieu avec autant de révérente intimité ? Quels arguments de théologiens seront aussi émouvants que ces simples phrases ? N'entendons-nous pas dans ces poèmes la voix divine qui nous adresse son appel mystérieux ?

§

Ceux qui se sont promenés seuls, le soir, au bord du Gange parlent de l'inexprimable mélancolie qui les étreint, d'un sentiment de mystère et de tristesse qui ne cause ni oppression ni effroi, et peut-être même ont-ils entendu l'inconnu, qui, dans sa petite barque, tire de son luth une musique surnaturelle.

Lorsqu'elle se rendit au puits de Jacob, la femme de Samarie ne savait pas « qui le hasard placerait sur sa route » et du jour où elle eut rencontré le divin étranger, elle dut, chaque soir, revenir au puits avec le désir palpitant de quelque présence merveilleuse. Désormais, ses yeux dessillés virent sous un jour nouveau les objets quotidiens et son cœur accepta avec une autre joie les événements de la vie, car elle connaissait « le don de Dieu », elle s'était abreuvée aux eaux vives, elle avait regardé par delà la mort. Le poète hindou a, lui aussi, conjuré les terreurs de la mort :

Dans la mort, ce même inconnu m'apparaîtra comme quelqu'un que j'ai toujours connu, et parce que j'ai aimé la vie, je sais que j'aimerai aussi la mort.

Ce n'est plus ici la mort, le terme n'a pas la signification que nous lui attachons ; ce n'est même pas la fin, c'est une survie, une immortalité mystérieuse, la présence divine enfin obtenue. Il l'attend, il « guette sa venue » sans la désirer ni la redouter ; c'est le départ « pour un long voyage, les mains vides et le cœur plein d'espoir », et il dit à son cœur : « Sache que c'est ta bonne chance d'attendre ainsi parfaitement paisible » ; il est prêt à « mourir dans ce qui n'a pas de mort ».

Parvenu à cet état, le mystique pourrait répéter la parole de l'apôtre : « O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? » Il n'a ni stoïcisme ni mépris, mais il éprouve une quiétude et un recueillement qu'il exprime en des accents d'une émouvante beauté :

Serai-je face à face avec toi, chaque jour, ô seigneur de ma vie ? Serai-je face à face avec toi, les mains jointes, ô Seigneur de tous les mondes ?

Sous ton grand ciel de solitude et de silence, dans l'humilité de mon cœur, serai-je face à face avec toi ?

Dans ce monde laborieux, tumultueux de travail et de lutte, parmi les foules fiévreuses, serai-je face à face avec toi ?

Et quand ma tâche sera achevée en ce monde, ô Roi des rois, seul et bouche close, serai-je avec toi face à face ?

... Je suis comme un débris de nuage d'automne qui erre vainement dans le ciel, ô mon soleil toujours glorieux ! L'effleur de tes rayons n'a pas encore dissipé ma brume, m'unissant à ta lumière, et ainsi je compte les mois et les années où je suis séparé de toi.

Si tel est ton désir et si tel est ton jeu, prends mon vide flottant, peins-le de couleurs, orne-le d'or, fais-le flotter sur la brise folâtre et étale-le dans ses splendeurs diverses.

Et quand le soir ce sera ton désir de terminer ce jeu, je fondrai et disparaîtrai dans les ténèbres, ou peut-être dans un sourire de l'aube blanche dans la fraîcheur de la pureté transparente.

... J'ai été invité à la fête du monde, et ainsi ma vie a été bénie. Mes yeux ont vu et mes oreilles ont ouï.

Ce fut ma part de la fête de jouer sur mon instrument et j'ai fait tout ce que j'ai pu.

A présent, je demande si l'heure est enfin venue que je puisse entrer et voir ta face et t'offrir mon silencieux hommage.

... Si le jour est fini, si les oiseaux ne chantent plus, si le vent s'est abattu fatigué, tire sur moi le voile épais des ténèbres, comme tu as couvert la terre d'un voile de sommeil et tendrement fermé les pétales du lotus penché au crépuscule.

Du voyageur dont le sac de vivres est vide, dont le vêtement est déchiré et poudreux, dont la force est épuisée, écarte la honte et la pauvreté et renouvelle leur vie comme une fleur à l'ombre de ta bienveillante nuit.

... Par la nuit de fatigue, laisse-moi m'abandonner au sommeil, sans lutte, reposant ma foi en toi.

Que mon esprit lassé ne s'efforce pas à de mesquins apprêts pour t'adorer.

C'est toi qui tends le voile de la nuit sur les yeux fatigués du jour pour renouveler leur vue au réveil dans une joie plus fraîche.

... La nuit s'est écoulée presque tout entière à l'attendre en vain. Je crains que, le matin, il vienne soudain à ma porte lorsque je me serai endormi de fatigue. Mes amis ! laissez-le passer, ne le repoussez pas.

Si le bruit de ses pas ne parvient pas à m'éveiller, n'essayez pas de rompre mon sommeil, je vous en prie. Je ne veux pas que le chœur bruyant des oiseaux, ni que l'orgie du vent au festin de la clarté du jour trouble mon repos. Souffrez que je dorme en paix, même si mon seigneur se présente soudain à ma porte.

Sommeil ! Précieux sommeil qui n'attend que sa caresse pour s'évanouir ! Mes yeux clos ne veulent s'ouvrir qu'à la clarté de son sourire quand il se tiendra devant moi, comme un songe qui surgit des ténèbres du sommeil.

Qu'il m'apparaisse avant toutes les lumières et toutes les formes. Que le premier frisson de joie de mon âme qui s'éveille soit provoqué par son regard. Et qu'en retrouvant mes sens je me retrouve tout à lui.

... La mort, ta servante, est à ma porte. Elle a traversé la mer inconnue et elle apporte ton appel dans ma maison.

La nuit est noire et mon cœur tremble, mais je prendrai ma lampe, je lui ouvrirai les portes et je lui souhaiterai la bienvenue. C'est ta messagère qui se dresse sur mon seuil.

Je l'adorerai les mains jointes et avec des larmes. Je l'adorerai, déposant à ses pieds le trésor de mon cœur.

Elle partira, son message accompli, laissant une ombre noire sur mon aurore, et, dans ma maison désolée, il ne restera plus que mon être abandonné, ma dernière offrande pour toi !

... Le jour où la mort frappera à ta porte, que lui offriras-tu ?

J'offrirai à mon hôte la coupe pleine de ma vie, je ne souffrirai pas qu'il parte les mains vides.

Quand, à la fin de mes jours, la mort frappera à ma porte je lui offrirai toute la vendange des jours d'automne et des nuits d'été, tout le grain et toutes les glanures de ma vie laborieuse.

... Viens me parler tout bas, ô mort, ma mort, dernier don de la vie !

Jour après jour, j'ai veillé pour t'attendre ; pour toi j'ai subi les joies et les affres de la vie.

Tout ce que je suis, ce que j'ai, ce que j'espère, tout mon amour, sans cesse je l'ai versé vers toi en secret. Un dernier regard de toi, et tu auras à jamais ma vie.

On a tressé les fleurs et la couronne est prête pour le jeune époux. Après la cérémonie nuptiale, l'épousée quittera sa maison et partira seule dans la nuit obscure au devant de son seigneur.

... Je sais que le jour viendra où je ne verrai plus ce monde et où la vie prendra congé en silence, tirant son dernier voile sur mes yeux.

Pourtant, la nuit, les étoiles veilleront et l'aube se lèvera comme auparavant, et les heures se gonfleront ainsi que les vagues de la mer éclaboussant la joie et la souffrance.

Quand je pense à cette fin de mes instants, la barrière du temps se brise, et, à la lueur de la mort, je vois ton monde et ses trésors négligés. Précieuse est la plus modeste de tes demeures et précieuse est la plus humble des existences du monde.

Les choses que j'ai désirées en vain et celles que j'ai obtenues, qu'elles passent ! Mais permets-moi de posséder vraiment les choses que j'ai toujours dédaignées et repoussées du pied.

... J'ai reçu mon congé. Faites-moi vos adieux, mes frères. Je vous salue, tous et je m'en vais.

Voici, je rends les clefs de ma porte et je renonce à tous droits sur ma maison. Je ne vous demande que quelqnes dernières paroles bienveillantes.

Nous avons été voisins pendant longtemps, mais j'ai reçu plus que je ne pouvais donner. A présent le jour se lève et la lampe qui a éclairé mon coin sombre est éteinte. Je suis cité à comparaître et me voici prêt pour mon voyage.

... A cette heure de mon départ, souhaitez-moi bonne chance, mes amis ! L'aurore a rosi le ciel et ma route promet d'être belle.

Ne me demandez pas ce que j'emporte. Je pars pour mon long voyage, les mains vides et le cœur plein d'espoir.

Je mettrai ma guirlande nuptiale. Je ne porte pas la robe brune du voyageur, et quoiqu'il y ait des périls en chemin, aucune crainte n'inquiète mon esprit.

L'étoile du soir surgira quand mon voyage sera achevé, et les airs plaintifs des chants du crépuscule retentiront sous les portiques du Roi.

... Je t'ornerai des trophées et des guirlandes de ma défaite Il n'est pas en mon pouvoir de m'échapper vainqueur

Je sais que j'oublierai ma fierté, que ma vie brisera ses liens dans l'excès de la douleur, et que mon cœur vide sanglotera son chant comme un roseau creux, et que les pierres se fondront en larmes.

Je sais que les cent pétales du lotus ne resteront pas clos à jamais et qu'ils découvriront la cachette de leur miel.

Un œil m'épiera du ciel azuré et m'appellera en silence. Il ne me restera plus rien, rien qui vaille et je recevrai la mort à tes pieds.

... Quand j'abandonnerai le gouvernail, je saurai que l'heure est venue que tu le prennes. Ce qu'il y aura à faire sera fait sur-le-champ. Vaine est cette lutte.

Retire tes mains et, sans mot dire, consens à ta défaite, mon cœur, et sache que c'est ta bonne chance d'attendre ainsi parfaitement paisible.

Ces lampes s'éteignent à chaque souffle de la brise, et en tâchant de les rallumer, de nouveau, j'oublie tout.

Mais je serai prudent cette fois et j'attendrai dans l'ombre, étalant mon tapis sur le sol, et quand ce sera ton plaisir, mon Seigneur, viens sans bruit t'asseoir à mes côtés.

... Je plonge aux profondeurs de l'océan des formes, espérant trouver la perle parfaite de ce qui est sans forme.

Je ne navigue plus de port en port sur ma barque battue par la tempête. Les jours sont passés depuis longtemps où je prenais plaisir à être ballotté par les vagues.

Et à présent je suis prêt à mourir dans ce qui n'a pas de mort.

Dans la salle d'audience, auprès de l'abîme sans fond d'où la musique résonne sur des cordes muettes, je prendrai cette harpe de la vie.

Je l'accorderai aux notes de ce qui est à jamais, et, quand elle aura sanglotė ses derniers accents, je la poserai muette au pied de celui qui est silencieux.

N'est-ce pas un chant plus pur que les psaumes de David, plus épuré de toute intonation de douleur et de regret ? N'y a-t-il pas surtout, dans ces hymnes, un accent de joie et d'espoir qu'on ne rencontre que bien rarement ailleurs ? Dans l'extase personnelle et secrète où l'hymne qu'il chante à son Dieu plonge le mystique, et qui n'est qu'un aspect de sa joie, ce n'est plus l'attente chrétienne du Rédempteur, avec l'humilité qui n'a pu éviter ni la faute ni le châtiment. Ici, le poète se réjouit dans la conscience qu'il a, impersonnelle et vaste, de l'immanence divine dans la création. « C'est sur tel haut lieu, à tel autel et dans tel temple qu'on adore ! » vocifèrent les sycophantes des pseudo-dieux ; mais le mystique laisse s'égosiller ces charlatans désireux d'attirer la foule ; il sait que le Dieu qu'il a créé, par un acte de foi personnel, et conçu conformément à son expérience de la vie, il sait que son Dieu se

révèle partout à celui qui le cherche dans l'humilité du cœur.

C'était le jour où je ne m'étais pas tenu prêt pour t'accueillir, et, entrant dans mon cœur sans y être convié, comme un de la foule, à mon insu, mon roi, tu as marqué du sceau de l'éternité maints moments fugitifs de ma vie.

Et aujourd'hui, où par hasard je les évoque et vois ton empreinte, je m'aperçois qu'ils ont été dispersés dans la poussière et mélangés avec les souvenirs des joies et des douleurs de mes jours frivoles oubliés.

Tu ne t'es pas détourné avec dédain de mes jeux puérils dans la poussière, et les pas que j'entendais dans la salle où je jouais sont les mêmes que j'entendais retentir d'étoile en étoile.

Heureux ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, et plus heureux encore ceux qui guérissent les sourds et les aveugles !

Quelle que soit la qualité littéraire de ces poèmes, ils valent surtout par l'étendue et la profondeur de la pensée, par l'étrange pureté de leur signification, par l'infinie puissance de leur souffle lyrique. Ce sont bien des *offrandes*, adressées à l'infini par un être fini, des oblations au sens même que leur auteur donne à l'œuvre d'art, des oblations à la nature immortelle.

HENRY-D. DAVRAY.

GREEN

I

Le bonheur n'est pas de courir sans cesse.
Le bonheur, c'est d'être là, sans maîtresse.

Dans la douceur poétique du soir
De voir sur le vieux banc s'asseoir,
Parmi l'odeur entremêlée
Des myrtes et des azalées
Et des rosiers dans les allées,

La petite miss, lectrice pâle,
Blonde, blanche et nuptiale,
Qui vous dirait, sans approfondir,
Et d'une voix tout à fait la même
« Je vous aime »
Ou « Do you want a cup of tea, dear ».

II

Oh ! le charme de la maison
Rouge et blanche sur le gazon.
C'est un rien dans le monde et c'est toute la vie.
Je suis seul. Et pourtant, ils sont là tous présents,
Tous mes amis, tous ceux dont mon âme reprise
Se souvient troublée et ravie
Dans l'ombre rose et déjà grise
De ce beau soir agonisant.

III

Egarons-nous, petite amante close,
Donne tes doigts expertement rosés,
Tout vibre en moi quand ils sont là, posés.
Ton être embaume à l'unisson des roses.

Tu ne crains donc rien, dans l'ombre confuse
Où l'on n'oserait à peine avancer
Si l'on n'était l'un à l'autre enlacés.
Ce n'est pas ta bouche qui se refuse,

C'est ton âme hélas ! oh ! ma douce impure
Qui se soustrait à toute fusion.
Que ne me donnes-tu l'illusion,
Un seul instant, des ivresses qui durent ?

IV

Ils sont là, je les écoute,
Ils sont à deux pas de moi,
Sur la plage ou sur la route
Objectivant leur émoi.

Chaque baiser les fiance
Un peu plus étroitement.
Oh ! la chère confiance
Des légitimes amants !

V

Mes bonheurs se sont perdus
Aux quatre coins de l'univers.
Ah ! n'avoir pas entendu
Un simple et doux « for ever ».

Dans les linons et les soies
Avoir rarement souffert,
Et ne garder de ces joies
Que quelque chose d'amer.

Avoir chéri des regards
Sous l'extase mi-ouverts
Et brocarder à l'égard
De ces sentiments divers,

VI

Il pleut. Tout s'embrume et se brouille
Oh ! l'odeur du sol qui se mouille.

Parmi de vagues frondaisons
Qu'un brin d'automne déjà rouille
Etre là, seul, amant bredouille.

Oublier d'autres pâmoisons
Que de multiples horizons
Moins que ceux-là mauves ou roses,
Ourlèrent de leurs floraisons.

Ah ! n'est-ce pas dans toutes choses
Un peu du passé qu'on sauva
Qui se dilue et qui s'en va,
Comme en ce jour frêle et morose
Que la bruine lessiva.

VII

Grâces franches
Qui se penchent,
Robes blanches
Du tennis.

Simples lignes
Qui s'alignent.
Joies insignes
Pour les miss.

Vague approche,
Où s'ébauche
Mainte gauche
Liaison.
Ligne fine
Des collines
Qui dominent
Le gazon.

VIII

Sur le toit une fumée
Monte, monte en zigzaguant ;
On la croirait animée
Par un gnome extravagant.

D'abord elle file droite
Comme une aigrette de prix.
Puis élargissant en ouate
Son bleuâtre coloris,

Elle hésite, et se balance
Au gré d'un subtil auster
Qui la pousse dans la danse
Invisible des éthers.

IX

L'orgue éclate dans la rue
Du village d'Otterton.
La machine tonitrue
Fausse au moins d'un double ton.

Ce n'est pas l'humble détresse
De nos petits orgues bas.
C'est une ardente allégresse
Qui tourbillonne et s'ébat.

Tzing, tzing! Vive la musique!
Ça vous saisit à la peau.
Tantôt l'hymne britannique
Qui soulève les chapeaux,

Tantôt le song de la veille,
Succès de Gertie Millar ;
Et les groupes s'émerveillent
De cet orchestre braillard

Qui, sur la rose des dalles
Du village d'Otterton,
Bâtit une succursale
Au paradis de Milton.

X

Le ciel est si vague et si lavé d'eau
Qu'on ne sait plus bien si c'est la survie
D'un peu de matin qui se modifie
Ou si c'est la nuit qui vient crescendo.

Les grands hêtres noirs plaqués aux collines
S'endorment un peu dans cet air sans vent
Où quelque fumée éparse et rêvant
Traîne le gris-bleu de ses mousselines.

La cloche un instant tinte, et c'est très doux.
Un oiseau s'enfuit dans un bruit de faille.
Quelque chose en moi sûrement défaille
Dans cette tiédeur, cette odeur de vous.

Votre frêle main enclose en la mienne
Bat au rythme sourd d'un égal émoi.
Tant que je vivrai, mon Dieu, donnez-moi
Cette heure adorable et quotidienne.

XI

Ce n'est pas tout à fait la campagne normande
Et cependant, comme couleur, c'est assez ça,
Avec un peu plus de vert tendre, et en deçà
Un petit air de bourgeoisie, à l'allemande.

Ça monte et ça descend, comme il convient. On voit,
Discrètes oasis, qui sont des maisons rouges,
D'immobiles abris dans le terrain qui bouge,
Et qui trois fois par jour fument tous à la fois.

XII

Votre nuque blanche
A des coins si blancs
Qu'un désir tremblant
Vers elle se penche.

Votre nuque blanche.

Vos cheveux si blonds
Aux reflets d'abeille
Font qu'on s'émerveille.
Oh! vos cils très longs.

Vos cheveux si blonds.

Votre bouche rouge,
Doux fruit défendu,
Dans l'attente du
Baiser rit et bouge.

Votre bouche rouge.

Mais vos yeux trop bleus
Gardent des distances
Qui glacent d'avance
Les amants frileux.

Vos yeux sont trop bleus.

XIII

Je m'apitoie un peu sur celle
Qu'on imagine en l'ombre dense,
Cependant qu'un baiser les scelle,
Faire la moue aux confidences,

Car elle ignore nos si doux,
Nos si flexibles tutoiements,
Qui succèdent aux très longs « vous »,
Et qu'on détaille imprudemment

A l'écho qui les répercute ;
Si bien qu'on croirait entendre une
Improvisation de flûte,
Tu, tu, tu, tu, au clair de lune.

XIV

D'abord on ne perçoit que les roses
Escaladant le fragile appui
Du balcon qu'elles vêtent, et puis
L'on connaît que des gens et des choses

Préfèrent au jardin si bleuté
La douceur de la maison si tiède,
Où seule une senteur vague accède
Des rosiers et des myrtes. Le thé

Fume, odeur différente et précise,
Qu'on aime ainsi chaque après-midi.
Un orgue grince, au loin, du Verdi
Désuet, dans l'heure déjà grise,

Dans la nuit si vite venue, où
Les choses se fondent et confondent
Leurs âmes frivoles ou profondes
En un oubli exquisement flou.

RENÉ KERDYK.

Sidmouth (Devonshire).

EN ALGÉRIE[1]

EN PLEIN SAHARA

Un ami me raconte : « J'étais complètement acclimaté au Sud, au vrai Sud, celui du Sahara, où l'on peut errer des jours et des jours sans rencontrer personne. Il y a trois zones dans le Sahara. La première est celle des grandes routes de caravanes. Elles suivent les lignes de points d'eau. Il faut faire telle ou telle étape en tant ou tant d'heures, et par suite tout le long des lignes, il y a une certaine régularité dans le mouvement des groupes qui se déplacent. Si une caravane part tel jour dans telle direction, on peut dire d'avance à quel moment elle se trouvera au point d'eau A ou au point d'eau B. Il y a des rencontres de caravanes tout le long des lignes ; on échange à la hâte quelques nouvelles, on se transmet des commissions. Donc, sur ces grandes routes qui ont parfois plusieurs centaines de mètres, parfois quelques mètres à peine de largeur, on reste entièrement dans la vie sociale ordinaire.

« De chaque côté de ces routes de caravanes, sur des distances variables s'étend la deuxième zone : ce sont les terrains de parcours des tribus nomades ou semi-nomades. Là, les rencontres sont déjà plus rares. Il m'est arrivé d'y passer quelques jours de chasse sans voir à l'horizon de figures humaines. Dans cette zone, il y a des endroits plus ou moins humides, mais qui le sont assez pour qu'une maigre végétation puisse nourrir des moutons et des chameaux. En certaines régions, des millions de petites vagues sont crêtées de petites touffes d'herbes qui, de très loin, donnent à l'immense étendue l'aspect d'un tapis. Les terrains de parcours de chaque tribu sont connus, et le guide sait vous dire aussitôt, quand on se trouve en un endroit, à quelle tribu doivent appartenir les quelques cavaliers qui se meuvent là-bas au loin, fourmis microscopiques. Dans cette partie du désert, on n'est pas retranché encore totalement de l'humanité ni de la vie. Et

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 384.

quand la solitude pèse trop, en quelques jours de marche le guide vous conduit à un campement où, les signes de reconnaissance échangés, on peut se raviver au contact de ses semblables.

« Mais dans la troisième zone, c'est autre chose. Elle est comprise entre deux portions de la deuxième. Aucune tribu n'en désire la propriété, car là il n'y a rien, mais absolument rien que du sable et des pierres ; il n'y a pas d'insectes ; il n'y a pas d'oiseaux ; il n'y a pas d'animaux domestiques ; il n'y a pas d'hommes. Je me trompe. Si, il y a des hommes, mais d'une espèce particulière, d'une sorte de confrérie à laquelle je m'étais comme affilié, encourant ainsi le mépris de mes amis de grande tente. Ces hommes, ce sont les chasseurs de gazelle et d'antilope.

« Ils mènent une existence retirée parmi leurs apparentés de tente ; on les fréquente peu ; on les méprise beaucoup ; on les redoute encore plus ; mais quand ils reviennent avec leur gibier, on les honore pour se faire donner des morceaux spéciaux. C'est avec l'un de ces hommes taciturnes et résolus que moi, Si Rabah le Victorieux, j'avais lié amitié. Peu à peu je m'entraînai à des randonnées de plus en plus longues, de plus en plus fatigantes. On marche parfois dans le sable comme dans de la neige. Il faut dégager sa jambe à chaque pas, car elle est enfoncée dans le sable jusqu'au genou. Il faut aller à pied : les chevaux crèveraient.

« C'est sûrement un dur métier, et fort peu rémunérateur. Mon guide, en dix-huit jours de marche éreintante, a réussi une fois à gagner environ cinquante sous (c'est un maximum !) que lui rapporta la vente des antilopes qu'il avait abattues à bien des centaines de kilomètres de là. Ce n'est pas pour la manger qu'on achète la chair de l'antilope, c'est comme remède contre la syphilis. Quant à la viande de gazelle, on ne la vend ni ne l'achète ; elle n'a aucune valeur marchande. Le chasseur la donne à qui bon lui semble, et ce n'est que quand il a de la viande d'antilope à vendre à des syphilitiques ou de la viande de gazelle à donner à ses apparentés ou aux nobles et sheikhs de sa tribu, friands de nourritures carnées, qu'on lui fait bon visage.

« Ces chasseurs choisissent cette profession non pas comme gagne-pain exactement, mais plutôt par suite d'un goût déter-

miné pour la solitude et les vastes espaces. Encore doivent-ils s'équiper d'une certaine manière. En plein été, ils se chaussent de bottes à énormes semelles superposées et forcent ainsi gazelles et antilopes à la marche. Ils en suivent une par exemple à partir du petit jour; vers dix heures la chaleur est si forte qu'on ne peut ramasser une pierre sans que la peau des mains y adhère comme à un fer rouge. Dans cette fournaise, le chasseur saharien avance d'un pas lent et égal, suivant des yeux dans l'air étonnamment limpide et calme la bête qui bondit au loin, puis s'arrête. Très vite, ses sabots se fendent ou se décollent, et le chasseur n'a qu'à l'achever d'un coup de poignard.

« Oui, je sais ce qu'est le vrai soleil et ce qu'est le vrai désert. Si dans ces étendues vides quelque chose bouge, ce ne peut être qu'un ennemi. Du moins est-ce le seul endroit où par principe l'homme inconnu soit l'ennemi absolu, qu'il faut tuer avant qu'il ne vous tue.

« Un jour qu'avec mon chasseur nous étions déjà à bien des journées de marche de nos tentes, nous aperçûmes du haut d'une colline de sable quelque chose de vivant. Nous aperçûmes? Non, c'est lui qui distingua quelque chose. Aussitôt il était couché de son long à terre, m'entraînant avec lui sans autrement m'avertir. Invisibles, il me dit :

— « J'ai vu deux hommes là-bas. Si ce sont des inconnus, nous tirons dessus ; attention à ne pas les manquer.

« A plat ventre, nous glissâmes dans le sable et toujours couchés, nous parvînmes lentement, le fusil chargé, tout prêt, vers l'éperon qui terminait en pente douce notre monticule. Le trajet dura une heure. Brusquement mon chasseur me toucha du coude ; je m'arrêtai. Nous restâmes immobiles un moment. Puis il prit à côté de lui une poignée de sable et la jeta en l'air. Imprudent, je soulevai ma tête. Au même moment, à un kilomètre de là, une mince colonne de sable s'éparpilla aussi dans l'air. Mon chasseur se souleva davantage et répéta trois fois son geste; trois colonnes aussi là-bas. Alors il me dit :

— « Ça va bien ; nous nous connaissons.

« Et debout, nous avançâmes vers deux Arabes déguenillés, tous quatre le fusil chargé à l'épaule. A portée de voix, mon guide commença de causer. Ils répondirent qu'ils étaient en

effet un Tel, fils d'un Tel, avec un Tel, fils d'un Tel. Nos groupes se joignirent, armes bas. Mais mon chasseur m'avait dit à mi-voix.

— « Ne lâche ton fusil sous aucun prétexte. Ils ne sont pas commodes.

« Alors nous palabrâmes, assis deux par deux à quelques pas les uns des autres. C'étaient aussi des chasseurs d'antilopes. Ils voulaient savoir qui j'étais. Mon nom de Si Rabah ne leur disait pas grand'chose et je dus établir une généalogie choisie, par laquelle je me faisais descendre de personnages connus du désert tout entier. L'un des deux avait un abord assez engageant. Mais l'autre, un petit vieux aux yeux perçants, ne cessait de me dévisager que pour regarder mon fusil, qui sans doute lui aurait plu. Je crois bien que mon chasseur n'avait pas non plus, pour sa part, une réputation sans tache : ils le traitaient avec un certain respect.

« Nous nous étions rencontrés sans accrocs. Le difficile maintenant, c'était de se quitter sans dommage. Par une série de petits mouvements, nous nous fîmes comprendre réciproquement que l'entrevue avait assez duré. D'un commun accord nous nous levâmes à la même seconde, et nous partîmes par groupes de deux, faisant un angle d'environ trente-cinq degrés, fusils épaulés, le corps oblique, sans nous quitter des yeux. Parvenus à l'arête sablonneuse, nous deux prîmes à droite, eux deux prirent à gauche; quelques instants après nos deux groupes ne se voyaient plus. Aussitôt mon chasseur me fit faire un angle droit, et nous nous éloignâmes à grands pas vers des régions qui fussent plus désertes encore. »

COULEUR LOCALE

Je n'ai éprouvé en Algérie aucune désillusion. Tout au contraire : j'y ai trouvé de la « couleur locale » bien plus que je ne croyais qu'il en existât encore. Pourquoi ? Ceci exige quelques explications.

J'ai fait la majeure partie de mes études, de septième en rhétorique, au lycée de Nice, soit comme demi-pensionnaire, soit comme interne. J'y eus comme proviseur M. Grandsaignes d'Hauterive, aux allures d'officier impérial, terrible en paroles, à cheval sur la discipline, comme on dit, mais très affectueux sous ses airs bourrus et surtout à l'égard des originaux. Je

l'étais pas mal, original : insolent aussi, mal noté pour ma conduite, travaillant par à-coups et alors, quand cela me disait, décrochant premières places et prix. Mais à certains moments, je ne fichais littéralement rien que me chauffer au soleil, apprendre à jouer du couteau et m'initier avec les pires voyous de la Boîte aux finesses du patois *nisart*.

Je me fis ainsi des amitiés utiles : je veux dire qu'ainsi je pus, au lieu d'aller en classe, vagabonder le long du Paillon, passer des heures en mer avec des pêcheurs qui chantaient de monotones complaintes, fréquenter par grâce spéciale des contrebandiers de Beaulieu, et les jeudis et dimanches de promenade, quand on allait à Villefranche, disparaître avec quelques bons copains à un détour de sentier, dégringoler vers certaines guinguettes louches où nous attendaient de petites filles accueillantes, de la chique américaine et du vin blanc. Puis, comme immuablement les potaches sages s'en revenaient par la Corniche, nous avions soin d'être embusqués à point nommé en quelque coin et de rejoindre la troupe. Nos pions ne faisaient, comme exprès, l'appel qu'au moment de rentrer en ville, sauf un qui nous ennuya si souvent qu'à la fin, une nuit, nous le jetâmes du deuxième étage par la fenêtre après l'avoir ficelé entre deux matelas. Je parle d'il y a vingt-cinq ans. Il paraît que les mœurs, même à Nice, se sont... mettons : adoucies.

Il paraît aussi que tous ces sentiers entre deux haies de roses, que tous ces figuiers aux petits fruits âcres, que ces champs d'oliviers, que ces repaires à contrebandiers et à petites filles ont disparu. Je crains qu'en effet la sauvage campagne de l'ancienne Nice, qui par tant de traits rappelait la Corse toute proche, soit maintenant polluée comme le sont les banlieues parisiennes. Aussi plus jamais de ma vie n'irai-je à Nice.

Après le tremblement de terre, ma famille loua deux tramways, notre maison étant à moitié démolie. Et comme le lycée était fermé à cause d'une énorme crevasse qui balafrait l'un des grands murs, j'eus cinq semaines de vagabondage. J'ai vu alors bien des points de la côte, jusqu'à San Rémo d'une part, et de l'autre jusqu'à Marseille. Aussi l'Algérie m'a-t-elle fait l'effet du déjà vu, mieux que cela, du déjà aimé. Je ne m'y sentis pas transplanté, ni dépaysé, mais au contraire

reporté par magie à vingt-cinq ans plus tôt, dans une nature sauvage, libre, fortement odorante et colorée.

C'est beaucoup, cela, quand on est en voyage, que de se sentir caressé par la nature. Les oliviers, les pins, les chênes-liège, les chardons, les pans de terre brûlés, la brousse grisâtre, les troupeaux de moutons, les hommes immobiles drapés de haillons, avec leur nervosité sous-jacente qu'un rien fait jaillir en étincelles: tout cela me rajeunissait comme la rencontre d'un ami d'enfance perdu de vue pendant des dizaines et des dizaines d'années. J'ai étonné quelques nouveaux amis, d'Algérie, par mon peu d'étonnement devant leurs paysages. Je ne pouvais pas m'étonner comme se serait étonné un Français du Centre ou du Nord. Mais de ce que je ne m'étonnais pas, cela n'a pas signifié que je n'eusse pas compris, ou senti, le charme de la nature algérienne des côtes. Si, la Grande Kabylie m'a été nouvelle. Supposez un de ces tas de sable que nos cantonniers agglomèrent géométriquement sur les bas-côtés de nos routes, mais gigantesque, et qu'Allah ait fait couler de très haut sur le plateau, d'un arrosoir monumental, une pluie séculaire. Telle la Kabylie : il reste des fragments du plateau primitif, mais de toutes parts séparés par des ravins presque à pic d'une profondeur incroyable. Quand on est à Fort-National, ou mieux encore vers Icheriden, ou quand on va par Yakouren au col de Taourirt-Ighil, vers le village de Kebousch, on est sur l'une des hautes crêtes subsistantes et tout autour de soi on voit comme des lames de couteaux qui, parallèles ou se croisant, surgissent du sous-sol fondamental, hérissées et menaçantes. C'est sur ces arêtes que perchent les villages kabyles.

Je ne suis pas allé dans le Sud. J'ignore le vrai désert. Peut-être me saisirait-il comme il en a saisi d'autres. Mais je crois que non. J'ai trop subi déjà la déformation professionnelle. Faire des recherches d'ethnographie et de folklore, ce n'est déjà plus un travail, ou une occupation, ou une distraction : c'est une nécessité organique, à laquelle je dois céder sous peine d'être, sinon malade, du moins déséquilibré de ma vie normale. Alors, le désert...., oui, peut-être..., mais pour y étudier des nomades, ou, mêlé à une caravane, faire causer des gens et en tirer des légendes et des contes.

Me sentant bien dans le pays, je ne fus troublé que par une

inconnue : l'homme. Entendons-nous. J'avais lu sur l'Algérie au moins deux mille pages de livres et articles du genre dit sérieux et scientifique, pour constater tout juste qu'on ne possédait encore sur les techniques des indigènes, et sur cette partie de leurs arts qui répond à ce qu'on nomme en parlant des Européens l'art populaire, que des renseignements fragmentaires et superficiels.

Je comptais donc faire comme lorsqu'on étudie des Masaï ou des Australiens, des Esquimaux ou des Peaux-Rouges : aller dans les villages mêmes, y rester quelque temps et conduire ainsi des enquêtes complètes de proche en proche.

Ah bien ! J'ai dû déchanter ! Je n'avais oublié qu'une chose : c'est que l'Islam oppose aux enquêtes ainsi voulues une barrière continue. Songez donc : il est impossible de faire causer, d'aborder amicalement, d'employer comme domestique précisément la partie de la population qui fait les poteries, qui tisse les étoffes, qui conserve avec un soin jaloux les formules magiques, les pratiques superstitieuses, les vêtements traditionnels : les femmes. Quant aux enfants, on n'en peut obtenir aucun renseignement ; dès leur jeune âge, les garçons sont insupportables d'orgueil mâle et musulman ; les filles sont surveillées de près et tour à tour timides ou effrontées, mais sauvagement muettes sur tout ce qui touche à la vie féminine.

Ecarté le premier soupçon, que mes demandes, mes dessins, mes notes devaient servir à établir et à répartir des impôts nouveaux, je me trouvais désemparé. Essayer de faire une enquête méthodique sur des villages tout entiers, il n'y fallut pas songer. Peut-être y aurais-je réussi en dépensant des sommes exorbitantes, ou plutôt en m'établissant dans chaque village pendant deux ou trois semaines. C'est pourquoi je résolus bientôt de n'étudier que quatre ou cinq séries de faits : maisons, décors muraux, tatouages, décors d'objets usuels, poteries, tissage aux cartons, instruments des orfèvres de village, sculpture sur bois, bref ce qui pouvait se voir en passant, ou en ne restant dans les demeures que quelques minutes. Du costume féminin, je n'ai pu examiner comparativement que les ceintures, qui d'ailleurs changent de tribu en tribu.

Même en restreignant ainsi mes recherches, j'ai été en contact direct avec bien des gens, hommes et femmes, et de bien des

tribus différentes, de Tlemcen à Constantine, ce qui donne une distance équivalente à celle de Nancy à Bayonne, en ligne droite. En France aussi, la variété des maisons, des costumes, des dialectes serait considérable le long de cette ligne. Comme c'est précisément ces variations que j'étais venu étudier, on peut s'attendre à ce que la « couleur locale » ne m'ait pas manqué. Ou plutôt, là où un autre n'en aurait vu que quelques nuances légères, j'ai pu découvrir des teintes bien tranchées, puis des oppositions, des heurts et des combinaisons ou des transitions entre ces teintes fondamentales.

Voici ma raison pour écrire tout ceci. Quand un Français de France met le pied en Algérie, il peut s'attendre à ce que les Français du pays lui répètent à satiété : Vous voulez voir des Indigènes ? mais il n'y en a plus ; ils n'ont plus rien d'intéressant ; il n'y a plus d'intérieurs mauresques ; il n'y a plus de bijoux kabyles, car ils viennent de France, d'Allemagne et d'Autriche ; les poteries kabyles ? mais on les fait à Fort-National et vous en trouverez tant que vous voudrez dans les boutiques d'Alger ; Tlemcen ? mais depuis qu'on a percé la rue Eugène-Etienne, le quartier arabe n'a plus aucun intérêt, et quant au quartier juif, c'est un cloaque ; Bougie ? bah, il y avait des Kabyles derrière les casernes, mais maintenant on n'y voit que des Italiens ; Oran ? le fameux village nègre ? mais c'est habité uniquement d'Espagnols ; Constantine ? ah oui ! les costumes du moyen-âge que portent les Juifs ? mais non ! les Juives se fournissent au Bon Marché et les Juifs à la Belle Jardinière ; le village des Beni Ramassés ? oui, oui, c'est un ramassis de pouilleux qui fainéantent et mendient, mais ne travaillent à rien de rien. Alger ? la Kasbah ?

Ici, un paragraphe spécial. Mon Dieu ! m'en a-t-on dit sur la déchéance de la Kasbah d'Alger ! Une dame, qui était venue en Algérie il y a une vingtaine d'années, avait commencé le feu : Vous savez, inutile d'aller dans la Kasbah ! Ah, autrefois, je ne dis pas, c'était très intéressant, très pittoresque ; mais maintenant, il n'y a plus rien. Voilà le refrain : il n'y a plus rien ! Je l'ai entendu au moins cent cinquante fois. J'ignore encore de quoi l'on a voulu me parler. Est-ce des maisons de prostitution ? Ce n'est pas ça qui manque. Non qu'elles m'intéressent, d'ailleurs. Mais je dois bien constater qu'elles pullulent, attendu qu'il y en a des tas, qu'un amateur local

m'a désignées mais que seuls des Algérois connaissent. Je crois volontiers que dans l'ancienne Kasbah il y avait plus de boutiques-ateliers et, dans ces niches oblongues, une plus grande variété de petits métiers ; je sais aussi que beaucoup de ces petits métiers autrefois florissants ne sont plus représentés aujourd'hui que par deux ou trois artisans. Les basses parties de la Kasbah sont envahies par une population espagnole, laquelle a d'ailleurs importé à son tour de petits métiers de chez elle ; telle la fabrication des espadrilles de corde sur un gros billot de bois lisse muni à peu près en son centre d'un piquet de fer autour duquel l'espadrille tourne à plat à mesure que les torons s'ajoutent l'un à l'autre en spirale allongée.

Je fus d'abord hypnotisé par ces affirmations unanimes, et je restai trois jours à Alger sans aller à la Kasbah. Enfin, par simple acquit de conscience, je me décidai à y grimper. Ah! quelle surprise et quelles joies! Du tisserand et du brodeur sur cuir au fabricant de bracelets et de bagues en corne, que de métiers en pleine activité, que nul n'avait étudiés ni décrits et dont on pouvait saisir la technique dans ses moindres détails sans dire mot, ni même attirer l'attention des ouvriers. Et ces marchands d'objets en vannerie, et ce petit vieux qui dans une sorte d'antre obscur a accumulé toutes sortes d'instruments de musique, et chez ce réparateur de serrures indigènes compliquées, cette collection d'amulettes dont l'une vaut à elle seule trois cents francs, car elle a, paraît-il, sauvé de la mort plus de vingt-sept personnes compté juste! Pendant huit jours, l'an dernier, pendant un mois cette année, j'ai passé toutes mes matinées à errer dans la Kasbah d'Alger et j'y ai trouvé des tas et des tas de choses. De plus, j'ai découvert que ce qu'on prétendait disparu existe encore, mais dissimulé. Il y a des métiers, comme le tissage aux cartons, qui occupent à Alger près de cent cinquante personnes, qui ne louent pas un atelier sur rue, mais travaillent dans des chambres d'habitation. Dès qu'on a le mot de passe, on peut aller dans les maisons et d'un de ces ateliers à l'autre, petites chambres qui donnent sur la cour intérieure. Il y a telle de ces maisons qui semble morte, munie de minuscules fenêtres grillées sur la rue et qui, à l'intérieur, contient dix à quinze chambres-ateliers et dans chacune des gens travaillant à trois ou quatre métiers

distincts. Ceci s'applique surtout à la passementerie : fabrication des franges, des petites houppes, des boutons de diverses formes recouverts d'étoffes, broderies au point d'Alger, dentelles, ouvrages en perles, etc.

Enfin dans les quartiers mi-européens, comme les rues qui avoisinent l'archevêché et le Palais d'Hiver, il y a les épiciers mozabites, qui vendent de tout et chez qui l'on peut se procurer des choses de l'Extrême Sud pour peu qu'on reste à Alger le temps d'attendre l'aller de la commission et l'arrivée de la commande. Dans la rue de la Lyre, vous pouvez faire déballer des tapis du Djebel Amour et des ousadas ou des tellis (sacs pour mettre sur le bât) provenant des quatre coins de l'Algérie.

Sans doute, les costumes indigènes tendent à disparaître ; mais ce n'est que le plus superficiel de la « couleur locale ». Pour le touriste qui a des idées toutes faites sur l'exotisme, et qui s'attend à du Chateaubriand, du Lamartine, du Nerval, du Théophile Gautier, pire encore : à du Victor Hugo, la Kasbah semblera mesquine, sale, nauséabonde et surfaite ; Tlemcen, terne et minuscule ; Constantine quelconque et mal odorante. Pour moi, dans les quartiers indigènes de toutes ces villes, j'ai appris beaucoup de choses et je me suis vite lié avec des artisans de métiers très divers, causant avec eux pendant des heures, de toutes choses.

Au village nègre d'Oran, j'ai découvert des techniques marocaines ; dans le village arabe de Constantine, dit des Beni-Ramassés, j'ai fait une enquête intéressante sur la décoration des flûtes en roseau et j'ai déniché un métis nègre qui scuplte avec adresse des décors délicats sur des cornes de bœuf devant servir de tabatière.

De la couleur locale? Mais j'ai été tout ce temps transporté dans la vie du moyen-âge, avec ses tout petits métiers, dont le gain presque ridicule, quelques sous par jour, fait vivre cinq, dix, douze personnes ; j'ai vécu là avec l'artisan quelconque qui écoule tant bien que mal à une clientèle traditionnelle des produits mal soignés et non finis, et avec l'artisan artiste qui dans la fabrication d'un bouton recouvert de soie fine, ou dans celle d'un ruban à dessins géométriques, dans la ciselure d'une broche triangulaire ou la sculpture d'un porte-qoran,

met tout ce qu'il possède de don artistique et d'originalité orgueilleuse.

La couleur locale n'est pas dans les choses : elle est d'abord en nous, dans notre manière de voir la réalité; puis nous la superposons à la réalité, que nous déformons, et c'est cette vision déformée que nous rapportons de voyage et que nous imposons à notre entourage. Il y a les deux pôles, comme en électricité. L'opinion négative, qui ne voit comme « couleur locale » partout que du noir et du gris, est la plus répandue, et tout aussi fausse que l'autre.

La littérature du dernier siècle nous a imposé tant de visions, et si disparates, des réalités vivantes, que nous sommes esclaves d'une tendance complexe aux désillusions les plus diverses. Orient, Afrique, Algérie, Kasbah, Burnous, Désert : chacun de ces mots, à force d'avoir servi de réceptacle aux images et aux sentiments de plusieurs générations, a acquis des harmoniques de plus en plus nombreuses; faites-les résonner ensemble et vous aurez quelques accords, mais plus encore de dissonances douloureuses. On doit s'attendre à ces blessures, quand on voyage. L'ethnographie, je crois, en atténue la profondeur et la durée, parce qu'elle découvre beaucoup de choses cachées au vulgaire et accroche automatiquement aux impressions et aux sentiments, des raisonnements. Dès que l'homme se réfugie dans l'activité purement logique, il trouve le calme intérieur et peut jouir de ce que le monde extérieur lui apporte d'agréable et de beau ; le déplaisant ou le laid cesse d'être perçu ; ou s'il est perçu, il est situé à sa place convenable, et devient neutre.

A LA CHASSE DES POTS : TOUDJA

Me voici à Bougie. Je n'y suis venu que pour atteindre Toudja, localité dont je sais tout juste qu'elle se trouve en montagne, à vingt-cinq kilomètres de Bougie, et qu'elle est célèbre par ses sources et des ruines romaines. Ce n'est pas cela qui m'intéresse. Mais il y a au British Muséum des poteries kabyles données par Mme Eustace Smith, blanches avec des décors noirs et rouges et qui ressemblent étonnamment à des poteries de Chypre et de l'Asie Mineure datant de quinze cents ou deux mille ans avant J.-C. Comme on ne sait où la dona-

trice a acheté ces poteries, et quoiqu'on ignore le lieu exact de leur fabrication, un archéologue anglais, M. J. Randall Maciver, a proposé d'appeler provisoirement cette catégorie particulière de poteries blanches *the Toudja series of kabyle pottery*. Il place d'ailleurs Toudja quelque part sur les frontières de l'Algérie et de la Tunisie. Je tenais à savoir si vraiment l'on fabrique à Toudja des poteries du type du British Muséum et si l'examen d'un certain nombre de pièces authentiques permettrait d'en dériver la technique de celle des poteries protohistoriques de Chypre et de l'Asie Mineure. J'avais donc un but précis, et même une idée fixe.

Je commençai par demander à des cochers de Bougie le prix d'une excursion à Toudja : cinquante francs, me dit l'un, soixante francs, me dit un autre. C'était vraiment cher. En fin de compte, l'excellent M. Cazaubon, président de la Chambre de Commerce, conservateur du Musée, naturaliste et archéologue savant, me découvrit une voiture pour un prix raisonnable. Je partis de Bougie à sept heures du matin ; la chaleur était déjà accablante. Enfin nous sommes à Toudja. Je m'informe de la maison d'école, car on m'avait dit que l'instituteur, M. Donnain, serait mieux à même que quiconque de me renseigner. Elle était à près de deux kilomètres plus loin et la voiture ne pouvait y arriver. Bon ; me voilà parti. J'arrive rouge et suant à l'école et vois sous un arbre épais, lisant un petit volume du dix-huitième siècle, M. Donnain, frais et reposé. Je pousse la claire-voie, je donne ma carte et je dis :

— Monsieur, je suis venu chercher à Toudja des poteries blanches à dessins noirs et rouges.

Il me regarde très étonné, réfléchit un peu, et répond :

— Voilà plus de trente ans que j'habite à Toudja et jamais je n'y ai vu de poteries comme vous dites. D'ailleurs, il n'y a pas même ici d'ateliers de poteries ni de fabriques de tuiles ou de brique.

— Ah, ah ! Alors, c'est que les Anglais se sont trompés sur toute la ligne.

— Les Anglais ?

Très vite et très obscurément, j'explique à M. Donnain ce que les Anglais viennent faire dans cette histoire de poteries kabyles.

— Très bien, très bien ; et alors, vous voilà rassuré ? Per-

mettez-moi maintenant de vous offrir un peu de vin frais de mes vignes.

Nous buvons du vin frais ; on cause du pays et de sa richesse. Passe la servante kabyle. Par acquit de conscience, je lui demande si elle a là des *taboukalt*, des cruches kabyles. Elle m'apporte une grande jarre en terre rougeâtre, sans aucun revêtement blanc, sans peintures. J'apprends que ces jarres, on les achète à des colporteurs qui viennent de Sidi Aïch, gros bourg situé dans la vallée de la Soummam et dont dépendent les tribus indigènes de la région de Toudja.

Arrivent ensuite deux des fils de M. Donnain ; ils sont colons ; ils ont vu passer ma voiture ; ils viennent aux nouvelles. On cause, on boit ; affirmations répétées : ils ont été élevés à Toudja même, ont galopiné avec les petits Kabyles de l'endroit et n'ont jamais vu de poteries blanches décorées. Ma quiétude approche de l'ataraxie et je savoure l'excellent vin frais des vignes de M. Donnain.

Passe une bande d'écoliers qui, curieux, s'arrêtent contre les clôtures. Allons, me dis-je, un dernier contrôle !

— Voudriez-vous, cher monsieur, demander à ces gosses si l'on fait usage dans leurs maisons de poteries blanches ?

Deux, trois, quatre gamins répondent négativement. J'en distingue un à l'air éveillé :

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Omar.

— Eh bien, Omar, as-tu déjà vu des poteries blanches avec des dessins dessus, des dessins noirs et des dessins rouges ?

— Oui, oui, j'en ai vu ; il y en a partout ; c'est mes cousines qui les font.

On se regarde. Je me lève brusquement. Je crie, en partant, un bref au revoir à M. Donnain stupéfait, et j'entraîne Omar.

— Conduis-moi dans la maison de tes cousines, je te donnerai des sous, beaucoup de sous...

Il passe devant et me voici courant en plein midi à travers champs moissonnés, haies de cactus, petits bois d'oliviers séculaires, vers l'un des hameaux de Toudja situé en contrebas. Un ruisseau : je marche bravement dans l'eau; des fossés : je les saute ; un sentier en lit de torrent : tant pis, je roule avec les cailloux. Après trois quarts d'heure de sauts de chèvre, voici le hameau, voici la maison. Avec toute la bande de

gosses j'entre dans la cour, sans crainte : du premier coup d'œil, nous étions certains qu'il n'y avait personne.

On cherche, on s'informe : la cousine est allée voir l'une de ses sœurs qui habite dans tel hameau, tout là-haut. Bien, allons-y. Cependant, avant de quitter ce hameau, je jette des regards indiscrets dans d'autres cours, et je vois enfin un vase ébréché, plein d'eau sale, et qui sert au chien. Je dis à un gosse d'aller chercher ce pot, il me le rapporte, je lui donne deux sous et le lui confie avec promesse de deux autres sous s'il ne le casse pas en route. Au premier ruisseau rencontré je lave mon pot. C'est bien ça : engobe blanc, décor noir et rouge !

Le dur sentier ralentit notre ardeur. Nous remontons d'abord, en zigzags abrupts, les cent cinquante mètres descendus, puis une centaine en plus. Voilà le deuxième hameau. Oui, les deux sœurs sont là. Omar explique le but de ma visite et brandit mon pot ; les femmes rient ; je m'asseois par terre, et montrant l'un après l'autre les instruments, je dis leur nom berbère : *azemzi*, le caillou à lisser, puis *taboukalt*, *metsred*, *akoufi*, et autres poteries que différencie leur forme et leur grandeur. Nous voilà amis. La potière commence un vase pour me montrer son adresse ; je lui achète pour quelques sous d'échantillons de terre blanche (une sorte de kaolin), de terre rouge (une sorte d'hématite). Mais vainement je demande des pots. Elle n'en a pas à vendre, car elle ne fabrique que sur commande. Ceux qu'elle a là lui servent, lui sont indispensables. Je me lève, je furette et j'avise dans un coin un grand vase à grains ébréché et une cruche sans fond.

— Et ça ?

Ah mais non ! Ça, elle ne le cédera pas ; ça ne vaut rien ; c'est cassé ; tout le monde se moquerait d'elle ; elle serait déshonorée, si on savait, non seulement qu'elle a vendu des pots à un homme, mais à un homme étranger, et encore des pots pas intacts, inutilisables ! Elle s'anime, elle prend les assistants à témoin, et tous les assistants, femmes et enfants (heureusement, pas un seul homme n'était au village) lui donnent raison.

Je tenais toujours les deux poteries. Et je dis tout à coup à Omar :

— Très bien, dis à ta cousine que je lui prends ses pots tout de même, mais sans les acheter ; je les emporte, parce que

j'ai l'ordre du gouverneur, et du sous-préfet, et de l'administrateur, et du garde-champêtre, et du sheïkh du village d'emporter des pots cassés. Dis-lui aussi que je suis un peu maboul, et que je te donnerai à toi un franc pour chaque pot.

Le petit Omar, dix ou onze ans, me regarda d'abord stupéfait. Mais me voyant sourire, il comprit, sourit aussi, et prenant le ton de commandement qui convient à un homme en présence d'une troupe de femmes, il traduisit mes paroles avec force. Le silence s'établit instantanément ; la cousine inclina la tête, sans mot dire, et je donnai deux francs à Omar, qui aussitôt les donna à sa cousine. Je me rassis, et le silence dura.

Puis la cousine dit quelques mots à l'une des assistantes, qui sortit et revint bientôt avec un pot usagé qu'elle me remit. Ce pot-là, puisque je pourrais l'utiliser, devait être sans défaut : jouant mon rôle, je le fis sonner, j'y fis verser de l'eau, je cherchai les fissures possibles, et après dix minutes de réflexions et d'investigations, je remis un franc à la propriétaire. Les autres femmes refusèrent de m'en chercher encore.

Je dis alors à Omar :

— Retournons dans le premier village avec ton autre cousine ; car il n'est pas juste que, si j'ai donné des francs à cette cousine-ci, l'autre n'ait rien du tout. Et sûrement, elle trouvera chez elle, ou dans son village, d'autres poteries blanches.

Le petit Omar, les cousines et l'assistance louèrent la justesse du raisonnement et nous partîmes en bande de près de quarante personnes. En tête marchaient Omar et les deux cousines ; derrière, j'avais échelonné quatre porteurs de pots, et j'arrivais ensuite, surveillant mes trésors et retenant l'avalanche qui me suivait. Vrai ! courir des sentiers kabyles à deux heures d'une après-midi d'août, ce ne serait encore rien, peut-être, si l'on ne frissonnait à chaque instant de voir fracasser des objets qui coûtent tant de peines !

Dans l'autre village, j'obtins encore trois poteries ; j'appris d'autres détails de fabrication ; et des femmes surgirent, qui voulurent me vendre des bijoux, des couvertures, des ceintures. Je finis, assourdi par les criailleries, par acheter une énorme ceinture de femme, un *agous* en laine avec des *tisfifine* (pendeloques) ornés de fils métalliques qui délimitent des losanges de laine diversement teinte.

Vers cinq heures et demie notre procession reprit le che-

min des hauteurs, toujours avec Omar en tête, suivi de mes sept porteurs. Nous fîmes dans le jardin de l'école une entrée triomphale. M. Donnain était de nouveau là, à lire son petit volume du dix-huitième siècle. Je bus encore d'excellent vin frais, presque jusqu'à la tombée du jour. Alors arriva un gosse envoyé par mon cocher, qui s'étonnait de ma disparition. Il y avait encore à rejoindre la voiture, puis vingt-cinq kilomètres jusqu'à Bougie. M. Donnain me prêta une caisse, où je mis délicatement ma récolte.

Quant à la ceinture, je lui dois sans doute d'avoir évité une bonne pleurésie. J'étais en nage en grimpant en voiture et quand nous fûmes dans la vallée, il s'éleva un vent froid désagréable ; je n'eus qu'une ressource, ôter d'abord ma veste et m'entortiller l'*agous* autour de la poitrine. J'arrivai dans cette tenue à Bougie vers dix heures. Le propriétaire de l'Hôtel de France eut pitié de moi : il me fit servir à dîner tout de même. Je n'avais, de toute ma journée, rien mangé, ni bu autre chose que deux bouteilles du vin des vignes de M. Donnain. Mais j'avais des poteries de Toudja, d'authentiques, blanches à dessins noirs et rouges.

A LA CHASSE DES POTS : MERKALLA

Il y a au Musée d'Alger une série de poteries à décor curieux, formé de nombreuses lignes parallèles et de grandes dents de loup, qui détonne dans le reste du décor kabyle et ne se rattache à aucun autre, soit de la Kabylie, soit de l'Afrique du Nord tout entière. Ces poteries sont étiquetées comme venant de El Adjiba, petit village situé sur le versant sud de la haute chaîne qui termine la Grande Kabylie. Je réussis à convaincre un ami de m'accompagner à El Adjiba. Il est du pays. Il étudia longuement sa carte et me démontra par une série de raisonnements fondés sur les teintes de cette carte qu'il n'y a rien de si difficile que d'aller à El Adjiba, car le village se trouve en pleine montagne. A la gare nous ne trouverions pas de mulets ; et dans le village même, si on ne lui en avait pas donné l'ordre au préalable, le sheïkh ne nous donnerait ni à coucher, ni à manger. Donc, bien que El Adjiba semblât tout proche, il fallait nous préparer à une véritable expédition. Je n'avais aucune raison de taxer mon ami d'exagération, car

sa fonction est d'inspecter quelque chose dans toute l'Algérie; il a été dans les coins les plus reculés des montagnes, il a été à Touggourt, à Ouargla; c'est l'un de ceux qui connaissent le mieux ce pays et ses habitants dans le détail. Mes échecs de l'an dernier m'avaient disposé à quelque prudence. Sachez de suite qu'il avait plus raison encore que je ne l'eusse pu croire, puisque nous n'avons pas réussi, malgré nos précautions, à arriver à El Adjiba.

Après bien des discussions, nous décidâmes de commencer l'entreprise en descendant du train dans une localité éloignée d'El Adjiba, mais au moins assez importante pour que nous puissions y trouver des vivres à emporter et des bêtes de somme : à Bouira. C'est, vous disent les Guides, une ville d'environ 8.000 habitants, tête de ligne des diligences sur Aumale et dont le marché du samedi est fréquenté par un grand nombre d'indigènes des pays circonvoisins.

Il est bon de tenir compte des jours de marché quand on part ainsi à l'aventure. Nous voilà un samedi matin de juin débarqués à Bouira. Une voiture poussiéreuse nous amène de la gare à l'hôtel et aussitôt nous demandons au patron :

— Peut-on avoir des mulets pour El Adjiba ?

— Pour El Adjiba ! Ah, par exemple, elle est bonne ! Et par où voulez-vous y aller ?

— Eh bien, par Merkalla si on peut.

— Alors, tâchez donc d'arriver d'abord à Merkalla, et quand vous y serez, tâchez d'obtenir des mulets pour aller à un autre village; là, trouvez encore d'autres mulets ; et en trois jours vous serez à El Adjiba.

— Bon : peut-on avoir des mulets pour Merkalla ?

— Il y a des chances que non. Ah, si vous étiez arrivés ici deux ou trois heures plus tôt, on vous aurait bien trouvé des gens de là-haut ; mais maintenant, ils sont repartis.

Mon ami me regarde et me dit :

— Vous voyez, ça commence. Nous ne pouvons pourtant pas rester ici huit jours !

J'oubliais de dire que le temps nous était mesuré strictement.

Il était environ onze heures. Le plus simple était de s'installer dans un café et de combiner des plans. Cela ne nous servit à rien du tout. Nous nous enquîmes aussi de la situation

de Merkalla et on nous montra une petite tache grise collée contre l'énorme pic du Kheïzer : environ dix kilomètres de plaine, puis quatorze cents mètres de montée, et cela en plein mois de juin, avec une quarantaine de degrés sur la tête. Si on était dans les Alpes, ce serait une promenade. Mais dans ce pays-ci, il faut marcher le moins possible ; seuls les Kabyles sont assez aguerris à cette fournaise pierreuse. Pas de mulets : pas de Merkalla, ni d'El Adjiba !

Tout à coup, un Kabyle passe, assis sur un excellent mulet.

— Veux-tu nous mener à Merkalla ?

— A Merkalla, non ; mais en bas de la montagne, jusqu'aux Moulins, oui. Là, vous vous arrangerez.

On discute, on s'informe. Va pour jusqu'aux Moulins. Seulement, il nous faut un deuxième mulet. Le Kabyle part au trot à sa recherche et de loin nous appelle. Arrivés près de lui, il nous montre sur une route, près d'un pont, à un bon kilomètre de là, un indigène sur son mulet, tourné vers nous immobile. Nous voilà partis à rejoindre cet homme. Il faisait chaud ! Enfin on y est. Du haut de sa bête, un magnifique mulet gris, le Kabyle laisse mon ami s'expliquer.

Nous conduire à Merkalla, ah ! mais non ! Avons-nous une réquisition de l'administrateur ? Non ! Alors il s'en va. Nous lui offrons cinq francs, six, huit, dix, douze. Ah watt ! il tourne sa bête et part au grand trot. Ce que voyant, notre premier Kabyle nous dit : Moi aussi, je m'en vais. Et, tout bêtes, nous regardons s'éloigner ces abrutis !

— Je vous l'avais bien dit, que vous ne trouveriez pas de mulets, nous console l'hôtelier. Ce que ces Messieurs auraient pour le moment de mieux à faire, ce serait de déjeuner !

Parbleu, nous le savions aussi bien que lui ! Une heure plus tard, nous revoilà installés au café d'en face. Arrive un monsieur à grand chapeau de feutre, qui demande si c'est nous qui voulons aller à Merkalla. Parfaitement. Il nous passe sa carte, nous les nôtres ; on cause.

— Voilà : pour aller à Merkalla, il n'y a pas d'autre moyen que de louer une voiture jusqu'aux Moulins et de demander en passant à M. van Vollenhoven, qui est très influent par là, de vous faire procurer des mulets.

A ce nom, un espoir me vient, qu'augmenta une réflexion du monsieur.

— D'après votre nom, je pense que vous êtes du même pays....

Nos mesures furent vite prises. Pendant que j'allais dans le quartier arabe m'informer si l'on faisait des poteries dans le pays et dans quelles tribus, mon ami achetait des provisions à l'hôtel et bientôt nous filions vers la propriété de M. van Vollenhoven, juchés sur une sorte de corricolo à deux grandes roues qui nous secoua abominalement. Un chemin de traverse empierré d'énormes galets et où nous faillîmes verser dix fois : nous y sommes. Des chiens kabyles se précipitent, une jeune dame paraît ; nous donnons nos cartes. M. van Vollenhoven est aux Moulins ; Madame nous propose de l'attendre. Nous entrons dans une immense salle : pendues aux murs, des poteries kabyles, exactement du type de celles qui sont étiquetées « El Adjiba » au musée d'Alger !

Immédiatement je demande à la maîtresse de maison d'où elle a ces poteries.

— C'est moi qui les ai faites, me dit-elle en souriant.

Mon ami et moi, nous nous regardons stupéfaits. Ah bien, ce serait du joli ! et mes théories ethnographiques à vau l'eau ! Cependant Mme van Vollenhoven est allée chercher d'autres plats, et des coupes, et des vases, et des cruches de sa fabrication. J'avais avec moi mes *Etudes d'ethnographie algérienne ;* je les montre et j'affirme qu'il est impossible que Mme van Vollenhoven ait inventé ces décors.

— Certes non, Monsieur. J'ai simplement imité les poteries indigènes de Merkalla.

Et j'apprends qu'à Merkalla toutes les femmes font de la poterie peinte, uniquement destinée à l'usage domestique de leur propre maison et qu'elles ne vendent pas au marché de Bouira. Tout s'explique, et notre chance veut que nous trouvions sur notre route non seulement des ateliers inconnus jusqu'ici, mais de plus une jeune informatrice admirablement au courant des moindres détails techniques. J'ai ennuyé Mme van Vollenhoven pendant près d'une heure à lui poser toutes sortes de questions sur les procédés de polissage, et de cuisson, et d'engobage, et de décoration qu'emploient les femmes du pays. Utilisant les décors traditionnels, sans y ajouter, ni leur retrancher, Mme van Vollenhoven s'est contentée, en épurant mieux la terre et en réglant la cuisson, de partager très régu-

lièrement les champs à décorer et de mieux faire les lignes parallèles et les dents de loup. Ces améliorations ont été si appréciées des femmes de Merkalla, avec qui la propriété est en rapports constants, qu'elles ont pris l'habitude d'y descendre avec leurs poteries sèches, mais non encore peintes, et de prier Mme van Vollenhoven de leur dessiner les traits fondamentaux qui délimiteront sur le plat ou la panse de la cruche des triangles, des rectangles ou des pentagones. Ce n'est pas une petite affaire, car il y a dans chaque maison de Merkalla toute une série de grands plats à couscouss depuis quarante jusqu'à quatre-vingt-dix centimètres de diamètre ; j'en ai même mesuré un de un mètre vingt !

Comme le maître de la maison ne revenait pas, Mme van Vollenhoven, après m'avoir fait cadeau de trois de ses plats, donna l'ordre à son gérant de nous mettre en rapport avec le sheïkh du village et de demander à celui-ci deux mulets pour nous conduire à Merkalla. Nous passâmes à travers champs, trouvâmes le sheïkh et, après bien des pourparlers, obtînmes enfin un mulet, un seul ! Encore était-ce une chance inespérée. Les paquets ficelés, nous l'utilisâmes tour à tour.

La montée est dure par moments, mais variée et jolie. On passe dans des gorges abruptes, on serpente sur de petits plateaux, et très haut pointe dans le ciel pur la dent dénudée, comme métallique, du Kheizer (ou Haiser, 2123 mètres). Merkalla s'étage sur trois ou quatre rangs de maisons presque à la limite des éboulis, contre une immense pente à quarante-cinq degrés. On voit de loin ses toits rectangulaires, à demi cachés par des arbres énormes ; car il y a là des sources abondantes et qui jamais ne tarissent. Tout en montant, nous distinguions les deux agglomérations de Merkalla d'en-haut et de Merkalla d'en-bas, puis, vers la droite, les sentiers de chèvres, qui, suivant à peu près la limite des champs et des bois, nous conduiraient le lendemain le long du Kheizer jusqu'à El Adjiba. Notre guide nous dit que des poteries comme celles de Merkalla se faisaient tout le long de cette pente, presque jusqu'à Maillot, donc sur plus de quarante kilomètres de long et dans au moins une quinzaine de villages kabyles. Jugez si j'étais heureux, et si je me promettais des résultats merveilleux !

Nous voici arrivés. Le sentier débouche droit sur la *djemaa*

ou place publique, simple terrasse de terre qu'ombrage un arbre immense. Le sheïkh s'avance, déjà au courant. Nous nous asseyons par terre, attendant qu'on ramène le mulet qu'on est allé décharger dans la cour du sheïkh. Nous expliquons le but de notre arrivée : chercher des poteries et aller le lendemain à El Adjiba. Celui-là aussi s'étonne que nous n'ayons pas de mot de l'administrateur, ni de cavalier indigène pour réquisitionner des mulets, ni de domestique pour prendre soin de nos bagages. Mais mon ami est décoré et fonctionnaire ; il parle arabe et kabyle ; il prouve par quelques réflexions justes qu'il en a vu bien d'autres et qu'il connaît la ficelle. La nuit est venue. On nous conduit à la maison du sheïkh. Nous avons oublié des bougies. J'en suis fort heureux, car ainsi fait son apparition une lampe à huile en poterie, à grand pied contourné, ornée de décors typiques et dont je me jure d'avoir la pareille le lendemain.

Nous dînons, tout en demandant des renseignements sur la route à suivre. Il paraît que, même pour des Kabyles, le parcours de Merkalla à El Adjiba est très fatigant. Mon ami étudie les moindres courbes de sa carte et m'énumère cinquante raisons pour m'amener à interrompre le voyage. Je laisse dire. Franchement, avoir à portée de la main tant de matériaux d'étude, avoir surmonté tant de difficultés imprévues, et renoncer presque dès le début ! Mauvaise nuit. D'abord les centaines de puces ; et puis, je couche à terre, sur une couverture ; c'est un peu dur, quand on est maigre. Vers trois heures, il fait si froid que j'ai la tremblote. Je me lève, je sors, je m'assieds sur le deuxième barreau d'une échelle debout et je me rendors jusqu'à cinq, dans cette posture incommode.

Allons, au travail. J'appelle le sheïkh et lui dis qu'il me faut absolument des poteries. Il me mène dans une première cour ; les jeunes femmes se sauvent ; une vieille m'apporte un petit plat. J'en obtiens des renseignements sur la technique et je lui offre cinq sous pour son plat ; elle répond : un franc ; je hausse les épaules ; nous allons dans une deuxième cour. Là j'interroge de nouveau sur la technique ; il n'y a pas une seule poterie à vendre. Deux, trois cours : des renseignements autant que j'en veux, mais pas moyen d'acheter des poteries. Je me mets en colère, je commence à crier :

— Je suis venu pour emporter des poteries ; je veux des

poteries ; c'est le gouverneur qui m'envoie,et l'administrateur et toute la France ; si je ne rapporte pas de poteries, je dirai que c'est ta faute !

Et je continue sur ce ton quelques minutes. Le sheïkh,muet et ennuyé, que je suis comme un petit chien, me fait faire le tour de son village et me confie à son frère. Au bout de dix minutes il revient me chercher et m'emmène chez lui. J'apprends ainsi que la maison où nous avons couché est celle de son frère aîné.Chez lui,je trouve sa femme, jeune encore, déjà ridée, mais qui a dû être très belle. L'intérieur des maisons de Merkalla est à deux étages ; c'est sur celui du haut, à plancher de branches et de terre battue, que sèchent les poteries que chaque maîtresse de maison confectionne au fur et à mesure des besoins. La femme du sheïkh me descend une cinquantaine de pièces ; je choisis les plus belles ou les plus intéressantes ; je me fais expliquer, pour la septième ou huitième fois, comme si je l'ignorais totalement, la technique de fabrication et de décoration. Puis je demande le prix. Longue discussion entre le sheïkh et sa femme. Si elle me cède des poteries, il lui faudra en faire d'autres, car celles qu'elle a là, ce n'est pas une réserve, mais bien le strict nécessaire.

L'argument est absolument juste. J'ai déjà constaté le fait partout où j'ai passé, l'an dernier et cette année : c'est comme si un Chinois, ayant visité la cuisine d'une ferme dans nos campagnes, voulait acheter à la maîtresse les deux tiers de sa batterie de cuisine, avec cette différence que nos paysannes peuvent remonter bien vite leur batterie chez le quincaillier de la bourgade ou de la ville voisine, au lieu qu'en Kabylie, fabriquer, peindre et cuire des poteries, c'est pour une maîtresse de maison l'affaire de quelques semaines et cela ne peut être fait que pendant une période de beau temps ; car on sèche et on cuit à l'air libre.

Alors peu à peu je diminuai mon tas, pour ne plus conserver qu'une dizaine de pièces ; j'offris successivement deux, trois, quatre, cinq francs. La femme refusait toujours. Le mari ne disait plus rien. Les poteries sont l'œuvre des femmes, et celles-ci ont le droit d'en disposer à leur idée. Je me mis de nouveau en colère, je pressai de force le douro dans la main de la femme, j'appelai un gamin et, aidé du sheïkh, je trans-

portai dans l'autre cour mes acquisitions, suivi par les regards furieux de la Kabyle.

Ma chance, paraît-il, était grande, parce que la femme du sheïkh était considérée comme celle d'entre les femmes du village qui forme, peint et cuit le mieux les poteries. Mais je n'étais pas satisfait encore : il me fallait des variantes individuelles. A force d'aller de maison en maison, j'obtins encore une tasse, une écuelle et enfin, non sans peine ni sans cris, une lampe à pied.

Mon ami voyait avec horreur croître ce tas de choses fragiles :

— Ce n'est pas deux mulets qu'il nous faut maintenant, c'est trois ; et si dans chaque village, sous prétexte d'étudier les variations locales, vous en ramassez autant, nous finirons par faire une caravane !

Il avait raison. Mais ne l'avais-je pas averti de ma manie, et ne savait-il pas à quelles tribulations et à quelles dépenses je m'étais soumis l'an dernier pour rapporter aussi des poteries des lieux mêmes de leur fabrication ? Le sheïkh regardait ma provision ; il recommença à nous expliquer qu'aller à El Adjiba était une entreprise très difficile et que mes poteries casseraient en route. Il était huit heures du matin ; nous aurions de la chance si nous arrivions à certaine maison forestière à la nuit ; de là, il nous faudrait partir le lendemain vers cinq heures, pour arriver à El Adjiba avant la grosse chaleur ; ses mulets seraient donc absents trois jours, ce qui était trop, étant donné que les travaux des champs pressaient ; quant à l'argent que nous lui donnerions, il lui serait utile sans doute, mais ne remédierait pas au retard agricole.

Mon ami à son tour reprit un à un ses arguments de la veille en ajoutant : Supposez que le garde forestier soit en tournée ; nous serons obligés de passer la nuit dehors, en plein bois, et de supporter, après l'horrible chaleur du jour, le froid non moins horrible de la nuit, car vers trois à quatre heures du matin, à cette altitude-là, il gèlera.

Que pouvais-je faire ? En somme, j'avais des données précises sur la technique céramique à Merkalla, je rapportais de bonnes séries inédites qui me permettraient d'étudier ces décors à loisir. D'autres pourraient ensuite, si le cœur leur en disait et si le sort s'opposait à ce que je revinsse dans ce pays,

déterminer les variations locales aussi bien que moi, puisque je fournirais la base de comparaison. Si j'avais été seul, j'aurais continué coûte que coûte; au besoin j'aurais cassé moi-même mes poteries avec un morceau de bois et j'aurais numéroté mes tessons pour pouvoir les recoller ensuite régulièrement ; coucher dehors, vivre de simples croûtes de pain, eh, ce sont là des conjonctures qui sont prévues avant le départ et qu'on accepte avec philosophie quand elles se présentent.

Mais la mauvaise volonté du sheïkh était trop évidente, le désir de mon ami de regagner au plus vite Alger trop naturel pour que je pusse résister. Je cédai. On découvrit alors qu'en partant aussitôt nous aurions le temps d'arriver à Bouira pour le train d'Alger. Ah, ça ne traîna pas! Le sheïkh, son frère, leurs amis et connaissances m'emballèrent les poteries dans des couffes et des tellis, cependant que je visitais les chambres voisines. Dans l'une d'elles, je découvris des cruches d'un modèle que je n'avais pas, fermées du haut et très bien décorées. J'en choisis quatre et demandai au frère du sheïkh d'appeler la propriétaire :

— C'est ma femme.

Je crus l'affaire arrangée. Mais la femme ne voulut rien me céder; elle repoussa les cinq francs que je lui offrais, elle me reprit les cruches des mains avec colère et les remit en place. Ni l'intervention du mari, ni celle d'autres femmes ne purent rompre son obstination. De toutes les pièces que j'ai vues à Merkalla, ce sont celles que je regrette le plus : le décor était plus maladroit, mais certainement plus conforme aux traditions primitives de cette tribu.

Le retour sous un soleil de plomb par une piste directe sur Bouira se passa bien ; j'arrivai avec mes trente kilos de poteries à Alger en n'en ayant qu'une de cassée, un petit plat.

DISCOURS SUR LES PUCES

Ce qui rend l'Indigène si nerveux, ce n'est pas l'Islam, c'est la puce.

Ceci n'est ni une boutade, ni une plaisanterie, ni un paradoxe. C'est une formule concluant un raisonnement fondé sur des faits contrôlables. C'est une vérité. Peut-être ne suis-je pas le premier à l'avoir découverte. Mais je l'ai découverte

tout seul, avec, s'entend, l'aide des intéressées, je veux dire des puces en personne.

Comment j'y parvins, cela vaut la peine d'être exposé. On se souvient qu'il y a trois ans certains quartiers de Paris furent envahis par une véritable nuée de petites puces noires. Nous habitions alors au rez-de-chaussée d'une belle maison neuve de la rue Froidevaux. Ma belle-mère accusa le chien, moi j'accusai le chat, ma femme accusa mes objets ethnographiques, la concierge accusa le calorifère de la bâtisse, mes enfants accusèrent le square, la plupart des gens accusèrent les terres en sous-sol qui, malgré la profondeur des caves et excavations, avaient dû conserver de vivants souvenirs des populations préhistoriques de chiffonniers, ornement disparu de cet ancien quartier excentrique. Il y eut aussi des gens pour accuser la Commune, car à ce moment de grandes tranchées dans la rue Schoelcher mirent à jour des squelettes de prolétaires anonymes. Quant au propriétaire, il nia qu'il y eût des puces dans sa maison, bien qu'il rougît au même moment, à cause des efforts qu'il faisait pour ne pas se gratter. Plusieurs semaines, nous échangeâmes tous à ce sujet des propos aigres-doux, sans oser trop en parler aux amis et connaissances. Mais peu à peu la vérité se fit jour : toute la maison, du rez-de-chaussée au sixième : tout le quartier, tant maisons neuves que vieilles masures, étaient infectés. Et ce fut un grand soulagement pour nos amours-propres lorsque les journaux nous apprirent qu'une dizaine de quartiers étaient envahis de puces tout autant que le nôtre.

Jusqu'ici cela manque d'intérêt : la puce n'apparaît pas encore en qualité de facteur psychologique, ce qu'elle est en réalité. Quand un appartement est plein de puces, on ne peut plus s'occuper à quoi que ce soit, même à corriger des épreuves, avec une conscience calme et un corps satisfait. On a beau être doué d'un tempérament héroïque, ce supplice prolongé, qui ne cesse ni jour ni nuit, vient à bout des plus grands courages. On s'énerve; on finit par avoir les nerfs à vif. En ce temps, ma fille cadette avait deux ans ; blonde, c'est par dizaines que chaque matin nous trouvions des puces dans son petit lit ; ma grande avait six ans et passait ses nuits à geindre en se tournant de côté et d'autre. Les adultes ne dormaient presque plus. Le sommeil me prenait souvent en plein jour,

et plusieurs fois par jour, pour dix minutes, un quart d'heure. Notre épiderme était jaspé de cloques et de cicatrices. La vie devenait intolérable. Pour les moindres causes il y avait des grincements de dents, des scènes, des fessées, des lamentations. Cela dura quatre mois, au bout desquels seulement je réussis à comprendre les causes de nos variations de caractère : c'étaient les puces.

J'avais épuisé toutes les hypothèses possibles et les avais abandonnées, mais les puces restaient. Quand parurent les articles de journaux, la lumière fut. Nous étions la proie d'une plaie d'Egypte. Je ne travaillais plus, ma femme, mes enfants dépérissaient, surtout la petite. Il fallait prendre un parti, car ni les feuilles de noyer, ni l'encaustique, ni le lavage du parquet au sublimé, ni les vaporisations de grésyl n'avaient eu raison du fléau. Mais j'hésitais à déménager.

Ce qui advint à des amis me décida : mariés depuis quelques années, logés non loin du Lion de Belfort, ils étaient eux aussi mangés de puces ; leur petite fille, âgée de quelques mois, dépérissait comme les nôtres par manque de sommeil ; le père et la mère se disputaient. L'enfant fut envoyée chez ses grands-parents, dans le midi, où il n'y avait pas de puces ; huit jours après elle avait repris. Mais le père et la mère ne pouvaient quitter Paris et restèrent en proie aux bêtes. L'histoire finit par un divorce.

J'avais assisté à cette désorganisation familiale : c'était évidemment la faute des puces. Sur quoi, en trois jours, nous avions déménagé à Bourg-la-Reine. Les quelques puces apportées dans les vêtements et les meubles ne multiplièrent pas dans notre nouvelle demeure.

Eh bien, en Algérie, la puce est endémique. Dès que vous allez sous la tente, dans le gourbi ou dans la maison berbère, vous êtes mangé de puces. Elles y sont maîtresses. Aucun Algérien ne me démentira. Voilà un premier fait. Le deuxième, c'est que l'abondance des puces varie avec les régions. M. Joly, professeur d'arabe à Constantine, géologue réputé, et qui a parcouru bien des coins de l'Algérie, du Sud et de l'Extrême Sud, m'a dit que, s'il a rencontré des puces partout, nulle part cependant il n'en a vu en telles quantités que dans le Matmata du Sud tunisien.

Dans les maisons arabes et juives de Tlemcen, et même dans

les boutiques, il y a aussi des bataillons de puces bien organisés. Si vous vous asseyez dans un café maure, si vous marchandez à un dellal un tapis ou une couverture, si vous cherchez parmi les objets curieux qui s'amassent dans certains coins des marchés, bref partout où il y a des Indigènes : il y a des puces, pas des puces de chien jaunes, peu vives et bien visibles, mais de petites puces noires, plus petites que celles de nos chats, et qui sautent à des distances inimaginables. Allez donc leur faire la chasse !

En pays arabes, se gratter n'est pas un geste qui discrédite ; on prend un paquet du burnous et délicatement on frotte. Jamais je n'ai vu d'Indigène perdre du temps à chercher sur soi des puces, jamais je n'ai vu faire ce geste qui suggéra à tant d'auteurs du XVIIIe siècle de petites poésies libertines. Entre parenthèses, cela prouverait qu'en ce siècle intellectualiste et nerveux, la puce joua un grand rôle dans la vie sociale : elle fut sans doute l'une des causes de la Révolution.

Elle en joue certes un très grand en Algérie. Du moins, je veux le démontrer. On a beau dire que la sensibilité des Indigènes est moindre que celle des Européens, ils sont cependant fort sensibles aux piqûres de puces. J'ai des preuves. Ainsi j'ai passé une nuit dans un village au-dessus de Bouira, en Grande Kabylie, appelé Merkalla, couché à terre sur une immense couverture, ayant pour oreiller un de ces sacs à deux poches qu'on met sur les bâts du mulet, et roulé dans mon manteau. Notre hôte n'avait pas éteint sa lampe à huile depuis cinq minutes, que le supplice commençait. Il dura toute la nuit, et si je dormis tout de même quelques quarts d'heure de temps en temps, c'est que la veille le voyage d'Alger à Merkalla m'avait vraiment fatigué. Pendant mes longues insomnies j'eus tout le loisir d'entendre les trois Kabyles couchés de ci de là dans la pièce se tourner, se retourner, se réveiller, se gratter, puis se rendormir, pour geindre incessamment tout en dormant, et se réveiller de nouveau. A trois heures du matin ils étaient debout, et moi aussi. Mes Kabyles n'avaient pas plus que moi dormi leur saoul. Je m'informai. D'un bout à l'autre de la Kabylie, jamais les indigènes ne dorment de notre bon sommeil calme et réparateur. Je m'informai encore : jamais les Arabes de gourbi ou de tente ne dorment tranquilles, même pas en hiver. Ces puces-là résistent aux froids des Hauts Pla-

teaux et du Désert ; elles sont microscopiques ; elles pullulent ; elles s'attaquent à tous les âges et à tous les sexes.

Alors? Eh bien est-ce évident, maintenant? Les gens qui ne dorment jamais bien, les gens qui n'ont dans toute leur vie que des acomptes de sommeil, ces gens-là sont dans un état de demi-veille et ont un système nerveux exacerbé. De même qu'au temps de l'Invasion nous avions des crises de colère subites pour une sottise d'enfant, une soupe brûlée, un retard quelconque et autres bêtises dont on ne tient compte qu'à peine dans la vie normale, de même cet état de demi-sommeil où vivent les Indigènes par la volonté des puces les prédispose à des accès subits de nervosité, dépassant de beaucoup la réaction physiologique et mentale qui serait normale.

Ceci aussi est un fait bien connu et facile à contrôler : l'extraordinaire disproportion des réflexes chez les Indigènes. Voilà deux hommes qui discutent à propos de quatre sous ; tout à coup l'un d'eux est pris d'une rage folle, frappe de sa matraque son camarade, souvent son ami, qui sort un couteau et tue. On voit fréquemment de telles scènes pour peu qu'on rôde ailleurs que dans les rues européennes des grandes villes d'Algérie. Il a été publié beaucoup d'observations sur cette rapidité des réflexes et sur ces coups de folie subite chez les Indigènes.

Mais leur cause ? On peut immédiatement éliminer *l'alcoolisme*. Il est inconnu, sauf dans les ports, et encore là seulement dans certaines catégories d'ouvriers indigènes : chauffeurs, dockers, charbonniers. Partout ailleurs, les quantités d'alcool bues par les musulmans sous le nom de limonade, de *gazouse* (c'est le nom qu'on donne au champagne pour le rendre orthodoxe et licite), d'anisette et d'absinthe sont tellement infimes qu'il n'y a pas lieu d'en parler comme d'un facteur général et constant.

Cette nervosité à explosions brusques dépend donc d'un autre facteur, qui doit être général. Les uns m'ont dit : cela tient à la *race*. Mais je serais bien heureux de savoir par quoi ces races, puisque races il y a, se distinguent de celles de notre Europe centrale. Les Arabes et Arabisés, les Berbères et Berbérisés sont aussi blancs de peau que nous ; il y en a de bruns, et ces bruns sont moins sombres que des Portugais, ou même que certains Provençaux ; il y en a de blonds, qui

sont aussi blonds que des gens la Creuse, que des Piémontais des hautes vallées, que certains Belges ou Hollandais, que parfois même des Scandinaves. Historiquement, on peut constater que les populations du pourtour de la Méditerranée sont partout identiques, appartenant à deux ou trois types caractérisés, qui se sont mélangés au cours des siècles. Pour l'ethnologie, ou la science du classement des races, les termes d'Europe et d'Afrique n'ont aucun sens réel.

Oui, je sais : il y a encore les Mozabites à la brachycéphalie étonnante et que je rattacherais aux Abyssins ; il y a aussi les Nègres et métis de Nègres. Mais ces gens-là sont localisés ; ils constituent de petites minorités englobées dans les grandes masses d'Arabes sémitiques et de Berbères hamitiques. En Kabylie, où la nervosité prétendue raciale est frappante, il n'y a pas d'influence anthropologique nègre.

En ce cas, comme dans tant d'autres, l'explication par la race sert à masquer l'ignorance et permet de déplacer le problème de manière à charger de sa solution les épaules du voisin. Une race est un ensemble complexe de caractères qui ont chacun une raison d'être discernable. La couleur, la taille, la longueur relative des os longs et des os courts, l'indice céphalique, etc., sont des caractères qui sont en fonction d'autres caractères dont l'analyse importe beaucoup. Le mot race contient bien plus dans le langage scientifique qu'on ne le croit dans le public ; et c'est dans ce sens scientifique que je l'entends. Si je le prenais dans son sens vulgaire, nous n'aurions aux mains qu'une bulle de savon.

D'autres m'ont dit : c'est le *climat*. Ici encore, distinguons. S'il y avait un seul et unique climat en Algérie, cela irait tout seul, sous cette condition qu'on pourrait dire par quoi ce climat influe d'une manière et non d'une autre sur le tempérament des collectivités et des individus. On pourrait supposer que, dans ce climat, il y a un élément magnétique ou électrique qui détermine des courts-circuits nerveux ; ou qui a peu à peu déterminé, au cours des siècles, les courants nerveux à se diriger autrement que chez nous ; ou qui a modifié la contexture physico-chimique des cellules nerveuses des Indigènes. Par là nous approcherions d'une solution vraiment scientifique. Et comme il peut y avoir une part de vérité dans cette hypothèse, je recommande à des médecins d'hôpitaux algériens d'entre-

prendre une étude comparée du système nerveux des Arabes et des Berbères et pendant qu'on y sera de faire des recherches sur les réactifs du sang chez les divers groupes typiques.

Mais tant que nous n'avons pas de renseignements sur la constitution des cellules nerveuses des Indigènes, force nous est de remarquer d'abord que le climat varie considérablement en Algérie, et que par suite il ne saurait être à lui seul une cause générale et constante de nervosité spéciale. Sur les Hauts Plateaux, en Kabylie, à Constantine, il fait aussi froid en hiver qu'en Auvergne ou en Savoie. Si l'on pense plutôt aux chaleurs : le sirocco, dont l'influence sur le système nerveux est indéniable, au point qu'il agit fortement sur la statistique criminelle, n'est pas un phénomène constant. On parle, d'autre part, de l'influence calmante du désert. De toutes les localités que j'ai visitées jusqu'ici, celle qui m'a paru la plus énervante de toutes, c'est Alger, avec sa température de bain maure.

Il y a en Algérie une chaleur, ou une humidité, ou une sécheresse qui énervent, soit qu'elles aplatissent, soit qu'elles surexcitent les énergies animales et mentales. Elles influent d'une manière très visible sur les Européens, mais pas sur tous : sur ceux seulement qui sont maladifs, ou qui sont en train de s'acclimater, ou qui sont à demi alcooliques. Elles n'ont d'action ni sur les Espagnols qui ne boivent jamais, en règle générale aussi peu que les Arabes, et qui au surplus arrivent à moitié acclimatés, ni sur les Européens centraux venus jeunes dans le pays, ni sur les deuxième et troisième générations d'Euroalgériens.

D'autres enfin m'ont dit : c'est la *sexualité* excessive des Indigènes. Or, cette sexualité excessive n'est qu'une manifestation d'un tempérament plus nerveux ; c'est une conséquence, qui frappe tous les observateurs, même superficiels ; mais de ce que cette conséquence est si visible, il ne s'ensuit pas qu'elle soit une cause essentielle et spécifique. Elle dépend précisément du facteur fondamental que je m'efforce de discerner.

Quant à l'*Islam*, qu'on rend volontiers responsable de tout, qu'on charge de tous les crimes, il reste cette fois hors de cause. On prétend que ces prières, que ces appels de mouezzin, que ces rites oraux, que ces répétitions hystériformes, que

ces processions bruyantes, que ces rites étrangement excitants du mariage et des funérailles, que le jeûne du Rhamadan et les ripailles nocturnes qui le contrebalancent constituent d'excellents procédés pour détraquer les nerfs ! Certes, si l'on accumule le tout dans une énumération verbale et si on imagine qu'un même individu passe tout son temps à ces exercices variés, on peut admettre l'argument. Mais il n'en est pas moins contraire à la réalité. Dans la vie quotidienne du laboureur et de l'artisan, c'est-à-dire du gros de la population, rites, cérémonies, éjaculations pieuses et processions ne jouent qu'un rôle infime. Il y a des moments déterminés pour tout cela. Au moment de la moisson, ou quand les commandes de babouches, de burnous, de cuirs brodés, d'objet en alfa ou en palmier nain s'exécutent, pas de danger que la vie sociale s'interrompe au profit des exercices pieux ! Ou bien ceux qui s'y livrent sont des spécialistes, tels les fameux Aïssaouas, les serviteurs des marabouts, ou les femmes, alors qu'elles n'ont ni à tisser, ni à cuire le couscouss des mâles de la famille, ni à aider au travail des champs.

Il y a peu de religions qui, au contraire, imposent à l'adorateur autant de contrainte de soi, de calme extérieur, de dignité superficielle. Les gestes de prière sont lents ; l'identification à Allah exige une attitude majestueuse ; les petits gestes de détail, par exemple les manières rituelles de s'incliner, de s'asseoir sur l'orteil, de se purifier les mains avec de l'eau, du sable ou un gros galet lisse, veulent une souplesse spéciale, très mesurée.

La notion philosophique d'un dieu idéal, non représentable ni représenté, simple concept d'une Puissance diffuse, s'oppose aux crises intellectuelles épileptiformes, si je puis dire. Il y a chez le croyant musulman une extériorisation du moi pour sa diffusion dans le tout immense qui contredit exactement la nervosité réelle dont j'ai parlé et dont les symptômes ne sont que trop nombreux et trop dangereux dans la vie quotidienne. Si quelque chose pouvait faire contrepoids à cette nervosité physiologique, ce serait l'Islam, bien loin qu'il en puisse être la cause.

Alors, que reste-t-il comme cause générale, dont la suppression assurerait aux Indigènes la sérénité des gens d'Europe ? Il reste les *puces*. Non, sérieusement ! Je ne plaisante

pas ! Désinfectez les maisons, détruisez ce parasitisme monstrueux, assurez aux Indigènes un sommeil calme, et vous verrez la nervosité indigène diminuer presque aussitôt.

J'ai soumis ces idées à un Kabyle qui avait été à Paris, Berlin, Londres, et même à Buenos-Ayres, comme vague marchand de cacaouettes et autres produits aussi authentiquement algériens. Il resta sérieux, d'un sérieux international, et me dit : « En effet, dès que j'ai dépassé Marseille, je n'ai plus de puces, je dors bien, et je ne me mets plus du tout en colère. »

Calmer l'indigène, c'est lui assurer la possibilité de s'adapter à notre civilisation. Il est trop nerveux en ce moment pour penser à quoi que ce soit qui exige la paix de l'esprit ; il est trop occupé à autre chose, non pas à se gratter, veux-je dire, mais à courir après son sommeil. Qu'il dorme bien de nuit, vous verrez comme de jour il aura l'esprit alerte et le corps vigoureux. C'est ce qu'il faut pour être apte à se civiliser. Et je modifierai ainsi mon axiome du début :

Ce qui s'oppose à l'adoption de notre civilisation par les Indigènes de l'Afrique du Nord, ce n'est pas l'Islam, ce sont les puces.

A. VAN GENNEP.

DE LE NOTRE A JEAN-JACQUES

Après Rousseau, Le Nôtre. On célébrait, l'année dernière, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse ;* on vient d'honorer par un buste et par une exposition de l'art des jardins l'artiste classique qui dessina Versailles.

Le hasard, en rapprochant ces deux centenaires, accentue un contraste manifeste, mais qu'on a tort, trop souvent, de considérer comme absolu. Ici comme ailleurs, il faut éviter de prendre en toute rigueur une antithèse évidemment commode pour le classement des idées et pour leur simplification, mais qui est loin de correspondre à la réalité complexe des faits.

Depuis quelques années, Rousseau a été dépouillé de bien des gloires. Les études multipliées sur les alentours de son œuvre, sur la société antérieure, ont fait apparaître qu'il n'a proprement rien inventé, ni en politique, ni en philosophie sociale, ni en pédagogie, et que son mérite a été principalement de mettre en œuvre et pour ainsi dire d'organiser les tendances du milieu. Eh bien, en fait de « jardinage », l'originalité de Rousseau n'est pas d'autre sorte. On imagine volontiers que l'avènement du jardin anglais fut dû à l'influence d'une mode venue d'outre-Manche et dont la vogue aurait été déterminée par Rousseau. On va voir que les faits enseignent une vérité sensiblement différente. La mode anglaise et l'action de Rousseau n'ont été que des causes secondaires et auxiliaires, des forces d'appoint. Un mouvement très net était dessiné dans le sens nouveau antérieurement à la *Nouvelle Héloïse*, et ce mouvement procédait de conditions générales et indigènes qui devaient en assurer le succès plus que le génie du citoyen de Genève.

§

Rousseau affirme quelque part avoir été « le premier en terre ferme à célébrer et à faire connaître les jardins anglais ». C'était se faire étrangement illusion. Illusion partagée d'ailleurs par plus d'un contemporain notable, tel que Mercier, qui pré-

tend que Rousseau provoqua « toutes les brochures qui parlèrent de l'art d'orner les jardins », ou Hirschfeld, qui reconnaît en lui « le premier des écrivains français qui s'éleva contre le mauvais goût des jardins (1) ».

En réalité, les témoignages de l'époque attestent que le jardin de Julie passa presque inaperçu, et qu'on fut loin d'y voir cet intérêt de nouveauté dont nous sommes tentés aujourd'hui de lui faire honneur. Le jardin anglais interprétait une forme du sentiment de la nature qui s'était manifestée et précisée depuis déjà bon nombre d'années. Les jardins de Rueil, de Liancourt, ou de Monceaux existaient avant Le Nôtre. Les parcs anglais étaient conçus et dessinés, en terre française, avant l'Elysée de Julie.

Quand Mme de Sévigné soignait ses rhumatismes, à Vichy, en compagnie de l'abbé Bayard, de Mme de Brissac et de la marquise de Saint-Hérem, elle se pâmait devant la magnificence des paysages qui l'entouraient et elle songeait avec dégoût aux somptuosités de Versailles. Elle se plaignait de ce qu'elle appelait « les violences de l'art ». N'ayons garde d'imaginer que cette opinion fût, même en son temps, d'une hardiesse révolutionnaire. N'ayons garde de considérer les parcs royaux comme une expression d'art pleinement représentative de l'époque et conforme à la sensibilité générale.

Il s'est trouvé bien des esprits qui ne goûtaient que médiocrement les boulingrins, les arbres en boule ou en parasol, les parterres géométriques, les vasques, les faunes sur leur stèle et les charmilles en murailles. Molière organisait tout l'apparat des ballets, mais il aimait à faire de longues promenades du côté d'Auteuil. La Fontaine enflait le ton, dans *Psyché*, pour glorifier les splendeurs de Versailles, mais il se plaisait à goûter « l'ombre et le frais » au bord des vrais ruisseaux. Boileau, théoricien de l'art classique, avait des instincts de petit propriétaire. Avant Louis XIV, Théophile de Viau célébrait « l'aspect des montagnes, l'étendue d'une grande plaine, de belles forêts ». Quoi qu'on ait dit, il y avait sans doute assez dans la sensibilité française pour qu'elle sût tirer parti de ces thèmes. Mais cette sensibilité se trouva étouffée par les conven-

(1) Ces indications nous sont fournies par l'étude très solide de M. Daniel Mornet : *Le Sentiment de la nature de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.* Nous lui empruntons ici un grand nombre de faits.

tions dominantes, et l'autorité souveraine imposa les formes d'un idéal officiel.

Du jour où l'autorité se détendit, les forces refoulées réapparurent. A cet égard, l'influence de Fénelon a été très notable. Il marque une transition, mais en l'accélérant. Avec ce genre d'imagination qui lui faisait trouver plus de charme au « bonhomme Eumée » qu'aux héros de *Clélie* ou de *Cléopâtre*, il ne cessa d'être hanté par les images d'une nature agreste et idyllique qui lui paraissait infiniment plus belle que les ingéniosités luxueuses de la civilisation. Dans *le Siècle de Louis XIV*, dans le *Parallèle des Anciens et des Modernes*, Perrault avait raillé les jardins d'Alcinoüs, qui rappelaient moins Versailles, pensait-il, que « les rustiques jardins de nos bons vignerons ». Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, relève l'outrage : « Homère n'a-t-il pas dépeint avec grâce l'île de Calypso et les jardins d'Alcinoüs, sans y mettre ni marbre ni dorure ? » Et un peu plus loin : « Le Titien, qui a excellé pour le paysage, peint un vallon plein de fraîcheur avec un clair ruisseau, des montagnes escarpées et des lointains qui s'enfuient dans l'horizon ; il se garde bien de peindre un riche parterre avec des jets d'eau et des bassins de marbre. »

Rousseau, selon Bernardin de Saint-Pierre, aurait dit un jour : « Oh ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter d'être son valet de chambre. » On sait qu'il lisait déjà le *Télémaque* aux Charmettes, et que tout le monde, au XVIII[e] siècle, depuis Voltaire jusqu'à Roucher et à M[me] Roland, fit ses délices de ce poème en prose. Or à toutes le pages du livre s'exprime une conception de la nature en complète opposition avec le goût officiel du temps. Il y a bien de la rocaille et des coquilles dans la grotte de Calypso, mais ce n'est qu'une concession, et la seule. « Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, des objets propres à charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyait ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues. » En revanche, l'aimable nature a fait tous les frais du décor : zéphyrs, fontaines, prés de violettes, arbres touffus.... « Là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume et s'enfuyait au travers de la prairie. » Et tout autour de cette grotte, les grands horizons de la mer

et de la montagne : « Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres couvraient la campagne et en faisaient un grand jardin. »

Grand jardin encore, « jardin délicieux », la terre d'Egypte décrite au second livre du poème. Toute sa beauté n'est que dans ses canaux, ses prairies et ses troupeaux.

Quand Fénelon (livre 14) imagine le séjour des Bienheureux, les Champs-Elysées qu'il peint n'ont pas été dessinés par le jardinier du roi. Point de grandes pièces d'eau, mais « mille petits ruisseaux ». Point de parterres ni de massifs, mais « des fleurs du printemps, qui naissaient sous les pas ». Point d'arbres stériles, décoratifs, et taillés en pans de mur, mais des arbres de verger chargés des « plus riches fruits de l'automne ».

Si, dans *la Princesse de Clèves*, on ne voit paraître, en fait de nature, que la maigre allée de bouleaux où M. de Nemours va promener sa rêverie, l'état des esprits était modifié déjà sensiblement à l'époque du Télémaque. Rousseau n'était pas né, que Catinat avait son « ermitage » à Saint-Gratien, dans la vallée de Montmorency, et que Mme de Staal, tout enfant, se délectait à visiter les « entours » du château de Roeux, avec leurs ruisseaux et une certaine prairie « bordée par des coteaux chargés de bois qui s'entr'ouvraient comme pour laisser voir la mer dans l'éloignement ».

C'est vers cette époque qu'apparaissent, avec Dufresny, les premières innovations en matière de jardinage. L'Avertissement de ses œuvres, en 1731, dit qu'il bouleversait les emplacements réguliers et unis « afin de varier les objets en les multipliant ». Dans cette formule il dessina, paraît-il, le jardin du Chemin-Creux, au faubourg Saint-Antoine, celui de Mignaux, près de Poissy, et celui de l'abbé Pajot, près de Vincennes.

En 1731, l'Académie Française proposa ce sujet : « Les progrès de l'art des jardins sous le règne de Louis le Grand. » Aucun concurrent ne se présenta. Le fait est significatif. Il atteste clairement que le mouvement de réaction était dessiné déjà vigoureusement et que la formule classique, bien avant Rousseau, avait cessé d'être en faveur.

Le goût du jardin chinois fut la première forme des tendances nouvelles. Dès 1696 le P. Lecomte en donnait des descriptions, dans ses *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*. Des indications plus détaillées furent apportées, en

1729, par Kœmpfer, et en 1735 par le P. Duhalde. Un peu plus tard, en 1749, une lettre d'un autre jésuite, le frère Attiret, insérée dans les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères*, fit grand bruit et provoqua beaucoup de commentaires.

A regarder les choses de près, c'est cette influence qui a agi sur nous plus que l'exemple de l'Angleterre. Et la chose mérite d'être relevée. Si les Français du XVIIIe siècle se sont dégagés d'une tradition, la raison n'en doit pas être cherchée dans une mode étrangère. Kant favorisa les tendances de réaction, il ne les détermina pas. Nos premiers jardins art nouveau furent à la manière chinoise. Lorsqu'en 1758 apparaîtra le premier poète de cet art, Gouges de Cessières, on ne trouvera dans ses *Jardins d'ornement* nulle trace d'anglomanie.

Ce n'est pas à dire que les parcs de Stowe ou de Kew soient restés ignorés. Leur influence est manifeste et remonte loin. On pouvait lire dès 1720 une traduction du *Spectateur*, où Addison protestait contre le jardin français et proposait une formule nouvelle du jardin : « un joli paysage ». Cinq ans plus tard, dans ses *Lettres sur les Anglais et les Français et sur les voyages*, Muralt présentait une description du parc de Saint James, qui a le mérite, disait-il, de « faire entrer, pour ainsi dire, la campagne dans la ville ». En 1742, on traduisait une épître de Pope, où Stowe était nettement opposé à Versailles. C'est l'influence anglaise qui apparaît également, en 1745, dans un ouvrage de l'abbé Leblanc : *Lettres d'un Français concernant le gouvernement, la politique et les mœurs des Anglais et des Français*. Il s'y montre plein de mépris pour « l'air peigné et les dessins recherchés de nos parterres ». A tout ce luxe solennel il préfère la libre nature, « ces rochers informes et sauvages, ces arbres vénérables de la forêt de Fontainebleau ».

Mme du Boccage, en 1750, visitait le parc de Stowe, celui de Richmond, celui de Milord Burlington. Peu de temps après, elle faisait à son tour le procès du jardin français.

Encore un fait et une date. *Le Monde* avait publié, sous ce titre : « Variations dans le goût des jardins de l'Angleterre », un article tout à l'éloge de Kent. Plusieurs revues françaises, en 1754, en reproduisirent les passages principaux (1).

(1) M. Mornet n'a pas trouvé de traduction antérieure à celle qu'en donna *le*

De tous ces éléments divers se composa, peu à peu, un idéal nouveau dont les traits essentiels sont fixés, manifestement, vers le milieu du siècle, et qui agit à la fois sur la littérature et sur les mœurs. Voici, par exemple, en 1751, les fameuses *Lettres d'une Péruvienne*, où Mme de Graffigny nous présente un jardin dont les dispositions habiles « ne se font admirer que pour rendre plus touchants les charmes de la simple nature ». Voici encore, en 1755, *le Voyage pittoresque des environs de Paris*, où Dezallier d'Argenville loue le parc de Chantilly, dont « les aimables aspects semblent n'être dus qu'à la nature », et l'île de Dampierre, « où l'art humble et soumis laisse encore régner la nature ». L' « aimable nature », l'apologie du jardin libre, tel est le thème que Gouges de Cessières développe, en 1758, dans ses *Géorgiques Françaises*. Les exemples de cette sorte foisonnent.

Et quant aux mœurs, elles évoluent rapidement dans le même sens. C'est en 1748 que Mme de Pompadour se fait construire à Versailles un « Ermitage », avec une laiterie et un poulailler. Le roi de Pologne conserve ses jardins français, mais il les agrémente, vers 1750, de moulins à vent, de grottes, de vaches et de cornemuseux.

Les allées tortueuses, les parterres irréguliers, étaient si fort à la mode avant Rousseau que l'*Encyclopédie*, dans son article sur les jardins, en manifestait déjà quelque inquiétude. *Le Nouvelliste économique et littéraire* de novembre et décembre 1754 raillait les amateurs férus « de courbes compliquées et de routes tordues ». Quatre ou cinq ans avant la *Nouvelle Héloïse*, le *Mercure de France* publiait une lettre de Cochin où il était question d'une dame qui avait imaginé le beau projet de transformer un parc de Le Nôtre. Il lui fallait du sinueux et des labyrinthes.

On comprend assez, dans ces conditions, que la *Nouvelle Héloïse* n'ait pas ému et bouleversé les contemporains comme nous pouvons le supposer à distance. Elle n'apportait aucune révélation. L'essentiel était accompli. C'était plus qu'un goût, c'était une mode, qui prenait même la forme de l'engouement. Il ne fit, à vrai dire, qu'augmenter après la *Nouvelle Héloïse*, mais le mérite n'en revenait pas à son auteur. Il était dû à

Nouvelliste économique et littéraire de novembre et décembre 1754. J'en signale une publiée par *le Journal économique* dès le mois de janvier de la même année.

l'action de causes profondes, qui développaient leurs effets avec l'irrésistible puissance de forces naturelles. Ces forces, quelles en étaient la nature et la direction?

§

J'en vois une, d'abord, et c'est l'antiquité.

L'art antique a été le grand modèle de notre art classique; et cependant il a contribué à détruire une des formes de cet art, qui est le jardin à la française.

Il y a là une singularité, mais tout apparente, et due à une confusion de mots. S'il est vrai que notre *art classique*, dans son ensemble, soit essentiellement un retour à l'antiquité, à ses inspirations, à ses principes, à ses formes, il est radicalement inexact de dire, dans le même sens, que le jardin de Le Nôtre soit un « jardin classique ». Jardin français, jardin monarchique, oui, mais non pas jardin classique. L'art du jardin s'est développé chez nous dans des conditions particulières, qui n'ont pas été celles, par exemple, de la tragédie, ou de la littérature morale, ou des tableaux de Poussin. Alors que l'avènement de ces genres marque une rupture très apparente avec le passé et la tradition nationale, rupture consommée par la Renaissance, l'art des jardins, tout à l'inverse, a été au XVIIe siècle la reprise et la forme dernière d'une tradition indigène qui remontait au Moyen Age, qui avait été un instant menacée et même interrompue par la Renaissance, et qui avait finalement triomphé de ces influences hostiles.

Il faut remonter à Sophocle, à Virgile, à Horace, pour interpréter exactement la poétique de Boileau et de Racine, mais ce n'est ni la Grèce ni Rome qui nous expliquent Versailles. Les origines et les antécédents de cet art, nous les trouverons, par exemple, dans les jardins de l'Hôtel de Saint-Pol ou dans le parc de Lusignan. Ces œuvres contiennent tous les éléments qui entreront dans la formule de Le Nôtre (1). Avant d'écrire leurs satires, leurs tragédies, leurs fables ou leurs maximes, Boileau, Racine, La Fontaine et La Bruyère s'en allaient voyager chez les anciens, je veux dire dans leurs œuvres. Poussin et Mansard, avant de peindre et de bâtir, visitaient Rome. Mais si Le Nôtre alla en Italie, ce ne fut qu'en 1678,

(1) M. Lucien Corpechot a bien mis ces faits en lumière, l'année dernière, dans son curieux ouvrage sur *les Jardins de l'Intelligence*.

c'est-à-dire après avoir dessiné la plupart de ses parterres.

Qu'aurait-il fait, d'ailleurs, en Italie? Qu'y aurait-il pris? Il y eût trouvé une forme de l'art des jardins qui était incompatible avec la sienne, précisément parce qu'elle procédait, à travers la Renaissance, de l'influence antique. Lorsque les Italiens, au XV[e] et au XVI[e] siècle, s'étaient prêtés à cette influence, c'était le « jardin à la romaine » qu'ils avaient restitué. Et c'était ce jardin que Le Tasse célébrait, dans la *Jérusalem délivrée*, sous la forme du jardin d'Armide : « L'art qui créa ces beautés y ajoute encore par le soin qu'il prend à se cacher. A l'heureux désordre qui règne en ces lieux on croirait qu'ils doivent tout à la nature. » On sait de reste que Le Nôtre ne visait pas à l'heureux désordre et aux effets de « naturel ».

Un fait curieux n'a pas été assez remarqué. Quand, sous Louis XIV, une fameuse querelle mit aux prises Anciens et Modernes, c'est-à-dire classiques et indépendants, de quel côté l'art de Le Nôtre a-t-il trouvé des défenseurs? Ce fut du côté des Modernes.

Les « Anciens », eux, étaient dans la logique de leurs principes et de leurs goûts. Au fond, l'antiquité était en contradiction avec l'idéal *français* du Jardin, et elle devait désorganiser cet idéal par l'action de deux causes voisines : le rêve épicurien et bourgeois de l'*aurea mediocritas*, le prestige esthétique des paysages agrestes et idylliques.

Du jour où l'antiquité agit directement sur notre sensibilité et notre esprit, au moment de la Renaissance, le sentiment de la nature que les poètes traduisent n'a aucune sorte d'affinité avec ce genre d'art que Le Nôtre devait porter à sa perfection. Ils chantent le petit Liré, ou la forêt, « haute maison des oiseaux bocagers », mais ils sont indifférents aux splendeurs guindées et compliquées de l'horticulture aristocratique. Les premiers, ils ont mis en circulation le vieux thème poétique du petit propriétaire éloigné des honneurs et des tracas de la ville. C'est le thème repris par Desportes, et par Racan, et par La Fontaine, et par Boileau, et par tous les poètes latinisants à la manière du P. Rapin, qui allait lire Virgile au bord des ruisseaux.

> Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
> vit content de soi-même en un coin retiré !

C'est Boileau qui dit cela, dans son épître à M. de Lamoignon.

Il allait quelquefois se reposer près de la Roche-Guyon, dans la petite seigneurie de Hautile, qui appartenait à son neveu. Et là, ses chers anciens lui remontaient au cœur.

> O fortuné séjour ! ô champs aimés des Cieux !
> Que pour jamais, foulant vos prés délicieux,
> ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
> et, connu de vous seuls, oublier tout le monde !

C'est un thème, évidemment, nous dirions un cliché, car on ne voit pas très bien les courses vagabondes de Despréaux. Mais le thème, un jour ou l'autre, devait passer dans les mœurs. Les esprits ornés de belles-lettres et formés aux humanités cultivaient dans le secret de leur imagination tout un pittoresque libre et naïf, celui des jardins d'Alcinoüs, de l'Arcadie, du vieillard de Tarente, et du paisible Tibur cher à Horace. Les plus hardis même, ceux-là bien rares au XVIIe siècle, lisaient Théocrite et se délectaient à ses pastorales. Huet, le bon et savant évêque d'Avranches, n'aimait que les « beautés naturelles » et le jardin du vieillard de Tarente ; il méprisait le jardin français et ce qu'il appelait « ses déguisements ». Beaucoup d'autres, plus ou moins consciemment, étaient dans les mêmes dispositions. A l'arrière-fond de leur sensibilité, l'antiquité entretenait un vague idéal qui n'avait rien de commun avec l'art contemporain et qui, en se précisant, était destiné à le détruire.

C'est Fénelon encore qui révèle le mieux le lien secret des choses. C'est lui qui marque pour ainsi dire le tournant. S'il met en oppositon nette, comme on l'a vu, le luxe des jardins de son siècle et la simplicité des premiers âges, c'est au nom même de cette antiquité qui a servi à former l'art classique. C'est au nom d'Homère et de Virgile qu'il entreprend ce procès de la civilisation qui sera vigoureusement instruit par Rousseau. Ce dernier vantera dans l'*Emile* les jardins d'Alcinoüs : Fénelon l'avait fait avant lui, et une grande partie du *Télémaque* n'était qu'une glorification de la vie patriarcale.

On a pu reprocher à ce roman l'abondance excessive des paysages idylliques. C'en était une des nouveautés. Fénelon remettait en honneur toute une poésie de la nature que la littérature officielle du grand siècle avait tenue à l'écart, quoi-

qu'elle fût l'authentique héritage de ces anciens qu'elle avait pris pour modèles.

On serait injuste pour la pastorale, l'idylle, l'églogue, et toutes les formes de poésie champêtre en vogue au XVII[e] siècle dans certains milieux indépendants, si l'on ne songeait qu'à l'horripilant artifice de ces genres et aux fades conventions dont ils vivaient. C'est par là, en attendant mieux, que les imaginations satisfaisaient leur libre instinct de pittoresque. Or, il n'est pas douteux que ces formes maladroites et subalternes procédaient de l'antiquité, à travers l'Italie du Tasse et de Guarini et l'Espagne de Montemayor. Quand le sentiment de la nature s'épanouira tout à l'aise, quand il déterminera un remaniement de l'art des jardins, quand l'*agromanie* et la *jardinomanie* feront rage, notons que c'est aux vieilles pastorales et aux vieux romans que les goûts nouveaux demanderont leurs décors et leurs affublements. C'est l'*Astrée*, chère à M[me] de Sévigné et à La Fontaine, et que Rousseau, tout enfant, lisait avec son père, c'est Racan, Segrais et Fontenelle qui fourniront le cadre et qu'on essaiera de traduire dans l'agencement des parcs nouveaux.

On s'explique par là que la « renaissance antiquisante » de la seconde moitié du XVIII[e] siècle ait puissamment contribué au triomphe définitif du jardin anglais. On ne se tromperait pas à dire que tous les poètes qui, à cette époque, ont traité le thème de la nature et des jardins ont été de fidèles imitateurs et traducteurs des poètes anciens.

A travers tout le siècle, avant et après Rousseau, mille détails attestent cette corrélation de l'influence antique et de l'art en vogue. A Ermenonville, dans un « asile de tendresse et de solitude », on pouvait voir la cabane de Philémon et de Baucis. Ailleurs, sur un obélisque dédié à la Muse pastorale, les noms de Théocrite et de Virgile voisinaient avec ceux de Thomson et de Gessner. Près de Montfort-l'Amaury, Roucher, l'auteur des *Mois*, avait son « Tibur », où il lisait principalement Virgile. Chabanon, le traducteur de Théocrite, avait acheté sur les bords de l'Oise, à Verberie, un modeste rendez-vous de chasse qu'il appelait, lui aussi, son « rustique Tibur ». En 1787, Lezay-Marnezia publiait un *Essai sur la nature champêtre*. Qu'y célébrait-il? A la fois le jardin d'Alcinoüs et l'Elysée de Julie. Comme tout le monde, il confondait dans

un enthousiasme unique le culte des anciens et l'amour du jardin anglais.

Vers la fin du siècle, au temps des Trianons, le doux Léonard s'écriait :

> Oh ! quand pourrai-je enfin, délivré des orages,
> sous un rustique toit oublier tous ces maux,
> aux arts consolateurs dévouer mon repos,
> entendre le doux bruit des abeilles volages
> et presser sous mes doigts le lait de mes troupeaux !
> Si j'avais seulement une source d'eau pure,
> si je voyais s'étendre autour de ma maison
> des vergers et des champs dorés par la moisson,
> le Ciel de tous mes vœux comblerait la mesure.

Cet idéal, il est vrai qu'il était celui de Tibulle et d'Horace. Mais il est vrai aussi qu'au moment où, après tant d'autres, Léonard l'exprimait, il avait cessé décidément d'être un simple lieu commun de littérature. Une foule de bourgeois et d'aristocrates, les princes eux-mêmes, s'étaient appliqués à le réaliser. Le toit rustique, les abeilles, le lait des troupeaux, les vergers, c'était précisément l'idylle antique, dont les médiocres pastiches avaient diverti les honnêtes gens du grand siècle, et qu'on s'appliquait maintenant à vivre. Le jardin anglais, en réalité, était un jardin antique. Les poètes grecs et latins avaient déterminé une révolution du sentiment de la nature comme le prestige des républiques anciennes devait, un peu plus tard, opérer une révolution dans l'ordre politique. Le Nôtre était vaincu par Homère, Théocrite et Virgile.

§

L'action de l'antiquité fut d'autant plus efficace qu'elle se trouvait en merveilleuse concordance avec certains besoins plus positifs. Elle contribuait à orienter les forces d'imagination et de sensibilité dans le sens même des intérêts de la société. En sorte que ces influences diverses s'appuyèrent et se consolidèrent mutuellement.

Quand Léonard demandait au ciel, autour de sa maison, « des vergers et des champs », c'était un rêve de poète, mais c'était aussi un rêve d'agriculteur. La réhabilitation du travail des champs, l'immense mouvement économique qui s'imposa à tous les esprits du siècle, voilà une des causes qui assurèrent le triomphe du jardin anglais.

On peut dire ceci : *la campagne* a tué *le jardin*. Le jardin français, c'est la nature domestiquée, urbanisée, « aristocratisée », en étroit rapport avec une demeure, en harmonie avec une architecture. Quand la société s'adultère, quand les parvenus, les financiers, les hommes d'affaires se multiplient, quand Paris se décongestionne et qu'il s'opère une sorte de décentralisation de la culture et du plaisir, bourgeois et gens de lettres, n'ayant point de châteaux pour la plupart et manquant des grands espaces propres aux effets d'ensemble majestueux, perdent par là même le goût et l'instinct du jardin classique.

On ne connaissait guère, au XVII[e] siècle, la « villégiature rurale ». Dès la première moitié du siècle suivant, rien n'était plus commun. Les maisons de campagne s'élevaient partout, aux environs de Paris, à Auteuil, à Chaillot, à Bagneux, à Viroflay, au bord de la Marne. En 1758, dans *l'Ami des hommes*, le marquis de Mirabeau pouvait écrire : « Chaque bourgeois, commerçant, artisan même un peu aisé, a sa maison de campagne. » Et Voltaire, quatre ans plus tard : « Toute la bonne compagnie est à la campagne et il ne reste à la ville que les pédants. »

Les pédants ! Quelque cent ans auparavant, M[me] de Rambouillet avait affirmé que les « esprits doux et amateurs de belles lettres » ne trouvaient point leur compte à la campagne. Ces deux mots mesurent toute la distance de deux civilisations. Il fallait Versailles aux esprits doux du XVII[e] siècle, mais il fallait la campagne à la bonne compagnie du XVIII[e]. Les vieilles répugnances avaient fait place à une curiosité à la fois frivole et passionnée des choses rurales.

Avant Fénelon les auteurs du grand siècle ne laissaient guère prévoir l'évolution de l'avenir. La Bruyère seul éleva la voix contre l'égoïsme des nobles et le luxe de leurs jardins : « Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie ; mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y rémédier, leur curiosité ne s'étend point jusque-là. »

La Bruyère demandait ici aux « classes dirigeantes » ce qu'au temps des philosophes on appellera la philanthropie.

Or c'est Fénelon qui, le premier, orienta cette philanthropie du côté et de la terre et de l'économie rurale. Le *Télémaque* abonde en vues sur l'agriculture et son importance, particulièrement ce fameux dixième livre où Mentor propose à Idoménée un plan général de réformes : « Faites tout le contraire de ce qu'on fait communément... Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses, sur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneraient leurs postes dans la guerre. Au contraire, donnez des grâces et des exemptions aux familles qui, se multipliant, augmentent à proportion la culture de leurs terres... La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra la charrue en honneur..., toute la campagne refleurira... »

Montrer en l'agriculture une source de richesse et de vertu pour un état, c'était lui redonner une noblesse qu'elle avait perdue. Or il se trouva que différentes causes historiques imposèrent de plus en plus aux esprits et au gouvernement ces préoccupations économiques. Dans la première moitié du siècle, c'est comme une immense renaissance de la terre. Les philosophes eux-mêmes sont à la tête du mouvement. Tout le monde est un peu économiste et spécule sur les sources de la richesse. Tout le monde s'intéresse à la technique agricole et écrit son mémoire sur le commerce des grains. De 1700 à 1754, vingt-trois ouvrages sont publiés sur la culture des terres, sur les plantes, la vigne, etc. ; de 1755 à 1759, seize ; en 1760, vingt-huit (1). Duhamel du Monceau publie en 1750 son *Traité de la culture des terres*, dont le succès est aussi retentissant que celui d'une belle tragédie. Diderot se charge de l'agriculture dans l'*Encyclopédie*, et lui consacre un long article. Louis XV, en 1754, suit de près, au Petit Trianon, les expériences sur les méthodes de Duhamel, et l'année suivante les théories de Tillet sur les causes de la corruption des grains. *L'Ami des hommes*, en 1757, sorte d'ouvrage où la philosophie se mêle à l'économie rurale, donne une vogue inouïe au nom du marquis de Mirabeau. Quand Delille, vers 1755, entreprend la traduction des *Géorgiques* il ne prétend pas faire

(1) L.-A.-P. Hérissant : *Bibliothèque physique de la France ou liste de tous les ouvrages tant imprimés que manuscrits qui traitent de l'histoire naturelle de ce royaume* (Paris, 1771).

œuvre de pure et simple littérature, il veut rendre service à l'agriculture.

Comme il arrive d'ordinaire, des tendances aussi vigoureuses s'affirmèrent sous toutes les formes, y compris les puériles. Cinq ou six ans après l'avènement de Louis XVI, un certain Peyssonnel, dans ses *Numéros*, représentait un des types courants de l'époque. Il s'agit d'une maîtresse de maison « vêtue dans le plus grand goût, coiffée avec la plus grande prétention, qui avait à ses cheveux de la poudre d'odeur dont tout le salon était parfumé, et du rouge depuis le menton jusqu'aux paupières, et qui, à coup sûr, n'avait de sa vie su distinguer un chou d'avec un oignon, ni un pommier d'avec un cyprès, et qui parle, dans le style le plus recherché, des travaux rustiques, des changements qu'elle avait fait faire dans son potager, des progrès de ses arbres fruitiers, du veau que sa vache lui avait donné, des fromages qu'on avait faits dans sa laiterie ».

Avoir une laiterie! Celle du château de La Rochefoucauld-Liancourt était « toute de marbre ». Mme de Boufflers en avait une à Auteuil, Mesdames à Bellevue, et tout le monde partout. On aurait tort, apparemment, de ne voir là que des caprices futiles. C'était parce qu'une révolution s'était produite dans les idées touchant la vie rurale qu'on en venait à aimer les réalités simples et même grossières de la campagne. Chacun voulait avoir le « jardin-ferme » que chante Roucher, la « ferme ornée » que M. de Girardin avait installée à Ermenonville.

« Voilà, disait la *Correspondance littéraire* de Grimm, voilà la théorie des jardins qui nous mène à l'humanité et à la bienfaisance. » C'était prendre l'effet pour la cause. En réalité, ce sont les préoccupations économiques et philanthropiques du siècle qui menèrent à une théorie nouvelle des jardins. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, faisait ce mauvais calembour, mais bien significatif : « Dieu soit loué, de bonnes racines valent bien Jean Racine. » C'était dire, en somme, qu'une belle exploitation vaut bien un parc, qu'une métairie vaut un château, que les œuvres utiles au peuple valent les inventions destinées au plaisir des grands. « O riches, s'écriera Bernardin de Saint-Pierre, riches qui voulez vous entourer de parcs délicieux, enfermez dans leurs murs des

villages heureux. » En 1777, le journal de Linguet demande aux aristocrates d'entourer leurs demeures non de « savants alignements », mais de terres bien cultivées par d'honnêtes et paisibles villageois. Même conseil de la part de Roucher. Au troisième chant d'un poème sur les jardins, il recommande en épigraphe de « donner à la grandeur l'air de la bienfaisance ».

Le prince de Ligne, qui n'aimait guère pontifier, proclamait lui-même avec solennité : « Amateur des jardins, soyez amateurs de l'humanité. » A quoi Young ajoutait, en peignant d'un style étrange le bonheur des philanthropes : « Ils n'auront peut-être pas de forêt, des dômes dorés ou des colonnes superbes, mais ils auraient en leur place des établissements d'aisance, des pyramides de consolation et des plantations de félicité. »

C'est pour avoir ces pyramides de consolation que bon nombre d'aristocrates font comme la comtesse d'Egmont qui, installée à Braisnes, donne des fêtes à ses villageois, leur procure des pommes de terre et du grain en temps de disette, et leur fait cadeau de layettes pour leurs enfants. Le duc de la Rochefoucauld-Liancourt n'est que le plus célèbre exemplaire d'un type alors en vogue, le gentilhomme rural et philanthrope. Avant Rousseau, M. de Wolmar était créé.

Vous le trouverez, par exemple, en 1755, dans un des *Contes moraux* de Marmontel, où nous voyons les amours de Bélise et d'une « espèce de philosophe » qui s'emploie au bonheur de ses paysans. Dans la suite, le type se vulgarisera à travers les romans et les nouvelles. Baculard d'Arnaud racontera l'histoire d'un M. de Gourville, ruiné par le système de Law, qui se réfugie dans un bourg éloigné pour y faire de l'agriculture, « la première et la plus noble des occupations ». Tel est encore, du même auteur, ce « Misanthrope estimable », ce comte qui a brûlé tous ses titres, s'appelle M. Antoine et devient excellent fermier. Madame Le Prince de Beaumont écrivait, en 1767, *la Nouvelle Clarice* : Clarice et sa belle-mère ont organisé un village modèle, et elles ont transformé leur parterre en quoi? en un potager qu'elles mettent à la disposition des pauvres gens.

Ainsi fait Julie dans la *Nouvelle Héloïse*. Mais Julie n'a pas donné l'exemple. Julie n'a pas créé ce puissant courant d'as-

pirations sociales dont une des formes a été la philanthropie et une intelligence plus claire, plus générale aussi, des problèmes économiques. Ce n'est pas elle qui a tourné les esprits vers les aspects modestes de la vie rurale et qui leur a fait comprendre son importance comme élément de la richesse publique.

La Révolution devait brûler les châteaux. L'esprit qui l'inspira fit d'abord qu'on abattit les parcs stériles dont ces châteaux étaient entourés, et qu'on employa — ou qu'on voulut employer — au bien de tous les terres qui avaient servi à l'agrément de quelques-uns. A cet égard, c'est par son caractère aristocratique et, pourrait-on dire, somptuaire que le jardin français était voué au discrédit. Même dans les parcs qui restèrent parcs (et ils furent nombreux), les chaumières et les chalets vinrent rappeler et comme rapprocher les réalités rustiques dont s'offensaient les goûts distingués du siècle précédent. S'il y eut des excès, si ce fut le temps des « Folies »: Folie-Méricourt, Folie d'Artois, Folie d'Orléans, si l'on vit des aristocrates satisfaire au goût nouveau avec une prodigalité inouïe, tel que ce marquis de Brunoy, qui dépensa dix millions pour son parc anglais, ou la Borde, qui en dépensa seize, on peut dire, malgré tout, que, d'une façon générale, l'avènement du jardin anglais représente une sorte de démocratisation de l'art, et qu'à ce titre il est en corrélation avec le vaste travail social qui s'opère à travers le siècle et qui doit aboutir au renversement de l'ancien régime.

§

Ce n'est pas tout encore. Les faits économiques et sociaux n'ont pas été seuls à agir sur l'évolution de l'art des jardins. Cet art concordait avec d'autres tendances, philosophiques celles-là, et il les traduisit à sa manière.

Au XVIIIe siècle, disait-on plus haut, la campagne a tué le jardin. On pourrait dire, dans une formule analogue : la *nature* a tué le jardin.

Messieurs de Port-Royal, nous raconte Sainte-Beuve, s'établirent dans leur vallon pour se mortifier de solitude, et parce que ce lieu leur paraissait propre à donner de l'horreur aux sens. Voilà bien, sans doute, le fond du sentiment chrétien. Dans ses formes les plus accentuées, telles qu'étaient

le calvinisme et le jansénisme, il comprime et étouffe l'élan de l'âme vers les choses de la création. « Ceux qui se font de cette terre, dit encore Sainte-Beuve, des espèces de limbes grises et froides, qui n'y voient que redoutable crépuscule et qu'exil, ceux-là peuvent y passer et en sortir sans même s'apercevoir, comme Philoctète au moment du départ, que les fontaines étaient douces dans cette Lemnos si longtemps amère. »

A la cime de mont Ventoux, Pétrarque, dit-on, ouvrit un jour les *Confessions* de saint Augustin, et y lut ce passage du dixième chapitre : « Et les hommes vont admirer les hautes montagnes, les flots de la mer qui s'agitent au loin, les torrents qui roulent avec fracas, l'immense océan et le cours des astres, et ils s'oublient eux-mêmes dans cette contemplation. »

Le XVIIe siècle ne s'est pas oublié. Ceux qui se sont abandonnés à la nature et qui ont cédé aux dangereuses douceurs de la rêverie, ce sont d'abord les irréguliers, les indépendants, tels que Théophile de Viau, ce « libertin » qualifié, l'auteur de la *Solitude* et du *Matin*, ou tels que ce païen de La Fontaine.

Ce sont ensuite les jésuites, représentants d'une religion plus humanisée et plus souple, les Rapin, les Vanière, les Lemoyne, qui donnaient volontiers dans le descriptif et chantaient la nature en vers latins. Hors de là, on ne voit guère que réserve et défiance.

Le jardin français était exactement approprié à cet état d'esprit. Il humanise la nature, il lui impose la belle violence de l'esprit, il l'ordonne et la rectifie. Il ne va pas à elle, il la ramène à lui. Il fait d'elle un accessoire et un décor.

« Celui-là seul aime la nature, écrivait Doudan, qui tire des idées morales des spectacles du monde extérieur. » Quelles idées morales le grand siècle en pouvait-il tirer? Les choses n'avaient rien à lui enseigner. *Cœli enarrant gloriam Dei*; prenons le mot dans un sens apologétique. Ce que la religion a aimé et exalté dans la réalité sensible, c'est son ordre, c'est l'intelligence qu'elle révèle, beaucoup plus que la beauté de ses aspects et de ses formes.

Mais du jour où le sentiment religieux cessa d'être concentré, du jour où il fut question de déisme, cette nature indif-

férente prit un sens nouveau, et l'on se rapprocha d'elle pour la consulter. Dans cette voie encore, Fénelon apparaît comme l'initiateur et l'homme de transition.

Où est la nature chez Bossuet? Dans les *Elévations* ou dans le *Traité de la Concupiscence*, où elle intervient comme un excitant de la foi, comme un adjuvant de l'oraison, comme une occasion de s'élever en Dieu et d'embrasser le Créateur. De là à Fénelon et à son *Traité de l'Existence de Dieu*, la distance est grande. Fénelon s'approche des choses, il les regarde, il les aime, il les décrit déjà, il se complaît au spectacle de leurs formes, au détail de leur agencement. Ce n'est plus la théologie abstraite et reployée, c'est une première esquisse des *Etudes de la nature* et de l'apologétique de Chateaubriand. Par cette conception de la nature, qu'on peut dire nouvelle en son temps, par cette sorte de confiance dans les choses, par cette réhabilitation de leur poésie, Fénelon marque aussi bien que par ses velléités mystiques et sa sympathie pour le quiétisme, une étape décisive dans la voie qui mène au déisme ultérieur. Il contribue fortement à décomposer en religiosité l'esprit orthodoxe et dogmatique du grand siècle.

Il servait par là, évidemment sans y prendre garde, les aspirations païennes qui commençaient à se faire jour. Car c'est bien d'un naturalisme païen que procède, historiquement, ce sentiment de la nature auquel étaient réservées de si riches destinées. Lui qui, avec Rousseau et après lui, devait entretenir et exalter les besoins religieux les plus ardents, il fut d'abord, en ses origines, une forme d'irréligion et de « libertinage ». Il était dans la logique des choses qu'il prît un développement considérable dans le siècle même des philosophes. Les tendances païennes de la première moitié de ce siècle, quoiqu'elles apparaissent comme précisément opposées à celles de Rousseau, menaient cependant du même côté. La raison de Voltaire ou de Diderot, finalement, demandait à la création les mêmes enseignements que le cœur de Jean-Jacques. La déesse Nature, adorée dans les formes de l'instinct et du « bon sens », devait l'être aussi dans les formes des paysages et des éléments. La religion de Rousseau n'est, au fond, que l'aspect sentimental et lyrique de tendances qui avaient alimenté la philosophie des « philosophes » avant d'arriver jusqu'à lui. Il transforma en déisme enthousiaste les éléments essentiels du

naturalisme libertin et scientifique qui, dès avant la Régence, avait rallié des partisans nombreux.

Saint-Lambert, dans l'introduction des *Saisons*, disait un mot juste et qui portait, certes, plus loin qu'il ne soupçonnait: « Les anciens aimaient et chantaient la campagne; nous admirons et nous chantons *la nature.* » Notons ce fait significatif: Le XVIIIe siècle est le siècle de Lucrèce. Ce poète suspect autrefois et que le cardinal de Polignac avait soigneusement réfuté, ce libertin avant la lettre, cher à Molière et à La Fontaine, reprend crédit et exerce une influence profonde. C'est qu'il correspond vraiment aux instincts de l'époque. Diderot le lit avec enthousiasme. Chénier aura pour ambition suprême de l'égaler, lui l' « athée avec délices », voltairien et enivré de paysages, si parfaitement représentatif du siècle, par delà Rousseau, avec son amour de la nature à la fois païen et scientifique, ingénu et négateur, inspiré de Théocrite et de Buffon, d'Helvétius et du *De natura rerum.* Saint-Lambert aussi, comme Roucher, comme Delille, était plein de science. Newton, dans ses poèmes, voisinait avec Copernic, Buffon et Bougainville. Walpole appelait cela l'Arcadie encyclopédique. Le mot est à merveille.

Et maintenant nous comprenons la sorte de relation qui exista entre le jardin et la philosophie dominante. Un ermitage! Tout se résume là, tout le Louis XV du sentiment de la nature. Plus de châteaux : un ermitage c'est-à-dire une retraite où l'âme puisse se mettre directement, librement, en communication avec les choses et épier leurs secrets. Car il s'en faut que les romantiques, et Rousseau lui-même, aient été les premiers à s'aviser que la nature était un « grand livre ». Bien avant eux, ce livre était ouvert, et on en déchiffrait les mystères.

A Ermenonville, sur un rocher, était écrite une phrase de Montaigne louant « la grande et puissante mère Nature ». Le même parc était orné d'un « Temple de la Philosophie ». Bagatelle avait sa « Maison du Philosophe ». On pouvait voir, dans les estampes de Krafft ou de Grohmann, la cabane de Diogène et le « Temple des quatre Eléments ». En quoi le jardin classique eût-il pu satisfaire à ces sortes de goûts? Discipline et clarté, il était le triomphe de l'homme ; or c'était la nature, les éléments que l'on cherchait. Les choses qu'on était

venu à vénérer et à déifier, on voulait les trouver telles quelles, avec le mystère et les profondeurs de leur désordre. On aimait ce qu'on appelait « le paysage philosophique », sorte d'abrégé et de raccourci de la création, imitation habile propre à susciter dans un petit espace les émotions les plus variées et les rêveries les plus complexes.

Et pour qu'on arrivât à substituer à l'artifice de l'ordre celui du caprice, et à remplacer une convention par une autre, il fallait une révolution dans la conception même de la nature. Il fallait imaginer cette nature comme autre chose que cette sorte de décor inerte au milieu duquel l'esprit classique plaçait l'unique objet de ses préoccupations : l'humanité. Il fallait la ruine de cet anthropocentrisme au nom duquel les penseurs et les moralistes avaient condamné les vaines curiosités de la science. S'intéresser aux choses pour elles-mêmes, entrer en sympathie avec leur vie cachée, leur demander les secrets de la vérité ou de la sagesse, détendre et diffuser en religiosité et en panthéisme le dogmatisme impérieux et précis de l'âge précédent, telle fut l'œuvre qui rendit possible cette révolution, et dont se chargea l'esprit païen, libertin et scientifique des contemporains de Rousseau. En définitive, et malgré les apparences contraires, le jardin de Julie était bien, et devait être, la forme d'art qui convenait au siècle des philosophes.

§

On comprend dès lors pourquoi le « jardin philosophique » ne fut pas un *jardin de l'intelligence*, comme dit M. Corpechot, mais un jardin de la sensibilité et de l'imagination. Les éléments philosophiques que l'on vient de signaler, s'ils restent intacts et distincts en quelques esprits de la seconde moitié du siècle, tels que Chénier, se sont fondus, en général, dans l'unité complexe d'un sentiment, et ont composé cet état d'âme qui sera, à peu de choses près, celui du romantisme. Le jardin anglais fut une adaptation de l'art à ces besoins de sensibilité, adaptation d'autant plus aisée et inévitable qu'elle était conforme à la nature des éléments à mettre en œuvre.

M. Corpechot loue « la nature intelligible » du jardin français. « Les fleurs, dit-il, n'y sont plus pour leur parfum, ni pour l'ivresse des yeux, les arbres n'y figurent plus pour la

douceur de leur ombre... Tout y est insulte à l'instinct.. »

Voilà une apologie inquiétante. Nature intelligible? S'agit-il de faire de la logique avec des troncs d'arbres et des surfaces liquides? Un jardinier est-il un penseur? La géométrie a-t-elle le droit de subjuguer la flore? Un principe classique très sain veut que chaque art ait ses moyens appropriés et qu'il leur reste fidèle; un poète n'est pas un peintre, et un musicien n'est pas un architecte. Or, un jardin n'est pas une abstraction, il est couleur, forme, parfum; plaisir ordonné, plaisir composé, si l'on veut, mais d'abord plaisir des sens, et non de l'esprit. Convient-il de traiter un bouleau comme un moellon? un chêne comme un pan de muraille? Une pierre d'édifice, par elle-même, est dépourvue de toute qualité sensible et esthétique. Mais une tulipe a sa grâce et ses tons, une branche a son ombre, une feuille a ses reflets. Chaque élément du jardin est valeur spécifique et propre. Or, l'architecture horticole anéantit cette valeur au profit d'un ensemble linéaire. Ce n'est plus subordination, c'est destruction.

L'évolution des goûts, dont on a vu plus haut les causes principales, eut pour conséquence de faire du jardin non plus l'œuvre d'un architecte, mais l'œuvre d'un peintre et d'un poète. Les théoriciens les plus marquants de la conception nouvelle, les Morel, les Girardin, les Hirschfeld, enseignaient les combinaisons et les contrastes de couleurs, les perspectives, les plans lumineux et le « jeu des troncs ». Girardin donnait ce titre à un de ses ouvrages : *De la composition des paysages sur le terrain*. Le terrain, y disait-il, « est comme la toile sur laquelle se doit faire un tableau ». Il y entrait dans les prescriptions techniques les plus minutieuses, recommandant par exemple de ne pas faire jaillir de cascade sur un fond noir, car « leur couleur d'un blanc mat ne manquerait pas de faire une tache désagréable dans le paysage ».

Ce principe pittoresque du jardinage conduisit, évidemment, au plus puériles combinaisons. On vit, comme disait Coqueley de Chaussepierre, des rivières qui ressemblaient à une rivière « comme deux gouttes d'eau ». Lemierre, dans ses *Fastes*, raillait ces médiocres artifices :

Un pont sur une ornière, un mont fait à la pelle.

A Toulouse, en son jardin de la place Saint-Sernin, le beau-frère de la Du Barry avait réalisé le chef-d'œuvre du

mauvais goût, qu'A. Young appréciait ainsi : « Des collines en terre, des montagnes de carton, des rochers de toile, des abbés, des vaches et des bergères, des moutons de plomb, des singes et des paysans, des ânes et des autels en pierre, de belles dames et des forgerons, des perroquets et des amants en bois, des moulins à vent, des chaumières, des boutiques et des villages, tout excepté la nature. » Et songeons que ce bric-à-brac était entassé dans l'espace d'un acre.

De tels excès, en somme, étaient assez rares. Mais le goût général était bien dans ce sens. Cette sorte de jardin capharnaüm et pittoresque était en harmonie avec la sensibilité confuse et complexe du temps. Il accumulait les effets de nature artificieux, parce qu'on était devenu avide de la nature et qu'on en voulait pour ainsi dire embrasser tous les aspects d'une seule vue. Il empilait les civilisations les plus disparates, le chinois, l'indien, le suisse, l'antique, parce que les esprits se portaient à cette curiosité nouvelle et à ce goût d'exotisme qui viendront satisfaire Bernardin et Chateaubriand. Il mêlait les belles dames et les paysans, les vachères et les abbés, les boudoirs et les chaumières, parce que le siècle allait fatalement dans la voie d'une confusion des classes et que la société s'embrouillait. Il opposait en contrastes forcés les raffinements de la civilisation et les simplicités de la vie naturelle, parce cet âge était à la fois épris et fatigué de mensonges, et parce que son imagination aspirait à des Edens de félicité naïve, comme ceux dont Homère, Milton et Gessner, le « Théocrite helvétien », lui avaient présenté le tableau. Toutes ces tendances d'esprit et de cœur, de la société et des individus, le jardin anglais leur donnait à peu près satisfaction, et il fut comme le carrefour de toutes ces voies.

§

Qu'un pareil mouvement se soit opéré indépendamment de l'initiative de Rousseau, cela est si vrai que Rousseau lui-même en vit et en condamna les excès. Il connut le jardin de Croisat, que Le Nôtre avait dessiné à Enghien, et il lui trouvait « une majesté frappante et je ne sais quoi de simple qui soutient et nourrit l'admiration ». Ce jugement nous atteste qu'il était capable de rendre justice à cette forme d'art dont on veut qu'il ait provoqué le discrédit et la ruine (1).

(1) M. Mornet, en signalant ces faits, les interprète d'une manière paradoxale :

Delille, chantre des *Jardins*, refusait finalement de se prononcer entre Kew et Le Nôtre. Le prince de Ligne, qui était grand partisan du jardin anglais, avait deux cents arpents de jardin français à Bel-Œil : « Versailles, disait-il, ne doit pas être comme le Covent-garden. » On comprendrait mal ces hésitations et ces éclectismes si l'on ne voulait voir que l'ordre esthétique dans la question du jardin. Elle ne fut pas un simple épisode dans l'histoire d'un art particulier, mais un événement notable et significatif dans l'histoire des mœurs d'un siècle.

A cet égard, il faut dire que l'espèce de révolution qui se produisit fut une œuvre essentiellement collective. Les actions les plus diverses, littéraires, économiques, philosophiques, concordèrent assez exactement en ce point, et déterminèrent l'avènement d'une forme d'art qui était inévitable parce qu'elle procédait de conditions nouvelles d'idées et de sentiments. Il est bon, pratiquement, de raccourcir et de simplifier les choses. Les points fixes nous aident à nous reconnaître dans la confusion mouvante des réalités. Le Nôtre et Jean-Jacques sont de ces points fixes. Ils représentent et symbolisent, par leur antithèse, deux formules d'art opposées. Mais le fait est que ces formules ont été d'origine complexe.

Faute de s'en être rendu compte, Rousseau s'attribua le mérite d'une nouveauté qui n'en était plus une en son temps et dont le triomphe était déjà assuré.

L'Elysée de Julie n'intéressa pas les contemporains parce que d'autres Elysées semblables avaient été décrits avant lui, ou même dessinés sur le terrain. En sorte que Rousseau, qui n'a pas provoqué cette mode, n'a pas même, sans doute, le mérite de l'avoir consacrée. Il n'est ni créateur, ni imitateur, ni vulgarisateur. Il est seulement, disons-nous aujourd'hui, représentatif; vue à distance, son œuvre nous apparaît simplement comme le meilleur et le plus clair témoignage écrit d'un grand mouvement moral et social, dont le jardin anglais ne fut qu'une manifestation particulière.

HENRI GRAPPIN.

« Les Jardins de Le Nôtre sont justement une réaction en faveur de la libre nature contre le jardin géométrique du XVIe siècle. Rousseau admirait fort Le Nôtre. C'est par Le Nôtre que le jardin anglais est devenu possible. » (*Revue d'histoire littér.*, 1910, p. 879.)

REGARDS — II. Sur une chatte mère.






Rouveyre


Rouveyre.



PAYSAGES PARISIENS

FÊTE FORAINE A LA VILLETTE

La lionne de Nubie dresse, monstrueux chat, contre les barreaux de la cage, sa robe d'âpre velours.

Le lion du Soudan, le seigneur chevelu, allongé en rond, repose son formidable mufle et sa formidable mâchoire sur sa paire de formidables pattes.

Il rugit, tout tremble, la lionne seule ose répondre.

Dans une cage étroite, deux maigres hyènes sans arrêt tournent, tels des damnés, espionnant de leurs yeux faux le tout jeune ours des cocotiers : lui, boule de fourrure noire luisante, museau jaune qui semble un bec, se promène le long du couvercle la tête en bas. Il s'y pend par une ou deux mains, les autres balançant dans le vide leurs longues griffes, avise de ses petits yeux farceurs le couple qui s'est arrêté, cou tendu, frissonnant de haine, et se laisse tomber sur eux deux à la fois. Les deux hyènes ricanent de rage, écartèlent leur gueule rouge et noire. Et l'ourson, assis sur son derrière, paisiblement retrousse ses babines, exhibant ses énormes crocs jaunes dans un silencieux rire, et puis s'en va, sur ses mains de derrière, se dandinant, et regrimpe. Les hyènes dans un ricanement soulagent toute leur fureur et leur lâcheté.

Le lion, écœuré, détourne son visage froncé, et sourdement gronde. Les hyènes se remettent à tourner.

Le tatou, énorme cloporte, trottine comme on glisse, ses petites pattes cachées sous la cuirasse, s'arrête, darde sa menue tête pointue et ses petits yeux de hérisson, luisants charbons, et repart.

Deux crocodiles du Nil mijotent dans l'eau chaude, troncs d'arbres flottants, inertes. L'un parfois déclôt son œil stupide, ouvre sa plate démesurée gueule : un pulpeux gouffre rose, humide, ainsi qu'un abricot, sournoisement ourlé d'un chapelet de cinq douzaines de poignards; puis, sans bruit, le couvercle retombe.

A même un nid de couvertures sommeille un souple emmêlement de serpents pythons. Deux domestiques en démêlent un, à pénible ahan le déroulent, étirent cette énormité molle, élèvent au bout du mince cou l'affreuse tête plate triangulaire. L'œil rond, sans regard ni prunelle, luit comme le fond d'un puits de méchanceté ; un dard frétillant sort, rentre, ressort.

Enchaînés par la ceinture sur un étroit plat-bord, une horde de singes de toutes sectes glapissent, sursautent, grignotent, se griffent, se baisent, tout comme des hommes.

Mais un frémissement émeut la baraque ; les singes se trémoussent avec furie, sifflent, et blasphèment, et vocifèrent ; les hyènes ricanent, l'ourson danse sur ses deux pieds ; la lionne, rugissante, bondit, et le lion dresse son mufle et gronde. Les crocodiles seuls demeurent immobiles. Le tatou trottine comme un petit fou. Car le belluaire est apparu.

C'est un adolescent, c'est un enfant presque, blond, beau, et frêle, aux joues roses, aux cheveux bouclés, aux grands yeux bleus. Il rit doucement comme une vierge ; une chemise rouge drape son jeune torse de héros ; fouet au poing, il ouvre la première cage, celle de la lionne... Et il travaille.

... Et, comme s'écoule la foule, crépitante de bravos, de dessous la baraque s'évade, file entre les pavés, s'évanouit dans la nuit, un énorme rat gris, un monstrueux rat d'égout.

TIENS, UN RAT !...

Comme je déplaçais de gros livres, j'éprouve une résistance remuante, un trémoussement, entends un petit cri : un rat jaillit, tel un diable, un gros rat gris : il bondit comme un projectile, glisse sur le plancher et le voilà hors de vue. Je le découvre enfin dans un angle noir, tapi derrière le pied d'un fauteuil : et j'accours, une canne au poing ; mais le voilà déjà derrière le gros poêle de faïence. Rejoint par la canne, il bondit à nouveau, file, se réfugie un instant derrière une pile de livres, et réchappe. Il est partout et nulle part, il est insaisissable ; je m'acharne, m'encolère ; lui, s'affole, pousse des cris aigus, se cache maladroitement, mais d'autant plus déconcertant dans ses bonds et ses courses. Ah ! je l'accule enfin et un bon coup de canne l'étourdit à moitié. Il se sauve plus lourdement, je distingue son fin museau gris et moustachu,

son fin œil noir terrifié, étincelant d'intelligence : une seconde le remords me crispe, et anéantir cette vie m'apeure. Bah, c'est la guerre, et deux coups nets l'assomment. Je l'enlève par la queue ; c'est vraiment un superbe rat d'égout : Je le balance dans le poêle plein de papier, que j'enflamme et referme la porte. La queue dépasse, frétille convulsivement pendant quelques secondes, et retombe, pendante, tandis que se propage une odeur de viande et de poils grillés, à la fois écœurante et délectable : le corps d'un ennemi mort sent toujours bon !

FAUBOURG

L'auto, rouge, un bolide mou, sur le pavé gluant, glisse. Carrefour aigu : par l'autre voie, un fiacre au grand galop arrive ; le fiacre fait un brusque à droite, l'auto un brusque à gauche, l'obus de tôle anéantit la caisse de bois, et s'arrête net. La femme et l'homme allongés dans le fiacre culbutent pardessus bord, par bonheur de l'autre côté, et le cocher saute en l'air, retombe tête en avant, laquelle va caler la roue de l'auto.

Cinq cents passants instantanément sont attroupés : cris, injures, disputes ; l'homme et la femme se relèvent, s'enfuient affolés ; vingt paires de mains ont déjà redressé le cocher abruti, noyé de boue ; cinq cents gueules engueulent le meneur de l'auto, calme et dédaigneux. Des mains retiennent le cheval du fiacre, effaré, près de prendre le mors aux dents, et des poings se brandissent. Un sergent de ville pesant et digne approche. Et moi j'admire le génie de notre édilité moderne, à faire se couper les voies urbaines à angle droit.

SAINT-SULPICE ; QUATRE HEURES LE SOIR

Contournant le chœur j'ouïs, qui venaient de vers les grandes portes, des coups secs en cadence approcher, vibrant haut sous les hautes voûtes. Un long spectre noir parut, qui de sa longue canne d'argent, de deux en deux pas, heurtait les dalles ; derrière, quatre surplis blancs trottinaient dans l'église déserte ; au-dessus, une croix d'argent se balançait, et tout cela disparut dans la sacristie. En même temps tout là-bas, vers les portes, de gros pas lourds pesamment martelaient les dalles :

entre deux lointains piliers, une bière de sapin blanc apparut une seconde sur les épaules de quatre croque-morts aux luisants chapeaux, et disparut,suivie d'un bruissant piétinement de gens que je n'apercevais pas. Poursuivant ma marche, je rencontrai au seuil d'une chapelle deux tréteaux avec quatre grands cierges qu'on venait d'éteindre, à terre posés et marquant encore la place et la forme de la bière. Quatre points rouges restaient, d'où suintait un peu de fumée : un à un ils expirèrent, le dernier s'acharna longtemps, il finit par s'effacer aussi, tout comme une âme, et plus rien ne demeura vivant dans la sépulcrale église.

IDYLLE

Ce soir de dimanche, boulevard Sébastopol : vli! vlan! pif! paf! et un remous qui bouscule tout. Un gros courtaud à grosse tête ronde rasée, moustachu, espèce d'auvergnat endimanché, s'est rué soudain sur un gros petit bonhomme grison, espèce de rond-de-cuir endimanché, et le martèle de coups de poing : — Ce sale individu qui bat son enfant! Cinquante passants instantanément ont jailli des pavés. Au centre une maigriote fillette s'est jetée au-devant du battu, criant et pleurant : — Mon papa! mon papa! mon papa!

L'autre bonhomme veut continuer de battre, qui ne cesse en même temps de gueuler : — Ce cochon-là! Sa petite fille! ce cochon-là! Tout auprès, chiffon vieilli dont je ne voyais que le dos, la mère, inerte et muette, demeurait plantée là. Je franchis le cercle, criant sous le nez du vengeur : — De quoi se mêle-t-il, ce fourneau-là? Le fourneau d'Auvergne s'arrête net, cependant que la fillette criait : — Il a bien fait de me battre! il a bien fait! Un des survenus me lance, hors de lui : — Il la bat, Monsieur, depuis un kilomètre! — A coups de pied! clame un autre! Et le vengeur, encouragé : — A coups de pied, ce salaud-là! Et une voix de femme par derrière glapit : — Et il y en a encore pour les soutenir! Et la mère demeurait plantée là sans mot dire, et la fillette toujours criait : — C'est mon papa! il a bien fait! Un sergent de ville surgit, entraîne au poste les acteurs : deux cents badauds, se bousculant, les suivent, et instantanément me voilà seul, tout ahuri.

Et ravi, je philosophais : ah, l'homme-kilomètre (car c'était

vrai peut-être, à huit cents mètres près), qui, prudemment, suivait : il ne faut point s'attirer des affaires ! Et le furibond-homme sensible chez qui, sa face l'assure, pleuvent coups de poing et coups de pied, quand la vinasse d'Auvergne lui tape dans le nez ! Et la pauvre enfant — pauvre non d'avoir été battue, car elle ne montrait ni plaies ni bosses — mais d'avoir vu son père humilié ! Et la scène au retour, entre ce père chétif, et cette loque de mère ! Et la haine que prendra peut-être ce père contre l'enfant qui provoqua, qui vit sa déchéance !

Et la sottise du philosophe, que, sans la diversion du sergent de ville, la foule allait peut-être équitablement lyncher pour l'avoir voulu frustrer de son plaisir !

DRAME

Cette nuit, tout à l'heure, trois heures ont sonné, j'entends à cinq, six cents mètres un coup de révolver éclater, puis deux, puis trois. Je cours à la fenêtre, j'ouvre : la rue est muette et noire, le vent souffle avec délire, pourchasse la lune et les nuages, tord la flamme des becs de gaz affolés. C'est évidemment au-delà, plus loin. Peut-être quelque ouvrier ivre égayait-il son samedi de paye ? Je referme, je reprends mon livre. Un, deux, trois autres coups ; je sursaute et je rouvre : rien toujours, mais dans le loin, vers quelle direction je ne sais trop, de distincts appels d'homme percent les gémissements du vent. Et puis le silence retombe, et toujours dans la rue le vent et la solitude. J'attends ; en vain : c'est fini ; les appels sortaient non d'un mourant ni d'un blessé, mais d'un homme très effrayé qui appelle au secours. Et je me rassieds, bourrelé par l'idée qu'un être pas très loin d'ici est en train de mourir. Et pourtant je reste assis.

FAGUS.

LA PRISE DE PARIS

I

— Ca se loge en 1906, à la fin d'Avril. Je faisais une année de service à Pithiviers. Il n'y en a pas un, je suppose, parmi vous, qui connaisse cette ville-là, je veux dire qui soit entré dans cette ville-là. J'y suis entré, moi, et vrai, il me semble que je n'en suis pas encore complètement sorti. Pithiviers n'a l'air de rien. On peut passer à côté des dizaines de fois sans se douter de ce que c'est. Ne vous figurez pas une chose terrible; pas le moins du monde. Une ville ni assez petite ni assez grande, à moitié étranglée par des murailles, mais à moitié seulement. Un chiqué d'existence. Des rues pas absolument vides, car il y marche de temps en temps un homme ordinaire. Deux ou trois rues surtout qui essaient chacune d'être la rue principale. Un bureau de poste très en vue, où l'on affiche à la porte le cours du 3 o/o. Tout ça, comme un chien qui a passé sous une automobile, et qui, après, pendant dix ans, traîne une dérision de vie, le dos creux et les pattes en flanelle.

Il y avait une caserne à peu près neuve. Je ne trouve rien de plus triste qu'un hôpital, qu'une caserne, qu'une prison neuve. Il s'y étale une simulation de contentement, un faux air propret et coquet, qui me dégoûtent. Ça vous soulève le cœur, en traître. Vous avez vu dans le métro, ou ailleurs, des femmes qui ont quelque part sur le corps un pansement au phénol, et qui se sont mis beaucoup de parfum pour masquer l'odeur de la drogue. Hein? On crève de répugnance. C'était dans ce genre-là.

Vous pensez si on s'ennuyait. Moi, je venais de tirer un mois de congé pour la convalescence d'une maladie pas féroce.

J'avais profité de Paris de la mi-Mars à la mi-Avril, et je rentrais à la caserne, assez ahuri, mal réveillé, obligé de me frotter les yeux et de me pincer le bras. Je m'attendais à toutes

les choses les plus fades, en particulier à faire l'exercice en décomposant, dans la cour, par un beau soleil; et à manœuvrer dans des champs de betteraves,avec une puanteur dans le nez, trois kilomètres de plaine devant soi, sans un arbre ni une vache, et l'idée que le printemps est très agréable dans mille autres endroits du monde.

Seulement, dès cinq heures,j'étais à la porte; je passais d'un petit air gentil sous les yeux du sergent de garde, et j'accélérais le pas jusqu'à une chambre minuscule que j'avais en ville et que je payais dix francs par mois : une espèce de placard percé d'une fenêtre, mais un bonheur énorme.

Ma chambre n'était pas bien loin de la caserne, et en bordure de la ville. J'y allais directement, ou je ne faisais que m'arrêter une minute chez un épicier voisin, pour prendre un bout de saucisson ou du lait.

Mais ce jour-là, le 29 Avril, je voulais d'abord aller acheter le journal. On parlait depuis quelque temps d'un 1er Mai qui ne serait pas pour rire.Chaque fois que je me trouvais en permission à Paris, depuis Janvier ou même Décembre,je voyais sur les murs, dans les urinoirs des papillons qui disaient : « A partir du 1er Mai 1906, nous ne travaillerons que 8 heures » ou des choses semblables. Pendant la seconde moitié d'Avril, on avait fait de divers côtés des préparatifs sérieux. Vous vous rappelez ? Les bourgeois croyaient que c'était la fin du monde, et le populo avait l'air de croire que c'en était juste le commencement. Les plus pressés n'avaient pas eu la patience d'attendre. La grève avait déjà éclaté dans le bâtiment et l'alimentation. Les gens riches avaient acheté des grosses de boîtes de sardines en prévision de la grève générale; ou bien ils partaient se terrer dans des trous de province. Le gouvernement assurait qu'il maintiendrait l'ordre coûte que coûte. Mais les moins fous eux-mêmes s'attendaient à un peu de grabuge; d'autant que ça tombait en pleine période électorale. Une huitaine de jours après, on renouvelait la Chambre. Vous pensez si c'était intéressant de lire le journal, le 29 Avril. Les jours précédents, il y avait eu des meetings « préparatoires et monstres », des délibérations de syndicats, des palabres du Parti Socialiste, des mouvements de troupes. Et les grévistes avaient commis des excès. Toutes les casernes de Paris, le premier Mai, seraient consignées; les

hommes, l'arme au pied depuis l'aube ; les mairies, occupées militairement ; une dégelée de cavalerie à travers les rues ; et quoi encore ?

Quant à nous, paisibles trouffions de Pithiviers, nous savions déjà qu'on nous couperait les permissions de 24 heures.

Beaucoup d'entre nous étaient Parisiens, de Montmartre, du faubourg Saint-Antoine, ou de la Villette ; et on craignait sans doute que nous n'allions prêter la main à l'insurrection des prolétaires.

Donc j'étais avide de lire une feuille de Paris, et je me hâtais vers le plus proche papetier.

Il était cinq heures cinq ou cinq heures dix. J'étais sorti un des premiers ; et ce soir-là mes godillots faisaient, si je puis dire, l'étrenne de la rue de la Couronne.

J'entends quelqu'un qui marche derrière moi, plus vite que moi, et un « Psst ! ». Je me retourne ; je vois l'adjudant du peloton des dispensés, dont j'étais. Cet adjudant-là méritait le nom de « chic type », ce qui est rare pour un adjudant, — et je ne me croyais pas en faute. Mais quand même, se voir rattraper dans la rue par son adjudant à cinq heures cinq, tous ceux qui ont été soldats reconnaîtront que ça vous donne une secousse. On imagine des catastrophes ; on se voit déjà en tôle.

— Bénin, me dit-il, vous pourriez me rendre un service.

Je respirai. Il avait l'air sens dessus dessous, mais bienveillant comme toujours. Et il paraissait heureux d'avoir mis la main sur moi.

— Je me fie à vous ; vous êtes sérieux et au courant de ces choses-là. Il y a un baroufle du diable ! Je ne sais pas où donner de la tête. Vous m'économiserez une bonne demi-heure. Tenez. C'est une dépêche officielle au général commandant le corps d'armée. Portez vite ça à la poste. Demandez à ce que ça passe avant tout le monde. Vous engueulerez la demoiselle s'il le faut. Puis vous attendrez la réponse, au bureau même. Vous direz qu'on vous la donne à vous, par écrit, n'est-ce pas ? Insistez ! Et ramenez-nous ça au galop.

— Au quartier ?

— Oui, au quartier. Maintenant je cours chez le capitaine. Il n'est pas encore prévenu. L'ordre arrive à l'instant. Heureusement que le commandant était là. Le bataillon file à Paris

cette nuit. Allons, au revoir !... Il n'y a rien à payer... Ah ! si vous trouvez des camarades en ville, dites-leur de rentrer à la caserne au pas d'gym... Il n'a pas dû en sortir beaucoup. Et j'en ai déjà accroché cinq ou six.

Je partis pour la poste, flatté qu'il m'eût préféré à ces cinq ou six pour une mission de confiance.

La dépêche était grande ouverte, l'encre à peine sèche. Je lis :

« Reçu ordre. Bataillon mobilise immédiatement. Faut-il emmener peloton dispensés ? Prière répondre d'urgence.

« Commandant Deschamps. »

En lisant ça, ma poitrine se met à battre. J'ai une bouffée de vie à la tête ; je prends le pas de course. D'abord, je n'étais pas fâché d'épater un peu les gens de la rue. Et puis j'avais hâte de déclencher l'événement.

De fait, en voyant courir ce soldat barbu, en lui voyant cette feuille aux doigts et cette face tragique, la rue de la Couronne a eu un soubresaut, le seul de son existence, je crois.

La Poste est au coin de deux rues. De l'autre débouche un caporal de la septième, volontiers crâneur. Il marchait paisiblement, dans l'ignorance la plus évidente. Je lui crie :

— Caporal ! Le bataillon mobilise.

Avec ce mot-là, on est toujours sûr d'avoir un effet.

Il tressaille.

— Hein ?

— Oui. On embarque pour Paris dans une heure. Je porte une dépêche pour le corps d'armée.

Il risque un œil sur la dépêche. J'entre dans le bureau. Lui avait bien envie d'en savoir plus long. Mais il avait surtout peur d'être en retard. Et le voilà qui prend le pas de course. Je jouissais.

Devant le guichet du télégraphe, il y avait un vieux bonhomme. Je m'approche :

— Dépêche officielle... au commandant du corps d'armée... envoyez immédiatement. J'attends la réponse ici. Vous me la ferez remettre, à moi.

La demoiselle, un peu suffoquée, compte les mots, vérifie l'adresse, arrondit les yeux, et passe le papier à un employé derrière elle. J'entends cliqueter un appareil.

« Bon ! ça y est ! » me dis-je.

La demoiselle me regarde, hésite :

— Vous payez ?

— Non, je ne paye pas. Dépêche officielle.

— Vous êtes sûr ?

— Je suis sûr.

Elle se lève ; elle a un colloque avec un autre employé. Tout le monde me regarde, non sans stupeur, ni précaution, comme un explosif. On ne me dit plus rien. Je m'éloigne du guichet.

J'ai passé là une demi-heure, ou trois quarts d'heure, dans une excitation admirable. C'est drôle : le temps ne me durait pas. Il me sortait de la force de tous les coins du corps. Je ne pouvais pas rester en place. J'allais et je venais dans le bureau. Il y avait une pression intérieure à ma tête. Je dévisageais tout avec audace. Je me sentais dans les yeux un feu, un jaillissement de feu.

Je fus je ne sais combien de minutes sans penser à rien de précis. Puis je me dis : « Pourvu que nous partions avec les autres ! »

A ce moment-là, j'ai éprouvé d'une manière distincte la naissance de l'événement. J'avais cru, d'après les journaux, qu'on n'emploierait que la garnison de Paris. La veille encore on le disait. Vingt à vingt-cinq mille hommes, c'est déjà beau. Mais voilà que les troupes de la province se mettaient en marche. Les troupes montaient dans les trains. Il y avait un mouvement sur Paris, un rassemblement, une concentration, une chose étendue qui se contractait sur Paris.

La réponse finit par arriver. On me tend la feuille. Je n'ai pas voulu regarder tout de suite. Je sors du bureau. Je lis :

« Emmenez tout le monde, sauf malades et malingres. »

J'arrive au quartier. En longeant le mur d'enceinte, on entendait grouiller le bataillon. Vous savez, le bruit de certains jours d'été, cette espèce de ronronnement et de piétinement que fait la grêle dans le lointain.

Je traverse la cour. La bâtisse se démenait et se travaillait par le dedans, sauf vers le milieu, là où logeaient les dispensés.

Je vais au bureau du peloton. Il y avait là le capitaine, le commandant du détachement, des sous-officiers. Tout le monde se retourne :

— Vous avez la réponse ?

— Oui.

On m'enlève le papier des mains.

— Nous partons ! dit le capitaine.

Il fallait les voir. Ils étaient dans une excitation extraordinaire, mais sans brutalité.

Ils étaient cordiaux avec vous, copains.

J'y étais si peu habitué que, sur le moment, j'ai cru que c'était par calcul, vous comprenez ? Maintenant je ne crois pas.

Le commandant me dit :

— Vous avez su vous débrouiller. C'est bien ! Vous nous avez rendu service.

Et le capitaine :

— Montez vite ! Equipez-vous ! Prévenez déjà vos camarades. Il faut que ça ronfle !

Je sors ; les sergents derrière moi. On grimpe des étages quatre à quatre.

Vous pensez comme ça s'est mis à barder ! Nous étions en retard d'une heure sur les compagnies, et on partait en même temps.

Les paquetages piquent une tête sur le lit. On dégraisse les flingots en deux coups de baguette. Le campement dinguait sur le plancher. On s'envoyait les boîtes de singe comme une pomme. On bourrait les sacs n'importe comment. On les tassait sous le genou. On tirait sur les courroies avec les deux mains. Les sergents allaient d'une chambre à l'autre, et pas du tout comme d'habitude, bons fieux, et nous blaguant, au lieu de nous enlever. Il y eut bien quelques gueuleries. Sans ça on n'aurait plus été à la caserne. Mais rien d'excessif.

A six heures quarante, on était en bas, les quatre compagnies et le peloton, derrière les faisceaux.

Alors, une accalmie inexplicable. On ne disait rien dans les rangs. Les capitaines étaient je ne sais où ; les lieutenants, debout près de leurs hommes, les mains croisées derrière le dos. On entendait distinctement, à l'autre bout de la cour, piaffer un cheval qu'une ordonnance tenait par la bride.

Le soir nous tombait dessus petit à petit. Une espèce de souffle lâche arrivait de la ville.

On attendit ainsi trois quarts d'heure peut-être. Soudain :

— Rompez les faisceaux ! Remontez dans les chambres !

Une rumeur étonnée, déçue. On se disloque, on remonte lentement. Les sergents nous disent :

— Couchez-vous si vous voulez ; mais tout habillés. On ne part qu'à une heure trente du matin.

Quelques types se sont allongés. Mais personne n'a dormi. On parlait, on fumait, on lisait des journaux. Il y en a qui refaisaient leurs sacs.

A minuit et demie, on appelle les hommes de jus. Ils reviennent avec des cruches de thé. Vous savez, de la tisane avec un peu de rhum. C'était chaud, d'ailleurs, et ça avait du goût.

A une heure les sergents arrivent, les bras chargés de petits paquets, comme le bonhomme Noël.

— Debout ! Au pied des lits ! Ouvrez les cartouchières !

Et voilà qu'ils nous distribuent des cartouches, deux paquets par homme ; des paquets tout neufs, balles D.

Ça faisait seize cartouches par homme.

Nous nous taisions ; vous n'avez jamais entendu une chambrée aussi silencieuse.

Mais on avait défait les paquets ; et on tâtait tout doucement les cartouches froides, au fond des cartouchières. On touchait la pointe avec le bout du doigt.

A une heure trente : « Tout le monde en bas ! »

On dégringole. Personne n'avait sommeil. Il fallait regarder les montres et réfléchir pour se rendre compte de l'heure qu'il était. On avait une lucidité étonnante, mais de l'ahurissement tout de même.

Je sentais un picotement, des fourmis, mais pas dans le corps, dans le crâne. A deux heures, on était en rangs d'oignons devant des wagons tout noirs, des wagons de marchandises, très hauts, sans marchepied.

On a monté là-dedans avec assez d'ordre. Les lanternes d'escouade éclairaient un peu. Il y avait des bancs de bois blanc bas, étroits. On s'est assis en se serrant tant qu'on a pu. Les plus malins ne disaient mot. Un gradé grognait bien de temps à autre, mais comme à part lui, et sans insister.

A un moment, nous a-t-on enlevé les lanternes ? On n'a plus rien vu du tout. Je ne sais pas si c'était l'effet de l'énervement, de la fatigue, ou de quoi ; je ne sais pas si les autres l'ont

éprouvé comme moi; mais j'ai eu besoin de pleurer; une vraie envie de verser des larmes. Je ne redoutais rien de particulier. Que me ferait-on, à moi? Mais les larmes me piquaient les yeux et j'avais un tremblement des lèvres.

Soudain, il y eut un coup de clairon, un seul ; large et froid, qui vous entrait dans le flanc. Le train démarrait.

Le jour se leva qu'on était encore en marche. La lumière arrivait par les soupiraux du wagon. On avait dû dormir tant bien que mal, appuyés les uns sur les autres. Les fesses étaient meurtries, le cou ankylosé. On recevait les secousses des roues au bas des reins, et ça vous retentissait le long de la colonne.

Le train s'était déjà arrêté trois ou quatre fois, en pleins champs, sans doute. Après une bonne traite de trois quarts d'heure peut-être, voilà qu'il s'arrête de nouveau. Et pour le coup il ne repart plus.

J'en entends qui disent : « On est à Pantruche. »

Ceux qui étaient au bout des bancs se levaient, et ils essayaient de regarder par les fentes des soupiraux. Mais c'était oblique, comme dans les volets des fenêtres; et je pense qu'ils ne voyaient pas grand'chose.

Certains disaient cependant d'un air assuré :

— Oui ! C'est Pantruche.

D'autres disaient :

— Pantruche ! Jamais de la vie ! On est en gare de Villeneuve-Saint-Georges.

Ça n'avait rien d'impossible, après tout, qu'on ait fait passer le convoi par Villeneuve-Saint-Georges. Mais un ripostait avec autorité :

— Villeneuve-Saint-Georges ? des fois ! On est à Noisy-le-Sec ! Je reconnais les voies.

— On haussait les épaules. Moi j'étais au milieu d'un banc. Je ne pouvais pas me lever. Mais je me disais : « Nous sommes à Paris. » On sent ces choses-là. On m'a raconté l'histoire d'un chat qu'une femme, pour le perdre, avait mené de Puteaux à Versailles, dans un panier. Il a retrouvé son chemin tout de suite. Les types comme nous ont un peu de ce flair-là.

Soudain une sonnerie de clairon, une seule, et sourde. On entendait des ordres, des bruits de porte. « Premier banc, debout ! » Notre wagon s'ouvre. Le grand jour entre là-

dedans comme de l'eau. Nous descendons un par un. Il y avait bien un saut d'un demi-mètre à faire. En sautant, j'entends les seize cartouches me sonner sur le ventre.

Je regarde. Je vois un espace énorme; des centaines de wagons fichus n'importe où, seuls, par deux, par trois, comme les bestiaux d'un marché; des hangars, des baraquements à perte de vue; des bandes de barriques, des montagnes de caisses; un pont de fer au-dessus de tout ça qui faisait des pas de cent mètres, et qui aurait enjambé trois fleuves; et partout, vous entendez, partout, entre les wagons, devant les hangars, sous les arches du pont, des troupes, à pied, à cheval; des pantalons rouges, des tuniques bleu ciel, des cols blancs. Il y avait même des cuirasses, vers le fond, devant une montagne de charbon.

Et les faisceaux posés bien tranquillement comme les pyrogènes sur les tables de café. Et les dos des chevaux, tous pareils, et tant qu'on en voulait.

Nous étions cloués, morts. On ne s'attendait pas du tout à ça. Il y avait là une armée prête, les armes fourbies, à six heures du matin, sous un petit soleil de trente Avril.

On voyait à l'horizon les cheminées des usines de Paris, qui fumaient déjà, mais qui ne fumeraient pas demain. Des nuages marchaient assez vite.

On était appliqué sur Paris; on était collé tout contre, sournoisement, silencieusement. Il ne se doutait de rien.

Vous ne pouvez pas vous figurer l'impression extraordinaire que ça nous faisait. J'étais heureux profondément, et j'avais de l'angoisse. J'étais impatient, et en même temps prêt à défaillir. J'avais le corps entier ivre et fourmillant. Je voyais les choses se multiplier et s'agrandir. Un ronflement de sirène venu de loin me fit claquer des dents. Je ne crois pas que j'avais froid.

Alors des mouvements commencent dans ce grand espace. On voit là-bas des escadrons qui se mettent en selle, et qui bougent. Toutes les cuirasses, devant la montagne de charbon, montent ensemble, d'un mètre.

L'infanterie a rompu les faisceaux. Il y avait une vaste aire libre, devant notre bataillon. Notre batterie va se mettre au milieu, tambours et clairons. Puis trois autres batteries arrivent; et une musique, au complet.

« La musique du quat'six », disaient les hommes. « Ils ne vont tout de même pas nous donner un concert à cette heure-ci ? »

Toute la clique du régiment se rassemble donc, et se met en marche vers la gauche.

— Zut ! Ils nous lâchent ! Où vont-ils ?

Mais les autres musiques des autres régiments débouchent des quatre coins ; il sortait un trombone de derrière chaque ballot ; et on aurait dit que chaque barrique devenait un tambour.

Ils se rassemblent en colonne. Vous voyez ça d'ici? Les musiques de quatre ou cinq régiments, à la file. On regardait ça avec des yeux ronds, lorsqu'on nous crie :

— Garde à vous! Numérotez-vous! A droite par quatre! et toute l'antienne.

On se met en marche; on pile un peu le pavé sur place. D'autres bataillons passent devant nous.

Enfin on part pour de bon. Nous devions avoir devant nous les trois autres bataillons du régiment — le quatre-six avait quatre bataillons — et tout en avant l'armée des musiciens.

Derrière nous, voilà des canassons qui prennent la file. Des dragons,—un régiment aussi, sans doute. Et en tournant la tête je voyais de l'infanterie encore qui s'amenait derrière les dragons. Et les gros frères, qui faisaient un mouvement tournant à travers les piles de caisses sous le pont de fer, pour joindre la colonne.

Je ne me connaissais plus. Je me retenais pour ne pas brailler un air de marche. Et remarquez que moi je n'ai jamais chanté en marche, jamais. Les chansons me paraissaient idiotes ; je rageais la moitié du temps; j'aurais trouvé servile et moutonnier de chanter pour faire plaisir aux chefs et pour leur attester « la bonne humeur et l'endurance des troupes ».

Mais là, je me fichais des chefs. Ça n'existait plus. On allait entrer dans Paris, j'en tremblais de plaisir.

J'avais parfois des secondes de lucidité. Je me disais : « Mon vieux, tu es idiot. Tu as le toupet de jubiler ! C'est du bel ouvrage que tu vas faire. » Je n'en voulais pas aux grévistes, au contraire, et si j'avais été dans le civil, je serais peut-être bien descendu aussi dans la rue, le premier Mai de cette année-là. Enfin !

Nous sortons de cette immense gare des marchandises. On suit d'abord deux ou trois rues, sans maisons, bordées de murs interminables, et à peu près désertes.

Il était dans les six heures vingt.

De temps en temps, nous croisions un ouvrier qui allait à son travail. Il affectait de rigoler, d'abord. Il clignait de l'œil. Mais nous ne bronchions pas ; ou on lui lançait un regard de coin, sans dérider. Alors, lui considérait ce kilomètre de fusils et de sabres, qui s'avançait au pas, tranquillement, sur Paris, à six heures du matin ; et on sentait que s'il y avait eu une rue latérale, il se serait jeté dedans, comme un chien poursuivi; mais il n'y avait que ce mur interminable, et le bonhomme marchait, fixant le trottoir et comme aplati au mur.

Il y avait dix minutes que nous étions partis. Nous avions l'arme à la bretelle. La colonne arrivait à la Seine, sur un des quais de la rive gauche, du côté de la Râpée ou de Bercy. On s'engage sur un pont. Comme nous tournions un peu, je pouvais voir de ma place les musiciens qui ouvraient la marche et qui déjà avaient passé le pont, et deviner la queue des troupes qui traînassaient encore là-bas au bout d'une rue.

Notre section mettait le pied sur la rive droite, quand nous entendons, en tête, un commandement. L'ordre court de compagnie en compagnie. Notre capitaine se retourne et crie : « Arme sur l'épaule ! »

Nous entrions dans un boulevard bordé de grandes maisons et d'usines. Les passants commençaient à être plus nombreux. Des hommes et des femmes filaient à l'ouvrage. A côté de la colonne qui se poussait dans Paris, dure comme fonte, ça avait l'air de feuilles sèches, ramassées du trottoir par le vent, et emportées. Je me disais : « C'est dommage qu'il soit si tôt ! Je donnerais bien vingt sous pour entrer en fanfare. »

Mais il n'y avait pas à espérer. Une grosse horloge, au front d'une usine, marquait 6 h. 35. « On ne réveille pas les bons bourgeois à cette heure-ci. »

Tout doucement la fatigue me tombait sur les reins. Nous avions manœuvré la veille ; on s'était démené toute la soirée ; et ce n'était pas le voyage en fourgon qui avait pu nous remettre. J'étais saoul encore, mais d'une autre façon, lourde-

ment, par les jambes et les pieds plus que par la tête. Mon sac bourré au petit bonheur me machait le dos. Et je commençais à en avoir assez de porter l'arme sur l'épaule.

Il devait y en avoir d'autres comme moi. Mais on se tenait bien. L'alignement était acceptable.

Dans les rangs, la cadence du pas bredouillait à peine. C'était même beau, le bruit de tant de pas sur les pavés. A chaque pas on aurait dit le coup d'une machine à broyer. Vous savez : un long craquement, un long grognement sourd.

Ou encore on s'imaginait un de ces systèmes comme il y en a chez les boulangers pour couper le pain. On glisse un gros pain de quatre livres sous le couperet; on appuie un bon coup sur le manche... Eh bien, ce bruit-là, ce féroce craquement-là, des milliers de fois plus fort.

Voilà qu'on débouche dans la rue de Lyon. Il passait quelques fiacres, et les gens se mettaient à la portière.

La tête de la colonne entre dans la place de la Bastille, sans se gêner, en plein milieu, la traverse comme un champ de manœuvres, et plonge droit dans la rue Saint-Antoine. Les gens s'arrêtaient. Les tramways s'arrètaient. A l'impériale des tramways des hommes se penchaient sur l'appui et regardaient aussi loin qu'ils pouvaient dans la rue de Lyon. Mais on savait qu'ils auraient beau se pencher et regarder, ils ne verraient pas la fin des troupes.

Tout à coup, comme ma section arrivait au milieu de la place, sous le grand chandelier de la Bastille, nous entendons un grondement, un roulement, comme si un quartier s'effondrait en avant de nous. Au premier moment, on ne savait pas ce qui arrivait. Ce bruit terrible sortait de la rue Saint-Antoine, et refoulait sur la place, qu'il remplissait brusquement comme quelque chose d'irrespirable. Tout le monde a eu une secousse : la troupe, les chevaux des dragons, les passants arrêtés.

Mais c'était régulier; ça suivait le pas; ça commandait le pas. On a compris : « Les tambours ! »

Les tambours des quatre régiments roulaient ensemble, rue Saint-Antoine. Nous approchions de l'entrée. Le trou de la rue Saint-Antoine nous gueulait dans la figure.

Je ne me sentais plus. Je ne savais plus si j'avais un sac, un flingot, des pieds. Je n'ai jamais eu autant de force. Les

maisons de six étages me paraissaient toutes petites. Je m'apercevais qu'elles penchaient toutes d'un côté ou de l'autre. Il me semblait que moi-même j'aurais pu les abattre d'une poussée. Il me semblait que les deux côtés de la rue allaient s'ébouler dans le bruit des tambours.

Mais on n'était pas satisfait. Il nous fallait les clairons. Les tambours secouaient Paris, disloquaient Paris par en-dessous, par en dedans, comme des coups de mine. Il nous fallait les clairons, et ce cri insolent qui met le pied sur des décombres.

Nous n'avons pas attendu longtemps. Comme la tête arrivait à la hauteur de Saint-Paul, les clairons partent. Il y en avait tant que leur cri devenait solide, épais, massif. C'était non plus un bruit de métal, mais le métal lui-même. A chaque note, vous croyiez sentir un marteau-pilon tomber sur Paris. Puis, après le refrain, toute la clique a donné, « la marche de Turenne ». On envoyait ça dans les murs comme des boulets.

Je ne m'apercevais plus s'il y avait des passants. Mais je regardais les façades. C'était beau. Les fenêtres s'ouvraient, des dix, des vingt à la fois, comme si vraiment nous crevions les murs. Tu t'imaginais des trous faits soudain par des schrapnels. Et on sentait toutes les maisons réveillées brusquement du haut en bas, les enfants grognant, les chiens hurlant, les hommes courant aux croisées, en chemise, avec des battements de cœur.

Je n'ai jamais rien senti de pareil. On nous aurait crié : « En ligne face à gauche! en ligne face à droite! Sur les fenêtres, en joue, feu! » nous aurions tous tiré avec enthousiasme. Derrière nous, les dragons avaient du mal à se retenir. Leurs chevaux buvaient le bruit en tordant la tête et en lâchant de la bave. Ils étaient saouls; ils se cabraient sur place; et je parie que les dragons auraient donné un mois de prêt, et le tabac avec, pour balayer le trottoir au galop. Vous sentez ça? Monter sur les trottoirs, sabre au clair; laisser ruer son cheval dans les devantures et les pots à lait; éponger d'un coup le populo, comme une ordure... Il fallait se mettre à la place des dragons...

Enfin! Je puis faire la guerre, entrer à Berlin, au milieu des troupes. Je sais déjà ce que c'est. Et je vous garantis que c'est agréable.

II

— Mais après? Qu'est-ce qui est arrivé? Qu'est-ce que vous avez fait? Est-ce qu'il y a eu vraiment du grabuge?

— Vous voulez tout savoir! Malheureusement c'est déjà un peu vieux, et plus d'une chose m'est sortie de l'esprit.

Attendez! Je me rappelle que nous avons tourné à droite. Nous avons pris une petite rue que nous remplissions. Puis une suite de petites rues qui s'embouchaient de travers les unes dans les autres. La musique ne jouait plus; nous n'apercevions plus la tête de la colonne. Mais nous entendions avec beaucoup de force et presque de douleur le bruit de nos pas à nous.

De temps en temps on tombait sur un boulevard, et on le passait à gué pour ainsi dire. Le mouvement du boulevard interrompu, refoulé, faisait deux accumulations, à droite et à gauche. Nous les sentions peser sur nous. Qu'est-ce que ça serait sur la fin de la colonne!

Un peu plus tard nous étions dans une rue assez longue. Je me retourne. Il n'y avait plus personne derrière nous. Le reste des troupes nous avait lâchés.

Mes voisins disent :

— C'est la dislocation. Nous allons à Reuilly.

Un quart d'heure après, nous étions devant une grande bâtisse. Entrés dans la cour, on nous referme les portes sur le dos.

Quelle auberge! Je nous revois, montant les escaliers; des escaliers puants et humides; une odeur de cuir, de pieds et de tinettes. Nous traversons des chambres longues, basses, et pleines d'hommes noirs à contre-jour. Nous montons d'autres escaliers. A chaque étage, le plafond était un peu moins loin du sol.

Enfin nous entrons dans une espèce de grenier qui avait une odeur moins sale, mais plus ancienne. Des paillasses, à terre, côte à côte, couvraient presque tout le plancher; comme si ce grenier était un magasin de paillasses.

Les sergents disent aux caporaux :

— C'est ici. Faites placer vos hommes. Distribuez les lits.

Nous nous regardions. On nous assigne à chacun une paillasse, et on nous invite à dresser notre paquetage entre la tête

de la paillasse et le mur. Pour renforcer notre bonne impression, on ajoute :

— Dans une heure, revue d'armes.

A part la revue d'armes, on nous a laissés presque tranquilles. Mais vous voyez cette bâtisse déjà inhabitable, et qui avait maintenant sa double charge d'hommes?

On se bousculait dans les couloirs sans lumière; on était rejeté contre le mur, et on retirait la main brusquement, car on avait senti une surface froide et grasse, comme la paroi d'un tuyau d'égout. Mais rien ne dégotait le lavabo.

Une petite pièce, toute en longueur, sombre comme une arrière-boutique, rue du Sentier, et pleine comme un wagon de métro à sept heures du soir. Une auge tenait un des longs côtés. Une dizaine de robinets, gros, vert-de-grisés, y lâchaient dedans de l'eau de Seine couleur de pissat. La pierre de l'auge, on ne la voyait plus. Elle était couverte d'un enduit épais qui reluisait malgré le peu de lumière; elle était toute beurrée de vieille crasse. Et quand la cohue vous poussait enfin près d'un robinet, le jet d'eau entre vos doigts était visqueux comme un ver de terre.

On se disait : « Nous voilà emboîtés pour jusqu'à demain. Pas de danger qu'on sorte ce soir après la soupe! Mince d'amusement! »

Il y avait dans la caserne deux cantines du quatre-six, et deux cantines du huit-neuf. Comme nous étions du quatre-six, nous n'avions pas le droit d'aller dans celles du huit-neuf.

Une fois nos fusils nettoyés, on n'avait rien à nous faire faire. Mais des gradés ne peuvent pas admettre que des hommes restent dans un galetas, toute une journée, à causer et à fumer comme il leur plaît.

Ou peut-être qu'ils craignaient que nous nous montions la tête les uns aux autres, et qu'ensuite nous refusions de marcher contre le peuple.

Enfin ils avaient organisé des jeux dans la cour, des jeux de caserne, de l'embêtement organisé; et ils y envoyaient tous ceux qu'ils trouvaient dans les chambres.

Je m'étais tiré au bon moment. Je filais à travers les étages où logeaient les autres bataillons. J'ai rôdé dans les couloirs. Je commençais à m'y faire. Ils étaient noirs, sales, encombrés ; mais on y disparaissait, on s'y confondait; on y devenait

n'importe qui et personne, comme un repris de justice dans le centre de Paris.

Quelle différence avec la caserne de Pithiviers, où pas un coin n'était sûr, où l'on apercevait toujours au bout d'un corridor désert un sergent qui vous appelait par votre nom et vous demandait ce que vous fichiez là!

J'arrive au rez-de-chaussée, où la cohue était encore plus épaisse. J'entre dans une cantine. C'était plein et bruyant comme un bistrot de faubourg. Je vois un type du peloton qui faisait le tour des tables, à la recherche d'une place libre, un de mes bons copains.

— Tu t'es cavalé aussi ?

— Tu parles !

— Tu ne trouves pas de place ?

— Non. Il y a bien une petite salle à côté, où nous serions à l'aise. Mais c'est empoisonné... Trois sergents du peloton qui jouent aux cartes. Je ne veux pas qu'ils m'envoient faire le singe dans la cour.

— Alors ?

— Alors, défilons-nous par les couloirs jusqu'au bâtiment du huit-neuf. Nous nous installerons dans l'une des deux cantines, dans la dernière. Ce sera fameux. Nous tasserons une bouffarde, nous demanderons du vin blanc... nous pourrons même déjeuner là.

— Et le rapport ?

— Aujourd'hui tout est sens dessus dessous. Si tu crois qu'on s'occupera de toi !

— Mais, avec ton képi, les gradés du huit-neuf nous prieront de déguerpir.

— C'est vrai. Il me faut mon calot. Je suis capable, là-haut, de me faire pincer... Attends-moi.

Je l'attends. Cinq minutes après il revenait, le calot sur la tête.

— Pas de difficultés ?

— J'en ai pris un dans une autre chambre... Sans blague !

Nous arrivons, en pères peinards, à la deuxième cantine du huit-neuf. Personne ne s'aperçoit que nous sommes là. Le huit-neuf aussi était plein de nouveaux venus. Nous nous

installons dans un coin très poétique. On nous apporte du vin et des cartes.

Il faisait noir ; il y avait du bruit, beaucoup de fumée. Pourtant on éprouvait une paix extraordinaire et on oubliait tout. Je ne me souciais de rien, pas même de mon jeu. J'étais comme parfois quand on dort. Vous rêvez des tas de choses qui se précipitent et qui se confondent ; il y a une bousculade, des clameurs. Mais vous sentez tout de même votre corps allongé dans un lit tranquille et chaud.

A quatre heures et demie du soir, nous y étions encore. Nous y serions, je crois, restés jusqu'à l'appel ; mais un homme du huit-neuf entre dans la cantine, et crie :

— Il paraît que le quartier est déconsigné à cinq heures.

Vous parlez d'un coup dans l'estomac. Nous en laissons tomber nos cartes :

— Si le quartier est déconsigné pour le huit-neuf, il l'est aussi pour le quatre-six.

Nous nous levons, et nous refaisons le voyage de notre grenier. Il y avait quelques précautions à prendre. Il s'agissait d'arriver comme des gens qui se sont absentés un petit quart d'heure.

Ce n'était pas la peine de faire tant de finesses. Toutes les chambres s'agitaient. On cirait des chaussures ; on astiquait des ceinturons, des boutons, des plaques ; on dégraissait des baïonnettes. Plus d'un avait déjà sa capote sur le dos. Même, ce qui les étonnait, c'était de nous voir nous amener à petits pas, en calot, les mains dans les poches.

— Ça vous embête de sortir, probable ?

— On a le temps, mon vieux ! Dans quelle tenue faut-il se mettre ?

— Tenue de campagne. La capote avec pans relevés, les jambières, les pattes d'épaules.

— Et puis quoi encore ? Le fusil ?

— Non, mais c'est tout juste.

Il n'y avait plus qu'à se dégrouiller.

Avant cinq heures des centaines d'hommes s'entassaient contre le poste, comme des moutons à une barrière d'octroi.

Je ne pourrais plus vous dire où je suis allé, ni ce que j'ai fait. Je me souviens d'avoir quitté mon camarade vers six

heures, et à sept heures je surprenais ma famille à table. Mais je me rappelle surtout les sentiments que j'ai eus.

D'abord avec mon copain. Une petite rue commerçante, de vieilles maisons, des boutiques : bistrots, charbonniers, fruitiers, cordonniers; un peuple pacifique d'auvergnats et de limousins; des gens assis à une porte, ou dans l'enfoncement d'un étalage; et les passants marchent au milieu de la rue.

Je nous revois, tenant la chaussée, le képi à la classe, la capote crasseuse et guerrière, avec les pattes d'épaules et les pans relevés; le pantalon couleur de route; et nos jambières, comme des bottes.

Dès que nous avons été dans l'axe de la rue, toute la rue a regardé. Les gens ne se parlaient pas ; ils écarquillaient les yeux; ils paraissaient évaluer avec peine et stupeur l'importance de quelque chose. Nous ne disions rien non plus. Nous ne voulions pas avoir l'air de bavarder, de plaisanter, comme les premiers venus un jour ordinaire. Nous avions une espèce de sourire de coin, fatigué et ironique. D'un coup d'œil nous soupesions une maison et nous la supprimions. Les gens attendaient ce coup d'œil ; ils se courbaient d'avance.

Il y avait, sur le pas d'une porte, un gros petit homme, fait principalement de deux boules, son ventre et sa tête. Toute sa personne n'était préparée que pour la paix. Dans la vie quotidienne il devait rire facilement, à propos de rien.

Il nous regardait avec fixité; il ne riait pas. Il n'arrivait pas à nous comprendre. Il avait dans la tête le soldat en balade, ou le permissionnaire, le brave trouffion empaqueté dans sa capote des dimanches, et qui marche les bras écartés. Ça ne collait plus.

Puis sur les grands boulevards, du côté de l'Ambigu, vers six heures. Les trottoirs étaient très animés; on commençait à sortir des boîtes où l'on travaille. Mon copain m'avait quitté. J'allais seul. Je sentais encore mieux l'effet de mon passage sur la foule. Vous savez comme on blague vite, à Paris. Le pape n'empêchera jamais une midinette ou un commis de lui pouffer au nez. Eh bien! les gamins et les petites ouvrières elles-mêmes faisaient de grands yeux. On me mesurait, on me détaillait des pieds à la tête, on m'absorbait, mais on ne me digérait pas.

Ils n'avaient pas fini de se retourner sur moi et de compter

les clous de mes talons qu'un autre lignard en tenue de campagne débouchait d'une rue latérale et venait lui aussi se tailler un vide dans la foule ; et ils n'avaient pas encore lu sur le col du frangin le numéro de son régiment qu'un troisième traversait la chaussée, d'un pas de sénateur, comme pour voir si les étalages étaient mieux par ici qu'en face.

Les boulevards étaient semés de soldats qui grinçaient sous la dent du populo.

Partout on avait donné le même ordre : « Déconsigner le quartier à cinq heures, et faire sortir les hommes en tenue de campagne. »

C'était une idée épatante. Les défilés, musique en tête, dans le genre du nôtre, n'avaient parcouru que certains quartiers. Alors, le soir, on avait laissé se répandre, au hasard, dans Paris, trente ou quarante mille hommes qui avaient un costume et une dégaîne d'envahisseurs.

Quarante mille hommes, lâchés, et qui ont quatre heures à perdre, ça pénètre dans les plus petits coins, dans les plus petites fissures. Les rues les plus reculées de Ménilmontant, de Javel, de Picpus, les plus lointaines gargotes, les bouibouis les plus fumeux, un soldat en tenue de campagne y entrerait tout à coup, interrompant la partie de billard, ou faisant faire un couac au trombone..

Infiltration, inondation ; pas un fil de Paris ne resterait sec.

Vous me direz qu'il y avait un risque. Les soldats allaient tomber dans leurs familles, dans des réunions de cabaret. On allait les entreprendre, leur faire honte de marcher contre le peuple, leur faire jurer de lever la crosse en l'air.

Certainement, tout ça était possible.

Mais ce qui est arrivé, c'est qu'à neuf heures les soldats ont rappliqué à la caserne, ont répondu à l'appel, au pied des lits, comme les autres soirs, et qu'à dix heures tout le monde dormait sur sa mauvaise paillasse.

III

— Ça ne nous dit toujours pas ce qui est arrivé le premier Mai.

— Moins qu'on n'en avait prévu. Et puis c'est du premier Mai que je me souviens le plus mal.

Vers les deux heures de l'après-midi je devais être au milieu de ma section, sur le trottoir, devant le Cirque d'Hiver. Les faisceaux près de nous, sur la chaussée. Nous avions des cigarettes dans la cartouchière de gauche, et nos seize balles D dans celle de droite.

Le Cirque d'Hiver est en retrait du boulevard. Ça fait une espèce de poche qui pend sur le côté du boulevard, et nous étions au fond, pesants, comme une poignée de sous.

Devant nous, une cinquantaine de dragons qui avaient mis pied à terre.

Ce que nous voyions d'abord c'était nos faisceaux ; puis les derrières bien arrondis des canassons ; au delà, une tranche de boulevard. Le spectacle n'avait rien de varié ; mais le plus vexant, c'est que nous étions à deux pas de la Place de la République ; et la Place de la République est le déversoir naturel de la Bourse du Travail.

On avait mangé, sur le pouce, des sardines, du saucisson, du fromage. Je ne puis pas dire qu'on s'ennuyait. Notre attente était déjà une aventure. Mais les heures s'accumulaient dans nos jambes, montaient petit à petit, et nous empoisonnaient le sang. Nous ressemblions à des types qui ont trop nocé la veille. Nous avions les nerfs agacés, les membres fourmillants, la tête pleine d'idées excessives.

Nous ne savions rien ; on ne nous apprenait rien. Il passait des gens là-bas sur le boulevard, assez nombreux, plus désœuvrés peut-être que d'habitude, et encore. Ils regardaient les dragons ; ils nous apercevaient nous autres dans notre renfoncement. Mais ils n'avaient pas l'air plus troublés que ça.

Dans l'espace libre, entre les dragons et nous, des gamins venaient se planter sur leurs pattes maigres. Ils nous dévisageaient posément, en gros et en détail. Puis nous les dispersions en soufflant dessus.

Ou bien c'étaient des ouvriers, plus volumineux que les jours ordinaires. Ils ralentissaient le pas ; ils montaient sur notre trottoir ; ils examinaient la rangée molle des lignards, et les fagots de fusils couronnés de piquants. Ils mettaient dans leur physionomie quelque chose à la fois de blagueur et de copain, qui voulait dire : « Alors quoi ? En voilà du chichi ! Heureusement que c'est pour rire, pas vrai ? »

Toute la rangée avait le silence d'un chien qui va mordre.

Eux se trouvaient soudain embarrassés de leur personne. Mais ils n'osaient pas faire demi-tour ; ils étaient bien obligés de défiler devant nous. Nous donnions de petites tapes à nos cartouchières.

Pendant ce temps-là, l'événement se formait dans l'épaisseur de Paris. Nous pensions : « C'est l'heure des meetings. Dans vingt salles de Paris, de la foule est tassée comme dans vingt trous de mine. Il s'agira de mettre le pied sur la mèche. »

Nous commencions à écouter Paris. Vous me comprenez. Il ne suffisait plus d'avoir les oreilles ouvertes bêtement, comme une sébille de pauvre. Non, nous écoutions comme un médecin. Nous tâchions d'être bien en contact avec le sol, de ne rien perdre des plus petites secousses, des plus petits chatouillements qu'il pourrait avoir.

Un officier de paix, deux brigadiers derrière, arrivent sur la place. Il salue nos chefs, leur fait un signe. Notre lieutenant s'avance ; puis les lieutenants de dragons. Alors nous n'écoutons plus Paris ; tout ce qui nous sert à voir et à entendre met le siège autour de ces six hommes. Ils étaient trop loin. Mais il nous semblait que d'être tournés vers eux, ça suffisait pour avoir vent de quelque chose.

Au bout d'un instant, l'officier de paix s'en va. Notre lieutenant revient vers nous, aborde un sergent et dit :

— Vous placerez une sentinelle au coin de la rue, là-bas, à gauche. Vous ferez la relève toutes les heures.

Nous avons eu le petit frisson. Ça devenait bath.

Le lieutenant était tout près de nous. Je me paie de culot :

— Mon lieutenant... on a des nouvelles... sérieuses ?

Il me répond, avec une sorte d'empressement :

— Il y a eu, paraît-il, une bagarre, vers deux heures, du côté du canal. Mais on s'attend à ce que ça chauffe sur les quatre heures.

Depuis quelque temps le boulevard s'était vidé. Nous n'y avions pas fait attention ; mais maintenant ces grandes plaques de bitume nu nous glaçaient les joues. Nous en sentions vraiment la froideur et la dureté.

Soudain, voilà comme une pochetée de gens qui s'éparpille sur le boulevard. Des types se mettent à passer, très vite, à distance les uns des autres, touchant à peine le sol. Des pas

flasques, comme des claques sur de grosses fesses. Ils avaient l'air de courir à une affaire urgente. Tous maigres, le ventre rentré, la peau couleur de banc public. Ils ne nous regardaient même pas, ils filaient comme malgré eux, poussés, emportés, et il en arrivait toujours d'autres. Un crachement continu, dans une seule direction, comme d'une machine à battre.

Le lieutenant me dit :

— D'où viennent tous ces ouvriers ?

— Ce ne sont pas des ouvriers, mon lieutenant : ce sont des apaches.

— Vous êtes sûr ?

— Ça se reconnaît. Ils ont peut-être été ouvriers entre treize et quinze ans. Mais ça ne leur a pas plu.

— Si nombreux ! D'où viennent-ils ?

— Des hauteurs, à l'Est ; du Lac Saint-Fargeau, de Ménilmontant, de Belleville. Au lieu de descendre par la rue de Belleville ou par l'Avenue de la République, ils auront fait un détour par le faubourg Saint-Antoine et la Bastille. D'autres viennent du Trône et de Charonne. D'autres peut-être viennent du Sud-Est, de Bercy, de la Râpée, de la Gare. Ils ont longé la Seine, puis le canal.

Ils continuaient à passer. C'était quelque chose d'extraordinaire. Je n'ai jamais rien vu qui approche de ça.

Le lieutenant était pâle. Je crois qu'alors nous avons tous commencé à avoir peur — pas pour nous, bien entendu.

Non, je n'avais jamais vu ça, ce jaillissement de dessous les pavés. Etait-ce arrivé depuis la Commune ? Des milliers d'individus auxquels on ne pense pas, qu'on ne rencontre pas, ou perdus dans la foule ; des milliers de bêtes de parquet qui sortent, un beau jour, toutes ensemble !

Ils attendent des dix ans, des vingt ans ; ils patientent ; ils se distraient à des petites besognes de maquereautage ou de cambriole ; ils sont tapis dans les ruelles, les impasses, les arrière-cours des quartiers lointains ; au quatrième d'un hôtel meublé ; dans une baraque de la zone, ou dans une carrière du côté de Bagnolet. Et un jour ils font leur descente.

Personne ne les appelle ; on ne leur fait pas signe. Ils sentent ça à une odeur de l'air, à un craquement du sol. Leur moment est venu. De quoi est-ce qu'ils tâteront au juste ? Ils ne sont pas fixés. Mais il y a de grandes devantures luisantes ; des

épiceries avec des centaines de jambons pendus en file ; des bonbonnes de pétrole à l'étalage des marchands de couleurs ; du bois un peu partout. Il y a sûrement de quoi travailler.

Et nous, si nous n'avions pas eu nos chefs pour nous tenir, qu'est-ce que nous aurions fait ?

Nous aurions pris nos flingots, chargé le magasin, mis un genou en terre posément ; et nous aurions tiré en ajustant bien chaque coup, comme des chasseurs qui ont tout leur temps et qui appuient sur leur plaisir.

Mais peu à peu ce jet de crapule perdait de sa vitesse et de son épaisseur. Ce n'était plus que des individus espacés, et presque hésitants. Ils nous regardaient ; ils inspectaient les maisons ; ils semblaient chercher du coin de l'œil un trou pour s'y fourrer en cas d'urgence.

Puis le boulevard est redevenu vide. Et nous n'en savions pas davantage.

Le murmure de Paris n'était pas pareil que d'ordinaire. Autour de nous, il régnait une certaine étendue de silence. A Paris on a l'habitude que le bruit vous touche de tout près ; et c'est même ce qui rassure.

Au loin on entendait une rumeur trop claire, trop en l'air, pas naturelle non plus.

La nuit tombait. Alors, les arcs électriques s'allument. Le boulevard n'en paraît que plus froid et plus cruel. La vue glissait sur un verglas de lumière. Et on n'entendait plus rien que cette rumeur vacillante et décollée du sol.

Tout à coup les dragons, qui avaient les mains dans les poches, grouillent, se rangent précipitamment. De chaque dos de cheval un homme surgit comme un diable à ressort. Le poloton, en selle, dégaîne.

Notre lieutenant bondit sur nous :

— Rompez les faisceaux !

Cependant la rumeur gonfle et crève de notre côté. Elle lâche dans l'air un paquet de cris et de détonations.

Le boulevard expire soudain comme une haleine chargée. Les dragons s'ébranlent, se déploient sur deux rangs, et, au petit trot, partent vers la Place de la République.

Ils venaient de disparaître, quand, du même côté, une dizaine d'hommes débouchent, puis une centaine, courant, vociférant, vidant leurs revolvers. Ils avaient dû passer entre les

dragons, comme par un tamis. La lumière des arcs les rabattait contre le bitume et leur faisait des ombres immenses.

Mais on entend un galop. Les dragons ont tourné bride ; ils récurent le boulevard en sens inverse. Les fuyards crient plus haut, courent plus vite, s'allongent : des langues de suie vomies avec force par un tuyau.

—Croisez la baïonnette ! En avant !

Nous prenons le pas de charge. Les dragons arrivent au galop, sabre au clair. Les deux rangs passent. Derrière eux, ils laissent le boulevard net, propre, verni par la lumière des arcs.

C'était vexant. Nous n'avions plus rien à faire.

Le lieutenant lui-même avait un ton dépité, quand il nous a dit :

— Halte ! L'arme au pied ! Repos !

JULES ROMAINS.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

La Connaissance poétique (*2e note*) (1). — La connaissance poétique ainsi distinguée de la connaissance scientifique, considérons les moyens que le poète met en œuvre pour connaître l'essence des êtres et pénétrer le secret des faits.

Si la contemplation est une préparation à la connaissance, l'acte de connaissance proprement dit est dans l'expression poétique. En contemplant un spectacle, le poète peut en prendre une connaissance interne, strictement personnelle; mais c'est en parlant, qu'il donne à sa connaissance un caractère décisif et qu'il la rend *efficace* et transmissible.

Pour décrire ce qu'il connaît, pour faire acte de connaissance, le poète emploie les mots du patrimoine, ceux-là même dont se servent pour vivre le commerçant, le cultivateur ou le pédagogue; mais il ne les pèse pas avec la balance commune et recourt, pour leur agencement, à des procédés qui n'appartiennent qu'à lui. Ce n'est point tant parce qu'il sait cadencer les syllabes et disposer de place en place dans le discours de secrètes harmonies qu'il mérite d'être appelé un poète; c'est surtout parce qu'il peut, par un choix judicieusement imprévu des termes, faire éclater une vérité, là même où les autres hommes ne trouveraient que les matériaux de l'erreur.

L'image ou métaphore est à coup sûr un des plus actifs instruments de la connaissance poétique. Tel est son but : jeter sur une idée une clarté particulière, en lui juxtaposant une ou plusieurs autres idées. Simple, elle consiste en la comparaison d'un objet à un autre objet, d'une action à une autre action; complexe, elle rapproche, heurte et confond les objets et les phénomènes et peut se dépouiller des artifices rhétoriques qui la légitiment d'ordinaire, en vue d'affronter plus brutalement ses éléments.

Le jeu des images suppose la complicité de l'auditoire. Il semble qu'en entreprenant de nous expliquer une chose par une autre, le poète doive au bon sens de choisir un des termes de la comparaison parmi les choses que nous connaissons.

Mais ce raisonnement trop simple ne convient pas au grand mystère qu'est la poésie. Baudelaire veut-il nous faire comprendre ce qu'est son cœur tourmenté, il dit :

(1) Voir *Mercure* du 1er août 1913.

Mon cœur est un palais flétri par la cohue.

Le lecteur a-t-il vu la cohue flétrir un palais? qu'importe! Il sait ce qu'est la cohue; il sait ce que c'est qu'un palais; il sait peut-être aussi ce qu'est un cœur et voilà que, de cette image, une signification profonde et pénétrante se dégage.

Telle est en effet la grandeur de la connaissance poétique: elle fait que les choses s'éclairent mutuellement. Deux idées, considérées séparément, peuvent demeurer neutres, sans portée, sans valeur. Il appartient au poète de les faire entrer en réaction. Que la poésie rapproche ces deux idées, et de leur brusque contact jaillira une grande flamme. Je dis *brusque contact*, car la soudaineté est un des caractères essentiels de l'image poétique. Le savant peut poursuivre, pour les commodités de sa description, une longue et rationnelle comparaison; le philosophe sait mener à bien la parabole aux dessins secrets; cela n'a rien de commun avec l'image jaillissante, l'image qui dure le temps d'un cri.

C'est bien une des plus grandes vertus poétiques que celle de pouvoir, obéissant à une impulsion intérieure, choisir dans l'immense univers deux objets que rien ne semblait devoir rapprocher jamais, pour les étreindre, les réunir sous un même rayon et les faire se compléter et se résoudre mutuellement. Est-il pas vrai qu'elle est indissoluble cette union consommée par le poète? La force est telle des images les plus anciennement accomplies que les termes n'en sauraient plus retrouver leur liberté primitive et que le fait pour nous d'en rappeler un seul fait à l'instant surgir l'autre des profondeurs de l'abîme.

Plus les idées ainsi juxtaposées se seront trouvées primitivement lointaines, plus l'effet de leur réunion sera saisissant. Mais le poète ne doit pas présumer de ses forces et tenter la réunion de concepts si distants que le résultat définitif soit discordant, pénible ou *provisoire*. Ce dernier caractère est surtout redoutable : une belle image doit être éternelle et trouver ses raisons en dehors de la mode et de l'actualité.

Mais le poète ne connaît pas uniquement par l'image. Il a d'autres façons d'expliquer, d'exprimer l'univers. Par la vertu du *rythme* il peut encore guider l'âme dans la pénétration de l'inconnu. Si le rythme est une chose précieuse, ce n'est point tant parce que, grâce à lui, le poète peut imiter les mouvements de la nature ou encore faciliter à l'âme l'accès de la pensée; mais c'est surtout parce que le rythme traduit les émotions les plus inavouées et les aspirations les plus secrètes. Spontané, indépendant, il vit et se propage selon des lois qui lui sont propres, Et c'est une chose merveilleuse que de voir,

chez les plus grands poètes, la redoutable sincérité du rythme trahir de façon pathétique la parole même qu'il semble souligner.

Pour ce qui est de la description pure, la poésie décrit à sa façon qui n'est point celle de la science. Tandis que pour décrire un objet le savant s'applique à ne rien laisser de côté des qualités qui distinguent cet objet, le poète au contraire ne voit du même objet que ce qu'il est nécessaire et suffisant d'en savoir.

L'âme, pendant la contemplation poétique, opère une mystérieuse sélection et, entre toutes les choses qui la frappent, elle n'en retient que quelques-unes et souvent une seule. Ce détail, qui n'aurait peut-être pas spécialement préoccupé un homme de laboratoire, un médecin ou un géomètre, est précisément celui grâce auquel l'artiste saura nous donner de son modèle une idée totale et exclusive. Dans le langage de la critique moderne, on donne le nom vague et insuffisant de *notation* à ce mode d'expression poétique. Une belle notation poétique est telle qu'elle suffit, strictement, à la connaissance d'un objet. Le poète le sait et se garde bien d'alourdir sa description en accumulant les détails accessoires qui retirent à l'expression poétique plutôt qu'ils ne lui ajoutent.

Cette faculté dévolue à la poésie d'exprimer le tout par la partie tient à un travail d'élaboration interne grâce auquel l'âme du poète multiplie les données de l'expérience, ou plus exactement s'ajoute aux données de l'expérience.

En matière scientifique, il est formellement recommandé à l'observateur de s'abstraire des faits qu'il considère. Le meilleur savant est celui qui sait le mieux éliminer *du champ d'expérience* tous les éléments qui lui sont personnels ; l'élément personnel, dans la vérité scientifique, représente ce qui est temporaire et caduc ; il est à ce titre une cause d'erreur. L'idéal pour l'observateur scientifique est dans l'absolu mécanisme de l'observateur même et c'est pourquoi toutes les méthodes scientifiques tendent à substituer aux sens humains, à l'œil, à l'oreille, au toucher, des appareils perfectionnés qui enregistrent les événements sans les dénaturer, c'est-à-dire sans les juger sur le coup.

Il y a donc, de la description scientifique à la description poétique, toute la distance qui sépare la photographie de la peinture ; c'est une comparaison presque usuelle. Mis en présence d'un spectacle, le poète en rendra compte d'autant plus intensément, d'autant plus véridiquement, qu'il aura réagi sur ce spectacle avec une âme plus riche, plus active et pour tout dire plus originale. Ai-je mieux à faire que citer ici, de Paul Claudel, cette belle phrase qu'on trouve dans *l'Art poétique* : « L'homme connaît le monde non point par ce qu'il y dérobe, mais par ce qu'il y ajoute : lui-même. » C'est pourquoi, con-

sidérant le poète et sa poésie, il faut forcément conclure : tel homme, telle œuvre.

Quand je dis que le but du poète est de connaître l'univers, j'entends qu'il doit se former de chaque être et de chaque phénomène une représentation *nouvelle*. Connaître, pour un poète, c'est avant tout connaître par soi-même. Connaître, pour un homme dont le rôle n'est point de créer, c'est le plus souvent connaître à travers un autre et grâce à un autre. Le poète connaît pour l'humanité, qui connaît ainsi par le poète.

Périodiquement, quelques hommes de génie prennent connaissance du monde ; ils écrivent des ouvrages où cette connaissance se trouve exprimée et ils facilitent ainsi l'existence d'un grand nombre d'individus. Ceux-ci, en effet, destinés à maintes besognes dont certaines sont belles ou nécessaires, n'ont ni les loisirs, ni le spécial génie propices à la connaissance du monde. L'éducation les munit d'un bagage qui permet de simplifier les contacts avec l'univers : ils regardent les spectacles non point avec leurs yeux, mais avec ceux des génies qui dominent l'époque, et, pour s'exprimer, ils empruntent à ces génies leurs notations et leurs procédés d'images La vie du commun des hommes se trouve ainsi notablement facilitée. Il est certain que le poète ingénu qui, le premier, a imaginé les expressions : « rapide comme l'éclair » ou encore « hardi comme un page » a rendu un incontestable service à ses semblables. Certes, toutes les images ne tombent pas dans le domaine public ; mais qui peut deviner la saveur qu'eurent, à l'origine, les lieux communs qui nous apparaissent désormais comme insipides ?

S'il est admis que le commun des hommes renonce à prendre du monde une connaissance personnelle, il reste à considérer un cas plus délicat, plus singulier : c'est celui d'une foule de poètes, la foule de tous les poètes qui ne sont pas des créateurs. Ceux-ci s'expriment en un langage dont la texture semble parfois originale. Bien entendu, ils prennent soin de ne pas utiliser les lieux communs de la conversation. Les meilleurs d'entre eux savent même éviter les lieux communs de l'écriture. Ils parlent, et l'on doit convenir d'un fait, c'est que jamais on n'a exactement entendu les phrases qu'ils prononcent. Mais on convient presque aussitôt d'un autre fait, c'est qu'aucune de leurs phrases ne semble toutefois absolument inconnue.

Ces habiles imitateurs ont en effet le don d'emprunter à de plus grandes âmes sinon la matière du moins la manière de leur connaissance.

Avec beaucoup d'à-propos et de subtile adresse, ces poètes savent se placer dans l'attitude des grands hommes ; ils recherchent leurs points de vue, leurs sujets familiers, leurs rythmes, leurs timbres

et tant qu'en fin de compte ils ne connaissent pas le monde : ils ne font que le *reconnaître*.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné : *Dans les rues*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Lucie Delarue-Mardrus : *Douce moitié*, Fasquelle, 3 fr. 50 — Paul Reboux : *Le Jeune amant*, E. Flammarion, 3 fr. 50. — Philippe Millet :*Jenny s'en va-t'en guerre*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Emile Clermont : *Laure*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Valentine Gibert : *Pays d'éternité*, B. Grasset. 3 fr. 50. — Henri Robas : *Pourquoi l'on aime*, A. Michel, 3 fr. 50. — Henri d'Alméras ; *Les Dépareillées ;* Alfred Leclerc. 3 fr. 50. — Maxime Dubroca : *L'oncle Jules*, E. Figuière, 3 fr. 50. — Albert Boissière : *La Crinoline enchantée*, Fasquelle, 3 fr. 50. — H. Dourliac : *Le Premier amour de Napoléon*, J. Tallandier, 3 fr. 50. — René Boylesve : *La Marchande de petits pains pour les canards*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Jean de Varèse : *Le Rocher de la vierge*, B. Grasset, 3 fr. 50. — Maurice Leblanc : *Les Confidences d'Arsène Lupin*, Lafitte, 3 fr. 50. — Bernard Marcotte : *Les Fantaisies Bergamasques*, « Temps Présent », 3 fr. 50. — Léon Deffoux : *Un communard*, « Pan », 3 fr.

Dans les rues, par J.-H. Rosny aîné. Jadis le philosophe, celui que les bons journalistes appellent l'Autre, demandait au père de famille quelle était celle de ses filles qu'il destinait à la prostitution ; de nos jours on peut demander aux bourgeois les plus distingués quel est celui de ses fils qu'ils destinent ou qui se destine au cambriolage. Est-ce bien la rue que l'on doit accuser de ce progrès dans les mœurs ? La rue ! On y passe tellement vite maintenant qu'il n'est guère possible d'y apprendre une particulière façon de marcher. Tout le monde court, pour éviter la mort. Comment saurait-on y organiser sa vie ! La famille que nous montre l'auteur, dans son livre de cruelles leçons de choses, nous est déjà connue. Elle fut lancée dans la misère parisienne par *les Rafales*. La mère est une honnête personne de vues courtes et d'honnêtes préjugés, elle a un fils qui lui ressemble, une fille mystérieuse, un autre enfant passionné, aventurier dans l'âme, qu'un mot de tendresse dit peut-être à propos ramènerait aux expansions familiales ; mais les parents sont toujours si loin de leurs enfants et pénètrent si peu le secret dont ils s'entourent comme d'un frigorifique. La liberté des rues, c'est, pour le jeune Jacques Lérande une détente entre la misère et les reproches de ses parents. Dans la rue on peut caresser l'illusion de posséder tout ce qu'on voit et tout ce qu'on peut manger des yeux. Jacques est roi, puisqu'il est le chef d'une bande. Il fait la guerre, il fait l'amour comme un personnage de légende. Ses instincts raffinés de bourgeois et son instruction lui servent à diriger les malheureux soldats sortis d'entre les pavés de son royaume. Il prouve sa force en acceptant les combats singuliers et son adresse en menant son armée à l'assaut du capital ; mais où je le trouve très supérieur à son espèce, la bourgeoisie, c'est qu'il ne perd pas son temps ni celui de ses lieutenants en discours contre la société. Il est l'honnête voleur, le cambrioleur

consciencieux pour le seul plaisir d'agir à sa guise et il ne pense pas le moins du monde à régénérer les masses par le crime, ce qui est devenu la marotte de presque tous les criminels modernes. L'auteur n'a pas eu l'hypocrisie de lui chercher d'excuses et de sacrifier le bon sens au lyrisme. Tous les criminels sont des êtres malheureux dans leur imagination sinon dans la réalité et le malheureux aime à exagérer pour apitoyer les spectateurs sur la fatalité de sa vie. Jacques Lérande ne se plaint pas. Il voudrait même empêcher sa sœur de tourner mal, cette petite beauté calculatrice et froide.

Dans cette œuvre terriblement vivante, M. Rosny n'a pas cherché la boue tout exprès pour y faire pousser des figures de rhétorique. Il l'a sondée seulement pour en montrer la profondeur. Le peuple n'est pas seul à fournir des monstres, car il n'y a pas que le peuple qui s'alcoolise. La vraie, la seule cause peut-être de cet état criminel permanent dans toutes les classes de la société ne serait-ce pas, en dehors de ses rues, la ville, le grand centre cette réunion, absurde et houleuse, d'une foule de gens qui s'entretuent pour avoir le droit, chacun de s'exposer ou d'exposer sur le trottoir d'en face? Cet amour inexplicable de la société, cette rage de se sentir les coudes, ce besoin de s'agglomérer, de fermenter, de pourrir en communauté est un des vertiges de l'espèce humaine dite civilisée. Elle est si faible qu'elle ne peut plus rester chez elle en elle. Il faut qu'elle sorte, qu'elle se sorte, et le trottoir, pour tout le monde aujourd'hui, a remplacé le foyer. Déjà la famille représente la société en petit... Jugez de ce que ça peut devenir quand la société se met à représenter la famille en grand! Le pauvre Jacques Lérande a fait de son indépendance un genre d'art très particulier; il a, d'un coup et même d'un mauvais coup, aboli et la famille et la société en se créant chef de bande, car il avait compris de bonne heure que l'homme est fait pour vivre seul quand il est vraiment fort. Qui peut remplacer la confiance en la fermeté du bras tenant le couteau? Hélas, rien! Et c'est de cette confiance, du reste, que sont nées toutes les aristocraties.

Douce moitié, par Lucie Delarue-Mardrus. Je ne lis jamais les romans par tranches, parce que ma mémoire ne serait plus que confusion s'il me fallait rechercher parmi les nombreuses nouvelles que publie un journal l'enchaînement d'une intrigue ou la psychologie d'un personnage. Et bien m'en a pris de ne pas lire *Douce moitié* autrement que dans son entier, car je me rappelle au sujet du dernier chapitre l'indignation d'un lecteur qui croyait, sans doute, qu'il s'agissait d'un conte isolé et en trouvait le sujet assez vulgaire. Il s'agit d'un amoureux, se refusant les joies de l'amour parce qu'il a mangé de l'ail! Eh bien, moi qu'on n'accusera pas de tendresse exagérée pour la littérature de Mme Mardrus, je découvre, dans cet humble sujet, cette si piètre défection de l'amant mis en face de son rêve

qu'il refuse de réaliser par courtoisie suprême vis-à-vis de l'amour, un drame extraordinairement poignant. C'est même encore plus extraordinaire qu'un auteur femme ait osé cela ! Elles sont rares celles qui se dépouillent de toute afféterie pour narrer ces sortes de petites aventures vulgaires d'où peuvent, en effet, dépendre le bonheur ou le malheur de toute une existence. Le héros de ce long martyre conjugal est un pauvre garçon affligé d'une sensibilité excessive, — il est d'abord la victime de sa fiancée puisqu'il devient son mari, ensuite il tombe dans les bras d'une petite dactylographe et d'une grande dame russe, malgré lui, hors de lui, courant toujours après son rêve qui le fuit. La dernière scène, fort bien amenée, de cet empoisonnement de son bonheur par les relents de la cuisine de sa douce moitié est beaucoup plus proche de la vérité que n'importe quel dénouement avec trémolo à l'orchestre. Ah! si on savait combien de très petites causes ont amené de funestes effets, nous faisant manquer justement l'heure de l'embarquement pour Cythère, on féliciterait bien davantage Lucie Delarue-Mardrus, pour son audace réaliste. J'ai connu, pour ma part, une femme des plus jolies, une actrice qui fut une diseuse de vers remarquable, laquelle, ayant eu la fantaisie de manger des escargots à la provençale, fit horreur à un poète amoureux fou d'elle en lui murmurant d'un peu près un de ses plus beaux sonnets. Et cette pauvre belle artiste n'eut pas le rôle de ses rêves et faillit en tomber malade. Quels sont les heureux ou les malheureux de ce nombre (et du meilleur) qui peuvent se flatter d'échapper aux petites misères, aux petits vices, aux atroces petits ridicules?

Le Jeune amant, par Paul Reboux. Ce jeune amant est un petit hors-nature, qu'une femme déjà expérimentée s'offre comme hors... d'œuvre; mais, en amour, ce sont généralement les joujoux les plus naïfs qui détrônent les gens sérieux. La dame ne peut plus se passer de son caprice et elle apprend les turpitudes passées sans trop en rougir. Elle s'efforce à une dignité presque masculine en face de cet enfant gâté, sinon pourri, et elle en fait vite un petit ingrat. En somme, pour ce joli monsieur, trop joli, un amour comme celui-là était une rédemption et, s'il l'a compris, ne fût-ce qu'une minute, il doit lui être beaucoup pardonné.

Jenny s'en va t'en guerre, par Philippe Millet. Les abominables suffragettes ne feront pas que déshonorer l'espèce féministe, elles inspireront encore beaucoup de romans qui resteront, bien entendu, au-dessous de la vérité, mais seront encore un moyen de répandre leurs mauvaises paroles. Il faut souhaiter à ces pauvres folles de réussir dans leurs projets. Quand les femmes voteront, en Angleterre, ou ailleurs, les hommes fuiront la tribune politique, absolument comme certains fuient leur intérieur. Dans ce livre, un chapitre bien amusant et pris sur nature, intitulé : La mort du roi.

Laure, par Emile Clermont. On pourrait reprocher à ce livre son attitude solennelle. Tout le monde y parle une langue si élevée que l'on comprend très bien que les deux héros ne puissent arriver à se comprendre simplement. Ils s'aiment sans s'aimer et la fiancée a un tel idéal qu'elle perd de vue non seulement la terre, mais encore le but qu'elle se propose. Est-ce un Dieu, est-ce un homme qu'elle aime? Sa sœur, plus raisonnable, devient un peu folle à son contact. Des natures pareilles sont souvent de grandes saintes, mais elles ne font la joie de personne.

Pays d'éternité, par Valentine Gibert. Une Egyptienne dont l'éducation s'est faite à Paris rentre en son pays et s'y trouve angoissée, par un problème d'amour : choisir entre deux hommes également estimables l'époux qu'elle doit prendre. Un troisième larron survient, qui célèbre de force des noces éternelles. Cette histoire est un bon prétexte à nous guider parmi les splendeurs du pays.

Pourquoi l'on aime? La question ne devrait pas être posée. L'auteur se garde bien, d'ailleurs, de la résoudre. Le héros se promène au bois de Vincennes, y rencontre une jeune fille qui ne veut pas voir le loup. Comme elle cherche un mari et qu'il est déjà marié, elle s'exaspère, l'exaspère et le malheureux se jette dans la mer et dans la mort. Une très intéressante explication sur la façon dont la nature, cette entremetteuse, opère pour provoquer le goût de la reproduction chez les humains.

Les Dépareillées, par Henri d'Alméras. Il ne faudrait peut-être pas abuser des vérités premières dans les histoires d'amour, même lorsqu'elles sont dites avec soin, et des prétentions don-juanesques.

L'Oncle Jules, par Maxime Dubroca. Il s'agit d'un aimable provincial qui déride tout le monde et passe pour être le Pétrone de son canton. Pas mal de petites anecdotes fort décolletées. La province est le seul endroit où l'on comprenne l'art de la débauche, s'il y a de l'art dans la débauche.

La Crinoline enchantée, par Albert Boissière. Un sujet d'opérette et une occasion de faire renaître, au moins sur la scène (une scène vaste, autant que possible), les fameuses jupes étoffées du règne de Napoléon III.

Le Premier amour de Napoléon, par M. Dourliac. Cette jeune personne, de race royale, refuse de se marier pour contempler, intérieurement, car elle est aveugle, celui qui sera plus tard Napoléon Ier. Ce fut une musicienne remarquable.

Les Marchands de petits pains pour les canards, par René Boylesve. A cette nouvelle, dont la philosophie me semble trop subtile, pour être analysée, je préfère la courte, mais saisissante impression intitulée : *la Paix*, où l'on voit mourir en douceur et

en beauté une infinité de bêtes délaissées par la mer qui se retire. La paix ou le chant de l'agonie.

Le Rocher de la Vierge, par Jean de Varèse. A citer la nouvelle intitulée *Mystère*, qui est vraiment très troublante par la force de sa naïveté et de son mystère sans explication autre que celle d'une hallucination collective.

Les Confidences d'Arsène Lupin, par Maurice Leblanc. Tour de passe-passe d'une imagination qui doit finir certainement par s'étonner elle-même... Mais le héros va être dans la triste nécessité de rendre les armes à l'auteur du vol du fameux collier de trois millions. A moins que... vous devinez à qui je pense!

Les Fantaisies bergamasques, par Bernard Marcotte, Arlequin, vendeur d'étoiles, et le docteur de Bologne et la dame Asphodèle devraient parler en vers. Aussi bien en trouve-t-on quelques-uns d'oubliés parmi la prose. Ce genre de contes est élégant et léger, mais pourquoi le commencement logique de ces histoires se place-t-il au milieu, dans la fête à Bergame?

Un communard, par Léon Deffoux. Voici encore un des héros chers à M. Lucien Descaves. Ce brave homme-là est bien tranquille. Sa seule manie est d'arroser son feu de pétrole et cela finit très mal pour lui. « Que pensez-vous de la Commune? » demandait-on à un enragé du volant. « Ah! les s... répondit-il, sans eux le moto-naphta serait pour rien! »

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Aurel : *La Semaine d'Amour*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ». — R.-N. Raimbault-d'Hauterive : *Contribution à l'Etude de la Période Romantique, Charles Dovalle, sa vie, son œuvre, d'après des documents inédits*, 1 vol. in-8, 6 fr., Georges Crès. — Henri Hoppenot : *Les Jeux de la Vie et de l'Illusion*, 1 vol. in-18, 3.50, Georges Crès.

La Semaine d'Amour, par Aurel. Ce livre est bien le reflet, et, mieux, l'image même de la pensée d'Aurel, de sa bonté agressive dont elle a fait une philosophie, de son âme de messie féminin qui est venue pour sauver la femme et, par elle, l'homme. C'est curieux, une femme prêche contre le romantisme, et lui oppose la raison, mais une raison féminine, c'est-à-dire pratique. Ce ne sont pas ici des pensées abstraites et désintéressées, mais utiles à la vie. Oui, Aurel parle contre le romantisme de l'amour et lui oppose l'amitié; l'amitié « qui seule est constamment étrange et restera par là toujours digne du livre. Elle seule est passionnelle, étant inexplicable par les affinités sanguines ou nerveuses. Par quels mystères vit-on délicieusement avec des gens sans liens charnels? La loi de la vie éternelle est cachée là. Ce problème est celui que je déchiffre. On croit qu'il est celui du cœur, mais il touche à tout l'être ».

Aurel nous enseigne non le surhumain, comme Nietzsche, mais l'humain, et ce qu'il y a de plus secret dans l'humain, le féminin : « L'amour, c'est l'audace des hommes. L'amitié c'est la passion des sages, c'est-à-dire des femmes. »

Chez deux êtres également vifs, l'amour qui n'est pas venu des livres est rude et cruel. Il trouble, il envenime. C'est une face de la guerre et de l'affront. Il sied fort mal au visage des femmes. Il l'inquiète et le désaccorde, et les instituts de beauté le contre-indiquent.

Que les dionysiens de l'amour sont godiches ! Cela dure combien de temps dans la journée, ces hauts-faits de notre carcasse, ô mes amis? L'amitié vibrante, c'est la vie, l'amour, c'est le typhus.

Et les hommes n'ont plus que le temps de l'amour. Rapprenons l'amitié.

C'est l'amitié seule qui unit les êtres, et dit très justement Aurel : « l'amour n'est pas assez gourmand s'il se contente de nos corps. » Mais le sera-t-il assez, s'il se contente de vos âmes? Nous voulons le corps aussi, nous voulons tout. Et c'est par le corps que nous pénétrons l'âme.

Il ne s'agit en somme, continue Aurel, que de provoquer, par un dévêtement complet de l'âme, la rencontre insistée de la plus secrète intimité de deux êtres, le mariage libre et gracieux de leurs deux corps intradermiques, tandis que le baiser geignant et laborieux n'allie qu'incidemment leurs corps épidermiques.

Certes, l'amour sensuel n'approche que momentanément les êtres et ne les mêle pas; et dès qu'ils ne vibrent plus à leur mutuel contact, ils s'ignorent et redeviennent les étrangers qu'ils furent toujours.

L'amour purement sensuel n'est qu'une faim vite apaisée, un brasier vite éteint, une brève acrobatie, mais quel est l'honnête homme qui se contenterait de cette gymnastique parfumée? Dans l'amante, il veut l'amie, celle que la déprise physique n'éloignera pas ; il veut un amour dont la cendre soit encore plus chaude que toutes les amitiés. Car, il n'y a que dans l'intimité sexuelle que les êtres se parlent et se connaissent : il n'y a d'amitié que dans l'amour.

Je ne suis pas très éloigné de la pensée d'Aurel qui écrit : « Rendons l'amour possible. L'amour arrange tout, même socialement. Il n'était que la plus belle utopie du monde. Faisons-en le plus beau gâteau. Mais son amande est l'amitié, c'est pourquoi je te parle d'elle. »

Je crois seulement que, pour atteindre la délicieuse amande, il faut broyer le fruit entre ses mains, entre ses bras, entre ses dents.

« Désormais, écrit encore Aurel, « dans cette cité du bien, on connaîtra, de par la supérieure hygiène, que la vertu seule a du nerf et de la branche, au sens de la statue ». Toute attitude de sacrifice ou de

renoncement a sa beauté ou son apparence de beauté. Mais il ne faut pas se sacrifier : c'est être vaincu. Et lorsque Aurel ajoute, pour nous inciter encore à la vertu : « L'adultère est un vestige bourgeois! » Je réponds que l'adultère, cela n'existe pas. Ce mot n'aurait de signification que si la femme appartenait à l'homme : elle n'appartient qu'à elle-même.

« La femme ne sait plus, disais-je (c'est Aurel qui parle), pourquoi elle est honnête! je le sais aujourd'hui : c'est pour être aimée de ses morts. » La tradition, la continuation d'une race! Bien peu de races méritent d'être perpétuées si purement, et je songe au mot de Gœthe : « En avant, par delà les tombeaux! » Oui, il faut tuer les morts, ô Barrès! Mais c'est à l'homme de dire cela, et c'est à la femme de s'agenouiller sur les dalles de la tradition.

Ce livre d'Aurel est bien un livre de tradition qui veut réveiller ou renouveler la morale aristocratique de notre race. Et j'aime que son livre sente la femme : « Il fallut bien des siècles de culture pour amener la femme à oser laisser son style « sentir la femme » ! Ceci est exact, et c'est cet effort de la femme vers elle-même qui nous a donné un poète comme Mme de Noailles, dont le génie eût peut-être été faussé en un autre siècle; qui nous a donné Aurel, cet écrivain d'une si exacte probité, dont les subtilités sont toujours franches. Mais il ne faut pas m'admirer, dit-elle, il faut me croire et m'accompagner. Femme, Aurel n'aime pas beaucoup la critique qui ne comprend pas ses intuitions. Elle veut qu'on la croie « pour aider le couple humain à égaler le couple animal », et il y a là, peut-être, — sans comparaison — quelque chose de bergsonien; « il n'est que des crimes d'intelligence... » et l'harmonie qu'elle prêche au couple humain est moins peut-être, dans son esprit, dans son intuition féminine, une conquête, qu'une reprise de nos instincts. C'est peut-être, en effet, l'intelligence et la raison qui nous empêcheraient de croire à son message : il faut croire seulement et vouloir avec elle l'avènement du *couple* humain.., et *en finir avec l'amant.* « Et si j'écris à l'état demi-léthargique, en fermant ma mémoire à ce que l'on m'apprit, c'est pour toucher en vous, sans obstacle, à la troisième âme, la plus redoutable de toutes, que, pour vous rassurer, vous nommiez l'amitié. » Elle écrit encore : « Je me laisse parler comme les somnambules... » et « dans cet état second dont je ne suis pas maître ». Il faut remarquer cet aveu du subconscient : Aurel n'écrit pas ses livres, mais ses livres s'écrivent en elle : elle s'en décharge. On peut appeler cette méthode : l'intuition visionnaire ; c'est celle de Rachilde dans ses meilleurs romans.

§

M. R. N. Raimbault-D'Hauterive nous donne une étude sur **Charles Dovalle**, ce jeune poète romantique tué en duel en 1829,

et dont l'œuvre unique, *le Sylphe*, qui parut trois jours avant la première représentation d'*Hernani*, servit de prétexte à Victor Hugo pour lancer sous la forme d'une *Lettre aux éditeurs de M. Dovalle*, un manifeste où il définit le romantisme « le libéralisme en littérature » « et qui n'est autre, en grande partie, que la préface du même Hernani ».

L'auteur a pensé que ces auteurs secondaires, comme Dovalle, ne méritaient pas le discrédit qui s'attache à leurs noms, et qu'il était même nécessaire, si l'on voulait parler avec quelque autorité de la genèse et de l'évolution du romantisme, de connaître leur vie et d'étudier leurs œuvres.

Cette contribution à l'étude de la période romantique nous apporte cette conclusion, en ce qui concerne Dovalle : « Il a été classique par la nature de ses sentiments, mais il a été romantique par un goût du romanesque, par ses idées politiques et littéraires. Il a voulu être romantique, il s'est proclamé romantique, et aux yeux de tous, aux siens même, il l'a été. » Dovalle fut un poète de transition, procédant à la fois de l'école classique et de Lamartine : il fut un classique lamartinien.

De toutes les influences littéraires, celle de Lamartine est la plus sensible dans l'œuvre de Dovalle, non une influence d'idées, car le jeune poète était sceptique et païen, mais une influence poétique : « c'est par l'harmonie qu'il l'a subjugué ». Et, tandis qu'il réussit mal à s'inspirer de Hugo (Hugo, lui, fera du Dovalle avec succès), il s'initie vraiment à l'harmonie lamartinienne.

Voici un fragment entier qui n'a pas été reproduit dans les éditions de Dovalle et qui semble une page oubliée des *Méditations :*

De son trône d'azur lentement descendu,
Au bord de l'horizon le soleil suspendu
Achevait en vainqueur sa brillante carrière,
Ses rayons affaiblis mouraient dans la clairière,
En jets d'or et de feu scintillaient aux vitraux,
Glissaient sur le feuillage ou tremblaient sur les eaux.
Les ongles teints de sang, et rentrant dans son aire,
Le rapide épervier, du donjon solitaire,
En cercles redoublés, mesurait les contours.
Ses derniers cris troublaient l'écho des vieilles tours,
Et la seule hirondelle osait, d'une aile agile,
Raser encor du lac la surface immobile.
Saules aux longs rameaux ! beau lac, flots caressants,
Inspirez-moi des sons doux comme vos accents,
Quand, mollement poussés par la brise plaintive,
Vous allez, en jouant, expirer sur la rive.

M. Raimbault-d'Hauterive prépare une série de monographies ro-

mantiques qui seront, m'écrit-il, comme autant de fiches destinées à l'histoire générale du romantisme. « Je suis intimement persuadé, ajoute-t-il, que l'on n'a pas suffisamment étudié les manifestations secondaires et les phases intermédiaires du mouvement dit romantique. Quelque féconde que soit l'étude des grands écrivains de cette époque, elle arrive difficilement à nous donner une idée très nette de la continuité et de la lente évolution du mouvement. » L'idée est très juste, et nous souhaitons que M. Raimbault-d'Hauterive continue son œuvre et mène son entreprise à sa parfaite réalisation. Désormais ceux qui étudieront la période romantique ne devront pas ignorer cet ouvrage sur Charles Dovalle.

§

Il faut signaler encore, dans la Collection des *Proses* de M. Georges Crès : **Les Jeux de la Vie et de l'illusion**, où M. Henri Hoppenot a mis tout le charme d'un style artiste et la fine psychologie d'une âme cultivée.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Yaroslaw Fédortchouk : *Le Réveil national des Ukrainiens*, Paris, Bureau du « Cercle des Ukrainiens », s. p. — Calixte de Wolski : *La Pologne, sa gloire, ses souffrances, ses évolutions*, H Ferreyrol, 3 fr. 50. — Michel Sokolnicki : *Les Origines de l'Emigration polonaise en France*, 1831-1832, Alcan, 4 fr. — S. Rubinstein : *Les Relations entre la France et la Pologne* de 1680 à 1683, Alcan, 4 fr. — E. le Marchand : *L'Europe et la Conquête d'Alger*, Perrin, 5 fr. — Charles Vellay : *Le Problème méditerranéen*, Berger-Levrault, 1 fr. 25.

A la question des nationalités en Russie, dont nous nous sommes occupé dans notre dernière chronique à propos de quelques ouvrages récents, se rattache encore l'étude de M. Yaroslaw Fédortchouk sur **Le Réveil national des Ukrainiens**. Publiée et présentée par les soins du « Cercle des Ukrainiens de Paris », cette étude a pour but « de faire connaître à l'opinion démocratique d'Europe et d'Amérique la lutte que mène la nation ukrainienne (34 millions d'âmes) pour s'affranchir du joug de ses oppresseurs russes et polonais ». Examinant la situation politique des Ukrainiens (« Petits-Russiens ») en Russie, M. Y. Fédortchouk rappelle l'interdit qui, depuis longtemps, et particulièrement depuis les décrets de 1863, 1876, 1881, frappait, par crainte du séparatisme, la langue et la littérature ukrainiennes ; l'abrogation de ces décrets en 1905; l'essor pris, là-dessus, en Ukraine, par le mouvement intellectuel, la fondation des nombreuses sociétés d'enseignement populaire « Proswita », etc.

Mais l'auteur nous apprend que ces velléités libérales disparurent vite, et que le mouvement ukrainien fut bientôt combattu. Nationalistes, octobristes, et même progressistes, poussèrent le gouverne-

ment russe dans la voie de la réaction. Le mouvement ukrainien fut présenté comme une « intrigue autrichienne, polonaise, allemande, et même juive ». Ce fut le « danger ukrainien ». M. Y. Fédortchouk critique la politique nationaliste de Stolypine. Puis il fait connaître les mesures qui furent prises. Elles sont des plus restrictives. Elles portent en général sur l'organisation de l'enseignement. Alors que les dispositions législatives arrêtées par les Chambres russes ont, nous dit l'auteur, respecté l'enseignement de la langue maternelle dans les écoles des autres nationalités, dans les écoles polonaises et lithuaniennes, par exemple, la langue russe a été imposée dans les écoles ukrainiennes. M. Fédortchouk rapporte à l'appui tout un ensemble de faits. — Sous le rapport politique, les Ukrainiens sont, nous dit-on, aussi durement traités. La loi électorale les exclut à peu près des assemblées locales (zemstvos), et à la Douma l'on n'admet que les bien pensants, c'est-à-dire les nationalistes, prêts à soutenir toute politique centralisatrice.

Tels sont les principaux faits articulés par M. Fédortchouk. A un homme d'Occident, qui d'ailleurs ne saurait prétendre posséder le sens exact des choses de là-bas, ils paraissent regrettables. Mais l'auteur ne semble pas avoir démontré que les Ukrainiens ne tendent pas effectivement au séparatisme.

Une étude sur la situation des Ukrainiens de Galicie (Ruthènes) complète cet exposé. Cette situation n'est pas brillante, le Polonais étant là, pour les Ruthènes, ce que le Russe nationaliste est, en Russie, pour l'Ukrainien. L'auteur trace un tableau très instructif de la Galicie sous la domination autrichienne qui, au grand regret de M. Fédortchouk, a laissé à l'élément polonais le bénéfice de la situation antérieurement acquise.

Nous venons de parler de la Pologne. Profitons-en pour mentionner une esquisse d'ensemble due à M. Calixte de Wolski, auteur d'un ouvrage sur « la Russie juive » (1887) : **la Pologne, sa gloire, ses souffrances, ses évolutions**. On y trouve l'histoire de la Pologne, depuis les origines jusqu'aux dernières grandes luttes pour l'indépendance. On lira ce livre clair, aide-mémoire commode, avant d'aborder l'ouvrage plus spécial et très substantiel de M. Michel Sokolnicki sur **les Origines de l'Emigration Polonaise en France** (1831-1832). C'est l'histoire de l'émigration qui suivit les grandes luttes de 1830 et 1831, — ces luttes héroïques, mais confuses, au bout desquelles il n'y eut rien, hélas ! rien que le mot fameux du maréchal Sébastiani : « l'ordre règne à Varsovie », formule exprimant admirablement de quelle manière l'Europe crut pouvoir prendre les choses. — Mais laissons M. Sokolnicki nous exposer son sujet : « Il y a plus de soixante-

quinze ans, dit-il, qu'une nation en armes émigra de ses frontières et chercha un asile en France. L'armée n'était pas vaincue ; mais, sans chefs, ou, qui pis est, ayant à sa tête des chefs incapables, il lui était désormais impossible de vaincre. » Aussi les combattants, les fils des anciens soldats de l'Empereur, allèrent-ils chercher, nouvelle et dernière illusion napoléonienne, leurs chefs en France, où sans doute vivaient-ils, « immortels, fiers organisateurs de la victoire. Mais ce n'est point seulement en Pologne que s'agitaient les hommes faibles de cette génération qui dans son enfance avait perdu la gloire. » Et ceci amène ces lignes remarquables : « Nulle part l'armée ne trouve de guerre à soutenir, ni de chefs pour la commander. Il y a partout, en Europe, de 1820 à 1830, une Grande Armée en décomposition, une Révolution qui s'organise en Démocratie et évolue vers la République. L'armée de la Révolution de Pologne, qui n'a connu qu'en France sa défaite, s'y décompose lentement, sûrement. Désormais, elle prend demeure sur le sol de France, parmi les débris de toutes les gloires, dans la Monarchie de Juillet. Une sève d'idées et de faits nouveaux pénètre alors l'ancien Corps d'Armée. Il se forme et se développe une Démocratie polonaise. L'air doux de la France est propice à la culture nouvelle, qui cependant ne cesse pas d'être exotique. Une vague tristesse enveloppe l'âme de l'Emigration Polonaise. Et c'est ainsi qu'aux yeux d'une Europe insouciante une République polonaise se forme au sein de la Monarchie bourgeoise de France. Son histoire est une œuvre à faire. Elle appartient autant à l'histoire de la Pologne qu'à l'histoire de France et à celle des sentiments révolutionnaires internationaux de 1833 à 1848... »

C'est dans les Archives du Château de Rapperswil, aujourd'hui le Musée National Polonais, que M. Michel Sokolnicki a documenté cette histoire de l'Emigration polonaise. Son livre repose donc sur des études sérieuses. Pour les diverses matières traitées, diplomatiques, militaires, révolutionnaires, l'auteur a interrogé des sources telles que : les Archives de la Mission diplomatique de Pologne près le Gouvernement de France; celles du Comité Polonais de Paris; du Comité National Polonais; le Recueil de Correspondances des chefs polonais, etc. M. Sokolnicki a surtout montré comment l'Emigration polonaise, après d'infructueuses tentatives diplomatiques et militaires (dont ces pages donnent l'histoire circonstanciée), s'adonna finalement à l'agitation révolutionnaire. Devenus politiciens, les soldats aboutirent « à une opposition formelle contre la réaction sévissant en France ». Incontestable, leur action sur le mouvement révolutionnaire français fut-elle toutefois aussi profonde que semble le penser M. Michel Sokolnicki? Je vois bien qu'ils contribuèrent à accroître chez les révolutionnaires français, la tendance aux chimères. Sous ce

rapport, leur influence se relève dans la Révolution de 48. On peut craindre que la Pologne, extravasée en Europe et en France principalement, n'y ait apporté son ferment anarchique. L'éloquence de l'étude de M. Sokolnicki, c'est de montrer combien les Polonais tout les premiers eussent voulu échapper à cette destinée ; tout ce qu'ils firent dans ce but. Mais là encore ils n'ont pu conjurer leur antique malheur. Ce malheur a sa beauté d'ailleurs, et peut-être, au point de vue général de l'humanité, sa nécessité mystérieuse. Dans l'inertie égoïste des satisfaits de ce monde, les peuples malheureux sont un puissant véhicule d'ardeurs et d'idées. O Pologne, comment refuser son amour à ton âme que l'on entend rêver dans les poèmes de Mickiewicz et chanter dans les héroïques Polonaises de Chopin?

Ne quittons pas la Pologne sans un coup d'œil très rétrospectif, sans doute, mais non inutile, car il atteint l'époque où la Pologne manqua définitivement sa destinée, par l'avortement des efforts de son dernier grand prince, le héros Sobieski. La rupture avec la France sous Louis XIV fut-elle un des faits fâcheux qui, dès alors, affaiblirent la Pologne? C'est la question qu'on peut se poser et étudier en lisant l'ouvrage sérieusement documenté de M. J. Rubinstein sur **Les Relations entre la France et la Pologne de 1680 à 1683**. En 1680, la Pologne était sollicitée entre la France et l'Autriche. Les événements antérieurs à cette date, par l'exposé desquels s'ouvre l'ouvrage, c'est-à-dire la lutte contre les Cosaques de l'Ukraine, d'une part, et contre les Turcs d'autre part, faisaient de la Pologne, lors de l'avènement de Sobieski, Jean III (1684), la barrière naturelle de l'Europe contre la poussée russe et la poussée turque. Le péril turc étant resté le plus grand, la politique de Sobieski s'employa surtout pour ce dernier objet. A la plupart des intérêts politiques de la Pologne en Europe se rattachent alors la mission du Prince Radziwill à Vienne et à Rome et la mission de Morsztyn à Versailles. Il s'agissait, pour ces diplomates, de gagner à la Pologne « des appuis qui ne fussent pas des contraintes ». Or, l'alliance de la France de Louis XIV présentait évidemment, bien plus que celle de l'Empereur, cet inconvénient. Contre le Turc, la Cour de Vienne en était réduite, envers la Pologne, aux sollicitations. D'autre part, l'alliance de la Pologne avec la France eût été le signal, pense M. Rubinstein, de négociations entre l'Empereur et les Ottomans, ce qui eût créé, pour la Pologne, un péril bien plus proche que ne l'eût pu être l'appui français. Aussi, quoique porté par ses sentiments plutôt vers la France que vers l'Autriche, Sobieski, croyant mieux défendre ainsi les intérêts de la Pologne (eut-il raison?) se détacha-t-il de la France.

M. Robinstein fait connaître les autres causes qui s'ajoutèrent à ce motif fondamental. L'influence de la femme du Roi de Pologne, une Française, la captivante Marie-Casimire d'Arquiem, laquelle avait

des griefs personnels contre Louis XIV, cette influence ne fut pas pe déterminante. D'autre part, la politique des représentants du roi d France à la Cour de Pologne s'exerça à contre-sens. Des gens qui ayant affaire à un héros, crurent avoir devant eux un intrigant ; de ultra-civilisés, des échappés des cabales de Saint-Simon, trop «habiles pour cette grande âme de Sobieski ! Ces ambassadeurs, le marqui de Vitry et l'évêque de Beauvais, méconnurent tant qu'ils purent l caractère de Jean III. Ils s'évertuèrent à lui offrir des satisfaction toutes personnelles, alors que le grand homme ne songeait qu'a bien de sa patrie. Ils se l'aliénèrent.

L'auteur montre en finissant combien peu cette conduite de Sobieski tout en rapport qu'elle fût avec la constitution politique de la Pologne le servit dans son propre pays. Il eut à faire les plus pénibles effort pour empêcher la Noblesse, laquelle était, comme on sait, « la Républi que », de traverser son action, sous l'instigation des envoyés même de Louis XIV. Et dire que, dans les Diètes, le veto d'un seul des Mem bres suffisait pour tout mettre en question ! Quel que puisse être l jugement porté sur la politique de Jean Sobieski avec la France, o ne comprend que trop ses pensées pessimistes de la fin sur l'aveni de la Pologne.

§

Dans son livre sur **l'Europe et la conquête d'Alger**, écri à l'aide de documents principalement tirés des Affaires étrangè res, M. E. le Marchand, ancien ministre plénipotentraire, a surtou exposé une situation diplomatique analogue à celle qu'a récemmen suscitée notre occupation du Maroc. Ayant retracé, avec beaucou d'intéressants détails, les circonstances qui précédèrent, amenèrent e entourèrent l'expédition de 1830, l'auteur aborde les négociations e discussions avec l'Angleterre, qui tenait, dans l'affaire algérienne, l rôle de l'Allemagne dans l'affaire marocaine. On voit clairement qu l'Angleterre ne voulait à aucun prix notre établissement au sud de l Méditerranée. Cette expédition la remplit de jalousie et de colère Elle craignit tout, et n'eut point d'autre crainte. Elle craignit mêm pour le bassin oriental de la Méditerranée, pour l'Egypte, par exem ple, car notre projet (on avait oublié ce projet curieux, que M. l Marchand rappelle) de confier à Méhémet-Ali, ceci à titre transac tionnel, la conduite de l'action contre le Dey d'Alger, ce projet lui fi jeter les hauts cris. La discussion diplomatique, menée avec beau coup de bon sens et de fermeté par la France, fut très vive. On pu croire un moment à la guerre. Pour toute concession, la France pro posait un vague projet de conférence européenne une fois l'occupa tion d'Alger accomplie. L'Angleterre laissa tomber ce projet, sen tant bien, probablement, que l'Europe ne donnerait pas. La situation était plus simple qu'aujourd'hui ! Et d'ailleurs toutes sortes de

isons, intérieures, politiques,*navales*,la dissuadèrent de la guerre. La situation était plus simple qu'aujourd'hui, venons-nous de re. Combien la politique internationale, dans le bassin méditerra-éen, s'est compliquée depuis l'expédition de 1830, c'est ce dont on eut se faire une idée en lisant l'étude de M. Charles Vellay sur **Le roblème Méditerranéen**. Les susceptibilités anglaises étaient, 1830, le seul gros obstacle; maintenant, c'est toute une foule de points de vue » à concilier. Point de vue anglais : toujours Malte, alte avec un potentiel très élargi, l'Egypte (l'Algérie au besoin ussi, on vient de le voir plus haut) et Gibraltar, Gibraltar qui do-ine actuellement la question de Tanger et même des côtes méditer-anéennes du Maroc, car l'Espagne, incapable autant qu'elle est va-iteuse, est bien aise d'avoir eu l'Angleterre derrière elle dans son iff. Puis voici le point de vue allemand ; qu'est-ce que peut bien re le point de vue allemand dans la Méditerranée, ce point de vue xtra-historique, ce point de vue sans race si l'on peut dire? Mais tour-ez les regards vers le bassin oriental de la Mer latine, considérez là s affaires de l'Islam en débâcle, les protectorats possibles, et vous com-rendrez que le Teuton louche de ce côté. Le point de vue italien, main-nant : il serait bien difficile à l'Italie, comme à qui n'a qu'une fe-être, de n'avoir pas de point de vue sur la Méditerranée ; l'Italie a on souci dans l'Adriatique (d'actualité tout récemment), et encore, ésormais, vers Tripoli et les Syrtes, utiles contre la menace de Malte de Bizerte. N'oublions pas, maintenant, le point de vue austro-ongrois : Adriatique, Mer Egée, le *Drang nach Osten*, enfin ; ni point de vue russe : sortir de cette bouteille (à l'encre) de la Mer oire, ouvrir ce goulot, ou cette « glotte » spasmodique, des Dé-oits. Enfin, pour le bouquet, le point de vue français, à travers ut cela, de Tanger aux côtes de la Syrie. On voit quel échiquier ! emercions M. Charles Vellay de nous en avoir montré, autant qu'il peut, les complications.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Le problème de la culture de la volonté, — W. Lutoslawsky : *Volonté et Li-rté*, 1 vol. in-8, 7,50, Alcan. — E. Martin : *Psychologie de la volonté*, 1 vol. -12, 2,50, Alcan. — R. Meunier : *Les Désemparés*, 1 vol. in-12, 1 fr., G. San-t. — Les théories générales de l'activité mentale. — R. Meunier : *Les Rêveurs*, vol. in-12, 1 fr., E. Sansot. — Fr. Paulhan : *L'Activité mentale et les éléments l'esprit*, 1 vol. in-8, 10 fr., Alcan. — P. Hachet-Souplet : *La Genèse des Ins-ncts*, 1 vol. in-12, 3,50, Flammarion. — P. Hachet-Souplet : *De l'animal à l'en-nt*, 1 vol. in-12, 2,50, Alcan. — G. Matisse : *La Pensée répond-elle à une ise en jeu d'énergie*, 1 broch., Zanichelli, Bologne.

Le Problème de la culture de la Volonté est à l'ordre u jour. Nous sommes à l'action! L'heure est aux hommes d'action;

donc aux hommes de volonté ! — Le culte de l'énergie, le souci d[e]
domination et d'auto-impérialisme qui anime notre jeune génératio[n]
sont favorables à l'éclosion des manuels d'hygiène et de thérapeut[i]que morale. Le premier en date de ces manuels est *l'Education d[e] la volonté*, de M. Payot ; grand succès de librairie, le record d[es] éditions de la maison Alcan. Le livre de M. Payot est, à la vérit[é,] plus qu'un manuel. C'est tout un traité de savante et fine psycholo[gie]. Il est impossible de démonter plus habilement le mécanism[e] compliqué qui commande nos décisions et nos actes. Toutefois l'ou[vrage] de M. Payot a paru à certains présenter un intérêt plus théo[rique] que pratique, et un immoraliste qui fait profession de doute[r] du pouvoir des idées pourrait se demander si ce livre ingénieux n'[a] pas eu plus d'éditions qu'il n'a opéré de cures.

Le postulat de M. Wincenty Lutoslawski, dans son livre **Volont[é] et Liberté**, est moins la foi dans le pouvoir des idées que la f[oi] dans le pouvoir de la Volonté posée comme une entité impérativ[e] distincte et indépendante des autres forces psychiques. L'auteur s[e] propose d'édifier ce qu'il appelle une « psychophysique intégrale » c'est-à-dire une théorie de « la transformation essentielle de l'orga[]nisme par l'action de la conscience et de la transformation d'un êtr[e] conscient au moyen des conditions physiologiques affectant l'éta[t] général de son organisme ».On trouve dans le livre de M. Lutoslawk[i] un exposé détaillé des disciplines employées par les principales école[s] de volonté : la Yoga des Indous ; l'Ascétisme chrétien ; le Messianism[e] polonais ; la Yoga des Américains. — A ces diverses écoles l'auteu[r] emprunte quelques-unes de leurs recettes : à la Yoga Indoue les exer[]cices de respiration ralentie qui, conformément aux vues de Willia[m] James, facilitent le contrôle des émotions ; au Messianisme polona[is] des méthodes d'éducation qui correspondent au primat de la volont[é] et qui respectent le développement spontané de chaque intelligence [;] à ce propos il s'élève contre la méthode des cours et des conférence[s] qui suggestionnent l'auditeur et développent la passivité ; contre l[e] système de gavage en honneur dans l'enseignement, système auss[i] funeste à la volonté qu'à l'intelligence. A la Yoga des Américains, [il] emprunte l'idée de la nécessité d'une éducation sexuelle, de la coédu[]cation des sexes, de l'importance de la chasteté, l'idée des « mariage[s] chastes » destinés à produire des individualités supérieures. Il y a l[à] tout un programme de régénération physique et morale, individuell[e] et collective ; beaucoup de vues justes et intéressantes mêlées à d'au[]tres mystiques ou chimériques.

La **Psychologie de la Volonté**, de M. E. Martin, est auss[i,] à sa manière, un traité d'hygiène et d'orthopédie morale. Aprè[s] avoir expliqué la nature et le mécanisme de la volonté, l'auteu[r] examine les différents moyens d'agir sur les tendances, sur le[s]

sentiments et les idées de l'enfant ; il examine l'action de la volonté sur la volonté dans l'éducation et l'auto-éducation ; il montre comment l'éducation, soit dans la famille, soit à l'école, peut affaiblir ou renforcer la volonté. Il se rencontre avec M. Lutoslawski dans sa critique des méthodes actuelles d'enseignement. « L'instruction, dit-il, grâce au perfectionnement inouï des méthodes, est devenue plus aisée pour les élèves ; seulement elle diminue souvent, à ce qu'il semble, la somme d'efforts que les élèves doivent fournir. Les maîtres, à la manière des oiseaux qui tendent la « becquée » à leurs petits, leur présentent une nourriture toute triturée et prête à être avalée. Cette méthode, bonne pour les oiseaux qui viennent de naître, ne l'est déjà plus après quelques mois. A plus forte raison ne l'est-elle pas pour nos enfants... » Remarque excellente. Et l'auteur rappelle le mot si juste de madame de Staël : « La peine en tout genre est un des grands secrets de la nature. »

L'opuscule de M. Raymond Meunier : **Les Désemparés**, nous présente en quelque sorte la contre-partie des ouvrages précédents. Au lieu d'un idéal de maîtrise dans l'exercice du vouloir, l'auteur nous décrit dans toute leur horreur les misères de l'aboulie. Ce petit livre est une sorte de pandémonium de toutes les infirmités morales : c'est le lamentable défilé de tous les psychasthéniques, peureux, phobiques, angoissés, cherchant dans les perversions, dans les toxiques, dans les superstitions de l'occultisme ou du monde divinatoire un réconfort ou un remède trompeur à leurs maux. Pour venir en aide à ces débiles, l'auteur compte surtout sur les moyens moraux. « Il faut, dit-il, compter sur le minimum d'effort dont tout être vivant est toujours capable. Le thérapeute, l'ami, doit trouver où restent les forces, comment les faire agir, comment les développer. Le désemparé ne doit pas tout attendre d'autrui. Il faut qu'il sache bien qu'il a encore en lui une puissance active et qu'il la peut accroître. Dubois, de Berne, qui fait lire à ses malades les *Maximes d'Epictète* est certainement dans la bonne tradition ». Et dans une très belle page l'auteur affirme sa confiance dans « les grandes lois du cœur et de la pensée ». Il célèbre la vertu curative de l'amour. « Dans mon expérience psychologique, je n'ai jamais, dit-il, rencontré de mobile curatif plus efficient que celui-là. L'amour est une transfiguration. Il n'accomplit que des miracles ; et si notre époque en voit peu, c'est qu'elle ne *croit* plus guère à l'amour. Moi pourtant, psychologue et psychothérapeute, j'en dois retenir la puissance. J'ai vu des sots acquérir de l'esprit, des malades recouvrer la santé ; j'ai vu des laides devenir belles, des égoïstes se sacrifier. Oui, les misères mentales et les délires raisonnants du joueur ne tiendront pas un instant s'il peut encore commencer à aimer... »

Les quelques ouvrages qui précèdent contiennent un nombre con-

sidérable de remarques, de préceptes et de conseils destinés à redresser, à guérir, à intensifier la volonté. De tout cela quel bénéfice peut-on espérer ? Quelle est la meilleure recette ? En est-il de vraiment efficace ? — Déjà Aristote se demandait si la vertu est objet d'enseignement ou affaire d'exercice, διδακτὸν ἢ ἀσκητόν. On pourrait se poser la même question au sujet de la force du vouloir qui est la véritable *vertu*, au sens propre du mot. Pour ma part, je ne crois guère à l'efficacité de l'instruction morale. Et je crois fort limitée celle de l'exercice et du dressage. Car, pour se prêter à ce dressage, pour s'y soumettre avec continuité et durée, il faut précisément ce qu'on cherche à créer : une certaine force de volonté. Un faible de volonté reste un faible de volonté, quoi qu'on fasse et quoi qu'il fasse. Il y aura des améliorations passagères, des réveils, des velléités d'énergie ; des semblants de guérison suivis de rechutes. Ici comme ailleurs, c'est le fond physiologique de l'individu qui est tout. Ce qui fait la force du vouloir, c'est un fond riche d'énergie vitale ; ce sont des nerfs solides et résistants ; c'est un cœur bien attaché et bien battant...

Tout essai de culture du vouloir suppose une théorie de la structure mentale et des lois générales de **l'activité psychique**. Or, si diverses que soient ces théories, elles peuvent se ramener à deux types : d'une part le type dynamiste, ou spiritualiste, ou finaliste ; d'autre part le type associationiste ou mécaniste. Au premier de ces types on pourrait rattacher l'hypothèse de « l'Eleuthérisme », — assez analogue à celle du libre-arbitre spiritualiste, — sur laquelle M. Lutoslawski édifie son essai de psycho-physique intégrale. C'est également de ce type que se rapproche M. Raymond Meunier qui, au cours de sa curieuse monographie sur **Les Rêveurs**, établit une distinction — qui rappelle la distinction bergsonienne du moi social et du moi profond — entre notre vie mentale de la veille, vie superficielle et d'adaptation sociale, et notre vie onirique qui serait « une régression vers l'énergie de pensée virtuelle qui est en nous ». D'autres formes de cette « régression » seraient la rêverie « qui, en notre monde de contingences, peut seule nous exprimer ce que l'âme a perçu d'elle-même, donc de l'univers, donc de l'Absolu, » ; et surtout l'extase, cette « rêverie suprême » « cette activité foncière de l'esprit : la *contemplation* au sens aristotélicien du terme, l'état dans lequel l'âme se retrouve elle-même partiellement, et le peut exprimer ». L'auteur examine certaines formes étranges du rêve : le rêve divinatoire, le rêve télépathique ou prophétique, « véritable négation des lois de temps et d'espace sur lesquelles nos sciences humaines sont fondées, et qui ne pourraient s'expliquer que par un appel à une métapsychie dont la formule serait peut-être l'axiome de Leibnitz : « la monade est le miroir perpétuel de l'univers ». Ce sont là des vues d'un spiritualisme bien aventureux.

Plus réservées, mais analogues pour le fond aux précédentes, sont les conclusions de M. Fr. Paulhan dans son important ouvrage : **L'Activité mentale et les Eléments de l'Esprit** dont la seconde édition vient de paraître vingt-quatre ans après la première et qui se rattache, lui aussi, au type de psychologie dynamiste et finaliste. L'auteur s'y révèle en quelque mesure un précurseur du bergsonisme psychologique par sa démonstration de l'insuffisance de la psychologie associationiste pour expliquer les formes supérieures de l'activité mentale. Il admet une sorte de finalisme mental, une loi de synthèse psychique, une activité unifiante qui s'exerce aux divers degrés de la vie de l'esprit et qui tend à une unité de plus en plus compréhensive. — Dans l'intervalle des deux éditions de son grand ouvrage, il y a eu évidemment une évolution dans la pensée de M. Paulhan. On se rappelle cette récente et curieuse *Morale de l'Ironie*, dans laquelle l'auteur insiste sur un aspect tout opposé de la vie de l'esprit : l'aspect désharmonie, incohérence, et semble admettre, dans l'esprit comme dans l'univers, une loi immanente de discorde, d'inadaptation et de désordre. Y a-t-il là contradiction ? Peut-être pas nécessairement. M. Paulhan répondrait sans doute que les désharmonies se résolvent en harmonies partielles, en systèmes élémentaires dont chacun obéit à une loi interne d'unité ; que d'ailleurs ces désharmonies rentrent ou peuvent rentrer comme éléments dans une harmonie plus haute qui nous échappe. Dans ce genre de spéculations, on n'est jamais embarrassé de répondre. Il n'en est pas moins vrai que l'inspiration des deux ouvrages est assez différente et quand on a présentes à l'esprit les conclusions plutôt pessimistes de la *Morale de l'Ironie*, on éprouve un certain malaise devant le spiritualisme finaliste de *l'Activité Mentale*.

A ce type de psychologie idéaliste et dynamiste s'oppose la psychologie associationiste, mécaniste et antifinaliste à laquelle nous rattacherons le récent ouvrage de M. Hachet-Souplet sur la **Genèse des Instincts**. L'auteur y renouvelle et perfectionne la psychologie associationiste par la découverte d'une nouvelle loi — et très importante : — loi de récurrence associative. Cette loi, qui a été suggérée à M. Hachet-Souplet par ses expériences sur le dressage des animaux, pourrait se formuler ainsi : étant donnée une chaîne de sensations éprouvées dans un certain ordre par un animal, le pouvoir dynamogénique tend à remonter de terme en terme dans la série et à s'attacher à des antécédents de plus en plus anciens. Bref, une association tend à s'établir entre une sensation dynamogène et la sensation antérieure. C'est la loi de l'association récurrente. Cette loi donnerait l'explication d'un des caractères les plus mystérieux de l'instinct : celui de la prévision irraisonnée que Bernardin de Saint-Pierre appelait le « pre-sentiment ». Soient deux exemples simples :

l'instinct de la nidification et celui des oiseaux migrateurs. Les oiseaux, qui probablement ne se façonnaient d'abord un nid qu'au moment de la ponte, ont fini, en vertu de la loi de récurrence, par le commencer dès que les sensations reliées aux rapport sexuels se produisaient. De même, au début, les oiseaux migrateurs ne quittaient nos climats qu'au moment précis où ils manquaient de nourriture; mais, par la suite, en vertu de la loi de récurrence, le mécanisme du départ en troupe a fini par être déclanché par les phénomènes physiques qui, dans nos contrées, précèdent la raréfaction de la pâture pour les passereaux granivores ou insectivores (le froid, la diminution du jour, la chute des feuilles, etc). Il a là une anticipation, purement mécanique. — Dans un autre livre : **De l'animal à l'Enfant**, M. Hachet-Souplet tire de ses expériences sur le dressage des animaux des applications relatives à l'éducation des enfants. D'après l'auteur, la première éducation de l'enfance doit se réduire à un dressage. M. Hachet-Souplet adopte la formule de M. Gustave le Bon : « l'éducation est l'art de faire passer le conscient dans l'inconscient », avec cette réserve qu'il n'est même pas nécessaire que les associations inculquées à l'enfant aientété comprises par lui. Cela ne veut pas dire que toute l'éducation se réduise à un dressage; il s'agit de l'éducation du *jeune* enfant.

C'est une conception toute mécaniste de l'activité mentale que M. G. Matisse développe dans sa brochure : **La Pensée répond-elle à une mise en jeu d'énergie?** Il réfute les conséquences spiritualistes que certains philosophes ont cru pouvoir tirer des expériences d'Atwater et fait rentrer les lois de la pensée dans celle de l'énergétique universelle. Il s'élève en particulier contre la théorie finaliste de l'instinct. — C'est également une philosophie antifinaliste que M. Georges Bohn expose dans deux importants articles de la *Revue des Idées* (avril et juin 1913) intitulés : *Du déterminisme et de la finalité*, qui résument une série de leçons professées en Sorbonne. L'auteur montre le résidu de finalisme qui subsiste jusque dans les conceptions scientifiques qu'on croit le plus opposées à l'idée de finalité ; telle la Sélection naturelle de Darwin. Il admet une théorie du hasard et de l'incohérence; une loi de désharmonie et d'inadaptation dont il suit les effets dans le domaine entier des sciences biologiques et jusque dans les sciences les moins évoluées qui sont restées les citadelles de la superstition finaliste : psychologie, pédagogie, morale, sociologie. Ici, le finalisme rejoint le moralisme rationaliste, la sociologie unitaire et autoritaire à laquelle M. G. Bohn, — qui veut bien ici se référer à notre témoignage — oppose les désharmonies et antinomies sociales.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

Joseph Angot : *Vers le Régionalisme intégral. Ses étapes. Son essence. Quelques-uns de ses organismes de réalisation*, Nouvelle librairie nationale, 2 fr. — Camille Gorju : *Les Centralisations économiques en France. Essai de décentralisation économique*, Rivière, 2 fr.— Georges Maze-Sencier : *Monopoles et régies*, Bloud, 0,60. — Jacques Bonzon et autres : *Faut-il un nouveau Concordat ?* Edition Presse française, 2 fr.— Valeran d'Espic : *Le grand Tutu-pan-pan va mourir ! Quelques aperçus nouveaux suivis d'une Méthode pratique pour l'extinction du parlementarisme*, Jouve, 2 fr. — Memento.

Le régionalisme tend de plus en plus à se réaliser sous une forme syndicaliste. C'est ainsi que M. Joseph Angot, un des chefs du parti décentralisateur breton, écrit son **Vers le Régionalisme intégral** pour développer cette « directive » : *Vers la représentation de la région par la représentation régionale des intérêts* et *Vers la représentation régionale des intérêts par la profession libre dans l'association organisée*. Mais ce programme, quelque précis qu'il soit à première vue, n'est pas sans recéler de sérieuses difficultés ; laissons de côté celles qui se cachent sous ces simples mots : « la profession libre dans l'association organisée » ; il restera toujours, d'une part, que la représentation régionale des intérêts ne personnifiera que bien imparfaitement la région, car enfin il y a autre chose que des viticulteurs dans le Bordelais, ou des tisseurs de soie dans le Lyonnais, ou des armateurs dans la Bretagne, et ensuite que ces régions économiques, étant d'intérêts antagonistes, pourront ne pas collaborer bien efficacement à l'unité et à l'harmonie de la nation. C'est pour une nation, surtout, qu'on peut dire, sans tomber dans la logomachie à la mode, qu'il y a des intérêts supérieurs aux intérêts professionnels, et tout de même, la France n'est pas tout entière contenue dans quelques tonnes ou tonneaux de marchandises.

§

Le problème des rapports de la région et de la nation est traité par un autre décentralisateur, M. Camille Gorju, qui, pour remédier au mal des *Centralisations économiques en France*, propose un **Essai de décentralisation économique** intéressant, mais, à mon avis, peu pratique. Il s'agirait de créer, dans chacune des 32 futures provinces, une chambre consultative de 48 membres dont 12 agriculteurs, 12 industriels, 12 commerçants et 12 banquiers ou transporteurs (et dans chacune de ces catégories 9 patrons et 3 employés). Ces chambres éliraient d'autres chambres par fédérations de provinces, et celles-ci une chambre centrale. Ces diverses assemblées n'auraient pas le pouvoir législatif, mais les lois votées par le Parlement « ne seraient que la sanction des décisions prises dans les centres économiques intéressés ». Tout cela est ambigu ou confus, car si le Parlement ne peut que sanctionner les avis des Chambres économiques, ce sont

celles-ci qui auront en fait le pouvoir législatif. D'autre part, on ne voit pas très bien des décisions mêmes économiques prises en connaissance de cause par des assemblées aussi hétérogènes, où les 12 agriculteurs, je suppose, seront bouclés par les 36 industriels et commerçants, et ainsi de suite. Mieux vaudrait, puisque M. Camille Gorju nous provoque à des plans de reconstitution, établir dans chaque département une ou plusieurs chambres séparées d'agriculture, d'industrie, de commerce (celle-ci comprenant la banque et les transports) qui nommeraient trois conseils supérieurs dont l'avis devrait être pris, mais non suivi nécessairement, par le Parlement légiférant en matière économique. Chaque chambre locale serait composée de 24 membres seulement : 6 nommés par la chambre dont les pouvoirs arrivent à expiration (chaque trois ou quatre ans), 12 tirés au sort sur la liste, arrêtée par le Préfet suivant certaines règles, des principaux agriculteurs (ou industriels ou commerçants) et 6 choisis par les 18 précédents (donc pas d'élus directs, l'élection ne se comprend qu'en matière politique). Quant aux trois conseils supérieurs, ils se composeraient de 100 membres, 10 membres de droit (hauts fonctionnaires ou rapporteurs du budget et anciens ministres), 80 membres tirés au sort parmi les présidents, en exercice ou sortants, des chambres locales et 10 membres cooptés par les précédents ; ces conseils se réuniraient à Paris au moins 8 jours par an, auraient droit d'initiative en matière de vœux visés par le décret du 13 octobre 1882, et seraient obligatoirement consultés par le Parlement pour toute nouvelle loi économique. A ces trois Conseils supérieurs d'agriculture, d'industrie et de commerce, il y aurait lieu, d'ailleurs, de joindre un Conseil supérieur du travail, qui existe, mais serait à remanier en le faisant émaner de conseils départementaux du travail, et un Conseil supérieurs des intérêts des professions libérales et administratives, de 100 personnes moitié tirées au sort dans des catégories spéciales, moitié cooptées par les précédentes. Si à cette organisation économique on joignait une organisation politico-sociale du même genre : des groupes de contribuables désignés par le sort dans toutes les communes urbaines, et des groupes de notables dans tous les départements (six centuries ainsi réparties : les 100 pères des familles les plus nombreuses, les 100 citoyens pourvus des plus hautes distinctions honorifiques, les 100 personnes les plus : utiles au bien public, les 100 personnes les plus instruites, les 100 présidents ou secrétaires des syndicats professionnels les plus importants, et les 100 contribuables les plus imposés), on obtiendrait une véritable décentralisation, intégrale et libérale, de laquelle on serait en droit d'attendre les meilleurs résultats. C'est d'ailleurs pour cela que nos politiciens, qui ne vivent que de l'élevage des agarics électoraux, se garderont bien de l'établir.

§

C'est probablement par bienveillance pour l'esprit local que certains qui, comme M. Georges Maze-Sencier, dans son étude **Monopoles et Régies**, sont très sévères pour les exploitations industrielles de l'Etat, se découvrent soudain des trésors d'indulgence pour les entreprises analogues des municipalités. Mais les inconvénients sont, proportions gardées, exactement les mêmes. Sans doute, théoriquement, l'esprit politicien devrait être absent des conseils municipaux qui n'ont à réglementer que des questions très positives de voirie, d'hygiène ou d'école, mais la politique se glisse partout, et des municipalités peuvent, dans leur petit domaine, se laisser séduire par les rêveries socialistes, tout comme des Parlements dans leur grand royaume. Or, toute entreprise industrielle ou commerciale gérée par des fils du scrutin ne peut être que mal gérée. Des innombrables essais de socialisme municipal qui ont été faits un peu partout, surtout en Angleterre, aucun n'a donné de bons résultats, et beaucoup ont abouti à ce qui aurait été la faillite pour des particuliers. On se fait là-dessus, dans le bon public, les illusions les plus tenaces et les plus énormes ; on croit que les villes qui ont des tramways, des usines à gaz, voire des pharmacies et des boulangeries, font des bénéfices ; elles n'en font pas, à moins d'abuser de leur monopole et de hausser scandaleusement leurs prix ; et quand elles ont l'air d'en faire, ce ne sont qu'artifices de budget ; si l'on ne tient pas compte du capital d'établissement, par exemple, comme on le fait si souvent, on alignera des bonis qui, en réalité, ne devraient pas exister. Il faut donc mettre dans le même sac les monopoles d'Etat et les régies municipales ; le pouvoir public, qu'il soit national ou communal, n'est pas fait pour exploiter des industries ou des commerces, mais pour maintenir l'hygiène, la sécurité, la concorde et un minimum de civilisation sociale ; comme il s'acquitte très imparfaitement de ce rôle, il devrait s'attacher à le réaliser de façon satisfaisante avant de passer à d'autres exercices inutiles et onéreux.

§

C'est encore par le côté décentralisateur, il est vrai, non plus régionaliste, mais simplement communal, que M. Jacques Bonzon prend le problème de l'organisation religieuse. **Faut-il un nouveau Concordat?** demande-t-il, et sa réponse, d'abord, est affirmative. Reprendre non seulement la conversation, mais les relations suivies avec le Saint-Siège est indispensable à ses yeux. « La suppression de l'ambassade du Vatican est une faute, et c'est de plus une niaiserie. » Mais il ajoute que le nouveau concordat devra partir de ce principe que la religion est « un établissement communal d'utilité publique ». Et du coup il lui ôte toutes chances de naître, car jamais

le Saint-Siège ne consentira à livrer officiellement ses curés de campagne à la tyrannie bienveillante de certains hobereaux ou malveillante de certains Homais. D'ailleurs, comme le constate mélancoliquement l'auteur, personne, parmi les assez nombreux personnages qui ont répondu à sa question, ne s'est rallié à son système décidément par trop décentralisé, et presque tout le monde, sauf deux ou trois agités, a admis l'utilité que présentait pour l'Etat, encore plus que pour l'Eglise, l'établissement sinon d'un concordat, du moins d'un *modus vivendi* loyal et cordial ; comme le mot concordat impliquait d'ailleurs tout cela, ce qu'on appelait de ce nom ne le méritait donc plus depuis de nombreuses années. Un régime qui assurerait d'une part à l'organisation ecclésiastique la neutralité point hostile de l'Etat, et qui d'autre part garantirait l'Etat contre certains abus de pouvoir de la Curie (car enfin rien n'empêcherait les bureaux du Vatican de nommer un Allemand évêque de Nancy ou un Italien archevêque de Carthage) serait de nature à satisfaire les deux parties; je crois bien, d'ailleurs, que si le clergé était assuré d'une certaine bienveillance de la part de la société civile, il serait le premier à réclamer à son grand chef certaines garanties professionnelles (pour les nominations par exemple de curés et d'évêques) qui existent dans le droit canon, et que le Saint-Siège ne pourrait pas lui refuser une fois que l'ordre serait rétabli dans les esprits.

§

Sous un titre imprévu : **Le grand Tu-tu-pan-pan va mourir,** M. Valéran d'Espic expose une *méthode pratique pour l'extinction du parlementarisme.* C'est donc une question très sérieuse et très importante qu'il traite sous une forme plaisante, d'une plaisanterie d'ailleurs un peu trop insistante et enfantine et qui me semble, je ne sais pourquoi, sentir son ecclésiastique. Le parlementarisme est certainement un des maux les plus graves dont nous souffrons, mais le bavardage et la phraséologie de rhétorique, le Tu-tu-pan-pan, pour faire plaisir à l'auteur, n'est qu'une des moindres manifestations de ce mal ; ce qui est vénéneux en lui, ce n'est pas le gargarisme oratoire, qui dans certains cas joue un rôle hygiénique... (C'est pour déterger, déterger, déterger, comme on chante à M. de Pourceaugnac), c'est la subordination des intérêts généraux à l'intérêt particulier de chaque baron électoral. Or, ce vice pourrait exister aussi bien avec un corps de muets comme le Corps législatif de l'Empire qu'avec une pétaudière de Jaurès jacasseurs comme le nôtre. En outre, le tu-tu-pan-pan plaît à presque chacun de nos compatriotes qui a dans son cœur un tribun, un avocat, un sermonnaire ou un cabot qui sommeille, et ceci révèle une des difficultés profondes de toute réforme politique ; c'est que le parlementa-

risme, j'entends par là le régime de cabinet avec ses crises haletantes, ses duels épiques, ses revirements imprévus, est très amusant pour le public, alors que le grave et sage régime par quoi on le remplacerait serait bien ennuyeux. Et je ne dis pas que ce soit une raison suffisante pour nourrir ce chancre dont nous crevons, mais je crois que les Solons futurs devront réserver une part à la frivolité spectaculaire dans leurs plans de reconstitution politique : un régime honnête, sage, économe, modéré, prudent, oui, certes ! mais gare au mot terrible : La France s'ennuie ! A côté de tous ces mérites positifs, qu'on fasse la part au besoin de truculence, de romantisme, de biscornuité et de cocasserie, sans cela nos anciens contempteurs du parlementarisme seront tentés de revenir à leur vomissement.

Memento. — Armand Rastoul : *Histoire de la démocratie catholique en France*, 1789-1903, Bloud, 3,50. Bon livre d'ensemble, qui nous manquait; chaque chapitre est suivi d'une petite bibliographie utile. — Marc Sangnier : *Discours*, 1910-1913, Bloud, 3,50. L'auteur, on le sait, est justement un des représentants de cette démocratie catholique. — Henri Brun : *En marge de la Vie politique et religieuse de notre temps*, Bloud, 3,50. Recueil d'articles écrits dans le même esprit que les ouvrages précédents. — Georges Fonsegrive : *Courageusement...* Librairie de la Démocratie, 2 fr. Autre recueil d'articles, toujours de la même inspiration, et à qui la haute personnalité de l'auteur donne un prix spécial. — Anonyme : *Lettre ouverte à S. M. Jacques Ier empereur du Sahara et déserts circonvoisins*, Imprim. Peigney, Paris, 2 fr. Ici le point de vue change; l'auteur inconnu esquisse un plan de réorganisation sociale et socialiste gigantesque : création du Grand Livre social où chacun aura son doit et avoir, et fixation d'un étalon invariable de la valeur des choses en France ! — Ernest Montusès : *Le Député en blouse*, préface de Jean Jaurès, les Cahiers du Centre, 1,50, Figuière. Il s'agit d'un nommé Thivrier qui siégeait en effet en blouse à la Chambre. Un pareil trait de génie méritait qu'on fît passer cette grande figure à la postérité la plus reculée. — Marius Chaillou du Cœurjoly : *Souvenirs d'un attaché de Cabinet, originaux et mœurs d'une préfecture sous la troisième république*, Paris, 3,50. Roman écrit agréablement et qui constitue un document politique précieux sinon bienveillant pour le régime actuel. — Charles Nicoullaud : *L'Initiation dans les Sociétés secrètes. L'initiation maçonnique*, préface de l'abbé Jouin, Perrin, 3,50. Que des fumistes essaient de faire croire que Satan en personne préside à leurs conventicules, c'est déjà raide, mais que de braves gens prennent ces fumisteries au sérieux, ça dépasse les bornes !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Jacques Bacot : *Le Thibet révolté*, Hachette, 15 fr. — H.-G. Duchesne et Henry de Grandsaigne : *Le Château de Madrid*, Daragon, 12 fr. — A. Broquelet : *Nos Cathédrales*, Garnier, 5 fr. — François de Tessan : *Promenades au Far-West*,

Plon, 3 fr. 50. — Joseph L'Hôpital : *Italica*, Perrin, 3 fr.50.—Claude Cochin : *La Chapelle funéraire des Arnauld, à Saint-Merri de Paris*, Champion, 2 fr.

Le curieux récit donné par M. Jacques Bacot de son voyage à travers **le Thibet Révolté** — révolté contre l'autorité chinoise, dont la domination était surtout nominale, et qui n'a su que piller et détruire — a dû causer plus d'une surprise. Si le Thibet s'étend à des altitudes fort élevées, il n'en faudrait pas conclure qu'il ne s'y trouve que des plaines de neige et des fleuves glacés. Il y a là, au contraire, on le sait maintenant, une civilisation théocratique très raffinée, un pays couvert de monastères-forteresses, de maisons pareilles à des donjons massifs, « bourdonnantes de prières et qui sentent le baume et l'encens » ; tout cela est à l'abri des montagnes gigantesques, à des altitudes invraisemblables, — à l'écart du monde asiatique jusqu'ici connu. Les Anglais, grands « colonisateurs » et toujours prêts à étendre la main vers les pays dont ils peuvent prévoir une exploitation possible, mirent autrefois le nez aux portes du Thibet ; mais l'expédition qu'ils avaient envoyée, ayant reconnu le terrain, crut plus sage de retourner après quelques escarmouches, pensant qu'il n'y avait aucun profit à tirer de la région. — Or, voici que M. Jacques Bacot vient nous apprendre que ces territoires du nord de l'Inde ne sont ingrats et incultes que d'une façon toute relative ; ils ne sont pas partout sous la glace et la neige et les Thibétains eux-mêmes ne sont nullement les sectaires farouches qu'on nous représentait. Le voyageur parcourt des régions admirables de forêts comme dans la vallée du Yalong, qui coule à 2.000 m.de profondeur dans une coupure gigantesque ; des contrées étranges comme les vallées quasi-parallèles des fleuves qui descendent vers l'Indo-Chine et l'Hindoustan,— des « rues de pierre » immenses. Les Thibétains eux-mêmes habitent de préférence des villages qui sont comme des aires dans les rochers, — et pour franchir les fleuves, on se sert de « ponts de corde », — une ficelle après quoi glisse un panier — ou des « ponts pendules », — où l'on risque de rester suspendu entre les deux rives, après s'être élancé de l'une pour gagner l'autre. — Les villes cependant — sous la dépendance des lamas — ont le pittoresque de boîtes de joujoux, avec des maisons communiquant par les toits en terrasses, — lesquels, à Patang, par exemple, où M. J. Bacot s'arrêta pour faire copier des manuscrits — portent des champs cultivés. Mais les Thibétains sont pleins de politesse, d'urbanité comme de philosophie ; c'est un peuple artiste et qui sait embellir jusqu'à des objets vulgaires, — couteaux, étriers, tentes couvertes d'applications bleues et noires ; les moines se servent de tassses de jade à couvercle d'or ou d'argent, de théières de bronze ; dans les temples, dont les façades rappellent les pylones de ceux d'Egypte, et qui sont eux-mêmes des mondes,il y a des objets d'art d'une richesse

fabuleuse, des soieries avec des broderies appliquées qui emplissent des caisses, des salles entières. Sans doute, la religion de ce peuple est pleine de faits étranges et déconcertants, comme « la naissance d'un Dieu protecteur dans le corps d'un lama » après des séries d'incantations et des pratiques de magie. Le Thibet reste un pays mystérieux, où l'on rencontre presque à chaque pas des « choses étonnantes et merveilleuses » ; c'est un pays civilisé, mais très différent de ce qui était jusqu'alors connu. — On a toujours prétendu qu'il était inhospitalier. Or M. J. Bacot y voyagea longuement et ne fut arrêté qu'après cinq mois de traversée à l'intérieur, — peut-être à cause des hostilités que menaient les Chinois. Il n'y fut volé, à son témoignage, que d'une cuillère, et encore « par un soldat chargé de sa protection ». Il traversa enfin, au-dessus de 5.000 m., des territoires absolument morts de froid et finit par découvrir les sources de l'Irawaddy « sans les chercher et presque sans le savoir » avant de redescendre, — et en somme il y était plutôt forcé — et de revenir par le Yunnan.

Mais il nous indique, une fois de plus, que les indigènes ignorent notre propreté, notre hygiène d'Occidentaux ; ils ne se débarbouillent jamais et les plus âgés sont les plus sales. — Comme les Chinois, ils mentent par pudeur ; la vérité leur semble malséante et ne convient, suivant eux, qu'aux hommes mal élevés et aux petits enfants. Enfin le voyageur nous rapporte, parmi leurs dictons, cette promesse énigmatique, sinon alléchante : « Les Thibétains nous prédisent un temps à venir où les hommes seront à l'ombre derrière un crottin de cheval ! » — En appendice il a donné les « Impressions d'un Thibétain en France », journal curieux — et en somme sagace — d'un indigène dont il s'était fait accompagner à son retour. — L'ouvrage, avec des cartes et des illustrations nombreuses, est une des belles éditions de la librairie Hachette.

§

Le Château de Madrid, près Paris, devait d'abord s'appeler le château de Longchamp, ensuite le château de Boulogne et ne prit la désignation sous laquelle il est connu que pour rappeler à François Ier, qui le fit construire, le temps de sa captivité en Espagne. — C'est du moins ce que nous expliquent MM. H.-G. Duchesne et Henry de Grandsaigne dans l'ouvrage qu'ils viennent de consacrer à cet édifice, que le peuple appelait encore le *Château de Faïence*, à cause de sa décoration « resplendissante de terres cuites vernissées » due aux frères Della Robbia, qui en avaient orné jusqu'aux cheminées. La construction avait été commencée par Pierre Gadyer, continué par Gatien François et fut terminée, — et surtout gâtée — par Philibert Delorme, lequel voulut y ajouter des incongruités d'Italie et ne fit rien qui vaille. Les travaux duraient encore à la mort

d'Henri II, où Catherine de Médicis rappela d'Italie un des frères Della Robbia pour terminer l'édifice ; il ne fut très probablement achevé que sous Charles IX (1563). — François Ier, toujours est-il, habita le rez-de-chaussée du château dès qu'il fut accessible et en aurait fait une sorte de maison galante. Le cardinal du Prat en fut concierge, et il y avait même, à Madrid, un poste « d'artilleur », sans qu'on en sache plus. — A propos des galanteries royales, il est à remarquer du reste que les auteurs accueillent, pour l'histoire de Madrid, tous les ragots, tous les potins qui ont été débités — surtout par le parti huguenot — sur la lignée des Valois et sur les maîtresses véritables ou supposées de François Ier : Mme de Chateaubriant, la duchesse d'Etampes, Diane de Poitiers, etc... — Sous Henri IV, on installa dans le château, avec Olivier de Serres, une fabrique de soie, qui du reste ne dura que quatre ans, et la Reine Margot, qui était propriétaire de Madrid, vint l'habiter en 1605. Il passa ensuite à Louis XIII, qui en fit simplement un rendez-vous de chasse ; Colbert y mit une manufacture de bas de soie, mais les appartements furent occupés par le gouverneur et divers locataires, parmi lesquels on compte Saumaise, M. de Rosambo, le chirurgien Boiscaillaud, etc... En 1774, on parla cependant de démolir l'immeuble, qui avait été mal entretenu et « menaçait ruine » ; ce fut du moins le prétexte qui fut mis en avant. Mais l'affaire traîna jusqu'à l'époque révolutionnaire qui se chargea de détruire ce « repaire des tyrans » sur lequel Louis XVI, — toutefois qu'il n'eût pas grand goût — hésitait encore à porter les mains. On le vendit comme « bien national » (27 mars 1792) et ce fut un nommé Nicolas Jean le Roy qui s'en trouva adjudicataire pour 271.300 liv.— Pourtant, ce château, qui « menaçait ruine », d'après le rapport imbécile de Soufflot, dut être détruit à la mine ; on en continua ensuite le massacre à coups de pioche. On vendit naturellement les boiseries, les marbres, — et des émaux superbes des Della Robbia, on fit du *ciment*. C'était ainsi qu'on entendait alors la protection des arts. — Quelques bribes de la décoration ancienne subsistèrent, je crois, jusqu'à nos jours dans le restaurant portant le même nom de *Madrid*.

Le travail de MM. H.-G. Duchesne et Henry de Grandsaigne, terminé par un historique des annexes du château dites *le petit Madrid*, est consciencieux et abonde en pièces justificatives ; mais il aurait gagné à être revu et surtout purgé de quelques appréciations hasardeuses : — Le maréchal de Bassompierre, surtout connu par ses Mémoires ; la vertueuse maîtresse de Charles IX, Marie Touchet, etc... — Pour les illustrations, il est regrettable que l'éditeur n'ait pas mis à contribution, par exemple, la *Topographie de la France*, de la Bibliothèque Nationale, dont nombre de planches curieuses valaient d'être reproduites.

§

Le récent tapage fait à propos des églises de France a sans doute engagé M. A. Broquelet a publier le volume qu'il intitule : **Nos Cathédrales**, — sorte de répertoire ou collection de notices succinctes sur les églises métropolitaines de France. A la vérité, le sujet est bien vaste pour tenir en un seul volume ; mais les cathédrales françaises, il faut aussi le dire, n'ont pas toutes le même intérêt : si quelques-unes sont des édifices merveilleux, d'autres, dans le Midi surtout, ne sont que de médiocres constructions : Agen, Toulouse, Tarbes, Perpignan, Carcassonne, Dax, Digne, Grasse, Nice, etc..., dont certaines ne furent que par hasard désignées pour tenir ce rôle. D'autres furent construites à une basse époque, avec la pauvreté des idées et des moyens qui caractérisent les xviie et xviiie siècle : Arras, Castres, La Rochelle, etc... La cathédrale d'Auch ressemble à notre Saint-Sulpice ; Bayeux a été gâté par le dôme ; qui date de 1857 : à Nantes, le chœur a été reconstruit par Viollet le Duc pour répondre à cette sotte idée : l'unité du style. — Il faut ajouter que certaines ont été abîmées par ceux qui en avaient la garde : la cathédrale de Noyon, dont les sculptures furent rabotées en 1824 par le conseil de fabrique. — L'auteur de cet ouvrage toutefois voudra bien me permettre quelques critiques. Il a sans doute prétendu faire un livre de lecture et non un dictionnaire ; or, l'ordre alphabétique, très commode pour des recherches, devient absurde dès qu'on se met à suivre un texte de ce genre, car il ne donne qu'un pêle-mêle, une salade de noms — Je pense avoir relevé ensuite quelques erreurs. Richard Cœur de Lion, enterré à Rouen lorsque sa statue funéraire existe encore à Fontevrault ; l'évêque Saint-Bertrand, inhumé à Toulouse et à Saint-Bertrand de Comminges, etc... M. Broquelet enfin fait venir de la cathédrale de Tours la Sainte-Ampoule qui était à Marmoutiers et servit au sacre d'Henri IV à Saint-Denis. — Mais c'est par inadvertance, évidemment, qu'il écrit : Extérieurement la cathédrale de Saint-Omer a quatre portails, deux au nord, un au sud et *l'autre au midi ;* et à propos de Senlis : de *magnifiques verrières du XIIIe siècle, dont l'une de Jean Cousin.*

§

Les **Promenades au Far-West**, de M. François de Tessan, nous conduisent d'abord dans le pays et parmi les Mormons — dont l'Eternel nous garde, car c'est bien la Bible en redingote. Ils sont là 400.000 hurluberlus que séduisirent les joies de la polygamie, les idées cocasses des *prophètes* Joseph Smith et Brigham Young — et qui ont créé d'ailleurs une République d'affaires, ce qui les apparente décidément aux Juifs. L'explorateur nous parle ensuite de l'agence de divorces établie à Reno, en Nevada, et nous apprend qu'il y a eu aux

Etats-Unis, dans l'espace de dix ans (1896-1906), 945.625 cas de divorce. Pour la prochaine dizaine, dit M. de Tessan, on peut prévoir une proportion plus forte. — Mais il arrive en Californie, à San Franscisco, la « Reine du Pacifique » (!), reconstruite après le désastre de 1906, qui représenta 1.750 millions de perte. Les assurances eurent à payer près d'un milliard d'indemnités, mais les compagnies allemandes se défilèrent avec prudence. Quand on se mit à rebâtir, on construisit les maisons en deux heures. — Suivent des tableaux très colorés comme ceux de la question ouvrière, des élections municipales ; des choses sur les beaux arbres de Californie, la vallée du Yosemite, Portland, Los Angelos ; les anciens chercheurs d'or, la question chinoise, les Japonais, les revendications féministes, etc... Quant aux Peaux-Rouges, asservis et domestiqués par les blancs, ils dansent des « two-stops » échevelés au son des pianos mécaniques, et commencent à se grouper pour faire valoir leurs droits. Mais les cowboys s'en vont ; la civilisation les chasse. — Le fait est que nous les avons assez vus dans les cinémas.

§

Avec l'ouvrage de M. Joseph L'Hôpital, **Italica**, *impressions et souvenirs*, nous avons un bon livre de choses vues et senties, appréciées et raisonnées ; des paysages de Toscane ; des choses sur Milan, Venise, Bologne, Florence surtout, qui tient une grande place dans le récit, — des aspects de la ville, la cathédrale, les édifices divers — de même qu'il avait évoqué les splendeurs et l'épopée guerrière de Venise en des pages enthousiastes, et Bologne où l'on conserve toujours sur une chaise dorée, la noire et hideuse momie de sainte Catherine, qui attend, en toute quiétude, le grand jour de la Résurrection. L'auteur a spécialement noté l'extraordinaire vitalité d'un art spirituel à Florence, malgré les désordres de son histoire, et dans les nombreuses pages qu'il consacre à ses descriptions, indique non seulement la figure des édifices, mais jusqu'à la couleur et la patine du temps. Ses meilleures pages ainsi sont sur les choses d'art, beaucoup sur la peinture de la grande épopée italienne. — Mais à propos de peinture, il indique aussi les méfaits des restaurateurs de tableaux, qui gâtent trop souvent les œuvres qui leur sont confiées. Il faut bien convenir d'ailleurs que ce n'est pas seulement en Italie.

§

Sur la **Chapelle funéraire des Arnauld à St-Merri de Paris** *et le tombeau du marquis de Pomponne*, M. Claude Cochin a publié encore une intéressante brochure de discussion qui nous reporte au vieux temps des querelles jansénistes, et des adeptes de Port-Royal. La famille des Arnauld, célèbre dans les controverses du temps, possédait à St-Merri, quartier qu'habitait surtout la coterie janséniste, une moitié de banc et de caveau dans une chapelle qui, au

XVIIe siècle, porta leur nom, et où avait été déjà inhumé (1605) l'avocat général Simon Marion, dont la fille épousa Antoine Arnauld. C'est là que fut élevé, de 1703 à 1706, le tombeau de Simon Arnauld, marquis de Pomponne, — bien qu'il ne fût pas mort en odeur de sainteté, loin de là — et la chapelle elle-même reçut, par les soins de la veuve, qui y fit besogner un italien nommé Rastrelli, une décoration pompeuse et rococo, qui fit grincer les dents même au mauvais goût de l'époque. — La Révolution emporta, balaya les monuments de la chapelle, et c'est une des rares choses, sans doute, qu'on ne saurait lui reprocher.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

Le Procès des quatre sergents de La Rochelle, par M. Paul Dethomas. — Louis André : *L'Assassinat de Paul-Louis Courier*, Paris, Plon-Nourrit, 1 vol., 3 fr. 50.

M. Paul Dethomas, avocat à la Cour d'appel de Paris, désigné pour prononcer l'un des discours à l'ouverture de la Conférence des avocats, avait choisi pour sujet : **Le Procès des quatre sergents de La Rochelle.** Ces quatre sergents forment un groupe légendaire. Ils eurent même l'avantage de servir d'enseigne à un restaurant, ce qui est le signe de la gloire. Cependant, bien peu connaissent leur nom et leur histoire véritable.

Les quatre sergents appartenaient au 45e régiment de ligne, en garnison à Paris, puis, sur suspicion de libéralisme, envoyé à La Rochelle. Affiliés à la Charbonnerie, ayant une foi sincère dans les rêves de liberté offerts à leur imagination par d'habiles jeunes gens mettant en pratique cette éternelle vérité politique : « Faire marcher les autres pour son profit », ils entrèrent dans une conspiration. Trahis, ils furent renvoyés avec d'autres conspirateurs devant la Cour d'assises. Il y avait vingt-quatre accusés. Les débats durèrent du 22 août au 5 septembre 1822 ; M. de Marchangy occupait le siège du ministère public.

... Ce qui fait la véritable grandeur de ce drame judiciaire, c'est que ses victimes ne sont que des victimes expiatoires : elles vont payer pour ceux qu'on ne peut atteindre. Le Comité Directeur ! M. de Marchangy le cherche et ne le voit pas, alors qu'il est devant lui, pas au banc des accusés, au banc de la défense : c'est Mérilhou, membre de la Haute Vente ; c'est Barthe, président de la Vente centrale ; d'autres aussi, plus ou moins engagés dans l'aventure... On s'acharne sur les accusés en espérant qu'ils vont enfin parler, livrer les chefs dont ils ne sont que les instruments, et parmi ces chefs se trouvent leurs défenseurs. S'ils parlent, c'est pour eux le salut, la liberté peut-être, mais ils font, à une cause commune, un sacrifice volontaire et rachètent leurs défaillances premières ; ils n'ont pas parlé. Le secret de la Charbonnerie n'aura pas été trahi.

Treize accusés furent acquittés, sept condamnés à la détention et Bories, Raoulx, Pommier et Goubin, les quatre sergents, s'entendaient condamner à la peine capitale.

Le 21 septembre, au petit jour, les quatre sergents furent transférés à la Conciergerie. A partir de ce moment, ils appartiennent à la légende. La tradition nous rapporte fidèlement leurs gestes et leurs paroles, même celles dont ils furent les seuls témoins... Le directeur de la prison essaya de leur faire croire que leur transfert n'avait pour objet qu'une formalité relative au pourvoi, et Bories répondit : « C'est bien, Monsieur, nous ne sommes plus des enfants qui ont besoin d'être trompés, nous savons ce qui nous attend avant la fin de la journée. » A midi, les condamnés entendirent la lecture du rejet de leur pourvoi et l'annonce que l'exécution de la peine aurait lieu à quatre heures. « Allons, dit encore Bories, encore quatre heures devant nous ! » Vers deux heures, Raoulx, qui n'était séparé de Goubin que par une cloison, appela ce dernier à plusieurs reprises. Il dormait, mais finit par se réveiller. « Tu es trop pressé, lui dit Raoulx, dans deux heures nous dormirons pour longtemps », et ils causèrent ensemble jusqu'au moment où ils durent subir la toilette des condamnés. Tous demandèrent à se couper mutuellement les cheveux. L'exécuteur refusa, craignant les suicides et, pendant qu'il lui coupait les cheveux, Raoulx faisant allusion à l'exiguïté de sa taille, dit en riant : « Il y a vraiment conscience à me trancher la tête ; une fois tombée, voyez un peu ce qui restera ! » Bories demanda dans quel ordre ils monteraient sur l'échafaud. On lui désigna Raoulx. « Il a toujours été heureux, reprit Bories, le bonheur le suivra jusqu'au bout. »

Vers quatre heures, les condamnés, montés sur deux charrettes, quittèrent la Conciergerie. Il faisait un temps radieux. Le Roi fit sa promenade accoutumée. Peu s'en fallut que son carrosse ne rencontrât le cortège qui accompagnait au supplice les Quatre Sergents. Peut-être, ceux-ci, animés d'une secrète espérance, attendaient-ils, en voyant le peuple immense pressé sur leur passage, le secours libérateur... Les carbonari, venus à tout hasard, attendirent vainement un signal qui ne fut pas donné. Quand le cortège arriva sur la place de la Grève, des hommes tombèrent à genoux et des femmes s'évanouirent. Les condamnés, réunis au pied de l'échafaud, s'embrassèrent une dernière fois. Raoulx, Pommier et Goubin, en montant les marches de la plate-forme, crièrent : « Vive la liberté ! » et Bories, quand vint son tour, adressa aux assistants ces mots : « Souvenez-vous que c'est le sang de vos fils que l'on fait couler aujourd'hui ! »

Les quatre sergents de la Rochelle s'étaient nourris de généreuses illusions ; ils avaient allègrement sacrifié leur vie à la cause de la Liberté qui leur semblait si grande et si belle. Comme beaucoup, sincères jusqu'à la naïveté, ils pensaient qu'il suffit de renverser un régime politique pour qu'immédiatement cessent les injustices et les abus, et que le soleil se lève dorénavant sur une terre parfumée de justice, fleurie de fraternité. C'est la récompense des martyrs de n'assister point à la faillite de leurs illusions.

M. Dethomas, avec une tristesse mêlée d'ironie, termine ainsi son discours :

Barthe, devenu ministre de la Justice, se fit remarquer par son esprit autoritaire et la sévérité avec laquelle il fit poursuivre les insurgés de 1832. Les révolutionnaires nantis se demandent toujours ce que les autres peuvent bien demander encore.

Mérilhou, lui aussi, devint ministre. Il ne se montra point ingrat pour la mémoire de son ancien client. Au mois de septembre 1830, il organisa, place de Grève, une grande cérémonie expiatoire en souvenir des quatre sergents de La Rochelle. Plusieurs milliers de personnes y assistèrent. Mais était-ce bien un anniversaire que l'on célébrait ainsi ? Je crois plutôt que l'on fêtait une ère nouvelle, car c'était bien une ère nouvelle qui s'ouvrait : les politiques venaient de succéder aux martyrs.

Le cas n'est point particulier. S'ils ressuscitaient, ceux qui se sont fait tuer derrière des barricades pour « la cause de la Justice et de la Liberté », tous s'écrieraient : « Comment, voilà ce que le sacrifice de notre vie a produit ! Il n'y a de changé que les profiteurs ! » Et qu'ensuite un politicien malin autant que prudent les exhorte avec de grands gestes et de grands mots à mourir de nouveau pour le triomphe de son éloquence : — « Une fois suffit, répondraient-ils. Le temps des poires est passé. Ne comptez plus sur notre peau pour y tailler des portefeuilles. » Et, pendant que gronderait l'émeute profitable aux discoureurs, ils iraient sagement cultiver leur jardin ou pêcher à la ligne. Reconnaissons qu'ils auraient bien raison.

Malheureusement les morts ne reviennent jamais. Leurs fils grandissent avec la même dose de crédulité et d'enthousiasme. C'est pourquoi les politiques pourront éternellement continuer l'exploitation fructueuse des aspirations naïves de leurs contemporains.

§

L'imagination ne dépasse jamais la réalité. Si ingénieux que soient les romans policiers qui jouissent actuellement de la faveur du public, ils ne peuvent atteindre en intérêt, en émotion, l'extraordinaire histoire de **l'Assassinat de Paul-Louis Courier**, que vient de publier M. Louis André. L'auteur est l'un des plus distingués conseillers à la Cour d'appel de Paris ; longtemps il remplit au tribunal de la Seine les fonctions de juge d'instruction ; il était donc qualifié pour étudier cette cause demeurée mystérieuse. Il a apporté dans son étude la méthode d'un juge d'instruction, classant les détails, les coordonnant et traçant ainsi les étapes de la route ardue au bout de laquelle se trouve la vérité. Cependant, le livre n'a pas la sécheresse d'un dossier criminel ; M. Louis André l'a écrit avec soin, avec art, et sa lecture est aussi captivante que celle d'un roman

mais d'un roman tiré en entier de la réalité et affranchi des faux ornements de l'imagination.

Lorsque Paul-Louis Courier épousa, le 12 mai 1814, Herminie Clavier, il avait 42 ans. Sa femme en avait 18 à peine. Il ne tenta rien pour faire oublier cette différence d'âge. Au contraire, il demeura bourru et mal tenu comme par le passé ; bien plus, après trois mois de mariage, épris d'indépendance, il disparut, vivant au gré de sa fantaisie à Rouen, au Havre, à Dieppe. Il était difficile que, dans ces conditions, Minette (ainsi, dans sa famille, on l'avait familièrement surnommée) devînt très amoureuse de son mari. Fatalement elle devait le haïr ; c'est ce qui arriva lorsqu'en 1818 Paul-Louis Courier retira cette jeune femme de la vie parisienne qu'elle aimait et l'obligea à venir vivre avec lui dans la solitude de La Chavonnière. Elle avait 22 ans ! A La Chavonnière, Paul-Louis Courier fut plus insupportable que jamais; il réussit à se faire détester de tout le monde, et surtout de sa femme, qui prit pour amant un domestique de la ferme : Pierre Dubois. Peu de temps après, elle devenait en outre la maîtresse du propre frère de son amant : Symphorien Dubois, également domestique à son service. Les deux frères, flattés d'être les amants de la femme de leur maître, ne manifestaient aucune jalousie à l'égard l'un de l'autre. Souvent, Minette les réunissait tous deux dans sa chambre, située au rez-de-chaussée ; et si l'on sut ce qui se passait derrière les volets clos, c'est parce que le garde Louis Frémont y avait traîtreusement percé un trou à travers lequel il observait à son aise; et comme son manque de discrétion ne s'aggravait d'aucun égoïsme, il conviait le personnel de la ferme à venir jouir du spectacle.

Paul-Louis Courier connut son infortune et en fut très fâché. Le 18 juillet 1824, il chassa Pierre Dubois. Ce congédiement déplut à Mme Courier. Pendant plusieurs jours, Minette fut d'une humeur exécrable, puis elle s'enfuit. Son mari la retrouva à Tours, dans une petite auberge tenue par un ami de Pierre Dubois. Il la ramena à La Chavonnière.

L'année suivante, le 10 avril 1825, Paul-Louis Courier fut trouvé dans sa forêt de Larçay, au lieu dit « la Fosse à la Lande », tué d'un coup de feu dans les reins.

La justice d'abord porte ses soupçons sur les Dubois, qui sont arrêtés. Mme Courier, qui était à Paris, revient sans se hâter. Dès son arrivée elle accuse formellement Frémont et s'efforce d'innocenter les Dubois. Elle y parvient, car ceux-ci bénéficient d'un non-lieu, tandis que Frémont est seul renvoyé devant les assises. Le 3 septembre, il est acquitté.

Tout semblait terminé. Les Dubois et Boutet, dont le témoignage avait établi l'alibi d'où le non-lieu était résulté, régnaient en maîtres

à La Chavonnière. Tout à coup, en 1829, un événement fait renaître l'affaire.

Une fille de ferme, Sylvine Grivault, raconte qu'elle a vu l'assassinat de Courier. Elle était couchée dans les fougères avec un garçon, à quelques mètres de l'endroit où le crime fut commis. Pierre Dubois, après avoir insulté Courier, l'a saisi par les jambes et jeté à terre ; ensuite Frémont lui a déchargé son fusil dans le dos. Frémont avoue que telle est la vérité. Il est vrai qu'ayant bénéficié d'un acquittement, il ne peut plus être recherché. Mais de nombreuses circonstances confirment l'exactitude du récit de Sylvine Grivault. De nouveau on arrête Pierre Dubois et son père ; — Symphorien était mort en 1827 ; — on arrête aussi Boutet et, finalement, Mme Courier. Il y avait un point intéressant à élucider : Mme Courier avait, le 9 avril 1825, la veille de l'assassinat, écrit de Paris à Pierre Dubois, poste-restante à Montbazon. Que contenait cette lettre ? Son destinataire l'avait-il retirée ? La directrice des postes, Mme de Finance, invoquant le secret professionnel, se refusa obstinément à fournir le moindre renseignement au sujet de cette lettre.

Sylvine Grivault se rétracta, puis renouvela ses déclarations ; celui qu'elle désignait comme ayant folâtré avec elle dans les fougères soutint que c'était faux, qu'il n'avait jamais eu de relations avec cette fille ; cependant celle-ci donnait sur l'intimité de son anatomie des détails qui, vérifiés, furent reconnus exacts. Bref, de nombreuses incertitudes demeurèrent, et il s'ensuivit d'abord que Mme Courier bénéficia d'un arrêt de non-lieu de la cour d'Orléans, ensuite que, le 14 juin 1830, la Cour d'assises acquitta les Dubois et Boutet. Frémont mourut cinq jours après, tué par les émotions de l'audience.

N'avais-je pas raison de dire qu'il est impossible d'imaginer un roman plus dramatique, plus angoissant ?

JOSÉ THÉRY.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Victor Bérard : *La Mort de Stamboul*, Armand Colin, 4 fr. — Sam Lévy : *Le Déclin du Croissant*, Bernard Grasset, 3 fr. 50. — André Chéradame : *Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques*, Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — J. Miloyévitch : *L'Equilibre balkanique*, Coulommiers, imprimerie Paul Brodard. — Memento.

C'est toujours un événement attendu qu'un ouvrage de M. Victor Bérard. Non pas qu'il soit de ces politiques, connus déjà de La Bruyère, qui vous tirent dans l'embrasure d'une fenêtre pour vous donner en confidence une nouvelle que vous avez apprise avant eux dans la gazette. M. Bérard, heureusement pour nous, n'est pas dans le secret des chancelleries. Il est un savant qui suit avec rigueur la méthode historique, et qui, des faits quotidiens recueillis au jour le jour et bien vérifiés, déduit des prévisions que l'événement justifie,

parce que, loin de prophétiser, elles constatent « le jeu normal des causes naturelles, le simple effet des nécessités vitales ». Il est un voyageur qui a visité les contrées dont il parle, et chez qui les impressions ne font que rendre concrètes les notions tirées de l'histoire et de la statistique ; il est un politique également au fait des peuples, des gouvernements, des institutions ; un poète que sert un style d'une mâle vigueur, une langue aussi charnue que colorée. Mais ce qui ajoute à l'éclat de son dernier livre, c'est que l'Orient est le domaine préféré de M. Bérard, qui y a fait ses premières études. **La Mort de Stamboul** est le faîte d'une œuvre, dont la première assise fut, il y a près de vingt ans, *la Turquie et l'Hellénisme contemporain.*

Dans toute l'Europe orientale, à l'est du 15e degré de longitude, les affaires religieuses, non seulement prennent le pas sur les affaires politiques, mais elles les conduisent, elles les règlent, et même elles les font naître. De même qu'en 1829 l'Etat serbe fut formé par la réunion des évêchés serbes, l'Etat grec, après Navarin, par la réunion des évêchés grecs (moins celui de Candie), de même la création des évêchés bulgares en 1872 a précédé l'établissement de l'Etat bulgare après la guerre de 1877. Cette création, faite en haine des Grecs, et malgré le patriarche de Constantinople, eut d'abord pour résultat de rapprocher des Turcs l'hellénisme ; il ne vit plus d'ennemi que dans le Bulgare considéré avec raison comme le fourrier du Russe. La Porte, qui, comme tous les gouvernements de conquête, a pour maxime le *divide ut imperes*, ne manqua pas d'abord à envenimer cette brouille, caressant les uns pour avantager les autres, retirant à ceux-ci pour promettre à ceux-là, et, sous le couvert des discours mielleux, faisant détrousser et massacrer en détail par ses agas et par ses beys. Il s'est trouvé que cette politique, après avoir paru réussir, a engendré l'union balkanique, et conduit au partage de la Turquie d'Europe. « Les deux vainqueurs de l'empire ottoman, dit M. Bérard, sont la Crète et la Macédoine. Ni le Grec, ni le Bulgare ne pouvaient prolonger l'existence de leurs gouvernements et de leurs peuples avec la Macédoine et la Crète que, Jeune ou Vieux, le Turc leur faisait. » Et voilà pourquoi il a divisé son ouvrage en deux livres, *la Crète et le Khalifat*, *le Sultanat et la Macédoine*. Car, en Turquie aussi, la religion tient son rôle, et si Sa Hautesse, comme Sultan, est le chef militaire des Osmanlis, elle ne range sous l'obéissance ses peuples musulmans que comme Khalife et successeur du Prophète.

Trois siècles durant, l'hellénisme avait résisté, gardant intactes sa langue et sa foi sous le cimeterre ottoman. Il n'espérait plus dans l'intervention du tsar blanc, promise dès Pierre le Grand par les moines de l'Athos, et la masse allait passer à l'Islam, quand il fut

révélé à l'Europe et sauvé de sa propre défaillance par l'insurrection des Crétois en 1770. Orlof vient à Tchesmé incendier la flotte grecque, Voltaire entonne les hymnes que pousseront avec plus d'éclat les Byron et les Hugo. Cependant, après Navarin, la Crète, qui avait délivré l'hellénisme, se trouva exclue du royaume naissant. Elle ne cessa depuis lors de demander son union et par quatre fois se souleva pour l'obtenir. La Grèce elle-même fut gravement troublée à l'intérieur par cette question crétoise, qui, pour elle, primait toutes les autres :

> Nous pouvons imaginer, nous autres Français, dit Victor Bérard, ce qu'aurait été notre vie nationale, si, depuis quarante ans, l'Alsace avait essayé à quatre reprises de chasser le conquérant, et si, à quatre reprises elle avait été abattue moins par la peur du vainqueur que par la défection du sauveur attendu.

Mais à San Stéfano, la Russie dessine la carte de la Grande Bulgarie : l'hellénisme comprend qu'il a un nouvel ennemi, le Bulgare, et derrière lui le Russe. Sa doctrine dès lors est que toute affaire crétoise porterait préjudice à l'Idée grecque. Plutôt que de voir exécutée la formule : la Crète aux Grecs, la Macédoine aux Bulgares, Athènes se rapproche de Constantinople, et s'en remet aux Puissances, qui, par le Congrès de Berlin, lui ont concédé l'Epire et la Thessalie.

Les Crétois, désormais, sentent qu'ils n'ont de ressources qu'en eux-mêmes. En vain le parti de Khalépa, imposé par le Congrès de Berlin, donne à l'île une sorte d'autonomie, assemblée élue, et *vali* chrétien : Abdul-Hamid rend la situation de ce vali intenable, et après une insurrection sanglante en 1889, l'île est replacée sous le joug ottoman. En 1897, après un massacre turc, la Grèce se porte enfin au secours de la Crète : une campagne de quelques jours lui fait perdre la Thessalie, mais l'île y gagne du moins son autonomie, placée sous la sauvegarde de l'Europe. Les Crétois cependant ne voulaient ni du contrôle des puissances, ni de l'autonomie ; ils commencent par rendre impossible la position du Haut-Commissaire, quoiqu'il fût Hellène, et le propre fils du roi Georges ; en 1905, ils proclament leur union à la Grèce. Alors les Puissances, pour compléter l'autonomie, leur accordent une milice nationale, commandée par des officiers hellènes ; elles concèdent même que les jugements seront rendus au nom du roi de Grèce. Mais, encore une fois, les Crétois ne veulent que l'union à la patrie. Il faut dire que les conditions économiques de l'île, sous ce régime hybride sont déplorables. Ses récoltes pourrissent sur pied, faute de routes et de chemins de fer pour les transporter, de ports pour les embarquer ; pour les construire, les ressources ou l'appui d'un grand Etat lui seraient nécessaires, et sur sa population

de 300.000 âmes, d'ailleurs misérable et réduite d'année en année par l'émigration, elle lève à peine les impôts qui la font vivre. Ajoutons que sa situation douanière, dont M. Bérard ne parle pas, était désastreuse : ouverte à toutes les importations, la Crète voyait les douanes de tous les Etats se fermer à ses exportations.

Les Turcs, de leur côté, quoiqu'ils n'eussent plus aucun pillage à exercer en Crète, n'entendaient à aucun prix renoncer à leur souveraineté. Ils avaient pour cela des raisons historiques : Candie était la plus récente, mais la plus glorieuse peut-être de leurs conquêtes; navales : la Canée, escale intermédiaire entre Salonique et Jaffa, entre Smyrne et Tripoli, était le pilier de leur empire méditerranéen ; administratives : les musulmans des îles, tous de sang grec, ayant les mœurs de l'Occident, en parlant les langues, formaient leurs fonctionnaires les plus déliés et les plus capables ; religieuses enfin, car l'Islam de Turquie d'Asie se serait soulevé peut-être à l'abandon de Candie. Pour conserver son khalifat, Abdul-Hamid tenait d'autant plus ferme à la Crète que par ailleurs il lui fallait multiplier les concessions à l'Europe pour sauver son empire militaire, son sultanat.

Les jeunes Turcs, à leur avènement, avaient toutes ces raisons : lorsque, chassés par la Révolution du Treize avril (pour les mêmes concessions qu'Abdul-Hamid avait faites à l'Europe, et qu'ils étaient comme lui contraints de faire), ils se réinstallèrent par le coup de force de Mahmoud Chevket, ils sentirent avec plus de force encore que, pour se concilier l'Islam, ils devaient garder la Crète. Mais ce qui acheva de les déterminer, ce fut une raison électorale. Dans nombre de circonscriptions en majorité musulmanes, des Grecs avaient été élus, parce que les Croyants n'avaient pas daigné aller au scrutin ; ces Grecs formèrent, à la Chambre le groupe de l'*Union libérale*, ennemi du *Comité Union et Progrès*, et dans tous les scrutins, ils votaient avec les Arabes du *Groupe indépendant*, autres ennemis du Comité. Celui-ci décida de riposter par un boycottage général, accompagné de vols et de meurtres particuliers. On eut pendant un an ce spectacle très oriental, digne pendant de la déposition d'Achmet III en 1730 par trois faquins de la lie du peuple :

A Salonique, sous la présidence de Kérim-Agha, le chef des bateliers, un *Comité central de boycottage* s'était installé à la porte et sur le modèle du Comité central *Union et Progrès* : l'un régissait à la turque les affaires politiques, et l'autre les affaires économiques de tout l'empire.

Quels dommages ce boycottage causa à la Grèce, il est aisé de l'imaginer : commerce maritime anéanti, commerce extérieur ruiné, émigration presque doublée, rien n'y manqua. Athènes eut successivement un *pronunciamento* militaire, une révolte navale : la monarchie fut sur le point de sombrer. Tout fut sauvé par l'arrivée du Crétois

Vénizélos. Un nombreux parti se formait en effet en Grèce qui faisait passer avant tout la libération de la Crète, et pour y parvenir on ne reculait pas devant une alliance avec l'ennemi bulgare ; il était soutenu par la majorité des commerçants, qui sentaient le Turc foncièrement opposé, sous ses délais polis, au raccordement de la ligne Pirée-Larissa au grand chemin de fer de Vienne à Salonique, raccordement qui seul tirerait la Grèce de son isolement insulaire. En manière de protestation ce parti nomma des députés crétois, mais fils de Grecs, et comme tels ayant l'indigénat hellénique. Parmi eux était M. Vénizélos, président de la commission exécutive crétoise.

On a beaucoup vanté l'habileté, la fermeté, l'intégrité de M. Vénizélos. Il mérite ces louanges sans doute ; mais il semble qu'il ait dû son ascendant davantage à sa qualité d'étranger et de nouveau venu : par là, il fut mis au-dessus des intrigues de parti. Comme premier ministre, il servait la politique du roi, mais comme Crétois il ranimait l'espérance de tous. D'abord, il se fit gardien des décisions des Puissances. Comme les Crétois, proclamant leur union sans relâche, s'obstinaient à envoyer des députés à Athènes, il s'opposa à leur entrée à la Chambre ; celle-ci ayant voté leur admission, il prononça sa dissolution. Cependant il comprenait qu'à une telle situation il fallait un remède définitif. Durant tout l'été de 1912, il négocia à Belgrade, à Sofia, à Cettigné, chercha des appuis à Rome, à Pétersbourg ; il promettait en même temps aux députés crétois de les admettre sous peu à siéger. Et le 14 octobre 1912, le jour même qu'il invitait les Crétois à prendre séance, les armées balkaniques passaient la frontière.

De même que la Crète était liée au khalifat, le sort de la Macédoine, selon M. Bérard, dépendait du sultanat, de la manière dont les Turcs concevaient l'empire militaire. Longtemps cet empire avait été féodal ; il avait été imité ensuite, et sans succès, de l'organisation napoléonienne. Abdul-Hamid, en montant sur le trône, mit en pratique une conception tout à fait neuve. Pris entre l'Islam et l'Europe, et ne pouvant les dompter par la force, il imagina de les acheter l'un et l'autre, l'Islam par des subventions aux œuvres islamiques, l'Europe par des fournitures militaires, des concessions aux entrepreneurs de finances et de travaux publics. Des fonds énormes nécessaires à cette double conception furent rassemblés dans son trésor particulier, dans son Palais même : et il en résulta que le gouvernement ottoman, la Porte, n'ayant qu'une part infime dans le produit des impôts, se trouva hors d'état de payer ses agents. Ceux-ci s'arrangèrent comme ils purent, c'est-à-dire à force d'exactions sur les peuples, musulmans et surtout chrétiens. Abdul-Hamid, en récompense, leur laissait toute liberté. Que si l'infidèle, le *raïa*, résistait, les *bachi-bouzouks*, puis l'armée régulière accouraient « et le massacre couronnait la politique du Sultan ».

Les Macédoniens ne furent pas plus exploités que les autres ; mais ils étaient moins résignés. Ils recevaient dans les écoles ecclésiastiques grecques et bulgares une instruction très rudimentaire, mais qui les enflait d'orgueil et les rendait d'autant plus impatients du joug que le Turc n'était nullement disposé à faire place dans ses administrations à ces « intellectuels » de village. Ils refluèrent en foule en Bulgarie, entrèrent par centaines dans l'armée comme officiers, et causèrent aussitôt le plus grand embarras au gouvernement de Sofia, obligé de les nourrir, et qui pis est de compter avec eux. Ceux qui n'avaient pas d'instruction se formèrent en bandes armées, en *comitadjis*, qui généralement s'organisaient en Bulgarie, passaient la frontière et livraient bataille à la gendarmerie turque; d'ailleurs, vivant sur le pays et n'épargnant pas plus le chrétien que les gendarmes ottomans eux-mêmes, qui eux aussi se payaient en pillant.

Intervention de l'Europe en 1903. Elle met le Sultan en demeure d'exécuter les réformes promises depuis vingt ans par l'autonomie de la Macédoine. Il promet de nouveau et sous main déchaîne une insurrection de ses fidèles Albanais, anciens soldats de sa garde, clients de ses hauts dignitaires, qui sont tous Albanais. Les *comitadjis* se remettent en campagne. Nouvelle intervention de l'Autriche et de la Russie : elles imposent au Sultan deux agents civils en Macédoine, l'un autrichien, l'autre russe. Abdul-Hamid riposte par une manœuvre géniale : contre les bandes bulgares, il suscite des bandes grecques, qui ne sont ni moins féroces, ni moins pillardes. L'Europe essaie de terminer leurs exploits en organisant une gendarmerie macédonienne sous les ordres d'officiers européens. Cette gendarmerie, qui est payée, cesse de pressurer le pays ; mais elle reste impuissante contre les *comitadjis*.

Sous la poussée des émigrants macédoniens, le gouvernement bulgare ne voit plus d'issue que dans la guerre : il emprunte un milliard, acquiert une artillerie, prépare la mobilisation d'une armée de 250.000 hommes. Par là il se plaçait dans l'alternative de la faillite ou d'une guerre prochaine qui le rembourserait par de nouveaux territoires et de nouveaux contribuables. Quoique retenu par la Russie, il se préparait à la guerre, quand éclata la Révolution jeune-turque.

Commencée à Andrinople par des mutineries militaires — des soldats qui demandent à être nourris, payés, renvoyés dans leurs foyers quand ils ont fini leur temps, — la révolte propagée dans l'Empire eut bientôt un caractère, non pas islamique, mais turc et patriotique. Le fait que la révolte avait éclaté en Macédoine accusait assez sa signification : le soldat turc ne voulait pas être comme le gendarme sous la coupe d'officiers imposés par l'Europe. Il faut dire qu'après dix ans de palabres la France et l'Angleterre étaient tombées d'ac-

cord pour contraindre enfin le Sultan à des réformes précises. M. Bérard incline à penser que la révolution de juillet 1908 fut, comme celle de 1876, la dernière resource du Grand Turc contre l'intervention directe de l'Europe. Et en effet, dès que la constitution était mise en vigueur, les peuples de l'empire libres, égaux et frères, faisant connaître leurs volontés par leurs députés, avaient-ils besoin d'autres réformes, policières, judiciaires, administratives, que celles édictées par eux ou par leurs élus à Constantinople? Après l'embrassade générale qui suivit la « révolution », les chrétiens donnèrent dans cette illusion, que partageaient eux-mêmes les « intellectuels » du Comité Union et Progrès. Les *comitadjis* se transformèrent en clubs électoraux, l'on remercia sans retard les gendarmes européens, et l'on essaya même d'un rapprochement turco-bulgare.

M. Bérard, qui pratiqua les jeunes-turcs bien avant la révolution, a fait d'eux une peinture magistrale, que complètent les anecdotes savoureuses de M. Sam Lévy, rédacteur du *Journal de Salonique*. Juif et franc-maçon, celui-ci, pour observer le **Déclin du Croissant**, était au cœur de la place, près du Saint des Saints, du Comité Union et Progrès. Ce déclin fut vertigineux. En deux ans, le Comité, outre la contre-révolution du treize avril, aussitôt matée par l'armée de Salonique, eut une révolte arabe en Mésopotamie, une autre au Yémen, qui nécessitait l'envoi de 30.000 hommes de troupes ; une troisième en Albanie pour laquelle il fallut 50.0000 hommes. Avec les chrétiens, il ne fut pas plus heureux. Il eut le boycottage grec. Pour le « rapprochement » turco-bulgare, il fit venir à Stamboul le prince Ferdinand, et il lui ménagea une de ces gradations d'avanies dont les Orientaux, fils d'esclaves et esclaves, ont seuls la maîtrise : et Ferdinand, qui n'est qu'un Allémand, ressentit l'injure plus vivement que ne l'avaient calculé les gens du Comité. Avec les Macédoniens, leur politique fut un peu plus heureuse en ceci que tous ceux dont ils redoutaient l'influence dans les élections furent assassinés par leurs agents l'un après l'autre. Mais quand ils voulurent appliquer leur programme, obliger les chrétiens au service militaire, imposer la langue turque, dont les Arabes mêmes ne veulent pas, comme enseignement principal dans les écoles chrétiennes, surtout quand ils prétendirent, par une aberration renouvelée du sionisme, submerger les paysans de Macédoine sous l'invasion d'émigrés, de *mohadjir*, qu'ils recrutaient dans tout l'Islam, et pour installer ceux-ci, expulser les paysans des terres qu'ils cultivaient depuis des siècles ; lorsque, enfin, ils voulurent procéder par la bastonnade au désarmement de toute la population, les *comitadjis* reprirent la montagne, les paysans, battus et chassés, affluèrent en foule à Sofia, à Belgrade, à Cettigné (où ils causèrent les mêmes embarras, et la

même menaçe qu'en 1907); l'Union balkanique sortit d'elle-même d'un grand *congrès slave* tenu à Sofia en juillet 1910. La guerre de Tripolitaine, survenant, donna aux gouvernements l'occasion de traduire dans des accords politiques les aspirations de leurs peuples.

Si l'union passagère du Grec et du Bulgare apparaît inévitable dans l'ouvrage de Victor Bérard, l'adhésion du Serbe à l'Union y semble moins fatale, et j'en ai vainement cherché la nécessité dans la brochure de M. J. Miloyévitch, ancien consul de Serbie à Prichtina, sur l'**Equilibre balkanique**. Placée sous la tutelle économique de l'Autriche, et souffrant peu du régime turc en Macédoine, la Serbie depuis longtemps entretenait les meilleures relations avec la Turquie en vue de s'assurer le débouché de Salonique. Un journal bulgare, cité par M. Bérard, écrivait en 1911 que, prise entre l'Autriche et la Macédoine — (mais la Macédoine autonome) — la Serbie serait *condamnée à la mort par asphyxie* si elle n'entrait dans la confédération du Balkan. Cette formule, si elle n'éclaire pas très bien l'alliance serbo-bulgare, justifie par contre à merveille la guerre actuelle des Serbes contre les Bulgares. Privés du débouché qu'ils espéraient sur l'Adriatique, et voyant les Grecs installés à Salonique, c'est une nécessité vitale pour la Serbie, outre les raisons d'équilibre territorial qu'elle met en avant, d'être contiguë à la nouvelle frontière grecque, de ne pas laisser se glisser entre elle et les Grecs un territoire bulgare.

Memento. — *Douze ans de propagande en faveur des peuples balkaniques*, recueil d'articles publiés pour la plupart dans *le Petit Journal* par M. A Chéradame, président des Boys-Scouts de France.

FERNAND CAUSSY.

LES REVUES

La Grande Revue : les promesses du congrès de femmes tenu à Paris en juin. — *Les Cahiers d'Aujourdhui :* M. Léon Werth, à propos du « Réveil du Patriotisme ». — *Rodumna :* deux poésies de M. Joë Imbert-Vier. — *Le Mail* : nouveau recueil mensuel, son but, ses poètes. — *La Revue* : une lettre de Louis-Napoléon-Bonaparte contre le puritanisme. — Memento.

Mme Jeanne Crouzet-Benaben rend compte dans **La Grande Revue** (10 juillet) du « Congrès international de Paris », tenu du 2 au 7 juin, et qu'elle dénomme : « Une assemblée de Femmes en 1913. »

Voici la conclusion de la rapporteuse :

En 1678, Malebranche disait : « Les femmes ne tiennent qu'à leur famille et à leur voisinage ; mais les hommes tiennent à toute leur patrie. » Pendant des siècles, la France a vécu en croyant à ces paroles ; la révolution de 1789, la révolution de 1848, la révolution de 1870 se sont succédé sans que rien ait été changé ni dans les faits, ni dans l'opinion, relativement à la moitié de l'humanité. Et aujourd'hui, le rapport en faveur du vote des femmes, déposé par F. Buisson à la Chambre des députés au nom de la

Commission du Suffrage universel, attend depuis 1910 le moment d'être discuté (1).

Pendant ce temps, la France détient le record de l'alcoolisme et de la tuberculose, et le ministre des Finances d'un des précédents cabinets a nommé une vaste commission contre la dépopulation où il a fait entrer beaucoup de célibataires hommes, de maris sans enfants, mais de femmes, exactement aucune.

Or, que le mot de Malebranche soit faux, c'est ce qu'a démontré, par l'expérience même, l'assemblée de femmes de 1913. Pour nous Françaises, pour nous Français, il est vrai de dire que la patrie a besoin de femmes. Elle en a besoin en quantité, pour doubler le nombre des énergies utiles; en qualité, pour élever le niveau de la moralité publique, pour y introduire cette idée constante, efficace, de *devoir* qui a été comme le leit-motiv du Congrès. A celui qui hésiterait, l'exemple de l'étranger, qui est comme la conclusion de ce Congrès international, vient donner de nouvelles raisons d'agir : le suffrage des femmes est le moyen par excellence pour le programme de réalisation de toutes les œuvres utiles, urgentes, que nous avons passées en revue. Toutes les idées sont mûres. On attend l'ouvrier : cet ouvrier sera le féminisme.

L'assemblée féminine de 1913 a souligné, avec l'éloquence irrésistible des faits, le trait le plus manifeste et le plus inattendu de l'évolution actuelle. Tandis que les hommes de la nouvelle génération, sentimentaux épris d'énergie, se détournent trop de la solide culture intellectuelle pour exalter le mysticisme et les sports, les femmes françaises consacrent leur temps à l'étude minutieuse, aride, des questions morales et sociales. Elles s'attachent, avec l'attention sérieuse, avec la patience et la ténacité qui sont les caractères de leur sexe, aux solutions techniques et pratiques qui seules pourront avoir un succès durable. La volonté du relèvement national se fait jour de tous côtés dans les discours des hommes : mais cette volonté ne passera inévitablement à l'acte que si elle sait demander un appui fraternel à la sagesse et au dévouement des femmes.

Ces lignes sont très caractéristiques. Mme Crouzet-Benaben n'en est pas responsable personnellement : elles sont représentatives de l'opinion féminine en 1913. L'homme n'est plus bon à rien. Il peut avoir d'excellents projets : la femme est indispensable à leur réalisation. Relisez la dernière phrase du texte précité : nous n'exagérons rien. Puisse l'action sociale accaparer toute l'énergie des femmes et nous épargner la turbulence hystérique des suffragettes d'Angleterre !

§

Dans cette hardie et nette revue : **Les Cahiers d'aujourd'hui** (juin), M. Léon Werth traite, avec une belle indépendance, du « Réveil du Patriotisme ».

(1) Il le sera à la rentrée d'octobre, nous a déclaré le rapporteur, qui met au service de la cause féminine une générosité inlassable appuyée sur la plus haute autorité morale, et dont le nom aura sa place dans l'histoire de l'émancipation des femmes.—*Note de l'auteur.*

Actuellement, il est *à la mode* de divulguer son patriotisme. Ceux qui aiment leur pays, l'aimaient hier, et ils n'éprouvent pas la nécessité de crier cela par-dessus les toits, ni de l'inscrire sur une pancarte attachée à leur cou, comme un brevet légalisé d'aveugle.

A force de tant clamer ce « réveil national » qui, par hasard, coïncide avec l'accession de M. Poincaré à l'Elysée, songe-t-on que l'on tendrait à donner une fâcheuse idée de ce qu'était le pays pendant la présidence de M. Fallières? Il y a, en ce moment, une « publicité » pour le Patriotisme, une véritable réclame. Il y a plus de convenance à suivre le mot d'ordre de Gambetta : « y penser toujours, mais n'en parler jamais. »

Il y a en France un incontestable réveil du sentiment national. Les manifestations en sont nombreuses et certaines. Au quartier latin, des jeunes gens collent sur le globe des pendules dans les chambres meublées qu'habitent les filles des cafés, quelques papillons du prince Victor ou du duc d'Orléans. Agathon défend la France des discours de distribution de prix, la France de l'enseignement secondaire, précisons : la France d'avant les nouveaux programmes scolaires. M. Etienne a sauvé le Poussin, Le Nôtre et la culture française également menacés par les Marocains.

M. Léon Werth expose, ensuite :

Il y a la patrie du riche et la patrie du pauvre. On dit : le pauvre n'a pas de patrie ou sa patrie est la patrie révolutionnaire. Cela est la même chose. La patrie révolutionnaire n'est pas d'un territoire. Elle est un bien moral, semblable au bien que fut jadis la religion. Seulement elle est fondée sur le travail et l'esprit de révolte. Il est possible que la patrie révolutionnaire ait par instants des moralités territoriales. Le projet de la loi de trois ans oblige les révolutionnaires de France à lutter contre le gouvernement français, à prévoir une sorte d'action nationale.

Le sentiment patriotique ne se discute pas. La patrie est un « fait ».... Si la patrie est un fait, il dépend, semblablement à tous les faits, de notre interprétation. Il y a en France deux interprétations du fait « patrie » : l'interprétation des riches et celle des pauvres, l'interprétation selon la tradition d'autorité et celle selon la tradition révolutionnaire.

Je connais de vieux pêcheurs bretons qui n'entendent ni ne parlent un mot de français. Quelle interprétation choisissent-ils? Sans doute ils rêvent de maintenir l'intégrité d'une tradition de culture qui concilie l'esprit de la Bretagne et l'esprit des Niçois d'origine. En réalité, le vieux pêcheur breton, maître sur son bateau et maître chez lui, a gardé une habitude de servir que les riches nomment aussi tradition. Il apprend dès son enfance que quelques années de sa vie appartiennent à l'Etat. Il accepte l'Etat, comme il accepte Dieu. Les mots qui ne veulent rien dire servent de raison à tous les résignés. Un médecin cherche la cause du mal de tête. Une pauvre femme qui fait des ménages explique : « C'est le sang... Ce sont les nerfs qui se croisent sur l'estomac. »

Les chevaux de fiacre, en station, tête baissée, raisonnent entre leurs brancards. Ils attendent les ordres du cocher, les chevaux allemands aussi

bien que les chevaux français, avec patriotisme. Si un cheval français se révoltait, les autres lui diraient : « Tu veux donc la mort de la race chevaline française ? »

La patrie d'autrefois était la fidélité au roi, qui était de droit divin. Ainsi c'était à Dieu qu'on payait l'impôt. Et c'était Dieu qui rendait aux hommes leur argent, sous la forme de gendarmes. Et si on mourait sur les champs de bataille, c'était bien pour Dieu, pour le tzar et pour la patrie.

Puis il y eut la patrie abstraite des sans-culottes, la patrie de la liberté. Mais cette liberté était conçue métaphysiquement. On n'avait pas songé à supprimer la liberté de mourir de faim.

Voilà un excellent historique de la question, conçu par un pamphlétaire plein de verve et de bon sens.

Lisons, plus loin :

Fussions-nous possédés de ce patriotisme moderne, qui concilie si miraculeusement, dès que l'action est proche, les intérêts de M. Etienne, de M. Schneider, de M. Krupp, de Dieu le Père et des Scolastiques d'*Action Française*, que la pudeur de notre esprit et de nos sentiments se révoltera à les entendre tous, ceux de la politique, ceux de l'usine à canons, ceux des journaux, gueuler leur : « J'aime ma mère... j'aime ma mère... ». On dirait des enfants trouvés, qui, après fortune faite, s'en seraient acheté une.

Il y a des objections :

La race. A peine est-il besoin d'en parler, si l'on suppose des lecteurs cultivés. Il y a la Bretagne et Nice en France. Et les hommes ne sont pas des bouledogues, dont le type une fois constitué a pour meilleure qualité de rester invariable. Aussi bien les nationalistes mêmes ont renoncé, sauf quelques anthropoïdes, aux théories de la race. (Voir la leçon inaugurale de Camille Jullian au Collège de France, etc.)

Au patriotisme d'affaires, qui est le patriotisme nationaliste, quelques esthètes et même quelques artistes substituent une sorte de patriotisme esthétique.

. . . .

Car je connais une influence française indéniable que ne connaissent pas les conscrits qui gueulent : c'est celle qu'exerce aujourd'hui sur le monde entier la peinture française depuis Delacroix. Et j'ai bien le droit, moi aussi, d'en concevoir une patriotique fierté.

Et je pense aussi que les meilleurs patriotes aiment M. Cormon et M. Gustave Courtois. Il y a deux peintures, comme il y a deux patries. Ah ! que la guerre civile est belle. Des hommes se tuent, sachant pourquoi : J'accepte la guerre des soldats de la Révolution contre les soldats du Tréfileur.

L'ironie de M. Léon Werth est d'un satiriste de tout premier ordre. Il répond aux « hommes de patrie », après les avoir classés et avoir rappelé un de leurs arguments les plus employés :

Il y a des savants, des écrivains, des artistes. Ils défendent une tradition que vous ne pouvez ne pas respecter. Allez-vous laisser cette tradition à la merci soit des hordes allemandes, soit des terrassiers en révolte ?

Les Allemands n'ont pas le projet d'emporter la culture française. Vous savez bien qu'ils n'emportent que des pendules. Je ne sais pas ce que ferait M. Krupp en France. Mais je ne redoute rien de Gœthe en voyage.

Et il y a, auparavant, le problème du pain. Pas pour M. Krupp. Mais pour les esclaves qui n'ont pas de pain. Au besoin, nous ferions bon marché des conquêtes de la civilisation, si elles sont au prix de l'esclavage. Tant pis pour une civilisation qui n'a pour défenseurs que Krupp, Schneider, Reinach, Etienne et Charles Maurras.

Nous acceptons le risque de sa disparition. Mais nous n'y croyons pas. Notre foi dans la civilisation n'est pas cette vertu économe qui nous fait cacher notre argent dans nos bas de laine. Notre foi dans la pensée qui s'inquiète et recrée le monde à chaque génération nous interdit de redouter que l'art et la science et la pensée disparaissent avec les privilèges de quelques banquiers, de quelques prêtres et de quelques pions.

M. Léon Werth s'exprime en franc révolutionnaire. C'est une voix qu'il faut s'habituer à entendre. Le grand orchestre de la grande presse l'étouffe pour ses auditeurs, mais ne la réduit pas au silence. Elle est. Elle correspond à l'idéal d'une foule immense. L'avenir dira si elle a la majorité du nombre et la force ; car elle résistera aux directions qui ne viendront pas d'elle-même.

§

Rodumna (revue du pays Roannais) publie, dans son fascicule de juillet, de « Petits poèmes tristes » infiniment agréables, de M. Joë Imbert-Vier.

Voici :

AUTOMNE

L'automne aux arbres nus se pose ;
Le vent glacé, pris de remords
D'avoir tué toutes les roses,
Se lamente et hurle à la mort.

Le jardin blessé nous regarde
Comme un visage agonisant
Et sur les feuilles on entend
Marcher la nuit. Que Dieu nous garde,

Car l'ombre qui va revenir
Frémira de cris et de plaintes,
Déjà cette cloche qui tinte...
Vibre en nous comme un souvenir !

Et, tandis que nos mains se joignent
Plus fortement, n'entends-tu pas
Dans le ciel taciturne et bas
L'aile de l'été qui s'éloigne ?

Nous prenons un extrême plaisir à citer encore cette pièce de M. Joë Imbert-Vier :

VOUS PLEUREZ...

Vous pleurez, pauvres cœurs d'hiver,
En entendant passer la vie
Auprès de vous et comme un air
Plaintif d'orgue de Barbarie !

Vous pleurez pour le soir mauvais
Qui vient s'asseoir au coin de l'âtre
Sans flammes et pour le regret
Du soleil et du chant des p tres.

Et vous maudissez le destin,
L'ennui des choses qui vous presse
Et le mal nostalgique et vain
De trop de pleurs ou de caresses ;

Sans songer, pauvres cœurs blessés,
Frères de mon cœur qui vous aime,
Que rien n'apaise le passé
Et qu'il sera toujours le même.

§

Le Mail (juillet) paraît pour la première fois à Paris. Son rédacteur en chef, M. Pierre de Roussanne, expose l'objet de la revue qui n'est pas moins que celui-ci : « Contre les Barbares, il importe que la coalition des Français se fasse. »

Nationalisme alors ? nous demande-t-on. Parbleu ! Croit-on qu'il soit possible à quiconque sent en lui le poids des efforts de toute une race de se soustraire au rude devoir de reconquérir et de défendre le sol où reposent ses morts ? A moins d'être fou, il est impossible de ne pas se rattacher aux réalités qui nous rassemblent et, puisque aujourd'hui on nie qu'elle soit à nous, de nous camper sur notre terre en montrant les dents aux fils de Judée ou aux Métèques innombrables et en leur défendant vis-à-vis même des cailloux de nos chemins des familiarités impossibles. Quelques timorés croient utiles de nous avertir que cela nous mènera loin. Croit-on ?

Puisse ce beau programme, tout d'abord, mener à son n° 100 *le Mail* qui se promet d'être mensuel.

M. André d'Harmenon, qui se charge de l'Administration du *Mail*, est un poète. Ce quatrain est de sa plume. Vous en goûterez assurément le dernier vers :

Nue au milieu des flots dorés de ses cheveux,
Ellen est allongée, adorablement belle,
Parmi les coussins mous de soie et de dentelle
Où le cœur est si plein qu'il déborde des yeux.

Un sonnet, non signé, débute joliment, ainsi ;

O mon premier amour, je vous serai fidèle,
Et s'il nous faut compter avec d'austères lois,

Je n'en sais point au monde, ou divine, ou mortelle,
Qui m'acquitte d'un seul des jours que je vous dois.

Car vous m'avez gardé du doute de moi-même,
Vous avez accepté votre part dans le poids
De ma faiblesse... Et je vous aime comme on aime
Quand on aime à trente ans pour la première fois.

§

M. Hector Fleischmann publie, dans **la Revue** (15 juillet), un article fort intéressant sur « Napoléon III et miss Howard ». Nous en extrayons cette lettre « quasi-inconnue », dit l'éditeur, que Louis-Napoléon Bonaparte, alors Président de la République, adressait à Odilon Barrot, au sujet d'un voyage à Tours, où la maîtresse du futur empereur aurait été logée chez un fonctionnaire, alors en voyage, « protestant puritain », et qui s'était plaint au ministre, avec énergie :

Votre frère m'a montré la lettre d'un M. André à laquelle j'aurais dédaigné de répondre, si elle ne contenait des faits faux qu'il est bon de réfuter. Une dame à laquelle je porte le plus vif intérêt, accompagnée d'une de ses amies et de deux personnes de ma maison, désira voir le carrousel de Saumur ; de là elle vint à Tours ; mais, craignant de ne pas y trouver de logement, elle me fit prier de faire en sorte de lui en trouver un. Lorsque j'arrivai à Tours, je dis à un conseiller de préfecture qu'il me ferait grand plaisir de chercher un appartement pour le comte Baciocchi et pour les dames de sa connaissance. Le hasard et leur mauvaise étoile les conduisirent, à ce qu'il paraît, chez M. André, où, je ne sais pourquoi, on s'imagina que l'une d'elles s'appelait Baciocchi. Jamais elle n'a pris ce nom ; si l'erreur a été commise, c'est par des étrangers, indépendamment de ma volonté et de celle de la dame en question. Maintenant, je voudrais savoir pourquoi M. André, sans prendre la peine de rechercher la vérité, veut me rendre responsable et de la désignation faite de sa demeure et du faux nom attribué à une personne. Le propriétaire, dont le premier soin est de scruter la vie passée de celui qu'il reçoit, pour la décrier, fait-il un noble usage de l'hospitalité?... Combien de femmes, cent fois moins pures, cent fois moins dévouées, cent fois moins excusables que celle qui a logé chez M. André, eussent été accueillies par tous les honneurs possibles par ce M. André, parce qu'elles auraient eu le nom de leur mari pour cacher leurs liaisons coupables? Je déteste ce rigorisme pédant qui déguise toujours mal une âme sèche, indulgente pour soi, inexorable pour les autres. La vraie religion n'est pas intolérante ; elle ne va pas chercher à soulever des tempêtes dans un verre d'eau, à faire du scandale pour rien et à changer en crime un simple accident ou une méprise excusable.

M. André, qu'on me dit puritain, n'a pas encore assez médité sur ce passage de l'Evangile où Jésus-Christ, s'adressant à des âmes aussi peu charitables que celles de M. André, dit, au sujet d'une femme qu'on voulait lapider : « *Que celui...* », etc. Qu'il pratique cette morale ; quant à moi, je n'accuse personne, et je m'avoue coupable de chercher dans des liens

illégitimes une affection dont mon cœur a besoin. Cependant, comme, jusqu'à présent, ma position m'a empêché de me marier; comme, au milieu des soucis du gouvernement, je n'ai, hélas! dans mon pays, dont j'ai été si longtemps absent, ni amis intimes, ni liaison d'enfance, ni parents, qui me donnent la douceur de la famille, on peut bien me pardonner, je crois, une affection qui ne fait de mal à personne, et que je ne cherche pas à afficher. Pour en revenir à M. André, s'il croit, comme il le déclare, sa maison souillée par la présence d'une femme qui n'est pas mariée, je vous prie de lui faire savoir que, de mon côté, je regrette vivement qu'une personne d'un dévouement si pur et d'un caractère si élevé soit tombée, par hasard, dans une maison où, sous le masque de la religion, ne règne que l'ostentation d'une vertu guindée, sans charité chrétienne. Faites de ma lettre l'usage que vous voudrez.

§

Memento. — *La Revue hebdomadaire* (19 juillet) : — « La Moralité internationale. »

L'Indépendance (1er juillet) publie, sous ce titre et cette signature : « La Farce patriotique des Français, par Isaac Blümchen », un extraordinaire factum. La note ci-après, de la Direction, avertit les lecteurs :

« Nous avons reçu d'un correspondant inconnu, qui signe Isaac Blümchen, le défi de publier l'article qu'on va lire, et où l'on verra que ce Juif dit avec arrogance, mais franchement, ce que ses compatriotes pensent de nous. »

La Direction, dans son désir passionné de « prouver », pourrait bien avoir accueilli là le travail d'un mystificateur.

Revue bleue (19 juillet) : — « L'Allemagne et l'Angleterre en Asie-Mineure », par M. Maurice Lair. — « La Vie en bleu », de M. Léo Larguier.

Les Marches de l'Est (juillet) : — « Guillaume II et la France », par M. René Lauret. — « Croquis d'Allemagne », signés : Panurge. — M. A. Dauzat : « Les Patois lorrains et wallons. »

Bulletin de l'Association Emile-Zola (no 8) : — « Les Idées Générales et les méthodes de Zola, d'après des manuscrits inédits », par M. W. Berteval.

Revue de Paris (15 juillet) : — M. le général Palat : « La Mission du général Boyer à Versailles (1870). » — « La Querelle des classiques et des gothiques », par M. Paul Léon. — M. Charles Picard : « Athènes pendant la guerre. »

La Revue du Mois (10 juillet) : — M. Emile Borel : « La Question de la Population. » — M. Louis Germain-Lévy : « La Religion moderne. »

Le Correspondant (10 juillet) : — « Comment Salonique s'est rendue à l'armée grecque », par M. G. Leune.

La Phalange (20 juin) : — Poèmes de MM. Cl. Odilé, A. Desvoyes, L. Norac. — Etude de M. Louis Thomas sur « M. Ch. Vildrac ». — « Lettres de la brousse », par M. Robert Randau. — « Quelques jugements contradictoires sur les Juifs », par M. André Spire.

La Nouvelle Revue (15 juillet) : — MM. H. Coulon et R. de Chavagnes : « L'Evolution de la famille. »

La Revue critique des Idées et des Livres (10 juillet) : « L'Art de François Villon », par M. Pierre Champion.

La Vie (26 juillet) : — « Rochefort-en-Terre », par M. Ch. Géniaux. — « Camille Lemonnier », par M. des Ombiaux.

Le Parthénon (20 juillet). — M. Jean Florence : « Une esthétique de la discipline. » — M. Pierre Alin : « Croquis de Casbah. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Sur les voyages (*La France*, 28 juillet).— Comment vivent les mots (*La Dernière Heure*, 6 juillet) — Les Vivants et les Morts (*Paris-Journal*, 20 juillet) — Knut Hansum.

M. Remy de Gourmont écrit chaque matin dans **la France** sous la rubrique : « Les idées du jour », ses réflexions sur la vie, sur la vie qu'il fixe au passage. Voici les réflexions que ui inspire l'actuelle manie des inutiles voyages : il nous dit combien il est vain de voyager pour voir les Cathédrales et les Musées en dédaignant d'observer les hommes et de goûter aux vins et aux femmes du pays. Pauvres voyageurs qui ne connaissent d'une ville que sa gare et le tableau célèbre de son musée : *Sur les voyages.*

Autrefois on voyageait surtout pour voir les hommes, pour s'enquérir de leurs mœurs, de leur caractère et le premier soin de qui entrait dans une auberge était de s'enquérir des nouvelles du pays : c'était un bonheur de rencontrer un homme aimable et un peu bavard. Stendhal appartenait encore à cette école. Bien qu'il fût extrêmement sensible aux paysages et même aux monuments, jamais il ne négligeait l'humanité, qui leur donne sa valeur. Ses voyages en Italie ou en France sont beaucoup plus des excursions à travers les esprits qu'à travers la nature inanimée. Il est le dernier des grands touristes intellectuels. Cependant, on pourrait encore noter Taine qui l'admirait trop pour n'avoir pas essayé de l'imiter en cette matière : mais qu'il est gourmé, sec et sévère ! Il s'enquiert des mœurs plutôt par devoir que par curiosité, et sa précipitation à généraliser géométriquement est bien fatigante. Ce n'est qu'après lui cependant que les touristes perdent tout intérêt pour l'humanité : une seule chose va maintenant les requérir, le pittoresque. C'est uniquement pour le pittoresque que l'on voyage dorénavant. On va de site en site et de monument en monument en lisant un journal et en se désintéressant de la vie, qui n'est plus perçue que par l'extérieur et avec laquelle on ne se soucie même plus de prendre contact. Il semble que les pays, que l'on traverse trop vite, ne soient plus que des déserts où l'oasis seule mérite un court séjour. On arrive, on regarde et l'on repart. On va voir la cathédrale et le musée, ces choses mornes et mortes, on ne s'avise plus de faire le tour du marché et de causer avec les paysans. Mallarmé disait bien qu'une seule chose est désormais utile en voyage, une pièce de monnaie, la monnaie du pourboire ! L'esprit d'observation, l'âme, quand on en a, on les peut laisser chez soi : c'est bien encombrant et ce n'est plus à la mode.

§

La dernière Heure, de Bruxelles, publie en première colonne un article signé A. B : *Comment vivent les mots*, qui est un démarquage fort bien fait d'un article du *Temps*, de Remy de Gourmont. Je le donne comme modèle du genre : qu'on se reporte à l'article du *Temps*.

Le mot *tutari*, en latin protéger, en est arrivé à signifier *tuer*, par divers intermédiaires, et notamment l'expression *tuer le feu*, qui signifie le protéger en le couvrant de cendre. L'expression est dans Malherbe.

La fortune du mot *timbre* est célèbre dans la sémantique. Et l'on se demande comment il est parvenu à figurer d'une part la vignette qui sert à affranchir nos lettres et de l'autre le *timbre* de la voix et bien d'autres choses les plus diverses, parmi lesquelles un coffre à mettre les carafes.

A côté de ces mots qui ont la vie dure, semblent garantis contre la mort par la richesse de leur progéniture, il y en a dont le sens métaphorique n'a qu'une brève existence, ou qui, mourant selon un sens, continuent à vivre sous un autre. Remy de Gourmont cite le joli mot de *grève* qui signifiait le devant de la jambe qui a disparu et n'a pas été remplacé (sinon par tibia, qui évoque plutôt le squelette). Le mot paraît pour les dernières fois dans Ronsard, dans l'*Elégie à Jamet* et au cours de la chanson *Quand ce beau printemps je voy :*

Quand je voy en quelque endroit
Un pin droit
Ou quelque arbre qui s'eslève,
Je me laisse décevoir
Pensant voir
Sa belle taille et sa grève.

On voit, en 1671, le roi autoriser la duchesse de La Vallière à peupler le duché de bêtes *fauves*. Des historiens ont voulu lire *dépeupler*. Or les fauves, au dix-septième siècle, ce sont les cerfs, chevreuils et daims. Le mot a tout a fait changé de sens, jusqu'à signifier les bêtes féroces.

Pendant longtemps, le mot *voiture* s'appliquera à tout moyen de transport avant de se restreindre au sens de véhicule à roue. On lit, par exemple, dans *Guillaume de Tyr :* « Cil firent prendre viandes assez sur chameaux et autres voitures. »

Le mot *viande* qualifia jusqu'au dix-septième siècle toute espèce de nourriture : « Les pois sont *viandes* tres salubres », dit Rabelais ; et Malherbe : « *Viande* de pain bis » ; et la marquise de Sévigné : « Cernaux, concombres et autres viandes. »

Un *poussin*, aujourd'hui, c'est un petit poulet qui vient d'éclore et qui n'a pas encore ses plumes. Au moyen âge, *poussin* s'entendait des petits de tous les oiseaux et on disait aussi bien, dans ce dernier sens, *poulain*. Avant d'appartenir aux seuls produits de la jument, les oiseaux et toutes les bêtes avaient des poulains.

Ce n'est que peu à peu que la distinction s'est faite entre *naseaux* et *narines*. Jadis, on pouvait tout *cueillir*, des poires aussi bien que des fleurs, des soldats aussi bien que des fraises. Ce n'est que peu à peu que le mot s'est spécialisé.

Les *ouailles* étaient jadis de vraies brebis et on pouvait *paître* les enfants comme des troupeaux. *Lange* était simplement un morceau de laine. *Linceul* était surtout un drap de lit : ce sens avait encore cours au dix-huitième siècle.

Ces quelques exemples prouvent que les mots ont une vie mystérieuse et que l'étude qu'en fait la sémantique est pleine d'intérêt et d'imprévu.

Mais cet article prouve aussi combien il est facile de faire de la sémantique sans condition spéciale.

§

M. André Thérine, dans **Paris-Journal**, nous donne une analyse du dernier recueil de poèmes de Mme de Noailles : *Les Vivants et les Morts*, et place ce poète à côté et même au-dessus des plus grands :

Le dernier volume de Mme la comtesse de Noailles vient de paraître dans un bruit de gloire, mais non de publicité ; pour qui en considère la composition seule, il est clair qu'on avait raison de l'attendre avec impatience, car des poèmes ainsi réunis, et dont la dispersion était déjà connue, l'harmonieux assemblage prend une valeur singulière.

Si l'on excepte, en effet, quelques pièces épisodiques, quelques *guitares* parnassiennes en octosyllabes, c'est une unité superbe que celle de ce volume : les Passions, les Climats, ce que l'auteur reflète de la terre, dans son âme et ses sens ; les Elévations, les Tombeaux ce que lui offre en obsession et torture le travail intime de la pensée.

Et si même l'on fait la part de l'artifice dans cette classification peu rigoureuse, il reste vrai qu'une inspiration unique et continue, propre aux grands esprits créateurs, fait le lien de ces poésies. L'univers et l'éternité, le terrestre et le souterrain, le soleil des vivants et l'obscurité des morts, voilà deux termes d'une antithèse, mais corrélatifs, impossibles à séparer. L'un ne valant que par l'autre, l'espoir de la mort accuse la vigueur des impressions d'ici-bas comme le souvenir de la vie doit rendre aux ombres païennes leur nouveau séjour plus dolent. Les pays même que Mme de Noailles chante pour les avoir aimés appellent sur leur visage clair l'inquiétude épicurienne : soit que leur ardeur de vivre ne recouvre que l'*ardeur à mourir*, soit que leur langueur romantique fasse percevoir vivement la fuite des choses inexorables. Sur les terres de soleil, c'est déjà la mort que ce poète médite ; c'est la trace des héros trépassés qu'elle cherche ; et qu'ils aient vécu courageux, pour l'histoire, ou sensibles, pour leur propre cœur, ils ont vécu.

.... le ton parfois didactique des méditations les plus sublimes, et la rhétorique des développements, rappellent ce qu'il y a de plus sûr dans les réussites du romantisme. Mais ici la pensée est si riche, si humaine et si haute à la fois, les impressions des sens se joignent si habilement à la réflexion la plus forte qu'on ne saurait dire que Musset, uni à Vigny, eût seulement approché de cet art.

Ainsi je m'en irai, cendre à travers les cendres !
Mes pas qui, s'élevant, voyaient les monts descendre
Subiront ce destin...

Si vous n'avez toujours, invincible nature,
Que le cruel souhait de vous perpétuer,
Si vous n'aimez en nous que la race future,
Qui fait naître sans fin les vivants des tués,
Laissez-moi m'en aller vers les froides ténèbres
Où l'accueillante mort nous laisse reposer,
Et qu'enfin je me mêle à ces restes funèbres
Qu'une sublime horreur préserve du baiser !

Là la sécheresse du renoncement schopenhauérien. Ici, au contraire, l'abondante frénésie bachique, transfigurant le rythme du *Souvenir* :

...Rien ne peut me frustrer de la sainte allégresse
Que ton corps ait été !
...Je bénirai le sol qui fut le flanc du vase
Où tes pieds ont couru.
...Je vois que tout l'espace est orné de tes yeux.
Tu te tais avec moi, que veux-tu qu'on m'apporte,
A moi qui suis le feu ?

Une personnalité unique suffit donc à sauver des idées, des cadences déjà connues et fort connues. La religiosité de plusieurs de ces poèmes, l'espoir et le désespoir, qui alternent, en Dieu, le sentiment qu'un amour absolu atteint à la piété, la confiance humaine dans l'anthropomorphisme du roi céleste, corrigeant le panthéisme que suggère la vaste nature, le sentiment même du néant final et de la réalité des tombeaux, quelqu'un dira que cela se trouve ailleurs, et que bien d'autres ont rendu particuliers à leur âme ces thèmes généraux. Mais, ici, l'exceptionnel réside dans l'active faculté d'imaginer et de faire, si l'on peut dire, charnelles les moindres idées. Dans toute notre littérature on chercherait en vain une traduction plus pathétique de la conscience anticipée de la mort : que l'inquiétude épicurienne (ou même le réalisme des macabres de profession) paraît peu de chose auprès de ces cris ! la rhétorique se mêle de frissons, la méditation tressaille soudain ; une image à demi voilée surgit d'entre les idées comme un spectre : soit un souvenir, soit une prévision.

...J'ai l'âge de ce jour où je t'ai vu sans voix !
...Hélas ! il pleut sur toi par delà des faubourgs...
...J'ai vu tes yeux fermés et tes lèvres stériles,
Ce jour est arrivé, je n'ai rien dit, je vois.

Et c'est par une secousse si forte que s'impose, à l'inverse, le ton le plus froid, le plus pur, à l'expression des vérités générales qui sont, pour l'esprit humain, la sérénité et le salut. Si bizarre que cela semble, Mme de Noailles, pour peu qu'elle continue dans certaine voie (*Elévation*), aura subi la même épreuve que Moréas, aura dompté la même horreur païenne par la même impeccabilité formelle. C'est alors que, dépouillée de son excès d'épigraphes, d'allusions littéraires, de souvenirs exotiques, et de quelques incorrections fâcheuses chez une future académicienne, cette poétesse aura rencontré la pureté, sans cesser de faire sentir intimement l'abondance, la vigueur, l'humanité d'une âme où le plus froid critique devine et surprend le génie.

§

Knut Hansum a des admirateurs aussi nombreux qu'enthousiastes, si j'en juge par les lettres qui ont bien voulu répondre à ma

question (1) : *Pan* a-t-il été traduit en français ? « Il l'a été et fort bien, me dit une correspondante, par Mme Rémusat. » Le livre édité à la *Revue blanche* n'est plus dans le commerce, non plus que *la Faim*, parue chez un éditeur momentané du nom de Langen. Il reste que, pratiquement, Knut Hansum, un des grands écrivains européens d'aujourd'hui, est inabordable pour le Français. C'est bien fâcheux. Je ne connais toujours pas *Pan*. Quant à *la Faim*, c'est un livre inoubliable.

Que tous ces correspondants soient remerciés.

R. DE BURY.

ART

Roger Auboin : *David d'Angers ou la discipline de l'Horizon* (imprimerie Goupil-Laval). — William Lee : *L'Art de la Poterie Japon et France*, par un potier. (Fasquelle). — F. J. Schnerb : *François Bonhommé* (tirage à part de la Gazette des Beaux-Arts).

Le paysage natal peut-il exercer une grande influence sur l'œuvre d'un sculpteur ? C'est ce que se demande M. Roger Auboin dans un petit livre intitulé : **David d'Angers ou la discipline de l'Horizon**, et, la question posée, il y répond affirmativement. Néanmoins, le fait que le sculpteur David ait joint à son nom celui de sa ville natale, qu'il ait toujours aimé sa petite patrie, qu'il y soit revenu, après tant d'années de Paris, et tant d'années d'exil et qu'un peu avant sa mort il ait conçu le projet de ne plus travailler que pour l'Anjou, ne prouve nullement que le paysage angevin, la Loire et ses coteaux aient d'une façon quelconque modelé la conception esthétique de David. Evidemment il a écrit : « Quand j'aurai terminé la statue de Bichat et le monument d'Arago je ne travaillerai plus que pour l'Anjou. Je ne veux pas me reposer avant de voir Dumnacus (ce chef qui lutta contre César après la chute d'Alésia) sur la roche de Murs comme pour défier l'ombre des anciens Romains qui dorment au camp de César. Puis je poserai sur notre vieux pont, en face l'un de l'autre, Robert le Fort, le défenseur de nos aïeux, et Beaurepaire, le chef paternel des volontaires, etc... » Mais c'est chez David une idée de vieillesse. Il eût fait tout cela lors de sa forte maturité, s'il eût été dans le fond de son esprit de se localiser. Il ne me semble point que M. Roger Auboin, qui raconte avec vivacité la dure enfance de David d'Angers et émaille son travail d'intéressantes lettres inédites, billets échangés entre David et son ami Pavie, l'éditeur d'Aloysius Bertrand, ait bien dégagé les rapports certains, mais restreints, qu'il y a entre l'art de David et son paysage natal ; mais son étude a de l'intérêt, et elle vient à son heure, car la série des sculpteurs romantiques tels que

(1) « Les Journaux », *Mercure de France* du 15 juillet.

David d'Angers et Préault, après que, selon des idées d'art officiel, ils ont été négligés, doivent être à nouveau et bientôt considérés à leur valeur. Rodin d'ailleurs ayant parlé de l'art de Préault, et en excellents termes, Préault, qui fut toujours cher aux artistes, sera bientôt traité par la critique même néo-classique non plus d'artiste incorrect plus habile à aiguiser des épigrammes jalouses qu'à dresser des statues, mais de précurseur s'étant avisé de la valeur sculpturale du mouvement.

David d'Angers n'a jamais été aussi totalement méconnu de la masse que Préault. Il était défendu par son admirable série de médaillons romantiques et l'intérêt documentaire de l'œuvre en fit toujours reconnaître la valeur esthétique; mais, pour toutes les personnes qui le limitaient à ces beaux portraits, il s'amoindrissait, toute sa part de grand statuaire et de sculpture d'ensemble étant voilée d'oubli. David d'Angers compte au premier rang parmi les artistes romantiques par la recherche de l'allure vivante et de la couleur; il y ajoute un souci d'accorder l'art à la défense ou à l'illustration de quelques idées humanitaires très hautes et très générales. Les romantiques ont bien connu ces hauts désirs, mais ce n'est point là du tout du régionalisme. Aussi retiendrons-nous surtout du travail de M. Auboin les pages vraiment intéressantes et presque dramatiques où il décrit l'enfance de David, emmené par son père à la suite des armées républicaines lors des guerres de Vendée, et l'histoire de l'opposition farouche que fit David le père, bon sculpteur lui-même, à la vocation de son fils, car il voulait lui épargner tant de misères qu'il avait lui-même subies et pensait le diriger vers quelque grise et paisible carrière. Ce milieu provincial d'artistes artisans est présenté avec relief. Si un petit livre n'est pas à proprement parler un livre de critique d'art, et si les ambitions de l'auteur ne se sont peut-être pas réalisées en leur objet même (prouver l'influence du milieu sur l'artiste), il lui reste de donner un aspect moral assez précis d'un grand artiste qu'on oubliait un peu. Il se pourrait bien d'ailleurs qu'après avoir été traités dédaigneusement de vieilles barbes, pour avoir cru à la loi, à l'idée, à la liberté, aux Etats-Unis d'Europe, à la République, etc., les personnages de ces temps et de cette époque, les beaux idéalistes de 1848, les exilés de 1852 retrouvent des gens capables de les comprendre et d'aimer en eux, autant ce qu'ils eurent en l'esprit de chimère que ce qu'ils eurent de génie.

M. William Lee, dont on a admiré les très remarquables poteries, s'est fait l'historien de son art. Il en a retracé l'histoire au Japon et en France, et son livre a des qualités de première main ; tous les détails techniques sont naturellement très sûrs et complets, les renseignements d'ordre historique sont souvent curieux et parfois dra-

matiques, telle l'histoire de Kato Kichizaemon, potier de la lignée de Toshiro, le fondateur de la belle poterie japonaise. « Déterminé à s'approprier le secret de la porcelaine bleue d'Arita (province de Hizen) qui avait de tout temps concurrencé Séto (son point de fabrication), Kato y envoya en cachette son père Tamakichi avec mission de se renseigner. Celui-ci dut feindre et, pour arriver à ses fins, il fut obligé d'épouser la veuve d'un potier du pays. Il lui fallut quatre années pour s'instruire, au bout desquelles il revint à Séto, rapportant la recette du bleu sous couverte qui se répandait alors dans la province d'Owari. On ajoute que les artisans d'Arita, rendus furieux par cette trahison, mirent à mort la femme et les enfants abandonnés par le transfuge afin d'exterminer à tous jamais sa race. »

On ne saurait dire que la céramique adoucissait les mœurs, à ce moment de l'histoire, et pourtant, comme le démontre M. William Lee, la poterie se développe à mesure que le thé progresse et on ne croyait pas les buveurs de thé si féroces; au contraire, dit M. Lee, « au culte de l'art céramique et du thé s'unissait le souci d'une politesse cérémonieuse ». Enfin tel n'était pas le cas des susceptibles potiers d'Arita.

Chemin faisant, l'auteur donne d'ailleurs des raccourcis de l'histoire du Japon et de l'esthétique japonaise dans leurs rapports avec la poterie.

Pour la France, l'histoire de la poterie est résumée dans le livre de M. Lee par une substantielle étude sur Carriès et sur le milieu nivernais de la Puisaye, où Carriès se fixa, attiré par les belles qualités de la terre à grès qu'il y trouvait. L'impulsion donnée par Carriès à l'art de la poterie est bien caractérisée ; son influence fut grande, car, ainsi que dit l'auteur, en fait de poterie tant vaut la personnalité de l'opérateur tant vaut l'œuvre. « Un goût rare, l'appétit de sensation, de voluptés nouvelles qui porte à créer formes et matières, de la naïveté, de la simplicité aussi, « un peu de bêtise », disait Carriès, beaucoup de dons de mémoire, d'observation et de critique pour ce qui est du détail technique, de l'amélioration du procédé, de l'acquisition du tour de main, et avec cela de la fantaisie, du *je ne sais quoi*, telles sont, avec beaucoup d'autres, les qualités requises pour faire un bon potier. La poterie est un art et non une science. » On pourrait sans doute dire autrement, mais le fond serait le même. Peut-être l'auteur eût-il pu développer davantage l'histoire de la poterie moderne, et en indiquer le développement de Carriès à Delaherche, de Delaherche à Metthey, mais son but ne semble point avoir été d'écrire une histoire complète de la poterie, mais plutôt de noter des réflexions de technicien sur son art et les procédés de son art.

§

On connaît très peu **François Bonhommé**. La Centennale

de 1900 présentait de lui un *Intérieur d'usine* qu'on se plut à mettre en parallèle avec *la Forge*, de Menzel, et l'artiste français à peu près inconnu n'eut pas le désavantage à côté du grand peintre allemand. Si Bonhommé n'avait point la maîtrise pittoresque de Menzel, il l'emportait par la minutieuse exactitude de son œuvre; cette méticulosité de l'observation n'empêchait point d'ailleurs les qualités d'harmonie et de cohésion de la toile. M. Schnerb, dans un excellent travail, remet en lumière la vie et l'œuvre de Bonhommé avec d'excellentes reproductions qui permettent de se faire une idée juste de la valeur de cet artiste qui fut un précurseur, et sera plus tard plus désigné encore en cette qualité, car, l'un des premiers, il s'avisa de la beauté plastique de l'art industriel et il a réalisé le premier, picturalement, des recherches analogues à celles qui firent la gloire du sculpteur Constantin Meunier. Alors que Bonhommé produisait et exposait aux salons il fut desservi par le discrédit qui s'attachait aux œuvres des réalistes; la gloire ne le visita point, et ce au grand dommage de son œuvre, qui en partie fut détruite. Pourtant la Centennale de 1900 avait remis son nom en mémoire avant que plusieurs de ses meilleurs tableaux n'aient été détruits par le plus simple et le plus scandaleux abus de pouvoir administratif qu'on puisse citer.

En 1851, Bonhommé, qui rêvait plutôt d'accrocher ses toiles dans des écoles techniques que dans des musées, avait obtenu une commande pour décorer l'Ecole des Mines; cette commande fut augmentée en 1855, il s'agissait d'un ensemble de six panneaux.

« Chacune des toiles, dit M. Schnerb, fut divisée en trois compartiments, au centre une vue d'ensemble large d'environ deux mètres et de chaque côté des figures d'ouvrier. L'extraction et le traitement de tous les métaux devaient être ainsi racontés par l'image. Mais seules les peintures ayant rapport au fer et au zinc furent exécutées. » Ces œuvres ont été détruites, non point par un bouleversement politique et par l'incendie, comme certains Chassériau de la Cour des comptes, ni par détérioration lente, mais simplement par le caprice d'un directeur de l'Ecole des Mines, qui, s'avisant un jour de cette décoration dans une salle de cours, la jugea oiseuse, inutile, peut-être dangereuse et la fit détruire. Quelques panneaux, qui ne furent point lacérés, furent roulés et mis à pourrir dans les caves. Quelques-uns des plus beaux efforts de l'artiste furent ainsi anéantis; d'ailleurs l'œuvre de Bonhommé n'eut pas de chance. Beaucoup de toiles et d'aquarelles sont dispersées sans qu'on puisse savoir où on les pourrait retrouver. Voilà donc pour les chercheurs une occupation captivante, où l'artiste est de haute valeur.

Les malheurs des Bonhommé de l'Ecole des Mines sont-ils des faits isolés? N'y a-t-il pas ailleurs de belles œuvres d'art exposées, faute d'être notoires, à de pareils dangers? M. Schnerb en son excellente

étude, insiste avec raison sur le caractère particulier de la décision du directeur de l'Ecole des Mines qui se permit de faire détruire une propriété de l'Etat. Sans doute, la vigilance des inspecteurs des Beaux-Arts empêchera-t-elle le retour de pareilles exécutions sommaires d'œuvres d'art. Encore pour cela faut-il un inventaire très complet des richesses artistiques de l'Etat et une surveillance efficace. L'Etat achète et il accepte des dons. Actuellement, on sait que le Luxembourg a beaucoup prêté. Certainement, étant donné le goût des acheteurs de l'Etat au cours de ces dernières années, une partie de ces œuvres pourrait disparaître sans que le dommage esthétique fût très grand. Pourtant il y a les plus belles chances pour que, si, parmi ces biens de l'Etat, il en était de marqués pour des fatalités cruelles, ce soient les plus précieux qui souffrent. L'article de M. Schnerb a donc le mérite double de bien caractériser un artiste peu connu et d'appeler vivement l'attention sur un danger public.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Georg Felix Lippert : *Zuchtwahl ;* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 3. — Bernd Isemann : *Lothringer Novellen ;* Berlin, S. Fischer, M. 3. — Memento.

Zuchtwahl. — La thèse que soutient M. Lippert est certainement des plus curieuses. Mais pour la développer il a choisi un cadre dont l'intérêt dépasse pour nous l'originalité du sujet. Voyons d'abord le cadre, nous verrons ensuite si la thèse y était à sa place. *Zuchtwahl*, que nous traduirons par *Sélection* (au sens darwinien), faute de disposer d'un terme plus expressif, est un roman du pays messin. Tous les épisodes qu'y a groupés l'auteur se déroulent à Metz même, ou dans ces villages des environs dont les noms rappellent les sanglantes journées d'août 1870.

Dès les premières pages du volume, une conversation que les principaux personnages tiennent au restaurant Moitrier nous montre que ce n'est pas à l'espèce commune des Allemands que nous avons affaire. Là aussi il pourrait être parlé de « sélection », car ni Ettelberg, propriétaire à Le Coupillon, ni l'assesseur Franck Meyendorff, ni le conseiller de justice Dietfurth, ni sa charmante femme Meta, ne se croient investis, en Lorraine, d'une mission civilisatrice.

C'est un pays extraordinairement intéressant, s'écrie le conseiller Dietfurth, et nous autres Allemands nous ne l'avons pas encore vraiment découvert... Il n'y a ici pas même un écrivain qui soit capable d'utiliser d'une façon scientifique et littéraire les trésors qui sont accumulés aux Archives départementales et à la Bibliothèque de la ville. La Lorraine continue à dormir son sommeil de Belle-aux-Bois-dormant. On ignore presque complètement l'importance de son abondante littérature. L'Allemand immigré

ne possède généralement pas la connaissance nécessaire du français et du vieux français. Il lui manque aussi la compréhension pour la culture particulière de ce peuple qui se présente à lui, à chaque pas qu'il fait, dans ses écrits, ses édifices, ses mœurs et ses usages, dans son passé tout entier.

Notre « Société d'histoire et d'archéologie lorraine » se donne le plus grand mal pour éveiller l'intérêt en faveur de tout cela. Rendez donc visite avec l'un de ces messieurs aux châteaux d'Arry, de Lorry-Mardigny et de Coin-sur-Seille, pour n'en nommer que quelques-uns, et examinez les peintures murales de l'église de Silligny. Vous aurez alors une notion de cette culture proéminente qui maintenant est vouée à la destruction.

Et l'agronome Ettelberg d'interrompre :

— Vous ne pensez pourtant pas que ce sont les Allemands qui sont cause de cette destruction.

— Mais certainement, répond Dietfurth, c'est nous qui sommes les coupables! Ceci est dans la nature des choses et il ne faut pas nous faire illusion. C'est extrêmement simple : nous apportons une civilisation nouvelle et différente, et cela équivaut à la fin de l'ancienne... Après la guerre presque toute l'intelligence française a émigré et avec elle une grande partie de la petite bourgeoisie fortunée qui n'était pas attachée au sol par sa profession ou sa propriété. Mais parmi les propriétaires et les terriens beaucoup s'en allèrent également. Après la guerre, à Metz, des centaines de maisons étaient vides et l'on pouvait les acheter à des prix dérisoires...

Nous ne rencontrons que très rarement le cas de membres de la vieille noblesse restés dans le pays qui restaurent leurs propriétés ou les agrandissent par de nouvelles constructions, comme ont fait les comtes du Coëtlosquet à Mercy-le-Haut.

Vous pouvez observer ici, jour pour jour, ce recul de la culture française qui va de pair avec la vente des propriétés. Vous avez acquis Le Coupillon de la main d'un Français, les domaines de M. de Curel, à Gondreville, qui occupent une superficie de 1.800 hectares, ont passé, au prix de 1.050.000 marks, au chef d'escadron Rexroth de Sarrebrück. Les Haniel ont acquis Ladonvillers, l'empereur allemand Urville et ainsi de suite.

Mais Ettelberg croit que tout cela ne peut pas empêcher la culture française de se développer librement. Alors Mme Dietfurth intervient dans la conversation pour montrer que le progrès de la germanisation détruit fatalement les vestiges du passé, et elle constate avec regrets :

Nous germanisons sans le vouloir ; nous apportons une autre culture et nous ne prenons souvent pas assez garde à celle qui existe.

On pourrait multiplier ces citations qui témoignent, chez l'auteur, d'une parfaite connaissance des choses et des gens de Lorraine. Ailleurs, M. Lippert cite des faits précis relatifs aux événements de ces derniers mois, mentionne des noms propres dont quelques-uns sont à peine modifiés et attaque résolument les problèmes politiques du moment. Les personnages qu'il fait évoluer dans leurs conversa-

tions nous présentent eux-mêmes le thème du roman. Mais que viennent faire à Metz ces Allemands clairvoyants?

Frank Meyendorff est un jeune diplomate qui a passé deux ans au Japon et que la Wilhelmstrasse a envoyé en Lorraine pour étudier la possibilité d'une rectification de la frontière, sur les bords de la Seille, entre Alincourt et Aboncourt. Sans que nous apprenions ce qu'est devenue cette mission diplomatique, il s'en ira plus tard au Congo pour délimiter les nouveaux territoires acquis par l'Allemagne. Porte-parole de la thèse que soutient l'auteur, Meyendorff est une nature d'élite, propagateur de la sélection naturelle chez l'homme. De même que son ami Ettelberg, il met sa théorie en pratique. L'éleveur Ettelberg, dont les cultures réussissent si bien, fait également de l'élevage humain. Il a acquis de ses parents, petits bourgeois du pays du Rhin, une jeune fille de quinze ans, la jeune Irène, parfaitement conformée de corps et d'âme et à laquelle il inculque ses principes d'éducation. Ils ont eu ensemble un petit garçon, Lothaire, qui sera élevé selon les principes d'une parfaite pédagogie darwinienne. On dresse les hommes comme on dresse les chevaux. Pour affirmer ce principe M. Lippert a fait dessiner sur la couverture de son livre un étalon qui se cabre.

Meyendorff, célibataire, élégant et bien râblé, semble bien être le parfait étalon, aussi prolifique que le fameux Isinglass, l'un des meilleurs performers de l'Europe et dont les saillies se payent à des prix fabuleux. L'histoire d'Isinglass fait rêver Mme Dietfurth, femme de trente ans, douée de toutes les qualités physiques et morales et à qui son mari poitrinaire n'a pas donné d'enfant. Elle s'intéressera passionnément à la tentative d'Ettelberg et elle regrettera que les barrières morales soient trop fortes pour qu'elle aussi aille se mettre dans les bras d'un mâle robuste, dans le seul but de satisfaire aux lois de la nature. L'exemple d'Angèle Fleurigny finira pourtant par être contagieux. Angèle Fleurigny est une jeune Lorraine qui fait de la musique avec Irène, la « femme libre » d'Ettelberg, et qui s'éprendra follement de Meyendorff, dès la première rencontre; et elle se donnera à lui, malgré ses scrupules religieux, parce qu'il incarne pour elle le rêve d'une humanité supérieure. Meta Dietfurth, par une nuit d'été, en plein air, s'abandonne, elle aussi, à Meyendorff, l'apôtre du culte nouveau de la race parfaite.

Ces singuliers ménages font ensemble des promenades en automobiles dans la campagne de Metz, où ils rencontrent le peintre Duchâtel, artiste de la terre lorraine, si attaché à cette terre et à son art qu'il n'a pas quitté le pays pour venir chercher un succès facile à Nancy et à Paris. Cette connaissance nouvelle sert de prétexte à de longs entretiens esthétiques et philosophiques.

Il s'agirait maintenant, pour conclure brièvement, d'examiner si

le cadre lorrain convient au développement de la thèse audacieuse et très néo-germanique que M. Lippert a faite sienne. Il semble bien que non, et pour s'en convaincre il suffit de rappeler l'opposition que souleva à Metz une commémoration éventelle de Verlaine. Le faux ménage Ettelberg-Irène provoquerait dans le pays le plus retentissant des scandales et la propriété du Coupillon ne tarderait pas à voir deserter ses hôtes. Si peu réservé que l'on soit en Allemagne, au point de vue des relations mondaines, il paraît aussi bien improbable que la femme d'un haut fonctionnaire (c'est le cas de Meta Dietfurth) se lie d'amitié avec une femme libre qui, au demeurant, n'est selon la morale conventionnelle qu'une femme entretenue (c'est le cas d'Irène) qu'elle rencontre pour la première fois au bain public. Enfin, Angèle Fleurigny, catholique d'éducation et d'instinct, loin d'avoir la conscience tranquille, après s'être soumise à l'expérience « raciste », mourrait plutôt de honte que de continuer ses relations avec Meyendorff.

Retenons pourtant ce livre, malgré ses invraisemblances, parce qu'il est la meilleure contribution allemande au problème lorrain.

§

Lothringer Novellen. — Il ne faudrait pas vouloir chercher dans ces *Nouvelles lorraines* des préoccupations politiques. M. Bernd Isemann est avant tout un artiste. L'art de la belle prose et le souci d'une composition impeccable suffisent à ses ambitions. Il sait évoquer l'atmosphère spéciale de la campagne lorraine, la douce intimité familiale qui se dégage des choses et des gens. Dans ses quatre contes l'auteur nous parle de la même famille, les Christoff, attachés au sol depuis des siècles, et qui dépérissent, selon une loi fatale de la nature. L'arrière-grand-père, Jean-Pierre Christoff, a eu sa petite aventure, narrée en termes aimables, quand il était reçu chez la « châtelaine », — et c'est un joli conte de Boccace — ; Jean-Philippe, le premier après une longue lignée de gars robustes, tend à dégénérer et à introduire dans la famille un type nouveau. Ce sont surtout ses destinées, depuis sa plus tendre enfance, que M. Isemann présente au lecteur dans un style d'une parfaite plasticité.

Memento. — *Hochland* (août) se plaint de la dictature que veut exercer dans le monde littéraire M. Ferdinand Avenarius. Directeur du *Kunstwart*, créateur du *Dürerbund*, M. Avenarius exerça dans les débuts une influence salutaire sur le goût allemand. Mais dans les derniers temps il a essayé de s'arroger un véritable droit de censeur, au point que la feuille officielle de la librairie allemande a dû intervenir pour arrêter ses prétentions. Le *Dürerbund* a commencé par publier une liste des ouvrages populaires qui avaient son agrément. Il les recommandait à ses membres en vue de combattre la mauvaise littérature, le roman policier et les autres productions de bas étage. Enhardi par son succès, M. Avenarius exige maintenant

que les œuvres qu'il patronne soient revêtues d'un timbre humide indiquant qu'elles ont l'agrément du *Dürerbund*. Les prétentions de la « bonne presse » de gauche mécontentent naturellement les défenseurs de la « bonne presse » de droite et *Hochland* manifeste sa légitime indignation. Le même fascicule contient une excellente étude de M. Pierre Paulin sur Louis Le Cardonnel et le mouvement lyrique de la France actuelle. Comme chaque année les *Süddeutsche Monatshefte* (août) publient, sous le titre de *Schweizer Jahrbuch*, un fascicule spécial consacré à la Suisse. On y trouve, à côté de plusieurs nouvelles dues à des écrivains helvétiques de langue allemande, quelques articles de critique dont un de M. Hermann Schoop sur le mouvement littéraire en Suisse durant la saison écoulée. M. R. Louis communique des lettres inédites du compositeur saxon Théodore Uhlig écrites à sa femme pendant un voyage qu'il fit en 1851, à Zurich, en compagnie de Richard Wagner.—M. Albert Oeri prend vivement à partie le fameux historien Carl Lamprecht à cause de l'opinion qu'il formule au sujet de l'état d'esprit en Suisse après 1870, dans le second volume de son *Histoire allemande*. L'auteur profite de cette occasion pour montrer combien les visées annexionnistes, dont on ne craint pas de faire étalage dans certains milieux pangermanistes, sont nuisibles à la cause de la culture allemande en Suisse. Si ces fanatiques arrivaient à leurs fins c'en serait fait de tout ce qui est allemand et il se produirait en Suisse le même phénomène que celui qui s'est accompli en Alsace-Lorraine, où les mesures germanisatrices ont étouffé chez les indigènes toute velléité de culture allemande.

Dans *Zeitschrift für Bücherfreunde* (juillet), M. J. Schinnerer donne d'intéressants détails sur les faux dans les manuscrits anciens et les incunables. Il montre que certains manuscrits enluminés, dont les grandes bibliothèques sont particulièrement fières, ont été bariolés après coup par de maladroits faussaires. Parfois des textes d'une authenticité certaine ont reçu des compléments de mains anonymes dans le but de leur donner une valeur plus considérable. — La bibliothèque du marquis de Morante, né au Mexique et décédé comme sénateur espagnol au milieu du siècle dernier, est l'objet d'une étude de M. Bogeng. La partie documentaire de ce périodique qui contient des correspondances de toutes les capitales du monde est toujours particulièrement bien faite.

L'article de tête de *Das literàrische Echo* (15 juillet) présente l'œuvre de Jean Guyau. M. Oscar Ewald voit en cet écrivain plutôt un artiste qu'un philosophe. M. Bruno Kiche a traduit non sans talent les *Trophées* de Heredia, dont la revue donne d'intéressants spécimens. M. Anselm Rüest analyse les dernières publications consacrées à Jean Paul.

Deutsche Kunst und Dekoration (août) est spécialement consacré à l'art français en Allemagne. M. G. J. Wolf montre que nos écoles du XIXe siècle sont particulièrement bien représentées dans les Musées d'outre-Rhin grâce aux acquisitions qui ont été faites au cours de ces dernières années. La Galerie Heinemann de Munich présente en ce moment un ensemble d'œuvres françaises qui ont donné prétexte à cette étude. — La question des logements à bon marché, situés dans une région salubre avec jardins, a été résolue par la création, selon un plan systématique, d'une ville entière pouvant contenir 16.000 habitants. Cette ville s'appelle *Margarethenhoehe ;* elle

est située près d'Essen et Mme Alfred Krupp à l'occasion du mariage de sa fille, actuellement Mme Krupp von Bohlen, a fait un don d'un million de marks pour sa construction. Un seul architecte, M. G. Metzendorf, a été chargé des plans, ce qui a permis de donner la plus grande unité à cet ensemble. Cet artiste a renoncé délibérément à toutes les vues modernistes, pour créer simplement, tout d'une pièce, un village rhénan dont les dispositions sont conformes au climat et au sol. Les nombreuses vues de *Margarethenhoehe* que donne cette publication montrent combien la tentative allemande est intéressante.

Nous recevons un fascicule d'une petite revue bi-mensuelle qui paraît à Innsbruck et qui s'intitule *Der Brenner* (juillet). M. Willy Haas y rend compte de la représentation de *l'Annonce faite à Marie*, qui a eu lieu à Hellerau, l'établissement de Jacques Dalcroze, et c'est pour lui une occasion d'analyser, avec beaucoup de compréhension, l'œuvre entière de Paul Claudel.

Der Ruf est une publication périodique créée par la Société académique de Littérature et de Musique à Vienne. Elle n'a rien d'universitaire et cultive l'art moderne avec un goût certain.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Charles Whibley : *Essays in Biography*, 5 s., Constable. — Arthur Ransome : *Portraits and Speculations*, 7 s. 6 d., Macmillan. — Alice Kemp-Welch : *Of Six Mediæval Women*, 8 s. 6 d., Macmillan. — Philip H. Wicksteed : *Dante and Aquinas*, 6 s., J. M. Dent. — Memento.

Les revues et les journaux mêmes absorbent, dans la copie multiforme qu'ils dévorent régulièrement, une quantité considérable d'articles, d'essais, d'études qui n'ont pas seulement qu'une importance éphémère. Si parfois les auteurs éprouvent un excès de complaisance qui leur fait rechercher leurs productions les plus insignifiantes pour les réunir en volumes, par contre, en bien des cas, on est heureux de n'avoir pas à fureter dans de poudreuses collections pour y retrouver des pages de réelle valeur. Tel est le cas des **Essays in Biography** de Mr Charles Whibley. Il serait vraiment regrettable de ne pas les avoir sous une même couverture ; ce sont des pages parfaites et complètes et l'auteur le sait si bien qu'il donne à ses volumes le même format, la même physionomie, malgré qu'il change d'éditeur, et cela sans doute parce que, n'ayant pas à retoucher ces essais, il en fait tout de suite l'édition définitive. Au reste, les personnages dont il retrace l'existence ne sont pas de ceux au sujet desquels on bataille sans se convaincre, de ceux à qui la renommée a été fidèle à travers les siècles, pour qui même elle s'est montrée partiale ; les sept hommes et la grande dame dont s'occupe Mr Whibley ont eu leur importance il y a trois ou quatre cents ans ; ils furent puissants et redoutés, connurent d'étranges disgrâces, et ce n'est pas tant leur œuvre que leur personnalité qui a gardé de

l'intérêt, qui leur vaut la curiosité intelligente de Mr Whibley. Savez-vous bien qui est sir Thomas Overbury, à qui Mr Whibley consacre soixante-quinze pages? Poète et victime des intrigues de cour, il mourut à trente-deux ans, emprisonné puis empoisonné à la Tour. Ce contemporain de Shakespeare est un disciple de Théophraste et un précurseur de La Bruyère, et ses *Characters* eurent une grande vogue. Qui à présent lit le « grand poète escossois » George Buchanan? Et pourtant, ce Buchanan fut connu dans toute l'Europe, il enseigna à Bordeaux, où Montaigne fut son élève, et à Coïmbre, et toute sa carrière est faite d'aventures. Edward Hall rédigea une chronique de son temps qui fut utile à Shakespeare. John Tiptoft, cet humaniste, fut le « butcher of England » tant il prononça ou exécuta d'arrêts de mort, pour être exécuté lui aussi; et cela prouve que la culture extrême de son esprit ne l'avait pas rendu d'une sensiblerie bien vive. John Stow, le tailleur, eut une carrière modeste, consacrant toute sa vie à sa curiosité et rédigeant tout ce qu'il apprenait, pour mourir à quatre-vingts ans, dans la misère, mais muni d'une autorisation royale d'aller mendier dans les églises. La carrière de James Crichton, fils du lord advocate d'Ecosse, fut aussi courte que brillante et sir Thomas Urquhart la relata en accolant à son sujet l'épithète d'« admirable » qui lui reste encore de nos jours. L'admirable Crichton était à 15 ans maître ès arts; à 17 ans il arrivait à Paris (1577), soutenait des thèses en douze langues, servait dans l'armée du roi de France, se rendait par Gênes à Venise auprès d'Alde Manuce et à Padoue auprès de Cornelius Aloisi et, à vingt-cinq ans, il trouvait la mort dans une rixe à Mantoue. Sir Thomas Browne fut plus sagement casanier et l'on sait que ce médecin anobli de Norwich a écrit quelques-uns des plus curieux livres du XVIIe siècle dont *Religio Medici* est le plus connu. Enfin, Mr Whibley introduit une femme dans sa galerie de portraits, « a princely woman », Margaret Lucas, seconde femme du trois fois noble, haut et puissant prince William Cavendish, Duke, Marquis, and Earl of Newcastle; après une disgrâce cruelle, et l'exil à Paris, Rotterdam, Anvers, elle connut des jours moins pénibles; c'est une des plus aimables et des plus nobles figures de son temps, et de l'histoire d'Angleterre. Tels sont les personnages dans l'intimité de qui Mr Whibley s'est insinué et dont il nous révèle le caractère. Et c'est un trait bien curieux de Mr Whibley, qu'il aime le passé plus que personne, mais qu'il ne s'y enferme pas; il l'explore avec un flair singulier, en familier des lieux et des gens, mais aussi comme quelqu'un qui est en visite chez de bons amis, de vieux parents, et qui, les connaissant, les comprenant, les aimant, les juge avec indulgence, du point de vue de l'époque à laquelle il appartient, et s'en revient vivre dans son siècle. Mr Whibley est un charitable, et combien juste, interprète du caractère humain, — encore que

sa charité ne soit pas sans malice, ni sarcasme. Son livre est excellent, chaque partie est composée avec érudition et méthode, et le style en est extrêmement remarquable.

§

Le recueil d'articles que Mr Arthur Ransome intitule **Portraits and Speculations** est intéressant à des points de vue divers ; d'abord par les sujets qu'il traite : l'art pour la vie, Aloysius Bertrand, Alphonse Daudet, François Coppée, Nietzsche, Walter Pater, Remy de Gourmont, la poésie de Yone Noguchi, le discours cinétique et potentiel ; ensuite, ces sujets sont intéressants par la manière dont ils sont envisagés et traités, et en outre par ce qu'ils révèlent de la personnalité de l'auteur, de la curieuse évolution de son esprit, des modifications et des influences subies par sa pensée. A ce dernier titre ces spéculations à propos de tant d'auteurs divers sont révélatrices autant qu'une série de productions originales. Les essais de Mr Ransome ne sont pas des études académiques, préparées et composées selon toutes les règles du genre; il ne saurait se réclamer, malgré sa culture étendue, du savoir exact, précis et sec de l'érudit spécialisé. Sans doute, les travaux académiques sont parfois tournés en ridicule, et c'est à tort, car ils ont leur utilité ; de même aussi, les essais d'écrivains de bonne volonté sont systématiquement décriés par les professionnels de la critique et de l'érudition, et c'est à tort aussi, car souvent un simple lecteur, doué de goût et de sens artistique, fait des remarques et des réflexions qui ne seraient pas venues à l'idée du savant. C'est le cas pour Mr Ransome ; il ne nous apprend rien de nouveau sur Aloysius Bertrand, Daudet, Coppée ou Remy de Gourmont, mais, en même temps qu'il a le mérite de les présenter très habilement à ses compatriotes, il exprime de curieuse façon toutes les réflexions que lui ont inspirées ces auteurs et leurs œuvres. De sorte que notre attention va moins au sujet traité qu'à celui qui le traite, ce qui n'est déjà pas si mal, car Mr Ransome est de ces écrivains qui méritent qu'on s'intéresse à eux. La critique, chez lui, voisine assez intimement avec la création, comme chez l'un de ses modèles, Remy de Gourmont, pour qui il professe une admiration intelligente. Mr Ransome n'est jamais détaché de son sujet, et, tout en nous disant tout ce qu'il en sait, il nous expose aussi tout ce qu'il en pense, et toute l'influence qu'il a subie pendant sa recherche de la caractéristique, du trait, des traits essentiels de l'objet de ses études. Les pages qu'il a consacrées à Walter Pater sont très remarquables, de même que son essai sur M. de Gourmont dont il a traduit en anglais *Une nuit au Luxembourg*.

§

L'étude du Moyen-Age a fait en ces derniers temps des progrès considérables, et tous ceux qui aiment revivre en imagination dans

le passé ont là un domaine tout nouveau et singulièrement attirant. Miss Alice Kemp-Welch a exploré cette période encore brumeuse de l'histoire et elle s'est attachée à quelques figures féminines et elle trace autant de portraits captivants **Of six Mediœval Women**. Ce sont, tour à tour : Roswitha, la nonne qui vivait au xe siècle au monastère de Gandersheim; Marie de France, « Marie ai nom, si sui de France », qui vécut à la cour d'Henri II d'Angleterre; la béguine mystique Mechtild de Magdebourg; Mahaut, comtesse d'Artois, petite-nièce de saint Louis, protectrice des arts; l'Italienne Christine de Pisan, qui vécut à la cour de Charles V de France; et Agnès Sorel, la maîtresse et l'inspiratrice de Charles VII. Ces portraits, par suite de la pénurie des documents, ne peuvent être que des esquisses, ou de ces peintures à demi effacées dans des fresques exposées aux intempéries; néanmoins, grâce aux œuvres que ces six femmes ont laissées, et qui sont traitées ici, non pas comme des curiosités archéologiques, mais comme des documents humains, ces esquisses sont reconstituées de façon très vivante. L'ouvrage. qui est copieusement et fort bien illustré, se termine par un utile chapitre sur les jardins au moyen-âge, sur leur vogue et l'usage qu'on en faisait.

§

Mr Philip H. Wicksteed a fait, en 1911, un cours sur les idées philosophiques et théologiques sur lesquelles se base *la Divine Comédie* et il publie, à présent, en un substantiel volume, les données principales de ce cours. Pour étudier la théologie médiévale, on possède deux guides merveilleux : saint Thomas d'Aquin, théologien, philosophe et surtout homme d'Eglise; et Dante Alighieri, poète, prophète et surtout laïque. Dante considère la foi chrétienne comme la force qui vivifie toute l'activité humaine; saint Thomas d'Aquin considère toute l'activité humaine, tous les événements de ce monde comme des manifestations de la vérité chrétienne. Se basant sur ce fait que Dante n'est ni un reclus, ni un théologien professionnel, mais un laïque qui a vécu pleinement au milieu des vicissitudes humaines dont il eut sa large part, et qu'il a trouvé dans sa foi chrétienne et dans sa passion spirituelle la signification profonde et totale de sa foi, l'allemand Karl Vossler proclame que Dante est le plus parfait représentant de la doctrine chrétienne. Mr Wicksteed expose quel est le sens de l'œuvre de Dante, en faisant ressortir ses traits distinctifs sur l'arrière-plan des idées reçues de son temps et en rattachant ses opinions et ses idées à un ensemble de théories philosophiques et théologiques contemporaines. Ce livre : **Dante and Aquinas**, habilement composé, sera fort utile à quiconque veut lire *la Divine Comédie* sans que le sens lui en échappe par trop.

Memento. — *The Nineteenth Century and After :* Miss Rose M. Bradley résume le contenu de dix-sept volumes de journal manuscrit dans lesquels une Mrs Anna Larpent, femme de John Larpent, censeur dramatique, relate minutieusement les événements de sa vie quotidienne pendant plus de cinquante ans, de 1773 jusqu'à 1830, quatre ans avant sa mort. Le journal, sans doute, est loin de valoir celui de Pepys. Mrs Larpent était une sévère méthodiste qui n'avait guère l'esprit enclin à la frivolité, ni à l'indulgence. Elle se montra néanmoins fort hospitalière à l'égard des émigrés français. Le 25 août 1803, elle assista à la fête de Saint-Louis, dans la chapelle de Portland Mews, ancienne écurie transformée ; son ami l'évêque de Montpellier officiait et les Princes assistaient à la messe : « Monsieur (plus tard Charles X), bien bâti, pas beaucoup de caractère dans son aspect. De gros traits, pas de dignité, mais beaucoup d'aménité, affecte plus de dévotion qu'aucun autre. Le duc de Berri, son second fils, était à côté de lui, un petit homme brun, menu, pas tout à fait comme un singe, ni cependant comme un mulâtre, mais avec quelque chose dans ses traits tirant sur l'un et l'autre... Puis venait le duc d'Orléans, son attitude n'est pas imposante, mais plutôt rébarbative. Il contenait de nombreux bâillements et paraissait très fatigué. Le vieux Condé me plaît, il a plus de caractère viril que les autres, beaucoup plus d'allure et de dignité... Son fils, le duc de Bourbon, a un beau visage, mais dénué d'expression. Il avait l'air idiotement fier, vide et fatigué... Derrière eux, des ordres et des croix, des figures minces et de grasses, des courtisans de toute sorte... Un psaume fut chanté en latin pour l'âme du défunt roi, ou pour le corps de l'actuel, je n'ai pas pu saisir exactement pour qui ; tous chantèrent à l'unisson, et ce fut un grand braillement... Ma surprise fut grande quand je vis l'évêque porter un morceau d'étoffe cassé (fort semblable à ces linges où l'on essuie les rasoirs) à chacun des princes qui l'embrassèrent et s'inclinèrent, tous les cinq l'un après l'autre. » Mrs Larpent n'était guère au fait des cérémonies catholiques, des « momeries de cet étrange culte idolâtre ». Le 22 juin 1815, quatre jours après la bataille de Waterloo, elle écrit : « Journée sans travail suivi. Appris la nouvelle glorieuse mais mélancolique de la défaite de Buonaparte. » A lire aussi : *The Whip and the Brush*, par Mrs Stirling ; *Does it rhyme?* par le très hon. viscount Harberton ; Mr Balfour et la Chambre des Communes, par Stephen Gwynn ; *The Prospects of Religion under Socialism*, par le Rev. Henry W. Clark, etc.

The Quarterly Review offre un intéressant sommaire de quinze articles, dont trois seulement sont anonymes : *The Peninsular War*, par C. T. Atkinson ; *The Lighter Side of Irish Life*, par C. L. Graves ; *The Life of Descartes*, par Elizabeth S. Haldane ; *Dry-Fly Fishing for Sea Trout*, par Anthony Buxton ; *Dramatic Construction and the Need for a new Technique*, by W. L. Courtney ; *The Individual Atom*, with diagrams, par W. C. D. Whetham ; *The Early History of Tobacco*, with illustrations, par Charles Singer ; *Modern Feminism and Sex-Antagonism*, par Ethel Colquhoun ; *A Modern Bengali Mystic*, par S. G. Dunn ; *Sir Alfred Lyall*, par Lord Cromer et Bernard Holland ; *The Poetry of Robert Bridges*, par John Bailey, etc.

The Fortnightly Review est, cette fois, plus littéraire que politique : on y trouve *The Avenging of Sir Robert Peel*, examen d'un pamphlet politique

dirigé contre Mr Balfour, par l'hon. George Peel; *Poetry, and Women as Artists*, discours prononcé par Margaret L. Woods, au dîner des femmes, auteurs; *Hamlet à Oxford*, par F. S. Boas; *The Boys of Dickens*, joli sujet bien traité par Rowland Grey; *George Meredith's Letters*, par S. M. Ellis; *Heine on Music and Musicians*, par Franklin Peterson; *Ibsen the individualist*, par Robb Lawson; *Patriotism and Party in France*, par Charles Dawbarn; *The Bohemian Sokol*, par Walter Jerrold; *Emile-Antoine Bourdelle*, par Frederick Lawton, etc.

Avec des portions de deux romans, par George A. Birmingham et E. F. Benson, et des nouvelles de Mr John Barnett, de Miss Jane H. Findlater et de Miss Rose Macaulay, le *Cornhill Magazine* donne quelques pages anonymes de souvenirs sur Alfred Lyttelton, un article sur les manuscrits des Browning, par sir Frederic Kenyon, un autre sur Fanny Burney à Norbury Park, par sir Henry Lucy, et une étude curieuse sur la médecine de Dickens, par le Dr S. Squire Sprigge, etc.

The British Review fait large place aux poètes et publie en outre : *The Celt in Europe*, par l'hon. R. Erskine; *The Homes of Burns*, par le prof. Patrick Geddes; *A visit to the theatre in the year 3.000*, par Litchfield Woods, etc.

La *Collection Tauchnitz* publie *The Open Window*, par E. T. Thurston; *A Son of the Sun*, par Jack London; et *The Contrast*, titre d'un recueil de nouvelles, par Elinor Glyn.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Evénements d'Orient. — P. S. Delta : *Ton kairo tou Boulgaroktonou*; Le Noumas, Athènes. — J. Miloyevitch : *L'Equilibre balkanique*; Brodard, Coulommiers. — N. Kasasis : *Grecs et Bulgares au XIXe et au XXe siècle*; P. V. Stock, Paris. — A. Papadiamandis : *I Phonissa*; Fexis, Athènes. — A. Papadiamandis : *O Pentarphanos*, Fexis, Athènes. — G. Vizyinos : *To amartima tis mitros mou*; Fexis. — Adamandios Koraïs : *Gnomai*; J. Sidéris, Athènes. — Th. Malis : *Anatolikon Imérologion*, Samos. — Th. Malis : *I Samos*. — Rigas Rayas : *Tragoudia tou Yénous*; Smyrne. — Manolis Triandaphyllidis : *I Paideia mas kai i glossa tis*; Athènes. — Memento.

Les derniers **Evénements d'Orient** sont venus prouver que la force morale des nations est le facteur prépondérant de la victoire; car il est hors de conteste que les succès grecs et serbes sont dus, non pas seulement à la capacité du commandement, mais surtout à la vigueur du sentiment national, exaspéré par l'injuste trahison des alliés bulgares, entretenu et développé par les poètes, fortifié par la foi religieuse, éclairé par l'école.

Oh! les Bulgares n'avaient pas négligé d'imiter les moyens employés par leurs adversaires en Macédoine; ils y avaient même ajouté le brigandage; mais un implacable atavisme de barbarie devait prendre le dessus sur le reste, et il est curieux d'entendre s'écrier l'un de leurs poètes mort vers 1907, Dachoff : « O mon peuple, je « regarde ton visage devenu dur et farouche à force de souffrance. « Des mères esclaves t'ont donné naissance. Tu ne connais point les

« voix de la miséricorde, car la cruauté est l'élément essentiel de ta « vie. »

Les Grecs connaissaient de longue date ces Huns slavisés, qui avaient jadis épouvanté l'Europe et que l'Europe avait oubliés. « Mieux vaut le Turc que le Bulgare ! » disaient-ils.

C'est en effet une époque bien curieuse de l'hellénisme que fait revivre M. P. S. Delta dans son beau livre : **Au temps du Tueur de Bulgares**, et voici que le passé semble renaître dans le présent. Quant aux Serbes, on pouvait bien leur parler de la fraternité slave, ils ne se sentaient — et pour cause — frères qu'à demi.

La domination ottomane ne vivait que de ces divisions irréductibles et, sentant que la prospérité de l'Hellénisme était indissolublement liée à l'unité ecclésiastique, comme le démontrait récemment M. Babi Anninos dans sa remarquable étude intitulée *Campagne de prêtres*, la Porte favorisait les progrès de l'exarchat bulgare, en lui accordant des immunités en Macédoine. Mais l'humanité ne vit pas de désordre et ceux qui organisent méthodiquement l'anarchie se trouvent pris tôt ou tard à leur propre piège.

L'heure de la liquidation a sonné, provoquée par les Bulgares eux-mêmes. La Roumanie, consciente de ses véritables intérêts, est entrée en scène à son tour, et chacun s'ingénie à défendre sa conception de l'équilibre balkanique ; chacun s'efforce de prouver l'excellence de sa thèse, à l'aide d'arguments historiques, ethniques, économiques ; chacun dessine sur le territoire de l'ancienne Turquie d'Europe une carte imprévue. A travers ce fatras de revendications plus ou moins honnêtement documentées, l'étude que vient de publier M. M. J. Miloyévitch : **L'Equilibre balkanique**, suggère d'intéressants points de vue ; mais nous ne saurions les discuter ici en détail, et il doit nous suffire d'indiquer que deux principes opposés sont en lutte dans le règlement des comptes de la guerre. La thèse bismarckienne des interêts purement réalistes contrecarre la thèse du droit des peuples invoquée exclusivement au début des hostilités. C'est au nom de cette dernière que les soldats ont lutté ; mais les diplomates ne s'arment guère que de la première, et, la finance aidant, il faut bien avouer que l'idéalisme nationaliste ne saurait être poussé jusqu'à l'intransigeance. En tout cas, la Grèce garde le mérite de ne vouloir annexer que ce qui séculairement n'a jamais cessé d'appartenir à l'Hellénisme.

On a parlé de partager les dépouilles des vaincus ottomans ; c'est faire injure aux Grecs que les considérer comme d'avides conquérants. Ils aspirent à renouer la tradition de leur race éminemment civilisatrice et, si les Bulgares n'avaient injustement cherché à établir leur hégémonie dans les Balkans, il eût été certainement moins malaisé de départager les intérêts gréco-bulgares qu'il ne le sera, un

jour ou l'autre, de restituer réciproquement aux Hellènes et aux Turcs ce qui doit leur revenir en toute propriété ethnique, tant en Europe qu'en Asie.

Reste la question de suprématie que la Bulgarie prétendit pouvoir résoudre à son profit. Dans un livre paru naguère en français : **Grecs et Bulgares au XIXe et au XXe siècle**, le professeur N. Kasasis remonte aux origines de l'antagonisme actuel. A l'aide de documents presque exclusivement puisés à des sources bulgares, il nous montre l'organisation méthodique du mouvement anti-hellénique dans la péninsule, les agissements sournois des chefs du bulgarisme en Macédoine ; il détaille la destruction des villes grecques de Roumélie en 1906, les pogromes et les tracasseries de tout ordre, qui avaient pu faire croire à l'impossibilité de tout rapprochement ultérieur entre la Grèce et la Bulgarie. Après l'annexion de la Roumélie orientale, l'état bulgare s'est cru prédestiné à jouer dans les Balkans le rôle du Piémont ou de la Prusse, et ses chefs n'ont jamais cessé de penser que tous les moyens devaient leur être bons pour parvenir à leurs fins. Ils avaient tablé sur de fausses analogies; ils avaient oublié que l'Hellénisme est seul capable de fournir à la future confédération le ciment moral dont elle a besoin pour naître et pour durer. Ce lien essentiel entre tous les peuples des Balkans fut longtemps représenté par le Patriarchat œcuménique, jusqu'au jour où l'exclusivisme bulgare exagéra la revendication nationaliste et fit ainsi fléchir le principe d'unité religieuse. Les Grecs ont toujours refusé delaisser se dissocier le bloc : Langue-Patrie-Religion, et M. Vénizélos ne s'est pas seulement affirmé comme l'un des premiers hommes d'Etat de l'Europe contemporaine grâce aux résultats des deux guerres que son pays vient de soutenir,mais, dans les questions en apparence les plus éloignées des questions diplomatiques, il a prouvé qu'il savait voir juste.

Dans la querelle linguistique, il sut habilement faire passer au second plan ses préférences popularistes, et, tout en réservant la liberté personnelle des écrivains, il fit annexer à la Constitution les deux articles suivants, qui donnaient satisfaction aux pouvoirs ecclésiastiques :

I. « La langue officielle de l'Etat est celle dans laquelle sont rédigés la « Constitution et le texte des lois. Toute tentative en vue d'altérer cette « langue est interdite. »

II. — « Le texte des Saintes Ecritures est proclamé inaltérable. La tra- « duction de ce texte en toute autre forme linguistique, sans l'autorisation « préalable de la Grande Eglise de Constantinople, est absolument inter- « dite. »

La Grèce moderne perpétue la tradition byzantine, que tend à élargir peu à peu la poussée instinctive du peuple et que font cra-

quer les influences de l'Occident. Voilà pourquoi son âme à la fois complexe et naïve se reflète si vivement dans l'œuvre de Papadiamandis, ce conteur poète, chantre d'église et pilier de cabaret, dont l'art ingénu et gracieux accouplait le scolasticisme de la langue à la spontanéité la plus dépourvue de calcul. Kostis Palamas a comparé ses tableaux de mœurs aux enluminures des missels byzantins; mais ce bohême doublé d'un pur croyant, qui ne fréquentait que le peuple et qui savait par cœur les rhapsodies d'Homère aussi bien que les cantiques liturgiques, était un païen sans le savoir. C'est dans ce paganisme instinctif qu'il puisait tout son génie. On l'a comparé à Dickens, qu'il aimait, et à Dostoïewsky ; mais il possède une sérénité qui n'appartient qu'à lui seul, et il est de ceux qui savent enfermer sous leurs phrases toute la saveur du paysage natal. Ainsi, en dehors des problèmes psychologiques que pose **La Tueuse**, cette histoire poignante d'un Torquemada féminin, un grand charme émane du décor qui est celui de Skiathos et de l'Eubée, lieux chers au poète et où il voulut retourner mourir. Papadiamandis est un peintre merveilleux, qui semble négliger toute préoccupation de métier et qui s'amuse d'un certain laisser-aller, comme le Shakespeare du *Songe d'une nuit d'Eté* et de *Comme il vous plaira*. Le nouveau recueil de huit contes, qui vient de paraître chez Fexis sous le titre *l'Orphelin*, doit être suivi de deux autres, qui contiendront les Noëls et les contes du jour de l'an. Ainsi, l'œuvre entière du maître pourra être goûtée et jugée. Telle quelle, elle constituera le document le plus sincère et le plus complet, dans la truculence même de ses peintures, que nous puissions consulter sur le peuple grec d'aujourd'hui, celui d'avant la résurrection définitive.

Nul doute que la brutale secousse des événements actuels n'accélère le réveil intégral de l'Hellénisme à titre intellectuel. Déjà chaque province libre ou irrédimée, chaque ville ou village recherche les précurseurs de l'Idée, qui ont dû naître dans son sein, et la fortune du démotique se trouve ainsi favorisée le plus souvent d'un hommage rendu par les jeunes aux poètes d'hier ayant chanté dans la langue du peuple le beauté du terroir natal.

Nous parlâmes, naguère, des aèdes modernes de l'Epire ; nous pourrions évoquer aujourd'hui, à propos de la Macédoine, l'ombre de Rhigas, que les Autrichiens firent mourir à Belgrade et qui fut le Tyrtée de la Révolution grecque. Nous ne saurions non plus passer sous silence le nom de Georges Vizyinos, dont la maison Fexis réédite *la Faute de ma Mère*, et qui représente la Thrace, cette Thrace occupée par la Bulgarie, en dépit de sa population exclusivement grecque et turque. Le malheureux professeur de philosophie, né au petit village de Vizo et qui mourut fou en 1895, eut une existence passablement agitée. D'abord apprenti tailleur chez son oncle

à Constantinople, il alla ensuite à Chypre et à Chalcis, où il voulut se faire moine. Lauréat du prix de poésie en 1874, à Athènes, il partit ensuite pour l'Allemagne et la France, et revint en Grèce pour y mourir, après avoir publié, outre un volume de gracieux vers : *les Brises attiques*, nombre de contes et nouvelles qui sont son meilleur titre de gloire.

De son côté le *Syllogue des livres utiles* édite, après les *Lettres au premier chantre*, les *Pensées* d'Adamandios Koraïs, dont s'honore Chio, l'île martyre, patrie du poète Lambros Porphyras, et de la famille Psichari. Koraïs fut le génie de la philologie grecque et, contrairement à beaucoup d'autres, on peut dire que, maintes fois, son patriotisme éclaire sa science, qui était en quelque sorte universelle. Il avait appris le latin à Smyrne, les mathématiques et le commerce en Hollande et les langues vivantes de l'Europe au cours de ses voyages.

Une grande partie de son existence — il était né en 1748 et mourut en 1833 — s'écoula en France. Sa *Bibliothèque grecque* comprend 16 volumes, ses *Parerga* neuf, ses *Atakta* six, et il a semé partout les traits d'une pensée à la fois ingénieuse et profonde. Ce puriste disait volontiers que « la langue du peuple n'est pas aussi méprisable que le proclament les sots », et c'est avec fruit que l'on relira, dans le petit recueil que nous signalons, ses remarques toujours sensées sur les questions sociales, politiques et littéraires de son époque. On goûtera également avec curiosité trente-six fables, qui révèlent en lui, sinon un poète, du moins un philosophe aimable et fin.

De Samos nous arrivent deux ouvrages dus au labeur de M. Th. Malis ; l'un, l'*Almanach d'Anatolie*, nous montre, au cours de ses 400 pages, l'importance du mouvement littéraire dans l'île ; l'autre expose l'histoire de Samos depuis la révolution jusqu'à nos jours.

Ce sont deux ouvrages qui se complètent par les tendances. De Smyrne nous viennent, inspirés par le grand souffle de l'Hellénisme irrédentiste : **Les Chants de la Race**, de M. Rigas Rayas, qui, avec *les Trophées* de M. Georges Stragtigis, ont le mérite d'être actuels sans cesser d'être littéraires. *Les Trophées* peuvent compter parmi les plus beaux pœans qu'ait inspirés la guerre, et il nous sera nécessaire d'y revenir plus longuement. Une grande ferveur lyrique emplit ces hymnes consacrés à la Crète, à l'Epire, aux îles de l'Egée, qui rappelle Paraschos.

De même que la guerre n'a pas tari l'inspiration poétique, au contraire ; elle n'a pas non plus suspendu toutes les querelles, et les discussions continuent sur la question de langue ; mais elles prennent un caractère de plus en plus scientifique et appliqué :

Ainsi M. Manolis Triandaphyllidis publie, dans le *Bulletin de l'Enseignement*, une fort captivante étude sur **Notre instruc-**

tion et la langue qu'elle emploie. M. Triandaphyllidis professe l'opinion que les mots d'une langue morte ne peuvent que fausser l'esprit des enfants et, pour laisser parler les faits eux-mêmes en faveur de la réforme qu'il préconise, il nous met sous les yeux les résultats d'une copieuse enquête opérée dans les écoles du royaume.

De son côté, un anonyme traite avec talent au *Noumas* de la *Question linguistique arabe* en Egypte. Parce que l'on s'obstine à enseigner les enfants dans un autre langage que celui qu'ils parlent, tout progrès s'arrête. Mais il ne faut pas toucher à la langue du Coran ! Un spirituel dialogue entre le Cheik traditionaliste et le Critique anglais nous fait sentir le parallélisme étroit qui s'établit entre la crise linguistique de l'Egypte et celle de la Grèce. Nous avons dit que le même problème se posait en Turquie; nous eussions pu aller jusqu'en Chine, et partout où l'on essaie de perpétuer artificiellement une langue réputée sacrée, phénomène proprement oriental. En Serbie, le génie d'un Vouk Stephanovitch Karadjitch parvint à opérer d'un seul coup la réforme nécessaire, et tous les pays de langue serbe ou croate doivent à son œuvre de se sentir aujourd'hui membres d'une même nation, malgré les différences introduites par la politique et par la religion.

Memento. — Ont paru : *Patris*, poèmes d'Ant. Mavroukakis ; *Néphi-*poèmes de D. Golémis ; *Stratiotika Diyimata*, de Edmondo de Amicis, traduits de l'italien par Anninos ; *La Grecia moderna*, de F. de Simone Brouwer; *Panthéon*, périodique mensuel de littérature publié à Londres, sous la direction de Panevmolpos. On annonce la publication de *les Noces crétoises*, roman de S. Zambelios, traduit par A. R. d'Yvermont.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

Valère Brussov : *Les Nuits et les Jours* (Moscou, le Scorpion). — Léonide Andreïev : *Mémoires d'un prisonnier*, trad. Serge Persky (Fontemoing, 3,50). — Maxime Gorky : *Une tragique Enfance* (trad. Serge Persky), Calmann-Lévy, 3,50. — Michel Artzybachev : *A l'extrême Limite*, trad. Jacques Povolzky (Grasset, 3,50).

Le roman russe se donne beaucoup de mal dans quelques-uns de ses représentants actuels pour maintenir sa vieille réputation. Quelques hommes de génie avaient découvert tout un champ de vérités neuves. Sortis du peuple, ils étaient prêts à y rentrer chaque fois que leur fonction d'écrivains les y appelait. Avant que de prétendre à lui faire la leçon, c'est dans le peuple qu'ils avaient puisé la sûre autorité de leur savoir. Aujourd'hui l'écrivain hausse la voix, mais se satisfait de connaissances plus élémentaires. A la rigueur, les livres et les journaux y pourvoient.

Si l'on en juge par le petit nombre de ses imitateurs, la manière exacte et pittoresque de Tourguénew ne s'est pas réinstaurée. Par

contre, de Dostojewsky on en peut énumérer plusieurs, et qui ne sont pas sans talent. Mais qu'est-ce que le talent, à côté du profond amour de la vie et des hommes! Privée de cette vertu essentielle, l'œuvre des romanciers modernes a fini par perdre tout caractère de vraisemblance. La seule impression que l'on en retire est d'avoir été conviés à quelque farce lamentable, et dont nous sommes, en fin de compte, lecteurs désintéressés, les seules dupes. Il faut considérer toutefois que la plupart des romans actuels s'adressent à la bourgeoisie russe dont ils préoccupent l'imagination, sans alarmer à l'excès la prudence. Seulement, rien ne s'use plus vite que l'effet dégagé des contrastes ; et il a bien fallu songer à corser l'aventure. Après les types de M. Gorky, primitifs et par conséquent peu variés, mais très vivants, il y eut les automates de L. Andreïew, où un mécanisme discret a longtemps passé pour quelque intervention diabolique. Ensuite ce fut Sanine, le héros bien connu de Michel Artzybachev.

Un certain nombre d'écrivains — que l'on ne doit aucunement assimiler à un groupe — ont cependant continué de réagir contre ces tendances d'un genre littéraire un peu bas. Je ne citerai ici que pour mémoire les noms de MM. Merejkowsky, Zenaïde Hippius, Fédor Sologoub, A. Remizov et Valère Brussov.

L'œuvre nouvelle de M. Valère Brussov renferme une série d'études consacrées à la psychologie de la femme, et dont la plupart ont paru dans *la Pensée Russe*. Sous le titre : **les Nuits et les Jours**, M. Brussov les a réunies, en y joignant un petit drame symbolique en vers : *le Passant*. Bien qu'il s'agisse en réalité de l'amour, *le Passant* de M. Brussov n'a absolument rien de commun avec celui de Coppée. Les péripéties de ce drame sont entièrement intérieures et l'illusion en est l'acteur principal.

On ne trouve pas, à vrai dire, dans ce volume, l'indice d'un filon nouveau, mais il développe à merveille des pensées que l'on voyait déjà poindre au cours d'ouvrages précédents. La conclusion du *Voyage nocturne*, par exemple, répond tout à fait aux prémisses de *l'Axe terrestre* (1906).

Transporté à travers l'espace, et assistant aux manifestations étranges de la vie sur les différentes planètes :

> Ecoute, dis-je au démon, tout cela m'ennuie. Tu m'avais promis de me découvrir un monde que ma pensée ne puisse concevoir... Je t'assure que l'imagination de Flammarion et de Wells m'en a fait voir de bien plus merveilleux. Et quant à ton vieux frère Méphistophélès, il était d'une autre ingéniosité.

Les Dernières pages du journal d'une femme sont, dans des proportions modestes, une manière de chef-d'œuvre. Nulle part

M. Brussov n'avait atteint ce degré parfait de construction. Tout y est naturellement amené et à sa place, aussi bien l'inconscience féminine, crânant pour ainsi dire devant le danger, que le désarroi en présence de la catastrophe que cette même inconscience vient de déterminer. Il y a là une sûreté d'analyse qui fait songer à Stendhal. M. Brussov est assurément le plus français des écrivains russes. Libre de tout accent d'émotion personnelle, il est, en tout cas un de ceux qui vous font le mieux goûter la joie de comprendre.

M. Serge Persky a traduit **les Mémoires d'un Prisonnier**, de M. Léonide Andreïev. Bien que ce ne soit là qu'une nouvelle, on ne saurait reprocher à cet écrivain de ne pas oser aborder les sujets très vastes. Chacune de ses œuvres tente de soulever quelque grave problème intéressant plus ou moins l'humanité. Pour y réussir, M. Léonide Andreïev s'est rapproché de la manière de Dostoïewsky. Toutefois, c'est dans ces scènes hallucinées, sur les confins de la démence, que l'auteur rencontre ordinairement son écueil. Le grand défaut des caractères de M. Andreïev, c'est qu'ils ne sont ni tout à fait réels ni purement symboliques. *Les Mémoires d'un prisonnier* sont loin d'en être exempts. Le héros anonyme de cette nouvelle—que l'on peut aussi bien appeler un conte,—a fait une grande découverte. Il a vu que tout le phénomène de la vie sociale embrasse un système d'exclusions et de défenses qui aboutit à la prison pour centre et pivot. Aussi cette prison devient-elle pour lui le symbole de l'idée de justice qu'elle représente ; et puisqu'il y est détenu, bien que n'ayant pas, à proprement parler, commis de crime, il se regardera comme condamné justement. Le récit tout entier comporte le développement de ce sophisme. M. Léonide Andreïev a sans doute été frappé de cette épitaphe que l'on peut lire inscrite sur la tombe des anciens Hébreux, et que, pour ma part j'ai rencontrée aussi, certain jour, en Crimée, dans un paysage digne de la désolation d'Isaïe. Par conséquent, son héros peut noter sans trop de ridicule et même « avec un sourire sur ses lèvres : Je m'endormis l'âme vibrante du son harmonieux des fers éternels ».

La Victoire des Ténèbres, qui fait suite, prend assez exactement le contrepied d'un des plus fameux épisodes de *Crime et châtiment*. Une sorte de héros pur et exalté (un terroriste) — et une Sonia, devenue Liouba, transformée en une hystérique prostituée. A la fin, le héros cède parce que, dans certain milieu (au b...) là où la sagesse acquise par la tradition et les livres fait défaut, il a compris « qu'il est honteux d'être honnête », et que l'on n'a pas le droit d'être bon, soi seul, alors qu'il en est d'autres de mauvais.

Les formules syllogistiques de ce livre font que l'on est presque reconnaissant à M. Maxime Gorky de la simple histoire qu'il nous conte dans **Une Tragique enfance**. Ce n'est pas que les évé-

nements y soient exceptionnels ; leur aspect familier les replace dans ce qu'un philosophe a appelé le tragique quotidien. Maxime Gorky nous montre comment on vit et l'on meurt dans certains coins de la province russe. Tout cela pas très nouveau non plus, mais profondément humain et senti. L'existence de Matweï Kojemiakine est de celles qui filtrent sans que l'on puisse définir au juste dans quel sens elles auraient dû couler. Peu à peu une lande d'ennui enlise le frais ruissellement des impressions premières. Aussi à quarante années de distance, Matweï Kojémiakine s'est repris à évoquer cette douloureuse époque. Avec quel accent il entend encore son père lui parler du Volga.

Ah ! certes, c'est un beau fleuve, le Volga ! Oui, mon petit ! Il est immensément large et profond, clair... et comme il coule !... il semble à tout moment qu'il vous passe dans la poitrine, ou qu'il vous jaillisse du cœur.

Quand on est en barque, les rivages viennent à votre rencontre. On aperçoit des villages, des hameaux dans les lointains... La nuit, le fleuve s'assombrit, argenté par la lune ; aux appontements des feux s'allument et tremblotent, sur l'eau noire ; il semble qu'ils viennent du fond du fleuve ; au ciel scintillent nos étoiles,les étoiles russes, et tout est agréable à l'âme, et proche de l'homme... Le Volga, mon fils, Dieu nous l'a sûrement donné pour alléger notre sort.

Ne croirait-on pas entendre un écho de Gogol ? et, comme on le voit, la traduction de M. Serge Persky n'enlève rien à la fraîcheur de cet exquis tableau.

Le thème développé par M. Michel Artzybachev dans son roman **A l'Extrême limite** n'est rien autre que la misère de vivre. Sujet suffisamment exploité déjà et rebattu; mais la naïveté humaine s'y laisse toujours prendre, comme d'ailleurs au fait même de vivre. M. Michel Artzybachev a placé ses personnages au milieu de la steppe. Mais c'est là un décor tout imaginaire, ainsi que les personnages eux-mêmes parmi lesquels un ancien professeur tombé dans le gâtisme. L'agonie et la mort de ce vieillard suffisent à peu près à résumer toute l'action. M. Artzybachew, prenant le roman pour une controverse, a, semble-t-il, voulu frapper au cœur toutes les vieilles chimères dont se berce l'humanité depuis que la pensée et l'amour ont un nom. De la souffrance même il s'est fait une arme pour ridiculiser un des sentiments les plus inhérents à la nature de l'homme. Mais M. Artzybachev qui développe avec emphase des axiomes dignes d'un primaire — quand ils ne ressemblent pas à du Schopenhauer éventé — a-t-il lu Pascal ? On sent trop qu'il n'eût jamais songé à nommer Dieu s'il n'en avait renc ntré le son sur la lippe d'un moribond à la cervelle vidée. Il était à supposer aussi qu'ayant observé dans toutes ses phases la décrépitude de cet être lamentable,l'écrivain

s'en tiendrait là. Mais c'est trop peu pour M. Artzybachew; il s'efforcera encore de nous reconstituer la lente alchimie du sépulcre.

Au fond, M. M. Artzybachev est un romantique fourvoyé. Son ouvrage se compose d'une suite d'épisodes entrecoupés de dialogues, où l'on retrouve le goût de l'antithèse et la vieille rhétorique de lieux communs, chère à Zola. Il est à regretter que M. M. Artzybachev n'ait pas cédé plus franchement à ses véritables inclinations. Au lieu de ce naturalisme de camelote, nous aurions eu sans doute quelque sensationnel roman d'aventures. La hideur des descriptions se serait atténuée. L'horrible ne peut être qu'un excès de mauvais goût lorsqu'il s'étale sans nécessité. Tous les vrais classiques l'ont compris : Boccace et Manzoni aussi bien que Thucydide et Lucrèce. Puis il y a dans les grandes calamités quelque chose qui surmonte infiniment nos tristesses et nos répugnances, car on y aperçoit mieux la somme d'énergie en nous capable de faire face au destin. Ce qui importe, au fond, c'est la grandeur et le relèvement d'Athènes et de Florence — là, comme ailleurs, la vie, et ce qui en fait le prix.

Mais, j'y songe; l'idée omise par M. Michel Artzybachev est déjà quelque part en chemin. Il n'est que de prêter l'oreille aux nobles strophes de M. Nicolas Goumilev publiées récemment dans la belle revue d'art *Appollon :*

Nous sommes nombreux ici à tenir le marteau.
Travailler ensemble est plus gai pour nous.
Toujours plus haut s'élève le temple majestueux
Et l'on entend la voix du maître qui nous exhorte,
Nous constructeurs de tous les temps et de tous les pays.

JEAN CHUZEWILLE.

LETTRES NÉERLANDAISES

Sam. Goudsmit : *In de Groote Leerschool;* Amsterdam, Maatschappy voor Goede en Goedkoope Lectuur.— P. H. van Moerkerken : *De Dans des Levens;* Amsterdam, P. N. van Kampen en Zoon. — Emma van Burg : *Izola Bella;* Amsterdam, P. N. van Kampen en Zoon. — Carry van Bruggen : *Heleen ;* Amsterdam, Maatschappy voor Goede en Goedkospe Lectuur. — Styn Streuvels : *De Werkman ;* Amsterdam L. J. Veen. — Virginie Loveling en Cyriel Buysse : *Levensleer ;* Gent, Ad. Herckenrath, et Amsterdam, Maatschappy voor Goede en Goedkoope Lectuur. — Henriëtte Roland Holst-Vander Schalk : *Thomas More ;* Rotterdam, W.-L. en J. Brusse. — Hendrik Vander Wal : *Het Zegefeest ;* Amsterdam, Maatschappy voor Goede en Goedkoope Lectuur. — Herman C. J. Roelvink : *Freuleken ;* Amsterdam, Maatschappy voor Goede en Goedkoope Lectuur.— Memento.

Samuel Goudsmit et P. H. van Moerkerken sont tous deux des auteurs de nouvelles et de croquis. Pour ce qui est du sentiment de la vie, ils sont diamétralement opposés l'un à l'autre. Samuel Goudsmit sympathise chaleureusement avec la vie présente ; la misère des pauvres surtout l'émeut et il nourrit une foi naïve dans le socialisme

dont le triomphe un jour est destiné à tout résoudre. P. H. van Moerkerken, par contre, est un esprit délicat sans cesse maître de lui-même, un collectionneur qui, dans les vitrines de son œuvre littéraire, nous montre surtout des curiosités médiévales ou antiques et parfois aussi du temps présent.

Le recueil de Sam. Goudsmit s'intitule **In de groote Leerschool** (*Dans la grande Ecole*) et renferme sept nouvelles dont quatre dépeignent la vie pittoresque et colorée d'Amsterdam ; une couple — et ce ne sont pas les moindres — se déroulent dans le fameux quartier juif. Une de ces dernières nouvelles me paraît la mieux réussie. Elle raconte le vendredi après-midi d'un pauvre gosse, Japie Hamburger, qui rêvasse pendant qu'il est occupé à trier des chiffons, qui rêvasse avec la triple fantaisie d'un enfant, d'un juif et d'un meurt-de-faim ; il rêve de trouvailles merveilleuses faites là parmi ces vieux déchets et qui les enrichiraient soudain son père, sa mère et Japie lui-même ; et il se représente puérilement la vie pleine de délices qu'ils mèneraient tous. Il est vrai que l'auteur a quelquefois prêté au héros son propre langage et qu'il fait parler Japie avec une netteté d'images que celui-ci ne pouvait avoir ; mais cela ne fait aucun tort à la communauté de sentiments que l'écrivain sait nous inspirer.

La fin de l'histoire interrompt les rêves de Japie, c'est la rentrée du père. Lui aussi a l'esprit chimérique et, croyant avoir trouvé une table antique, il avait été l'offrir à un directeur de musée ; mais, au lieu de la vente magnifique qu'il escomptait, il n'a pu se défaire de sa pièce que pour cinq florins et il revient, déçu et irrité.

Si, après cette nouvelle de Goudsmit, on lit un des croquis du recueil de Van Moerkerken **De Dans des Levens** (*La Danse de la vie*) c'est comme si on quittait la rue tumultueuse pour entrer dans une chambre tranquille où une lumière de crépuscule éclaire doucement quelques beaux objets précieux. En effet ce qu'il y a de particulier dans le style de Van Moerkerken, c'est qu'il place ce qu'il décrit dans une lumière voilée et qui donne, pour ainsi dire, aux choses un air solennel. Ainsi, dans la première nouvelle à laquelle le recueil doit son titre, il nous décrit le voyage d'un peintre mystique qui quitte l'Allemagne du Nord et se rend à Avignon. Nous sentons peu à peu le passage du moyen âge à la Renaissance. Le style, par sa magie, nous fait vivre dans l'âme du personnage de ce temps, nous fait partager sa simplicité de pensée et cet étonnement des esprits d'alors qui pressentaient sans cesse autour d'eux des merveilles. Outre cette nouvelle, le recueil en contient encore six qui témoignent également d'un sens profond et d'un beau style.

§

Un étranger qui aurait appris la langue hollandaise et qui vou-

drait aussi connaître la vie hollandaise pourrait lire le roman d'Emma van Burg: **Isola Bella**. C'est un livre reposant, dans lequel l'auteur nous décrit la vie dans la petite île de Texel. L'œuvre est intéressante par la couleur locale que l'auteur a mise dans les dialogues, dans la peinture des mœurs et des fêtes villageoises; mais le roman proprement dit, la vie extérieure et intérieure des personnages qui au commencement n'avaient pas manqué de nous captiver nous cause, dans la suite, une déception.

§

Ceux qui aiment l'analyse psychologique peuvent se rattraper par la lecture d'**Heleen**, de Carry van Bruggen, une de nos romancières douée de l'esprit le plus profond et du plus riche tempérament. Dans son dernier livre, elle manifeste d'une façon évidente que, dans son travail, elle met en œuvre des éléments de sa propre psychologie. C'est l'histoire d'une jeune fille qui a été élevée d'une façon très libre et en dehors de la société et qui envisage le monde avec un étonnement anxieux. Son extrême sensibilité et l'absence auprès d'elle de tout guide lui font éternellement, devant les événements de la vie, et surtout de la vie sociale, se demander : « Pourquoi? » Nous aussi nous nous posons de temps en temps cette question, mais notre éducation nous a appris à accepter le monde et à le juger d'après des règles arbitraires et sans fondement. C'est ce qu'Heleen ne peut faire. Pourtant elle a besoin du monde, elle a besoin d'attachement et d'approbation. Elle en a même un si grand besoin qu'il semble parfois au lecteur que la jeune femme fait trop abandon de sa fierté quoiqu'elle sente de temps en temps sa supériorité vis-à-vis de son entourage médiocre.

Ces conflits psychologiques trouvent leur résolution dans l'amour. Heleen rencontre un homme qui la comprend et qui a abouti à une conception analogue de la vie. Cette conception est chez lui le résultat d'une lente et longue maturité, tandis qu'Heleen est restée, à tous les points de vue, une enfant. Aussi au fond ne se conviennent-ils pas et l'homme le lui fait comprendre. Ils se séparent; « alors, finit l'auteur, pour Heleen commença le déclin ; car son espoir était mort et sa jeunesse était passée ».

Cet aperçu un peu rapide aura suffi à montrer au lecteur le grand intérêt de ce roman. Le principal reproche que je pourrais faire c'est que l'auteur a eu elle-même une notion trop nette de cette qualité et elle a trop fait prédominer ce côté scientifique du « cas » qu'elle a traité. Elle a accumulé une quantité de détails qui, malgré leur intérêt psychologique, font, par leur nombre, tort à l'ensemble et à la structure du roman. C'est une impression que l'on ressent surtout pendant la première jeunesse d'Heleen. La façon dont cette jeunesse est décrite n'a rien d'enfantin, rien donc de vécu. Un au-

tre défaut, c'est que les événements extérieurs sont comme effacés et recouverts par le déluge des données psychologiques, de sorte que nous ignorons presque tout de l'existence journalière de l'héroïne. C'était un élément certes secondaire, mais qui ne méritait pas d'être tellement sacrifié.

Malgré ces défauts importants, **Heleen** reste sans conteste l'œuvre d'un grand écrivain. Le style de Carry van Bruggen est d'une force étonnante. Elle suggère avec une énergie angoissante les obsessions désespérées de son héroïne et, en même temps, parfois sans qu'il y paraisse, elle introduit un léger accent humoristique. L'élément démonstratif occupe, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, une place considérable dans ce livre, mais, dans ces démonstrations, quelle force descriptive, quel talent d'expression, quel sentiment profond de la vie et même de ses plus subtiles manifestations ! Heleen, dans son âpre besoin de pénétrer elle-même les phénomènes de la vie, elle qui pressent autour d'elle sans cesse un mystère, hésitante, cherche partout la signification occulte des faits que les autres hommes, dans leur routine, acceptent sans surprise. Ce livre défectueux comme structure est un chaos, mais un chaos qui renferme beaucoup de pierres précieuses.

§

Dans les Flandres, dont la littérature, comme nous avons eu lieu de le remarquer précédemment déjà, se développe d'une façon indépendante de la littérature néerlandaise, il y a deux livres à signaler. Tout d'abord **De Werkman** (*l'Ouvrier*) de Styn Streuvels, Styn Streuvels est un grand prosateur, mais, dans son dernier livre, quoique ce soit un petit volume agréable à lire, son talent ne se montre pas sous son meilleur aspect. Styn Streuvels nous raconte l'histoire d'un ouvrier flamand qui, comme des centaines de ses pareils, va, en faisant la moisson, chercher de meilleurs salaires en France. En hiver il travaillait comme tisserand dans son village, mais, à son retour de France, il trouve toutes les places prises et, le jour même de son arrivée, il doit repartir pour s'embaucher dans une sucrerie du pays wallon. Et il laisse de nouveau au logis la femme et les enfants, qui se réjouissaient de la rentrée du père.

Styn Streuvels raconte d'une façon attachante ce récit, mais sans cette force pénétrante qui faisait le mérite de ses autres ouvrages.

La seconde œuvre est **Levensleer** (*Doctrine de vie*), un livre plein de bonhomie flamande de Virginie Loveling et Cyriel Buysse. Le titre est un peu ambitieux et la matière est un peu lâche ; mais le livre se caractérise par un esprit savoureux qui parfois s'élève jusqu'au véritable humour. Et quand les membres de la famille du marchand de charbon enrichi Verpoest — les faits et gestes de cette famille

constituent le sujet du livre — parlent français, le lecteur croit se retrouver dans le milieu de Mlle Beulemans.

§

Pour ce qui est du théâtre, nous avons à mentionner trois pièces. Le poète socialiste Henriette Roland Holst-van der Schalk a écrit un poème dramatique en quatre actes : **Thomas More**. L'auteur nous représente ce personnage comme le premier communiste moderne. Il y a de beaux vers dans cette pièce, mais l'auteur est plutôt poète lyrique que dramatique, quoique, étant données les exigences de la scène, cette œuvre soit bien meilleure que la précédente : **De osptandelingen** (*les Révoltés*).

Dans mon avant-dernière chronique, j'ai parlé de la pièce classique : **Nero en Agrippina**, d'Hendrik van der Wal. Il vient de publier un acte en vers **Het Zegefeest** (*la Fête de Bénédiction*), dans lequel il a dramatisé un moment de la campagne de Scipion en Afrique et réussi à unir la poésie et le drame ; également le sentiment historique y est très bien rendu. On pourrait faire observer que la pièce, dans toute sa perfection, est un peu froide, mais c'est là une impression qui est inhérente au genre classique. Un de nos plus habiles déclamateurs, M. Albert Vogel, a fait des récitations de cette pièce.

Le jeune dramaturge hollandais C. J. Roelvink a obtenu un grand succès avec sa pièce **Freuleken**. Elle a eu une centaine de représentations et elle vient maintenant de paraître en librairie. La valeur de l'ouvrage ne légitime pas tout à fait ce succès, mais il est attachant et le sujet est mis habilement en scène. L'époque, le XVIIIe siècle, le temps des Régents, constitue un des attraits de la pièce, et l'auteur a su faire un bon usage du dialecte d'Overyssel ; à cela s'ajoute, mais, hélas ! d'une façon tout adventice, une agréable psychologie, pas très profonde. En résumé, la pièce, sans être une œuvre d'art importante, n'est pas non plus un divertissement de qualité trop ordinaire.

§

Memento. — Citons encore une biographie, très bien écrite et complète malgré ses côtés tendancieux, de Jean-Jacques Rousseau par la poétesse socialiste Henriette Roland Holst (édition de la Maatschappy voor Goede ou Goedkoope Lectuur) et une traduction assez médiocre par William Davids du livre du prof. Hauvette : *Dante, inleiding tot de studie van de divina comedia* (*Dante, Introduction à l'Etude de la Divine Comédie*).

J.-L. WALCH.

LETTRES SCANDINAVES

« Poeta laureatus. » — Hjalmar Söderberg : *Den allvarsamma leken*, Bonnier, Stockholm. — Henning Berger : *Lifvets blommor*, Bonnier, Stockholm. — Martin Koch : *Arbetare*, Bonnier, Stockholm.

La Suède possède depuis quelque temps une manière de **poeta**

laureatus, élu cependant non pas par une cour ou une académie, mais par la jeunesse universitaire du pays. Lorsque, il y a quelques années, le grand Gustaf Fröding, malade et pauvre, atteignit sa cinquantième année, les jeunes Suédois estimèrent qu'il fallait assurer au poète aimé une vieillesse sans soucis matériels : on ouvrit une souscription dans les Universités et c'est l'intérêt produit par le capital ainsi recueilli qui est attribué en pension viagère au poète choisi par la jeunesse des Ecoles. Cette pension tient donc de son premier bénéficiaire un lustre particulier ; on aurait pu s'attendre à voir un Heidenstam ou un Karlfelt, sans contestation les deux plus grands poètes suédois après la mort de Fröding, prendre la succession de celui-ci. Mais la pension avait aussi un caractère de secours et l'on ne secourt pas des membres de l'Académie ! C'est pourquoi aussi Per Hallström, dont on avait lancé la candidature, se récusa.

La lutte se trouva bientôt circonscrite aux trois noms suivants : Ola Hansson, K. G. Ossian-Nilsson, Bertel Gripenberg. Ce dernier, poète finlandais de langue suédoise, le plus célèbre de toute une phalange de bons poètes comme Hjalmar Procopé, Arvid Mörne, Mikael Lybeck, a donné une suite admirable de recueils de poésies. Il a chanté l'amour charnel avec intensité, parfois avec cynisme. Il a chanté la patrie en danger dans des strophes où vibre magnifique la haine de l'oppresseur. Il a, résigné parfois et las, chanté la mort... Evidemment, ce chant n'offre rien de bien nouveau, mais Gripenberg possède à la perfection l'écriture poétique et il sait donner à son vers un rythme entraînant. Ajoutez à ceci que la jeunesse universitaire, en votant pour Gripenberg, a voulu manifester sa sympathie pour la Finlande opprimée du tsar et l'on comprendra le nombre considérable de voix que recueillit ce poète, étranger après tout. — La technique poétique de K. G. Ossian-Nilsson ne diffère pas sensiblement de celle de Gripenberg. Comme thème de son chant il choisit de préférence le culte des héros, des fortes individualités : il chante Marat, Napoléon, Bismarck. Son vers a un accent guerrier et tout en faisant profession de foi socialiste. Ossian-Nilsson est devenu le barde patriotique par excellence. Dans ces conditions, on aurait pu croire qu'il l'emporterait sur ces concurrents. Il n'en a rien été ; il a été distancé, et de loin, par le chantre mélancolique de la plaine scanienne, Ola Hansson.

Cet auteur a eu une destinée bizarre. Il débuta comme poète et comme prosateur, en disciple fidèle de l'école naturaliste. Mais, pour lui plus que pour les autres, le paysage était un état d'âme et cet observateur minutieux de la vie était doublé d'un pénétrant psychologue à qui les nuances les plus subtiles n'échappaient point. Par sa sensibilité maladive, Ola Hansson rappelle souvant Strindberg ; comme lui il subit vers 1890 une crise de mysticisme religieux et se

convertit même au catholicisme. Vers la même époque, il lança un manifeste littéraire, « le Matérialisme dans la littérature »,par lequel il rompit avec ses antécédents naturalistes. Comme tant d'autres littérateurs scandinaves — Ibsen, Strindberg, Brandes — il fut fort peu apprécié par ses compatriotes; un journal raconte que, jusqu'en 1895 — c'est-à-dire en dix années de travail littéraire — il avait touché en tout et pour tout 500 cour. d'honoraires. Rien d'étonnant qu'il s'exilât, d'amertume plein le cœur. Il se fixa d'abord en Allemagne, où ses essais littéraires eurent un certain retentissement. Mais bientôt son mysticisme religieux s'aggrava au point qu'il se crut en butte aux persécutions de la papauté elle-même. Il se réfugia en France et mène depuis des années une existence presque ignorée à Meudon.

Cependant cette retraite n'a pas été improductive. Au cours des dernières années, le poète exilé n'a pour ainsi dire pas cessé d'exhaler en vers sa nostalgie ; de ses vers le recueil le plus remarquable porte le nom caractéristique : *Sur l'autel de mon pays*. En même temps il envoya à des journaux suédois des études de la vie et des lettres françaises. On y trouve une antipathie profonde pour la petite bourgeoisie, au milieu de laquelle il vit et dont il abhorre surtout les tendances vers la symétrie, l'uniformité. On y trouve aussi des jugements plutôt sévères et quelque peu sommaires sur la littérature française d'aujourd'hui. Citons-en quelques lignes :

Des grands noms de la littérature française moderne reste seul celui de Paul Bourget. Ce qu'on a vu en ces dernières dizaines d'années se bousculer à la Bourse littéraire et envahir à grand renfort de réclame le marché aux livres,tout cela n'est que du remplissage pour l'Académie.L'un, comme Maurice Barrès, fait commerce de moralité et trafique de Saintes Vierges et de médailles militaires ; l'autre, comme Marcel Prévost, fait commerce d'immoralité et trafique de demi-vierges et d'articles dits français ; dans les deux cas il s'agit également de commerce et nullement de littérature..

Pour Ola Hansson les deux derniers grands écrivains français furent Zola et Maupassant, dont du reste ni l'un ni l'autre n'étaient de véritables Français. Zola était mi-italien, Maupassant normand. « Par contre,écrit-il,Paul Bourget est essentiellement et traditionnellement français... »

Il faut pardonner à ce méconnu de ne voir dans la France actuelle que des signes de décadence ; son œil de critique s'est toujours exercé à découvrir des états morbides, des tares. Souhaitons que l'hommage éclatant, quoique tardif, que lui apporte la jeunesse suédoise aie pour effet de le rendre pour l'avenir plus indulgent et moins misanthrope.

§

L'année littéraire nous aura apporté au moins deux bons livres de

deux auteurs d'âge et de réputation sensiblement égaux, mais dont l'un est aussi fécond que l'autre est... paresseux (le qualificatif est de lui-même) ; je veux parler de Henning Berger, qui nous donne *Lifvets blomnor* (*les Fleurs de la vie*) et de Hjalmar Söderberg, qui publie *Den allvarsamma leken* (*le Jeu sérieux*).

C'est une figure littéraire extrêmement intéressante que Hjalmar Söderberg. Il a en tout publié une dizaine de volumes pendant vingt années d'activité littéraire — mais il y a dans ce nombre au moins trois chefs-d'œuvre : *la Jeunesse de Martin Birck*, *le Docteur Glas*, *Gertrud*. Le public et surtout la critique bien pensante taxent Söderberg d'immoralité ; c'est qu'il parle des choses de l'amour sans hypocrisie. Pour tout dire c'est un moraliste indulgent et quelque peu désenchanté. Il paraît avoir résumé son expérience de la vie dans cette phrase qui orne la couverture de Gertrud : « Je crois en la volupté de la chair et en l'irrémédiable solitude de l'âme. » — **Le Jeu dangereux**, qui n'est autre que le jeu de l'amour, est une nouvelle illustration de cette devise. Le héros du livre, le journaliste Arvid Stjärnblom, est d'une grande faiblesse vis-à-vis de l'autre sexe ; aussi devient-il tour à tour la victime de représentants des deux genres de bourreaux dont se compose, selon l'auteur, le monde féminin : la femme qui par ruse met la main sur un mari et qui une fois pourvue ne se soucie plus de rien, et celle qui attire vers elle homme après homme et dont seule la vieillesse ou la mort arrêtera le trafic. L'histoire est triste, presque pénible ; mais le style de l'auteur sauve tout. Hjalmar Söderberg est de ces écrivains dont on n'ose pas sauter une seule ligne, depuis la première page jusqu'à la dernière, de peur de « rater », ici une expression savoureuse, là un paradoxe étincelant. Comme esprit, Söderberg est de la famille des Anatole France, dont il a du reste donné quelques traductions excellentes ; son ironie cependant est plus germanique, plus sentimentale, plus compatissante ; son pessimisme ressort, plus profond, plus absolu, du fait que ses œuvres se présentent davantage comme des confessions personnelles.

Henning Berger connut son premier grand succès il y a une dizaine d'années, avec *Ysaït*, qui racontait avec un impressionnisme pittoresque les avatars d'un pauvre émigré suédois parmi l'activité hallucinante d'une grande ville américaine. Plus tard, il gagna l'approbation de la critique du grand public par ses souvenirs d'enfance, ses tableaux attendris du vieux Stockholm et de la vie anémique des arrière-cours. Entre temps, l'auteur publia des impressions de voyage où surtout Paris et plus particulièrement le quartier Latin furent mis à contribution. On retrouve tout cela, traité avec un art mûri, dans **les Fleurs de la Vie**. Ces fleurs, symboles des quatre âges de l'homme, sont l'anémone, la rose, le pavot,

la pervenche. L'anémone, c'est l'enfance sans soleil, tôt flétrie par la cupidité sordide des vieillards, c'est le rêve brisé, la tuberculose, la mort. — La rose, c'est l'épanouissement de l'amour : le jeune artiste suédois, frais débarqué à Paris, conquiert une belle de nuit et croit étreindre en elle la plénitude de la vie ; il rapporte de cette rencontre de quoi ruiner non seulement son existence à lui, mais celle de la femme qui l'attend et de l'enfant à venir. — Le pavot, c'est l'oubli : le raté, viveur, noble et faussaire, qui s'en va en Amérique pour se refaire une existence ; il épouse une vieille cuisinière pourvue d'un magot et recommence une vie exempte de soucis. — La pervenche à la petite fleur bleue et qui vit encore sous la neige : le vieux comptable qui toute sa vie rêva d'un foyer à lui, d'une modeste maison de campagne toute de repos, lègue sa petite fortune péniblement ramassée à un jeune homme qui va fonder une famille, mais qui, au lieu de réaliser le rêve du donateur, achète une auto, un canot-automobile, un aéroplane. — C'est une série de types fortement dessinés, ce sont des milieux rendus avec tout le pittoresque dont dispose le pinceau si riche de Berger ; enfin c'est une œuvre qui justifie les grandes espérances fondées sur cet auteur et qui parfois ont paru exagérées.

Un jeune, Martin Koch, a publié un livre, **Ouvriers**, plein de vie, de pittoresque, d'observations neuves. Cela est effrayant de vérité ; on a la sensation de pénétrer pour la première fois dans un monde nouveau. Tout ce qu'on nous montra jusqu'ici de la vie ouvrière ne fut que des chromos ; voici enfin, non pas la photographie, mais la peinture qui synthétise la réalité. Il n'y a guère que l'écrivain danois Andersen Nexö qui ait su trouver des touches si justes pour peindre les sentiments et la manière de penser du prolétaire. Dommage que l'auteur, pour nous faire bien sentir le rôle important que joue la religion dans la vie de l'ouvrier scandinave, se soit cru obligé de nous faire débiter une bonne partie de la Bible ; cela alourdit malheureusement son livre, par ailleurs si attrayant.

FRITIOF PALMÉR.

LETTRES TCHÈQUES

Jan Neruda : *Zertem do Pravdy*, trois volumes, Prague : Topic. — Alois Mrstik : *Dobré duse*, Prague, Société *Maj*. — Zikmund Winter : *Rakovnicke povidky*, et *Sat, strava a lekar v XV a XVI věku*. Prague, J. Otto. — Dr. Josef Kaizl : *Z meho zivota*, second volume, Prague, Vilimek. — Karel Vorlicek : *Velechram svate Barbory*, Kutna Hora, sbor « *Vocel* ».

L'éditeur Topic mène à bien sa belle entreprise : la publication en trente et un volumes des œuvres complètes du grand poète Svatopluk Cech et en quarante de celles de Jan Neruda, poète, auteur dramatique, nouvelliste et surtout incomparable journaliste. MM. Ignat

Hermann,Lad. Quis et K. Rozek s'étaient partagé la tâche de réunir et de classer ses innombrables feuilletons. Les trois volumes **Par la plaisanterie au sérieux** valent, pour l'histoire de la vie de Prague de 1861 à 1891, au moins autant que,pour celle de Paris,ces chroniques de Mme de Girardin que MM. Plon et Nourrit viennent aussi de rééditer. Mais quel milieu différent ; quelles circonstances autrement difficiles! Un public avec qui une superbe intelligence, de vaste érudition et de sain jugement,avant tout un véritable poète est tenu,la moitié du temps de faire la bête pour être mieux compris! Une censure rigoureuse, qui ne tolère rien de ce qui serait nécessaire pour réveiller de sa torpeur un bourgeoisisme épais qui veut être respecté! Ecoutez plutôt. C'est en 1885. Les hommes politiques invoquent les protecteurs célestes de la Bohême. Jean Hus leur répond : « Montez au bûcher pour vos convictions ! » Zizka : « Jetez-moi tout par terre. »Mais ces conseils leur semblent de mauvais ton,lorsque heureusement survient saint Jean de Nepomuk : « Tenez votre langue ! » Alors dans quelques siècles on ouvrira la crypte où la nation reconnaissante aura enseveli ses grands hommes et l'on y trouvera trente-six belles langues, saines et intactes. — Le parlement et le théâtre,la vie à Prague ou à la campagne, tout au monde sert à cette « besogne journalière de lessiveuse » qui amène le pauvre Neruda à travailler double le samedi à cause du dimanche. Souvent même il a si peu de matière que le feuilleton se fait avec l'énumération de celle qui lui manque. Une ironie bon enfant, mais qui sait à bon escient et même assez volontiers aiguiser le sarcasme, des souvenirs d'enfance délicieusement simplets, un sens très fin du paysage, un pittoresque débraillé, des aperçus et des résumés qui même dans un tout autre milieu garderaient leur valeur, permettent à ces feuilletons d'outrepasser l'actualité et d'atteindre à la véritable chronique vivante à toujours. Il m'arrive de penser aussi souvent qu'au vicomte de Launay à Veuillot, plus viril, et pour cause, un contre-Veuillot il est vrai. D'un feuilleton de 1874 sur l'incinération : « Si les membres de notre groupe catholico-politique veulent léguer leurs cendres à Rome pour la lessive des caleçons du pape, c'est entendu ; et si quelque grand seigneur tchèque veut, pour la plus grande solidité du matériel, qu'on mêle les siennes au mortier du *Théâtre National* de façon qu'on le laisse servir aux entreprises nationales *de la même façon que de son vivant*. » Il a des trouvailles de mots à tout bout de champ : « Puiser dans les caisses de l'état à la potée pour les Allemands et à l'écumoire pour les Tchèques. » Son absolue honnêtеté ne ménage pas les vérités aux siens : « Un livre tchèque paraît-il, chacun de regretter que le papier n'en ait pas servi à imprimer des actions...même en allemand. » Ailleurs : « Probablement que lui aussi,cet ange qui chante *Paix aux hommes*

de bonne volonté, n'est guère content en Bohême aujourd'hui. Je gagerais qu'à minuit et demie — heure où selon de sûrs renseignements finit sa tâche — il va furieusement flanquer à terre son fameux trombone, accordé en solennel ut majeur, pour s'écrier : Pas un seul homme de bonne volonté ici... Que ce soit désormais le diable, l'ange d'ici ! » — Ailleurs, à Pâques, c'est Jésus qui refuse de ressusciter en Bohême : « Je n'en ai nulle envie. Même au milieu des Juifs on ne m'accusait pas aussi faussement. » — « Notre nation joue de l'orgue avec enthousiasme, mais d'un orgue dont on oublie de souffler. » — « Par ennui sans cesse nous nous rongeons les ongles ; nous n'en aurons plus pour l'ennemi. » — « Si *vieillir* ne signifie qu'être plus souvent trompé, quel âge, mon Dieu, doit donc avoir la nation tchèque ? » — Et les plaintes du poète sont-elles assez touchantes parfois ! « Des sentiments, tout le monde en a. Mais combien y a-t-il de gens dont toute la vie soit restée un poème et qui soient morts en poètes ? » — « La misère n'a pas de repos. Et si même le travail y a droit, elle ne s'accorde pas de dimanche, elle. » Un épisode charmant est celui qui rapporte le miracle de 1848, lorsque la révolte renaissait à Prague malgré les canons de Windischgrætz. Une rumeur circule : la statue de saint Jean de Nepomuk sur le pont a, d'indignation, détourné sa tête de la Vieille Ville pour regarder du côté de la Malé Strana loyale. Le peuple se porte en foule sur le pont. C'était vrai : le saint regardait la Mala Strana ! Or, il n'avait jamais fait autre chose. Seulement personne ne s'en était aperçu. Hloupy Honza ne mourra pas de sitôt en Bohême. Il a la vie plus dûre que Jean Hus.

Nous avons souvent parlé ici de Vilem Mrstik, jamais encore de son frère survivant, Aloys. Ses **Bonnes Ames** nous en fourniraient une excellente occasion. Décidément le cas est bien étrange pour Prague de ces deux frères, éduqués par Prague, aussi artistes sensitifs et savants qu'on se vante de l'être à Prague, en contact autant qu'il est possible dans les circonstances avec le mouvement artistique et littéraire de la monarchie et de l'étranger, mais préférant vivre — ce que nous les comprenons ! — dans un village reculé de Moravie où Aloys, lui, est maître d'école ; tous deux doués du double orgueil de l'artiste et du terrien, vivant à part, œuvrant à part et produisant des livres aussi à part que possible où, pour la première fois dans la littérature tchèque, le réalisme du sujet populaire est vu, est traduit par un artiste avant tout. Les huit histoires paysannes que M. Aloys Mrstik intitule *Bonnes âmes*, venant après les neuf volumes cycliques de son *Année au village*, nous charment plus que jamais, encore que nous croyions sentir deci delà une sorte de gêne à cette disparate d'un style châtié et précieux au possible et e sujets communs. Passe encore lorsque l'inspiration du mot aussi

vient des travaux des champs et de la nature environnante. J'aime « un geste *fané* » pour un geste de malade. Peut-être, après tout, la lecture de M. Aloys Mrstik ne demande-t-elle qu'un petit effort d'adaptation de la part du lecteur. Et n'est-ce pas le minimum de ce qu'un artiste soit en droit d'exiger? C'est au public à se mettre à la hauteur de l'écrivain et non à l'écrivain à s'abaisser au niveau du public. A moins qu'il se sente la mission éducatrice d'un Neruda, et alors il se fait comme Neruda journaliste. Que M. Mrstik aussi s'avise que l'œuvre d'art ne s'accomplit pas rien qu'en multipliant les soins minutieux à des détails, et qu'un grand ensemble organiquement composé a bien son prix.

S'il est vrai que les longs romans de Jirasek soient les magnifiques fresques que personne ne conteste, il faudrait reconnaître à plus forte raison en les œuvres de Zikmund Winter l'activité d'un parfait maître verrier. Dans un cas,c'est une imagination fastueuse qui, sur la base de grands faits et lignes historiques, se donne carrière — et du large — avec une aisance parfaite; dans l'autre, c'est un travail de sertissage, amenant à la surface le document en la plus propice lumière et occupé, semble-t-il, uniquement à le faire valoir. Winter disait de lui-même : « les littérateurs ne veulent pas de moi, ils me trouvent trop historien, tandis que ceux-ci me rejettent à ceux-là. » Ne désespérons pas de voir avant peu les uns et les autres se disputer l'illustre auteur de *Maître Campanus*. Il y a cependant en lui autre chose — et les **Histoires de Rakovnik** suffiraient à le démontrer — qu'un rat de bibliothèque. J'y vois bien plutôt un architecte solide, un peintre très ferme et un psychologue avisé, sentimental juste ce qu'il faut pour créer une œuvre non seulement vivante, mais vibrante. Il en est ainsi même dans les livres où non seulement l'historien, mais le chartiste, l'emporte. Aussi faudrait-il bien se garder de se détourner avec épouvante, lorsqu'il est signé de lui, d'un volume titré **Vêtements, cuisine et médecins aux XVe et XVIe siècles**. Rien de ces livres qui se font, se lisent et se commentent entre savants. Certes, c'est bourré de documentation, et combien sûre et expertement choisie; mais comme c'est agréable à savourer même pour un profane! Rakovnik est la ville natale de l'artiste au Sud de la Bohême. De ses archives, Winter exhume de vieux procès qui ont le don de ressusciter de grandes tranches de la vie du temps. Or la prose du maître semble s'être parfumée au contact de cette vieille langue, comme son âme s'est enivrée à l'évocation de ces vieux aspects et de ces actes auxquels personne ne s'intéresserait plus sans lui.

Mon prédécesseur a signalé le premier volume des mémoires **De ma vie**, de Josef Kaizl, ce premier Tchèque qui ait été appelé à un ministère autrichien. Ni le travailleur acharné, ni l'amant de la

nature, ni même le voluptueux que l'on vous a montré ne se démentent dans ce second volume. Dès 1879, Kaizl est professeur d'économie politique à l'Université de Prague ; dès 1885, il est député à Vienne. Il est le premier à avoir écrit en tchèque un bon traité d'économie politique (1883). Sans être né orateur, il en imposait par son érudition dénuée de pédantisme. La lenteur des concessions accordées en Bohême à la majorité tchèque a quelque chose de désespérant ; c'est ici qu'il en faut suivre l'exposé. On lira aussi avec intérêt l'histoire des luttes entre Vieux et Jeunes Tchèques et des commencements de cette école réaliste qui fait encore aujourd'hui tant parler d'elle. Un tel livre, malgré ses apparences arides, prépare admirablement la besogne non seulement à l'historien, mais au romancier de demain, tel quelque Paul Adam tchèque, qui entreprendrait de sauver par l'œuvre d'art l'image un peu bourgeoise et trouble de ces époques cependant fiévreuses. La série de ces démêlés pour et contre quelqu'un ou quelque chose, ces dessus et dessous des affaires publiques, cette anatomie d'un passé, dont on ne sait déjà plus s'il est encore tout proche ou déjà fort éloigné, ont le don de nous passionner singulièrement. Et quel protagoniste charmant apparaît Kaizl ! Chasseur entraîné, voyageur avide, surtout de Tyrol et de l'Italie, il joint à une conscience très grande apportée à tout ce qu'il entreprend ces façons de « n'avoir jamais le temps » et cet appétit superficiel de plaisir si caractéristiques de ces sortes d'existence. Il écrit ses lettres en examinant ou étudiant ; c'est à vrai dire le prototype parfait de l'arriviste de chez nous, lorsqu'on le peut encore qualifier d'honnête. Et cependant l'impression d'une vie dépensée dans de vilains milieux, que dégage ce livre, n'est pas fort consolante. Le journalisme et les chefs de la politique tchèques en sortent brossés à point. Ces 684 pages contiennent, outre le journal et la correspondance de Kaizl, quelques-uns de ses essais et discours ; plus de bons résumés nets et impartiaux, des événements et circonstances politiques, dus à la plume de M. le Dr Zdenek Tobolka. Un petit fait qui illustre bien nos polémiques : l'organe de M. Masaryk a cru devoir reprocher à ce livre de ne contenir aucune des lettres de Kaizl à ce chef politique. Or, l'éditeur du livre n'a pu obtenir la communication d'aucune des dites lettres ! Détail amusant : les fondateurs du journal *Cas*, dont fut Kaizl, avaient entendu d'abord n'accepter de publicité que des maisons qu'ils pouvaient en conscience recommander à leurs lecteurs. Ils furent tôt amenés à y devoir renoncer !

L'archidoyen de Kutna Hora, M. Karel Vorlicek, a consacré une bien bonne monographie à la fameuse **église de Sainte Barbara**, magnifique construction gothique de la moitié du XIVe siècle, dont la restauration fort compliquée a été menée à bien sur l'initiative de la société *Vocel*. L'historique de cette restauration, achevée en

1905, est de la plus haute importance; l'église apparaît aujourd'hui telle qu'une couronne impériale finement ciselée. On ne fait bien que ce qu'on aime bien. Comment expliquera-t-on que d'un livre, tellement rempli de chiffres et de textes officiels, souffle une telle ardeur patriotique; que ces pages respirent un tel amour de l'art? Il est donc des cas où de simples rapports ont le don de nous émouvoir plus profondément que deux ou trois volumes de vers de poète d'aujourd'hui. Ne serait-ce pas toute l'explication des goûts et de l'œuvre de notre Zikmund Winter?

JANKO CADRA.

VARIÉTÉS

Pourquoi Rochefort n'a pas obtenu le Lis d'argent.— A l'occasion de la mort de Rochefort, on a réédité un peu partout le sonnet à la Vierge, qu'il avait envoyé dans sa jeunesse au concours des Jeux-Floraux. Cependant, pour la clarté de ce qui va suivre, on me permettra de le reproduire ici encore une fois :

Regina cœli...

Toi que n'osa frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut comme ici-bas je t'aime :
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière ;
Le genre humain courbé t'invoque la première ;
Ton sceptre est de rayons, ta couronne de fleurs ;

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie... Et pourtant quelle femme
Même au prix de ta gloire eût bravé tes douleurs ?

Ce sonnet n'est pas un chef-d'œuvre, mais découvre-t-on des chefs-d'œuvre dans les concours académiques ? Il était certainement aussi présentable que la plupart de ceux que depuis plusieurs siècles couronnent les Jeux-Floraux. En tout cas, il était évidemment supérieur à celui qui, cette année-là, obtint le prix du genre, le Lis d'argent. Voici, en effet, le sonnet qui fut préféré à l'envoi du jeune Henri de Rochefort :

Ave, Maria.

Le Pape, en écrasant le doute audacieux,
Comme un ange qui parle à la foule assemblée
Te proclame à jamais conçue immaculée,
O Vierge, vase empli d'un parfum précieux !

Et le cierge sourit aux arceaux gracieux,
Et la cloche dans l'air résonne par volée,
Tout n'est qu'encens et chant dans l'humaine vallée ;
Et c'est fête ici-bas ! Et fête dans les cieux !

Le lis des Jeux Floraux, sur l'autel où voltige
La belle âme d'Isaure, est ému sur sa tige,
Et dit, montrant son front éclatant de fraîcheur :

Je ne suis qu'un symbole où l'œil pieux s'attache :
Si le lis de la terre éclôt dans sa blancheur,
Le lis du ciel n'a pu naître avec une tache.

Il ne peut y avoir de doute en présence de cette cacographie ingénue, le Lis devait revenir à Rochefort. Pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu ?

§

Est-ce à cause de la notoriété et des relations de son concurrent ? On pourrait le croire. Celui-ci, en effet, n'était autre qu'Evariste Boulay-Paty.

Ce Boulay-Paty, né à Donges (Ille-et-Vilaine) en 1804, a été l'un des plus fidèles soupirants de Clémence Isaure ; à vingt ans, il envoyait des vers au concours des Jeux-Floraux: il en envoyait encore à soixante. De 1827 à 1864, on trouve son nom et ses œuvres une douzaine de fois dans les recueils. Pendant trente-trois ans, il poursuivit la « maîtrise », ambitionna une amarante d'or qu'on ne lui accorda jamais et qu'il prit le parti de se décerner lui-même dans son pauvre Eloge de Clémence Isaure (1864). Tour à tour avocat à Rennes, secrétaire du Duc d'Orléans, (1829), bibliothécaire d'abord au Palais Royal (1830), puis, sous le Second Empire, au ministère de l'Intérieur, il a laissé de nombreux volumes aujourd'hui oubliés : *Poésies sur les Grecs* et *Dithyrambes* (1825), deux recueils d'*Odes* (1830 et 1844), etc. Quoique ayant publié sous le pseudonyme d'Elie Mariaker un livre de *Poésies érotiques*, il s'adonnait aussi aux œuvres pies : mais certainement son sonnet de 1855 fut la plus détestable.

Cependant, je ne crois pas que ce fut pour lui être agréable qu'on le couronna. L'anonymat est assez bien respecté aux Jeux-Floraux, et ce cénacle provincial cultive une austère impartialité. L'échec de Rochefort eut une autre cause. La voici :

L'Académie des Jeux-Floraux, corps littéraire mais religieux aussi, demandait dans un sonnet à la Vierge beaucoup d'autres choses que de bonnes rimes. Parmi ses Mainteneurs d'alors, des hommes comme Mgr Mioland, l'abbé de Montégut ou M. de Belcastel regrettèrent la conclusion peu mystique en somme du jeune Rochefort ; mais on était en 1855 : ils regrettèrent surtout que le candidat ne se fût pas inspiré davantage du grand événement catholique récent :

la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, qu'ils entendaient fêter à leur manière. Le premier vers de Rochefort, probablement, y faisait allusion :

Toi que n'osa frapper le divin anathème,

mais cela ne parut pas assez appuyé. Tandis que Boulay-Paty, lui, n'avait pas craint d'appuyer ! Chez lui, on retrouvait tout : Pie IX, l'Immaculée-Conception, Rome, les Jeux-Floraux. Il avait vraiment fait le « sonnet de circonstance », qui séduit toujours les Académies.

Toutefois, en décidant de couronner ce morceau, par désir de religieuse actualité, on essaya de le rendre un peu moins ridicule. Aussi adressa-t-on, dès le mois de Mars, à Boulay-Paty une liste de corrections à opérer :

Le mot direct, *le Pape*, commence la pièce d'une manière tout à fait malheureuse (1). De plus, *écraser le doute* n'est pas admissible. On demande *absolument* le changement du premier vers.

Au second, *comme un ange*, devrait être changé.

Le *cierge qui sourit à la voûte* a été critiqué par quelques-uns des juges et loué par quelques autres. [Il n'y a qu'à plaindre ces derniers.]

Il serait à désirer que la rime permît le pluriel au mot *volée* (second quatrain).

Encens et *chant* dans le même quatrain forme une consonance peu agréable.

Tout le reste a été unanimement admiré. Parmi les corrections indiquées, la première seule doit être considérée comme indispensable (2).

On saurait difficilement, en somme, rêver quelque chose de plus indulgent et de plus ingénu, au moment de la *Légende des Siècles* et des *Poèmes antiques*.

Mais Boulay-Paty voulait son Lis. Il fit toutes les corrections réclamées. Que dis-je ? Il *en ajouta*, envoyant par-dessus le marché quelques variantes :

Paris, le 7 avril 1855 (3).

Monsieur le Vicomte (4),

Je vous renvoie mon sonnet qui a remporté le prix après y avoir fait *toutes* les corrections que vous avez semblé désirer. J'ai même mis en regard quelques variantes : l'Académie des Jeux Floraux choisira.

Je vous prie bien encore d'avoir l'extrême obligeance de ne mentionner dans le recueil aucune autre pièce de moi, et de ne pas y imprimer mon Ode *l'Art et la Nature*, je vous en saurai un gré infini (5).

(1) Je n'ai jamais compris pourquoi ce mot, le Pape, avait tant offusqué les « Mainteneurs ». C'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans le sonnet. Ils auraient désiré peut-être quelque « auguste Pontife ».

(2) Cette note est inédite.

(3) Lettre inédite.

(4) M. le vicomte de Panat, secrétaire perpétuel.

(5) On voit par cette phrase que Boulay-Paty, en outre des pièces couronnées ou mentionnées, inondait les Jeux-Floraux de ses productions.

Vous seriez bien bon, monsieur le Vicomte, si vous aviez l'amabilité de rappeler dans votre rapport en donnant le prix à mon sonnet que je suis *celui qui a le plus contribué* à régénérer en France ce noble et gracieux petit poème tant admiré aux seizième et dix-septième siècles ; que M. Sainte-Beuve l'a reconnu lui-même dans son article sur la poésie de l'époque (*Constitutionnel*) en disant :

« M. Evariste Boulay-Paty, en publiant ses *Sonnets*, dont il n'est pas un seul qui ne soit ciselé avec amour et avec une curiosité infinie, tient aujourd'hui la palme du genre » ;

Que l'Académie Française a couronné ce volume, et que M. Villemain, son secrétaire perpétuel, disait en le couronnant :

« M. Boulay-Paty, déjà couronné pour un noble chant sur l'*Arc de triomphe de l'Etoile* (1), a mis dans ses sonnets une précieuse empreinte de sentiment moral et d'amour de l'art, d'émotion naturelle et d'expression savante. »

Je serais heureux et bien reconnaissant d'obtenir de M. le Secrétaire perpétuel des Jeux-Floraux une nouvelle consécration.

Je suis avec un profond respect, etc.

EVARISTE BOULAY-PATY.

Suivent les corrections. On se souvient que les deux quatrains seulement étaient en cause. Boulay-Paty les « corrige » (?) ainsi :

Calme triomphateur du doute audacieux,
Le Pape en rayonnant sur la foule assemblée,
Te proclame à jamais conçue immaculée,
O Vierge, vase empli d'un parfum précieux !

Et le cierge *s'allume* aux arceaux gracieux ; (!)
L'hymne sainte à la voix de l'orgue s'est mêlée,
L'encens monte à flots purs dans l'humaine vallée,
Et c'est fête ici-bas ! et fête dans les cieux !

L'académie toulousaine dut faire la moue ; c'était s'être donné beaucoup de mal pour rien. Et, jugeant les retouches de Boulay-Paty encore plus pitoyables que ses premières inspirations, elle les négligea et s'en tint à sa première manière, sauf toutefois pour le début. Elle ne pouvait admettre, en effet, qu'un sonnet à la Vierge commençât par *le Pape :* ce *Pape*, c'était sa *Tarte à la Crème.*

§

Et voilà comment, sous le second Empire, M. Rochefort a débuté dans les lettres en se faisant battre par le ministère de l'Intérieur. On sait, depuis lors, s'il a pris sa revanche.

Il fut battu aussi par le Vatican, ce qui expliquerait encore son anticléricalisme. Les Jeux-Floraux, en effet, montrèrent sans aucun embarras qu'ils avaient plutôt voulu fêter l'Immaculée-Conception que laurer Boulay-Paty.

(1) Ce succès remontait à 1844.

Dans son rapport, M. le vicomte de Panat, secrétaire perpétuel, un des parlementaires les plus remarqués de l'extrême droite, parla rapidement du pauvre Evariste. A son sujet, il ne cita ni Sainte-Beuve, ni Villemain. Il se contenta de mentionner qu'il avait été plusieurs fois lauréat de l'Académie Française. Mais pour bien détacher l'importance que l'on avait donnée au *sujet même* de son œuvre, il ouvrit par là son discours, ce qui ne se fait jamais, la poésie à la Madone étant un des genres secondaires mis au concours.

Il débutait ainsi :

Nous allons déroger à l'usage en appelant vos regards sur une partie du concours qui doit à des circonstances extraordinaires et récentes un intérêt inaccoutumé. Du sein de la Ville Eternelle, la voix de l'Eglise s'éleva naguère pour donner l'autorité dogmatique à une pieuse croyance, adoptée déjà, depuis les premiers temps du Christianisme, par un grand nombre de fidèles. Dans tout l'univers catholique et surtout dans notre cité, dès longtemps fière de son titre de *sainte*, cette décision reçut un accueil dont vous gardez le souvenir, et, en présence de ces manifestations enthousiastes, il fut permis de dire dans un poétique langage : *C'est fête ici-bas, et fête dans les cieux.*

Ainsi s'exprimait l'auteur du sonnet qui obtient le prix de l'année (1). Il faudrait remonter assez haut dans nos recueils pour trouver l'exemple d'un triomphe de ce genre.

Quant à M. de Rochefort, il était brièvement mentionné.

— Je viens de rouvrir le petit recueil académique de 1855, où, par un hasard amusant, les deux sonnets se font vis-à-vis; et où, sans être un chef-d'œuvre, le quatorzain de Rochefort emporte facilement la palme. Et, pour la beauté du fait, autant que pour la justice, je regrette que le cinglant pamphlétaire n'ait pu placer sur son bureau le lis d'argent, bénit liturgiquement sur les cendres de Clémence Isaure.

Parmi les lauréats de la vieille académie provinciale, il ne se serait pas trouvé trop isolé. D'autres révolutionnaires ont brigué et obtenu ses faveurs : hier, Laurent Tailhade, qui ne dédaignait pas alors ces « tomates en aluminium » dont il s'est violemment gaussé; sous le second Empire, Auguste Roussel, un libre-penseur enfermé à Sainte-Pélagie pour son livre anticlérical, *les Sermons de mon Curé*, et qui susurrait ensuite :

Le monde te bénit et l'univers t'encense.
Salut, mère d'un Dieu !...Le lis, dans sa beauté,
N'a pas à son matin ta robe d'innocence,
La neige ta blancheur, le lac ta pureté...

(1) Par un vote spécial, en effet, les Mainteneurs avaient tenu à donner à cette élucubration pénible, non seulement le prix du genre, mais encore le prix de l'année, c'est-à-dire le plus brillant qualificatif.

Au dix-huitième siècle, ce furent les conventionnels Barère et Mailhe, dont l'un apothéosait la Religion et dont l'autre s'écriait :

> O France, sois toujours, à l'ombre de la Croix,
> Tour à tour, la terreur et le soutien des Rois!

C'était enfin Fabre d'Eglantine, qui n'a nullement obtenu aux Jeux-Floraux une *Eglantine*, comme on le dit si souvent, mais bien un Lis, lui aussi, pour un *Sonnet en l'honneur de la Sainte Vierge* (Concours de 1771), et un sonnet presque aussi mauvais que celui de Boulay-Paty :

> ...Un Rédempteur paraît sous les traits d'un Enfant.
>
> Du berceau de ce Dieu naît le bonheur du monde :
> L'Oracle s'accomplit ; une Vierge féconde
> Ecrase pour jamais la tête du serpent.

Les Mainteneurs de 1855 ont manqué de flair: le lys de Rochefort eût fort bien fait à côté de celui de Fabre d'Eglantine.

ARMAND PRAVIEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Théophile Janvrais : *Le Berceau des Villiers de l'Isle-Adam. Le Manoir de Penanhoas-L'Isle-Adam ;* Champion. 2 50

Histoire

Pierre Dufay : *Les Sociétés populaires et l'armée (1791-1794) ;* Daragon. 3 50

Auguste Puis : *Une famille de parlementaires toulousains à la fin de l'ancien régime.* Avec 2 port. et 1 carte ; Champion. 5 »

Littérature

René Lote : *La France et l'esprit français jugés par le « Mercure » de Vieland (1773-1797).* Précédé d'une introduction ; Alcan. » »

Charles d'Orléans : *Rondeaux choisis.* Introd. et glossaire par Jean-Marc Bernard ; Sansot. 2 »

Laurent Tailhade : *Quelques fantômes de jadis ;* Messein. 5 »

Philosophie

Fr. Paulhan : *L'Esthétique du paysage.* Avec 14 pl. h. t. ; Alcan. 2 50

René Lote : *Les Origines mystiques de la science allemande ;* Alcan. 5 »

Poésie

Charles Castor : *Les Réalités et les Rêves ;* Lemerre. 3 »

Jane Fériès : *Heures de Silence ;* Figuière. 2 50

Léon Riotor : *Le Sage Empereur ;* Figuière. 3 50

Publications d'art

Paul Vitry : *Le Musée du Louvre ;* Braun. » »

Questions médicales

Dr Aumont : *L'Arthritisme des gens du monde ;* Laffitte. 5 »

Dr L.-H. Goizet : *Ne jamais vieillir et vivre plus de cent ans ;* Maloine. 3 50

Questions militaires

Henri Dugard : *Histoire de la guerre contre les Turcs, 1912-1913 ;* les Marches de l'Est. 3 50

Questions religieuses

Jean Réal : *L'Enigme religieuse ;* Jouve. » »

Roman

Madeleine de Benoît-Sigoyer : *Arasio la Merveilleuse ;* Figuière. 3 50
Henri Falk : *La Main d'or ;* Libr. universelle. 3 50
J. de Givry : *La Réparation ;* Paris-Revue. 3 50
Louis Lamapet : *Les Foudroyés ;* Ficker. 3 50
William Le Queux : *Sous la griffe du monstre ;* Méricant. 3 50
Yves de Penharest : *Le Rossignol chantait...* Préface de M. André Beaunier ; Le Cénacle. 2 50
Abel Rubi ; *La Petite May ;* Tallandier. 2 25
Mathilde Serao : *Sous le ciel de Naples ;* Tallandier. 3 50
Antoine Zary : *Au pays des Mimosas ;* Paris-Revue. 3 50

Sciences

J.-H. Fabre : *Les Auxiliaires.* Récits sur les animaux utiles à l'agriculture. Avec 16 pl. h. t. ; Delagrave. 3 50

Sociologie

Maurice Barrès : *Autour des églises de Village ;* Messein. 5 »
J.-C. Claudel : *Le Français né malin,* suivi de *Stingy Frenchman ;* Beck, La Haye. 0 50
Léon Hendryk : *La Volonté d'harmonie ;* Grasset. 3 50

Sport

Max Rivera : *Le Tango et les danses nouvelles ;* Lafitte. 1 50

Théâtre

Pierre Desclaux et Simone Brive : *Les Encagés,* pièce en 3 actes ; La Route. 3 50
Fernand Vandérem : *Le Calice. Cher Maître ;* Ollendorff. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Les qualités requises chez l'homme par la femme japonaise. — Lieux de plaisir de la capitale japonaise. — *Les Beaux jours.* — Un Salon d'automne allemand. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Les qualités requises chez l'homme par la femme japonaise. — Si Pierre Loti eut tant de désillusions chez Mme Chrysanthème, c'est qu'il ne possédait pas les qualités que la femme japonaise aime à trouver chez le compagnon de sa vie. Globe-trotters qui méditez sur la beauté de la terre nippone et qui rêvez d'y conquérir le cœur des femmes aux yeux bridés, lisez ceci et faites votre examen de conscience. Les Japonaises auront raison de vous repousser si vous ne satisfaites point aux dix-sept conditions qu'elles imposent à l'homme qui prétend leur plaire. Pour être aimé des femmes japonaises, il faut, nous dit la revue *Shukujo Gwaho* (la femme vertueuse illustrée) :

1° ne pas être avare ;
2° ne pas trop s'inquiéter de sa toilette ;
3° avoir l'air viril ;
4° ne pas se montrer trop familier avec les femmes ;
5° prendre la peine de bien leur expliquer toute chose ;
6° avoir de la décision et savoir se tirer du plus mauvais pas ;

7° avoir un idéal ;
8° laisser aux femmes le soin d'administrer les finances familiales ;
9° ne jamais montrer sa figure à la cuisine ;
10° ne jamais critiquer la coiffure ni la robe des femmes ;
11° ne pas perdre son temps à détailler ses goûts ;
12° ne point se mêler des questions féminines ;
13° ne pas devenir au bout de quelques années de fréquentation un objet de dégoût ;
14° pratiquer la vertu de la compassion ;
15° ne pas faire de fréquentes et longues libations de saké ;
16° n'être pas infatué de sa personne ;
17° n'être point trop jaloux.

Telles sont les qualités qu'exige de l'homme la « Femme vertueuse » ; maintenant il s'agirait de connaître celles qui ont chance de séduire la femme non vertueuse, la seule en somme qui intéresse les voyageurs.

§

Lieux de plaisir de la capitale japonaise. — *Yoshiwara* est le terme sous lequel les Européens désignent communément les lieux de plaisir japonais. C'est un terme impropre. Les Japonais se servent, pour les désigner, de *kuruwa*, qui signifie le quartier où l'on s'amuse, de *yujoba*, qui veut dire le séjour des femmes de plaisir, ou encore *irozato, iromachi*, ville d'amour, et le Yoshiwara n'est que le plus célèbre d'entre eux.

La police japonaise, qui a l'œil sur tout, vient de publier les observations qu'elle a recueillies au cours de la surveillance exercée par elle, en 1912, sur les quartiers publics de la capitale nippone. Il en existe neuf, qui sont les suivants : Shin Yoshiwara, Shuzaki, Shinagawa, Shinjiku, Senju, Itabashi, Hachioji, Fuchu et Mitsuginumo. La population des prostituées s'élève à 6.066 personnes. Deux millions sept cent sept mille cinquante-quatre individus se rendirent, en 1912, dans les diverses maisons publiques. L'argent qu'ils y dépensèrent est évalué à environ fr. 11.000.000.

La répartition de ces dépenses libertines est fort curieuse. La « location des femmes », telle est l'expression de la police, rapporte aux tenanciers environ fr. 3.550.000, desquels fr. 1.690.000 représentent le gain des prostituées, et fr. 1. 860.000 le montant de la location des chambres. Mais les libertins japonais ne se contentent pas de s'amuser : ils ne négligent point le boire et le manger. Et c'est ici que les notes à payer s'enflent. Les tenanciers touchèrent, de ce chef, fr. 7.355.000. Des gueshas de la dernière catégorie vinrent égayer ces orgies et reçurent pour leur complaisance fr. 148.000. En moyenne, une femme du kuruwa reçoit donc, par nuit, douze clients, et chaque visiteur lui laisse fr. 4,25.

§

« **Les Beaux Jours** » : c'est le titre donné par M. Pierre Camo au livre de poésies que nous avons publié dernièrement. Mais M. Jacques Chenevière nous a courtoisement rappelé que lui-même a publié sous ce titre, en 1909, à la librairie Lemerre, un volume de poésies. En conséquence, M. Pierre Camo donne à son livre ce nouveau titre : *Le Poème des Beaux Jours.*

§

Un Salon d'Automne allemand. — Le premier Salon d'Automne allemand, organisé par le journal **Der Sturm**, dont le directeur est M. Herwarth Walden, aura lieu à Berlin, Potsdamerstrasse 75, du 20 septembre au 1er novembre. Une soixantaine de peintres et de sculpteurs appartenant aux tendances les plus modernes y prendront part. Outre l'Allemagne, les pays suivants seront représentés : Autriche-Hongrie, Espagne, Etats-Unis, France, Italie, Pays-Bas, Roumanie, Russie, Suisse.

§

Publications du « Mercure de France ».

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort d'Alfred de Vigny, le 18 septembre prochain, nous publierons de M. Léon Séché un important ouvrage en deux volumes : ALFRED DE VIGNY. Tome I. *La Vie littéraire, politique et religieuse* (Emile Deschamps, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Brizeux, Auguste Barbier, Lamartine et Lamennais) ; tome II. *La Vie amoureuse* (Delphine Gay, Marie Dorval, Camilla Maunoir, Marie de Clérambault, Delphine Bernard, Clothilde Busoni, Henriette Corkran, Augusta Holmès, Louise Ancelot.

Cet ouvrage, qui termine en quelque sorte la série des Etudes d'histoire romantique de M. Léon Séché, est peut-être celui qui, par la profusion et la richesse des documents inédits mis en œuvre et par la nouveauté des aperçus, aura le plus de retentissement dans le public. On ne connaissait pas Alfred de Vigny sous le jour où il nous est ici présenté.

L'ouvrage, où se dissémineront quinze portraits, vues et autographes, paraîtra en 2 volumes in-8 à 7 fr. 50 chacun. Il sera tiré un nombre d'exemplaires de luxe strictement limité à celui des souscripteurs. Les deux volumes sur hollande, 40 fr. ; sur chine, 50 fr. ; sur japon impérial, 60 fr. Les souscriptions seront reçues jusqu'au 25 août.

§

Le Sottisier universel.

C'était une jolie brune, aux cheveux châtains abondants, etc. — *Petit Parisien*, 31 juillet.

Si vos cheveux tombent et si vous ne voulez pas être complètement chauves à brève échéance, n'hésitez pas, employez la....Inutile d'en prendre plusieurs flacons, un seul vous convaincra. Les 3 flacons : 15 francs. — X, pharmacien à Paris.

On annonce la mort à Lille de Mme Veuve Pillion, native d'Aulnoy-lez-Valenciennes. Elle était donc âgée de cent cinq ans. — *Le Temps*, 11 juillet.

Dingler, impassible, ne prononça pas une parole.
— C'est votre dernier mot ? reprit l'aviateur. — *Petit Parisien*, 28 juillet.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo

Le Livre d'occasion

UNE VENTE CÉLÈBRE

Dans notre dernier article nous avons attiré l'attention de nos lecteurs sur les incunables, mais nous nous sommes bien gardé de leur donner des prix. C'étaient, en effet, de pièces de bibliothèques que nous parlions et leur acquisition remonte pour la plupart d'entre elles à de nombreuses années. Or, les variations de valeur des livres rares sont considérables et elles ont surtout été importantes au cours du XIXe siècle. Un seul exemple en donnera une idée. Les *Essayes*, de Bacon, 1597, première édition, avaient été vendus 350 francs en 1870, mais, en 1911, ils trouvèrent acquéreur à 49.000 francs.

Une vente importante, qui remonte à quelque temps, et sur laquelle nous avons tous les documents, nous permettra aujourd'hui de donner quelques précisions sur la valeur actuelle des incunables, de certaines éditions princeps et même des manuscrits enluminés.

La vente Huth, qui nous fournira ces renseignements, s'est faite à Londres, a duré une semaine et a rapporté 1 million 270.550 francs.

Il faut d'abord remarquer les nombreuses éditions d'Esope, incunables ou presque, en latin, en anglais, en italien et en français. *Appologi... cum additionibus Sebastiani Brant*, imprimée par Jacob de Pfortzheim, en 1501, exemplaire en deux volumes, a été vendu 2.650 francs. *Esopo-Hystoriado*, en latin et en vers italiens, imprimé à Venise en 1508, vaut 10.000 francs.

Vitta Æsopi per Francisco del Tuppo, publiée en 1492, atteint 5.000 francs ainsi que *Les subtiles fables de Esope* datées de 1540, et le *Libro del fabulador Ysopo hystoriado*, imprimé à Séville en 1521. Ce prix est sans doute celui des livres « ésopiens » de cette époque, puisque encore les *Vita et fabulae*, imprimées par Antoine Sorg, à Augsbourg, valent dans une édition 600 francs et dans une autre 500 francs.

Quelques *De Mulieribus claris*, de Boccace, sont assez curieux. L'un de 1473 a été vendu 14.000 fr., un autre de 1487, 25.000 fr., tandis qu'un manuscrit allemand du même ouvrage trouvait acquéreur à 8.000 francs. L'*Itinerarium* de Breydenbach, dont nous parlions la dernière fois, a vu son édition princeps de 1486 atteindre seulement la somme de 4.625 francs. Un livre d'un intérêt très particulier, la *Beschrijvinghe van Virginia*, imprimé à Amsterdam, en 1651, par Joost Hartgers, et contenant le premier plan gravé de New-York, s'est vu estimer avec raison 8.750 francs. Enfin deux ouvrages, l'un assez moderne et l'autre des plus anciens, ont provoqué des enchères passionnées. L'édition Kilmarnock, de 1786, des *Poems* de Burns, a été poussée jusqu'à 18.250 francs, tandis qu'une édition tabellaire du quinzième siècle de l'*Ars Moriendi* a été vendu au prix respectable de 37.500 francs.

Une caractéristique des ventes anglaises, c'est toujours le nombre étonnant de bibles de tout âge et de toute valeur qu'on y rencontre. Mais qu'on songe à la place importante qu'occupe le livre sacré dans cette civilisation éminemment chrétienne. Il semble d'ailleurs qu'il se trouve là-bas beaucoup d'amateurs de bibles anciennes, car les plus remarquables du continent ont, l'une après l'autre, passé le détroit.

Un magnifique exemplaire d'une de celles-ci, la Mazarine, a été vendu au prix sans précédent de 145.000 francs. Vingt-trois exemplaires de cette édition princeps de la bible latine sont connus aujourd'hui. Elle avait été imprimée par Gutenberg entre 1453 et 1455. Dix-sept exemplaires appartiennent à des bibliothèques publiques. C'est dire la

rareté de ceux qui voient les enchères. Une bible incunable presque aussi intéressante est celle en deux volumes imprimée, en 1462, à Mayence, par Fust et Schoeffer. Elle a été estimée 76.250 francs.

Un grand nombre d'autres plus modernes seraient des pièces très honorables encore pour beaucoup de bibliothèques d'amateurs. Que ceux qui en possèdent les gardent, car leur valeur augmente de jour en jour.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Pétrus Borel le Lycanthrope : Madame Putiphar, 1877.
Champfleury : Les vignettes romantiques.
Ramiro : Félicien Rops, graveur, Floury.
Francisque Michel : Recherches sur les étoffes de soie, avec lettre autographe de l'auteur, tiré à 250 exemplaires. Paris, Chapelet, 1852, deux vol. Reliure de Bell et Niedrer.
C. Mendès : Rapport sur la Poésie.
Stirner : L'Unique (Revue Blanche).

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, Ve.

Paul Claudel : La Ville (éd. orig.).
Henri Cordier : Stendhal et ses amis.
Rich : Dictionnaire des Antiquités.
Mme de Surville : Balzac, sa vie, ses œuvres (1858).
L'Heptaméron Français, 3 vol. 8°. 1780.
Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718.
Carlyle : Sartor Resartus, 1834.
Dr Mardrus : Les Mille Nuits et une Nuit, 16 volumes, Revue Blanche.
Les Mille et une nuits, en anglais, par Richard Burton.
Berger : Histoire de la Vulgate, Hachette.
Ferradon : Des biens des Monastères à Byzance.
Profilet : François Villon, thèse de doctorat, Châlons, 1856, in-8.

Edm. Delsa, 16, rue des Clarisses, Liège.

Félicien Rops : Numéros spéciaux de la *Plume*.
Mallarmé : Le Corbeau (ill. de Manet).
Rabelais : Avec illustrations de Gustave Doré.

BULLETIN FINANCIER

La situation en Orient semble s'éclaircir. Il faut qu'elle s'éclaircisse d'ailleurs. Est-il admissible que de petits Etats, pour satisfaire leurs goûts d'ambition et de turbulence, persistent à troubler la paix de tous et à inquiéter des intérêts généraux considérables? Les Etats balkaniques paraissent avoir compris qu'il ne fallait pas abuser. Ils ont envoyé à Bucarest des délégués pour négocier les conditions d'une paix durable. Souhaitons qu'ils réussissent pleinement, et à brève échéance. Déjà le succès de leur conférence est escompté et nous lui devons une reprise du marché à laquelle a également contribué le vote, par les Chambres françaises, de la loi de trois ans.

C'est ainsi que notre rente, à 87,70, gagne plus de trois points sur la dernière quinzaine. L'Espagne Extérieure s'avance à 89,80. Le Turc unifié est à peu près stationnaire à 84,50. Les fonds des Etats balkaniques continuent leurs progrès ; le Serbe cote 81 ; l'Hellénique 1881, 303 ; le Roumain, 90 ; le Bulgare 5 o/o 1902 est naturellement moins brillant; toutefois il gagne un point à 485.

Les fonds russes sont fermes. Nous trouvons le Consolidé 4 o/o à 91 ; le 4 o/o 1901 à 91,25, le 4 1/2 o/o 1909 à 99,20 ; le 5 o/o 1906 à 104.

Les chemins de fer français affirment leurs progrès : l'Est à 900, le Lyon à 1299, l'Orléans à 1335, le Nord à 1695, le Midi à 1110.

Les grandes banques attendent que les horizons soient bien nets pour procéder à des émissions importantes. Elles gardent les meilleures dispositions. Le Crédit Lyonnais monte à 1668, le Comptoir d'Escompte à 1070, la Banque de Paris fait 1707, le Crédit Mobilier 626, la Société Générale 811, le Crédit Français 487,50, la Banque française 299.

Quant aux affaires, personne ne s'étonnera de les voir chômer.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.